CONTINUATION
DES ESSAIS
DE MORALE,

TOME SEPTIE'ME.

CONTENANT DES REFLEXIONS morales sur les Epîtres & Evangiles, depuis le Dimanche de l'Octave de Pâques jusqu'au dixiéme Dimanche aprés la Pentecôte.

NOUVELLE EDITI[ON], augmentée des Epîtres & Evangiles en leur entier, avec une Table des Matieres.

Par M. NIÇOLE.



A MONS,

Chez GASPARD MIGEOT, ruë de la Chaussée, aux trois Vertus.

M. DCC XII.

AVEC APPROBATIONS.

CONTINUATION DES ESSAIS DE MORALE

SUR L'EPÎTRE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PASQUES.

EPÎTRE. *Jean.* chap. 5. 4.

MEs trés-chers *Freres* : Tous ceux qui sont nez de Dieu sont victorieux du monde, & cette victoire par laquelle le monde est vaincu est *l'effet de* nôtre foi. Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que JESUS est le Fils de Dieu ? C'est ce même JESUS-CHRIST qui est venu avec l'eau & avec le sang ; non seulement avec l'eau, mais avec l'eau & avec

le sang. Et c'est l'Esprit qui rend témoignage que JESUS-CHRIST est la verité : car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel : le Pere, le Verbe, & le Saint Esprit ; & ces trois sont une même chose. Et il y en a trois qui rendent témoignage dans la terre, l'esprit, l'eau & le sang ; & ces trois sont une même chose. Si nous recevons le témoignage des hommes, celui de Dieu est plus grand. Or c'est Dieu même qui a rendû témoignage de son Fils. Celui qui croit au Fils de Dieu, a dans soi même le témoignage de Dieu.

EXPLICATION.

I. VAINCRE le monde, c'est surmonter l'impression de toutes les creatures, qui se montrant à nous, nous attirent à les aimer, & à y mettre nôtre bonheur & nôtre fin. C'est surmonter tous les artifices du demon, qui connoissant nos foiblesses & nos passions, est continuellement appliqué à employer ces creatures pour nous seduire & pour nous abattre ; qui étudie toutes nos mauvaises inclinations ; & nous montre tous les vices par la face la plus propre à nous y engager. C'est reprimer une foule innombrable de mauvais desirs qui nous portent à sortir hors de nous, pour remplir par la joüissance des creatures le vuide que nous y trouvons.

Vaincre le monde, c'est découvrir tou-

tes les erreurs par lesquelles le mal se présente à nôtre esprit sous l'apparence de bien, les voyes tortuës & égarées sous l'apparence d'une voye droite. C'est ne se pas l'aisser aller à la colere, à la haine, à l'impatience & au desespoir, quelque injustice qu'on exerce contre nous. C'est surmonter toutes les terreurs par lesquelles en nous menaçant de la perte des biens temporels, & même de nôtre vie, on nous voudroit détourner de la voye de la justice.

Voilà l'ouvrage que tous les Chrétiens ont à accomplir pour se sauver. Il faut ou vaincre le monde en toutes ces manieres, ou perir en se laissant surmonter en quelqu'une: & il est facile de voir que sans un puissant secours de la grace, il est impossible d'en venir à bout, comme saint Augustin le dit dans ces paroles qui comprennent en abregé tout ce qui vient d'être dit: *Magnâ gratiâ opus est, ut cum omnibus terroribus, erroribus, amoribus, vincatur hic mundus.*

II. CAR ce combat contre le monde ne dure pas seulement un certain temps, ni une certaine partie de nôtre vie; il est continuel. Nous avons affaire à des ennemis infaticables & irreconciliables. Si une tentation ne leur réüssit pas, ils en employent

une autre. S'ils trouvent nôtre ame fortifiée par un endroit, ils l'attaquent par ailleurs. Ils joignent les tentations exterieures aux interieures. Si nous évitons un piege, ils nous en dressent plusieurs autres : & si nous sommes demeurez victorieux de quelque tentation, ils s'efforcent de nous perdre par la vanité qu'ils nous inspirent ensuite de cette victoire.

Il ne faut pas seulemẽt résister aux tentations qui nous attaquent ouvertement, mais aussi aux préparations des tentations dont le démon a dessein de se servir en temps & lieu pour nous renverser ; comme aux grandes occupations, aux distractions, aux dissipations d'esprit, à l'oubli de Dieu qui naît de la multitude des affaires, aux necessitez de la vie, à l'abattement, à la pusillanimité, à la tristesse.

Le démon est toûjours occupé à remplir tout nôtre chemin de pierres ausquelles il juge que nous pourrons nous heurter ; à semer dans notre esprit de faux principes qui nous affoiblissent dans les occasions, & qui nous ôtent la force de résister aux tentations. Il nous voit, & nous ne le voyons point, & il travaille toûjours à nôtre perte sans que nous nous en appercevions.

III. Ce n'est pas une guerre où il ne

s'agisse comme dans les guerres du monde les plus animées & les plus cruelles, que de perdre la liberté, les biens & la vie. Nos ennemis ont bien d'autres desseins contre nous; & les expressions mêmes de l'Ecriture qui les compare à des lions rugissans prêts à devorer leur proye, *rugientibus praeparatis ad escam*, sont encore infiniment éloignées de représenter toute la malice de leurs desseins contre nous. Ce qu'ils prétendent est de nous rendre miserables pour l'éternité, de nous insulter à jamais sans que leur rage puisse être assouvie. Leurs traits, selon saint Paul, sont des *traits enflammez*, qui ne sont pas seulement capables de percer les cœurs, mais de les embraser & d'y réduire en cendre tout ce qu'on y pourroit avoir amassé de merites & de vertus. Ce sont-là les ennemis que nous avons à combatre toute notre vie.

Eccli. 51. 4.

v. 16.

IV. En considerant donc la force de ces ennemis & nôtre propre foiblesse, il y auroit sujet de desesperer de les pouvoir vaincre, si Dieu ne nous donnoit un secours qui est au dessus de leurs forces, quelque grandes qu'elles soient. C'est ce secours qui est marqué par ces paroles de saint Jean : *Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde.* Car être né de Dieu, n'est autre chose qu'avoir

reçu le Saint-Esprit qui nous rend enfans de Dieu, & qui nous fait crier, comme dit l'Apôtre : *Mon pere, mon pere*. Or quelque force qu'ait le démon, il n'en a pas tant que l'esprit de Dieu : il faut au-contraire qu'il cede à cet esprit. C'est ce plus fort, dont parle l'Evangile, qui entre dans la maison du fort armé, & qui lui ravit ceux qu'il tenoit enchaînez. Cet esprit est lumiere & amour. Par sa lumiere il dissipe les tenebres & les illusions du démon : par l'amour qu'il inspire il détruit le regne de l'amour du monde. Si le démon a une infinité d'adresses pour nous seduire, l'esprit de Dieu en a encore plus pour les repousser & les rendre inutiles. Enfin, avec ce secours nous avons droit de nous promettre une victoire assûrée ; parceque cet esprit est le don de JESUS-CHRIST qui *a vaincu le monde* & pour lui & pour nous : *Confidite, ego vici mundum.*

Gal. 4. 6.

Luc. 11. 28.

Joan. 16. 33.

V. MAIS il ne faut pas s'imaginer que cet esprit ayant une fois pris possession des cœurs, il n'y ait plus rien à craindre à l'avenir pour ceux qui l'ont reçu; parcequ'il est dit que *tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde*. Ils en sont en effet victorieux dés-lors qu'ils ont reçu cet esprit; mais ils n'en sont pas victorieux

immuablement, parce qu'ils le peuvent perdre, & qu'ils le peuvent bannir. L'esprit de Dieu n'entre à la verité dans les cœurs & ne leur communique sa naissance spirituelle, qu'en leur faisant surmonter le monde : mais le monde surmonté tâche de rentrer en possession des cœurs dont le Saint-Esprit l'a banni. Nous pouvons encore perdre ce trésor, & il faut travailler à le conserver. C'est dans ce soin que consiste tout l'exercice de la vie chrétienne. C'est-là le sujet de ces exhortations de saint Paul : *Gardez vous bien d'éteindre le Saint-Esprit : Prenez-garde de ne pas contrister le Saint-Esprit de Dieu.*

1. Thess 5.19. Eph. 4.30.

Il est vrai que ce même Saint Esprit nous assiste dans cette résistance au démon qui tâche de rentrer dans sa maison. Il est toûjours prêt d'accorder son secours à ceux qui le lui demandent comme il faut: mais il est vrai aussi qu'il y en a bien entre ceux qui l'ont reçu, qui negligent d'implorer ce secours, & qui par une perfidie honteuse ouvrent les portes au démon, le reçoivent dans leur cœur.

VI. Il ne faut pas prétendre trouver en ce monde une assurance entiere contre ce malheur. Dieu ne nous en veut donner aucune de cette sorte, parcequ'il nous est utile de n'en avoir point

& d'avoir lieu de craindre toûjours.

Il nous doit suffire que nous en ayons qu'il n'est pas encore arrivé ; c'est-à-dire, d'avoir une marque qui nous assure autant qu'on en peut être assuré en cette vie, de la présence du Saint Esprit, incompatible avec le regne du péché. Et c'est ce que nous pouvons trouver dans ces paroles mêmes : *Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde*. Car elles ne signifient pas que dés qu'on a reçu une fois le Saint-Esprit, on vaincra toûjours le monde : mais elles signifient que le Saint-Esprit n'entre dans les cœurs qu'en leur faisant surmonter le monde ; & qu'ainsi celui qui ne le surmonte point, n'a point le Saint-Esprit. Ainsi la victoire sur le mõde est la marque qu'on a reçu le Saint-Esprit : & le défaut de cette victoire est une marque ou qu'on ne l'a point reçu, ou qu'on l'a laissé perdre.

On ne se convertit point à Dieu, & on ne devient point enfant de Dieu, d'enfant du diable qu'on étoit auparavant, en demeurant tel qu'on étoit. Il faut changer d'amour, & par consequent d'actions : & c'est ce qui fait voir l'illusion de ceux qui pretendent être convertis à Dieu, sans qu'il paroisse en eux aucun changement effectif ; qui aiment les biens du monde

avec la même passion qu'ils les aimoient; qui les recherchent avec la même ardeur qu'ils les recherchoient ; qui ne sont pas moins sensibles aux injures qu'ils l'étoient auparavant ; qui ne donnent pas plus de temps qu'ils faisoient aux actions de pieté; & qui occupent, comme ils faisoient, tout leur esprit aux choses du monde. Car quelle marque ces gens ont-ils qu'ils ayent vaincu le monde , puisque l'esprit du monde n'est pas moins vivant , ni moins agissant en eux qu'il étoit ? Il est vrai qu'ils s'abstiennent de certaines actions manifestement criminelles : mais cela n'empêche pas que le monde ne regne en eux ; puisqu'il est l'objet du gros de leurs actions , & qu'ils font avec inclination , avec joye , avec diligence tout ce qui regarde le monde ; & avec langueur , avec chagrin , avec négligence tout ce qui regarde Dieu. Le diable veut bien entrer dans ces sortes de compositions , & accorder à la crainte qu'on a de se damner , l'exclusion de certaines actions criminelles ; pourvû qu'on lui accorde l'empire du cœur , & qu'on l'y laisse dominer en regardant toûjours les choses du monde comme son bien & sa felicité ; ayant toûjours l'esprit & le cœur occupé du monde , & en ne donnant à

Dieu,ou plûtôt à la crainte de se damner, que l'abstinence de certaines actions dont on se passe aisément,pourvû qu'on joüisse avec liberté des autres plaisirs du monde. Il ne faut, pour se détromper de cette illusion, qu'avoir recours à la lumiere de ce passage, *Tous ceux qui sont nez de Dieu, sont victorieux du monde* : & en conclure, que si le monde n'est point vaincu en nous, nous n'avons point de part à cette renaissance divine, qui ne s'établit dans le cœur qu'en banissant l'empire de l'amour du monde.

VII. *Et la victoire par laquelle le monde est vaincu, est l'effet de notre foi*, v. 4.

La marque qu'on est né de Dieu est donc, comme on a dit, que l'amour du monde soit vaincu en nous: mais cette victoire, selon saint Jean, ne s'obtient que par la foi : *Et hæc est victoria quæ vincit mundum, fides nostra.* Et comme la foi ne regarde que les choses invisibles, la victoire de la foi consiste dans la préference des biens invisibles que nous ne pouvons montrer, aux biens grossiers & sensibles que l'on montre. C'est en quoi Dieu à établi la voye du salut. Il n'y a nulle proportion entre les uns & les autres selon la raison même. Car quelle proportion y a-t-il de biens

éternels avec des biens passagers, de biens immenses & infinis avec des biens si frivoles, qu'il vaut mieux s'en passer que d'en joüir? Cependant cette difference que les uns sont présens & visibles, & les autres absens & invisibles, fait une telle impressions sur l'esprit, que sans une force surnaturelle que la foi donne, & que l'on n'a point sans elle; on ne préfere jamais ce qui est invisible à ce qui est visible? ce qui est absent à ce qui est présent.

L'homme en ne suivant que les mouvemens de la nature, veut voir son objet & son bien, & en joüir durant cette vie: & la stupidité où il est tombé par le péché, lui donne de la défiance de tout ce dont il n'est pas assuré par les sens. Il a toutes les peines du monde à donner quelque réalité à ce qu'il ne voit pas: & l'attache que le péché lui donne pour les choses sensibles, est si forte & si violente, qu'il a fallu même plusieurs siecles pour lui donner quelque idée d'un objet spirituel. C'est pourquoi des Auteurs judicieux ont remarqué, que dans les premiers Livres de l'antiquité payenne où l'on a voulu représenter des heros, on ne leur a jamais attribué aucune passion pour des objets spirituels, tant ces objets étoient éloignez de leur pensée. Cependant c'est

dans la preference de ces objets aux objets visibles qu'il a plû à Dieu d'établir le salut des hommes.

VIII. Ce qui augmente la difficulté de cette préference, est que l'on connoît presque dans tous ceux qui nous environnent, un amour des choses du monde, accompagné d'un secret mépris pour ceux qui ne les aiment pas & ne les recherchent pas. On sçait qu'ils regardent les objets spirituels comme des idées sans réalité, & qu'ils font consister la sagesse à s'attacher au présent. Quoique ces jugemens ne s'expriment pas en termes formels, ils se font fort bien sentir par toutes les actions, & presque par toutes les paroles des hommes. Or c'est une foiblesse naturelle à l'esprit humain d'avoir peine à s'attacher à un objet, lorsqu'il voit dans l'esprit des autres des sentimens de mépris & de défiance pour cet objet.

Mes larmes ont été mon pain le jour & la nuit, disoit David, *en entendant dire tous les jours : Où est vostre Dieu ?* La cause de sa tristesse étoit qu'il ne pouvoit montrer le Dieu qu'il adoroit, parce-qu'il est invisible. Et l'on tombe dans ce même découragement, quand on apperçoit dans l'esprit des autres l'estime qu'ils

ont pour les biens ſenſibles. Car par cette eſtime ils demandent en quelque ſorte à ceux qui ſe propoſent d'autres objets : Où eſt vôtre bien ; *Ubi eſt bonum tuum* ; Et ils le demandent même avec inſulte ; parce que l'on ſent qu'ils n'ont que du mépris pour ceux qui cherchent des biens qu'ils eſtiment ſans ſolidité. L'ame eſt incapable de ſe ſoutenir contre ce torrent des jugemens des hommes, quand elle n'eſt pas fortifiée par l'eſprit de foi & de charité. Car il eſt ici parlé de la foi qui opere par la charité : & l'effet de cette foi eſt de nous donner la force d'aimer des biens mépriſez & décriez par les autres, & de les préferer à ceux que le monde eſtime.

IX. *Qui eſt celui qui eſt victorieux du monde, ſinon celui qui croit que* JESUS-CHRIST *eſt le Fils de Dieu ?* v. 5.

NOUS avons beſoin de la foi, non-ſeulement pour nous découvrir les biens inviſibles & ſpirituels, mais auſſi pour nous apprendre de qui nous pouvons tirer le ſecours qui nous eſt néceſſaire pour vaincre le monde. Or ce qu'elle nous apprend, c'eſt qu'on ne l'obtient que par JESUS-CHRIST. Nous aurions beau connoître Dieu en lui-même : ſi nous ne connoiſſions avec cela le libe-

rateur, nous demeurerions assujettis à l'amour du monde & sans pouvoir nous délivrer de sa servitude. C'est Jesus-Christ seul qui nous peut procurer cette délivrance; & c'est pourquoi saint Jean ajoûte : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que* Jesus-Christ *est le Fils de Dieu?* Car pour avoir recours à lui comme auteur de la grace & liberateur des hommes, il faut le croire Fils de Dieu. Il n'y a que cette qualité qui lui donne le pouvoir de nous faire vaincre le monde par sa grace. Le don de la grace n'appartient qu'au médiateur; il ne seroit pas médiateur, s'il n'étoit Dieu & Homme en tant que Fils de l'Homme : ce qui la rend capable de réünir & de reconcilier les hommes avec Dieu.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE L'OCTAVE DE PASQUES.

EVANGILE. *Jean* 20. 19.

En ce temps-là : Sur le soir du même jour, qui étoit le premier de la semaine, les portes du lieu où les Disciples étoient assemblez, de peur des Juifs, étant fermées, JESUS vint & se tint au milieu *d'eux*, & leur dit : La paix soit avec vous. Ce qu'ayant dit, il leur montra ses mains, & son côté. Les Disciples eurent donc une extrême joye de voir le Seigneur. Il leur dit une seconde fois : La paix soit avec vous. Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye aussi de même. Ayant dit ces mots, il souffla sur eux, & leur dit : Recevez le Saint Esprit. Les pechez seront remis à ceux à qui vous les remettrez, & ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. Mais Thomas, l'un des douze *Apôtres* appellé Didyme, n'étoit pas avec eux lorsque JESUS vint. Les autres Disciples lui dirent donc : Nous avons vû le Seigneur. Il répondit : Si je ne vois dans ses mains la marque des *cloux*, & que je ne mette mon doigt dans le trou des *cloux*, & ma main dans la playe de son côté, je ne le croirai point. Huit

jours aprés les Disciples étant encore dans le même lieu, & Thomas avec eux, JESUS vint, les portes étant fermées, & se tint au milieu *d'eux*, & leur dit : La paix soit avec vous. Il dit ensuite à Thomas : Portez ici vôtre doigt, & considerez mes mains ; & approchez aussi vôtre main, & la mettez dans mon côté, & ne soyez pas incrédule, mais fidéle. Thomas répondit, & lui dit : Mon Seigneur & mon Dieu. JESUS lui dit : Vous avez crû, Thomas, parce que vous m'avez vû. Heureux ceux qui croyent sans avoir vû. JESUS a fait plusieurs autres miracles à la vûë de ses Disciples, qui ne sont pas écrits dans ce Livre. Mais ceux-ci sont écrits, afin que vous croyiez que JESUS est Fils de Dieu, & qu'en croyant vous ayez la vie en son nom.

EXPLICATION.

I. CET Evangile contient deux apparitions de JESUS-CHRIST ressuscité ; l'une aux onze Apôtres en l'absence de saint Thomas ; l'autre huit jours aprés aux mêmes Apôtres en la présence de saint Thomas, destinée particulierement à le guerir de son incredulité, & à le convaincre par les marques mêmes qu'il avoit demandées.

JESUS-CHRIST se trouva dans l'une & dans l'autre au milieu de ses Apôtres, quoi que les portes du lieu où ils étoient fussent fermées, pour leur faire voir par ce miracle que tout lui est ouvert, & que

tous les corps lui sont assujettis aussi bien que tous les esprits & tous les cœurs.

Il leur donna sa paix dans l'une & dans l'autre ; paix bien differente de celle du monde ; paix qui consiste dans la reconciliation avec Dieu, & dans la confiance en sa grace & en son amour ; paix qui calme les passions, & établit l'ame dans la tranquilité par la soumission à tous les ordres de Dieu. Car quel trouble peut avoir une ame qui sçait que Dieu fait tout & qui aime tout ce que Dieu fait ; qui aime la justice, & qui sçait qu'il n'arrive rien que de juste ; qui a une humble confiance que Dieu l'a reçuë dans sa grace & la veut sauver pour l'éternité ? mais qui n'en demande pas une plus grande assurance que celle que Dieu lui veut donner ?

II. CETTE paix fut accompagnée du don du Saint-Esprit, & d'une mission semblable à celle que JESUS-CHRIST avoit reçuë de son Pere, & qui en étoit une suite. C'est ce qui est marqué dans ces paroles du Sauveur : *Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye aussi de même.* Cette mission comprenoit, outre le pouvoir d'annoncer l'Evangile, & de remettre & retenir les péchez, une vocation expresse à cet emploi : car sans

cette vocation de JESUS-CHRIST, c'est un crime terrible d'exercer ces ministeres. Quel larcin plus criminel que d'usurper cette mission que le Pere a donnée à son Fils, & que le Fils s'est reservé de donner à qui il lui plaît ; de vouloir, malgré qu'il en ait, être son ministre ; & cela non pour le servir & pour l'honorer, mais pour s'honorer soi-même, & pour faire servir ce ministere à ses interêts ? C'est l'usage qu'en font tous ceux qui s'y engagent sans que JESUS-CHRIST les y appelle. Ils n'ont aucun dessein de contribuer à la gloire de JESUS CHRIST. Ils ne tendent qu'à se procurer une gloire toute humaine & des avantages tout humains. Ainsi ils font servir la plus grande chose du monde à la plus vile, & ils ne prétendent pas seulement acquerir le don de Dieu pour de l'argent, comme Simon le magicien ; mais faire servir le don de Dieu qu'ils usurpent, à acquerir de l'argent ou d'autres choses aussi viles que l'argent.

Act. 8. 18.

III. CETTE mission des Apôtres est comprise en ce peu de paroles : *Comme mon Pere m'a envoyé, je vous envoye aussi de même.* Mais ces paroles sont le principe de tout ce qui s'est fait dans la suite des siecles par les ministres de l'Eglise,

rien ne s'y faisant qui ne soit l'effet de cette mission que JESUS-CHRIST donna à ses Apôtres, & que les Apôtres ont transmise à leurs successeurs. Tous ceux à qui les péchez ont été remis n'ont reçu cette grace que par l'efficace de ces paroles. Nous ne pouvons prétendre aux graces des Sacremens qu'en vertu de cette mission. Enfin, tout ce qui s'opere dans l'Eglise par ses ministres en est l'effet, soit qu'ils ayent legitimement reçu cette puissance, soit qu'ils l'ayent usurpée. Car elle ne laisse pas d'operer sur les ames par les Sacremens qui leur sont conferez par des ministres qui on ravi ce pouvoir injustement. L'injustice de leur usurpation n'empêche pas l'efficace des Sacremens de JESUS-CHRIST. Elle rend seulement ces ministres criminels. Etrange & admirable efficace de la parole de Dieu, bien differente de celle des discours des hommes, qui pour pompeux & magnifiques qu'ils soient, sont sans force & sans effet!

IV. COMBIEN cette vocation que les Apôtres reçurent, est-elle plus glorieuse que celle de tous les conquerans dont Dieu s'est servi pour faire des changemens dans l'ordre du monde! Car leur ministre peut bien être aussi appellé une

vocation de Dieu, & c'eſt de Dieu qu'il tire toute ſa force & toute ſon efficace. Mais cette vocation ne ſe terminoit qu'à faire perir des hommes & à fonder des empires que d'autres ont détruit depuis. Le miniſtere des Apôtres étoit bien d'une autre nature ; il étoit deſtiné à ſauver les hommes &à fonder un empire éternel qui ne ſera jamais détruit. Auſſi ces conquerans nétoient pas tant des inſtrumens de la miſericorde de Dieu que de ſa juſtice. Leur miſſion n'étoit qu'une permiſſion de Dieu qui lâchoit la bride à leur ambition, & qui ſe ſervoit d'eux comme d'une verge pour punir les hommes, & comme d'un rets pour les enveloper & leur faire ſouffrir les peines qu'ils meritoient Et ils étoient eux-mêmes deſtinez au feu aprés avoir exercé ce miniſtere ; parce-qu'ils n'y avoient point d'autre vûë que de contenter leurs paſſions. Mais les Apôtres en recevant l'ordre de fonder cet empire éternel, étoient deſtinez à être Princes de cet empire : à en joüir les premiers, & à y être élevez à une grandeur qui ne leur ſera jamais ravie. Voilà quelle eſt la difference de leur miſſion d'avec celle de ces ames cruelles & ambitieuſes dont Dieu s'eſt ſervi pour exercer ſa juſtice ſur les hommes.

V. JESUS-CHRIST en envoyant ses Apôtres leur donna le Saint Esprit. *Il souffla sur eux*, dit l'Evangile, *& leur dit, Recevez le Saint-Esprit*; leur communiquant en même temps le pouvoir de remettre & de retenir les péchez des hommes. Cela fait voir que le pouvoir de remettre les péchez ne devroit point étre séparé du Saint-Esprit, & que c'est un desordre quand on exerce l'un sans avoir l'autre. Les Prêtres sont les instrumens de la remission des péchez; mais ils en doivent être des instrumens vivans. Ils doivent allumer l'amour dans les cœurs des autres, par le moyen de celui dont ils doivent eux-mêmes être remplis. Ce doit être un feu qui alume un autre feu. Ce n'est pas que la charité de l'Eglise ne supplée au défaut de celle des mauvais ministres, & ne rende les Sacremens efficaces, lors même qu'ils sont administrez par des personnes qui n'ont point le Saint-Esprit dans le cœur. Mais quand cela arrive, c'est par un desordre contraire à l'intention de JESUS-CHRIST; parceque ces ministres vuides de l'esprit de Dieu, ne devroient penser qu'à le recouvrer, & non à s'ingerer, pendant qu'ils en sont privez, à l'administration des Sacremens. C'est un attentat qu'ils commet-

v. 22.

tant contre JESUS-CHRIST en s'y ingerant, & ils ne font par-là que se rendre plus criminels en séparant ce que Dieu ne veut point qu'on sépare, l'habitation du Saint-Esprit dans le cœur du Prêtre, de l'exercice du ministere de la remission des péchez. Aussi voit-on d'ordinaire qu'il y a peu d'efficace & de benediction dans ce que font ces Prêtres dereglez à l'égard des ames ; parce qu'encore qu'il soit certain que leur ministere a son effet à l'égard de celles qui sont bien disposées, il arrive souvent aussi qu'il ne l'a pas ; parcequ'au-lieu qu'un ministre animé du Saint-Esprit contribuë beaucoup par ses paroles & par ses prieres à les faire entrer dans de bonnes dispositions, un ministre privé de grace n'y contribuë rien.

VI. S. THOMAS ne s'étant point trouvé à cette apparition de JESUS-CHRIST, ne peut croire ce qu'on lui en rapporta. Et JESUS-CHRIST voulut bien pour le guerir de cette incredulité, se faire voir en sa présence huit jours aprés, & lui permettre de toucher ses mains, ses pieds & la playe de son côté.

On voit dans l'Evangile qu'il refusoit toûjours aux Phariſiens de les convaincre

à leur mode ; & cependant c'est ce qu'il accorde ici à S. Thomas : mais c'est qu'il distinguoit parfaitement le fond de son cœur, de celui des Phariſiens. Les Phariſiens demandoient certains miracles particuliers par un desir secret de contredire la verité. Comme ils la haïssoient, ils cherchoient des prétextes pour refuser de la croire. Ils demandoient de nouveaux miracles pour ne pas croire ceux qu'il leur avoit fait voir. Leur malignité leur auroit fait trouver des raisons de doute dans ces prodiges qu'ils desiroient qu'on leur fit voir, comme ils en trouvoient dans ceux dont ils étoient témoins. Ainsi JESUS-CHRIST penetrant la malice de leur cœur, ne se rendit point à leur demande. Mais Thomas étoit dans une disposition toute contraire. Il ne desiroit rien davantage que la resurrection de JESUS-CHRIST : & c'étoit ce desir même qui l'empêchoit de la croire. Il vouloit s'assurer pleinement de la réalité d'un bien qu'il souhaitoit ardemment. JESUS-CHRIST lui accorda donc ce qu'il demandoit. Il lui montra ses pieds, ses mains, son côté. Il convainquit sa défiance, il l'en reprit avec une douceur admirable, en lui disant : *Ne soyez pas incredule, mais fidéle* : NOLI *esse in-* *v. 27.*

credulus ; *sed fidelis.* Il fit ainsi pour lui seul ce qu'il avoit fait pour tous les autres ensemble ; afin de faire voir qu'il auroit fait pour un seul élu ce qu'il a fait pour tous les hommes.

VII. COMME cette manifestation étoit accompagnée de la part de JESUS-CHRIST d'un trés-grand amour pour Thomas, elle produisit en lui cette illustre confession de sa divinité, marquée v. 28. par ces paroles : *Mon Seigneur & mon Dieu* : DOMINUS *meus & Deus meus* ! Confession plus forte, plus nette, plus précise qu'aucune qui eût été faite. Car ces paroles n'expriment pas seulement la pensée & la créance de S. Thomas; elles marquent la foi que JESUS-CHRIST vouloit qu'on eût de lui ; puisqu'il de- v. 29. clare *heureux*, en lui repondant, *ceux qui croiroient sans avoir vû*, ce que Thomas crut aprés l'avoir vû : QUIA *vidisti me, Thoma, credidisti : beati qui non viderunt & crediderunt.* On est donc heureux de croire que JESUS-CHRIST est Dieu. Car c'est ce que S. Thomas crut, comme il paroît par ces paroles : *Mon Dieu & mon Seigneur* : DOMINUS *meus & Deus meus*, qui sont une preuve invincible contre les heretiques & anciens & nouveaux qui ont attaqué la divinité

divinité de Jesus-Chtist.

VIII. Cette preuve est d'autant plus forte, qu'elle en suppose necessairement une autre qu'il est aisé de découvrir. Car la manifestation que Jesus-Christ fit de son corps ressuscité à saint Thomas, ne prouvoit directement que la resurrection de Jesus-Christ : & cette resurrection pouvoit être un effet de la puissance de Dieu, sans qu'il s'ensuivit de-là que Jesus-Christ fût Dieu lui-même. Dieu l'auroit pû ressusciter comme il a ressuscité plusieurs autres morts. D'où vient donc que saint Thomas en conclut que Jesus-Christ étoit Dieu ? *Dominus meus & Deus meus.* C'est que Jesus-Christ s'étoit attribué la divinité devant ses Apôtres, & leur avoit parlé de sa resurrection, comme étant son propre ouvrage. C'est qu'il avoit parlé de tous ses miracles, comme les operant par sa propre force, & qu'il s'étoit associé à toutes les actions de son Pere, selon qu'il nous le marque par ces paroles : *Mon Pere depuis le commencement du monde jusqu'à aujourd'hui ne cesse point d'agir, & j'agis incessamment comme lui.* Ainsi la resurrection de Jesus-Christ prouvant qu'il étoit croyable en tout ce qu'il avoit avancé, elle

Joan. 5. 17.

prouvoit qu'il falloit croire tout ce qu'il avoit dit de lui-même. Elle faisoit recevoir son témoignage comme entierement digne de foi ; & par consequent ce témoignage portant que Jesus-Christ étoit Dieu, sa resurrection obligea saint Thomas à en faire cette haute confession. La confession de Thomas prouve invinciblement que Jesus-Christ avoit donné à ses Apôtres par ses discours, l'idée qu'il étoit Dieu ; la resurrection de Jesus-Christ prouve qu'il faut s'attacher à cette idée ; & la réponse de Jesus-Christ à cette confession, est une confirmation authentique de la verité de cette confession.

IX. On ne doit pas conclure de ces paroles de Jesus-Christ : *Vous avez crû, Thomas, parce que vous avez vû : heureux ceux qui croyent sans avoir vû*, que le commun des Chrétiens qui n'ont jamais vû Jesus-Christ, soit plus heureux que saint Thomas ; & par consequent que leur foi soit plus excellente que la sienne. Il s'ensuit seulement de là, que toutes choses étant égales, il y a plus de bonheur à croire sans avoir eu des preuves sensibles de ce que l'on croit, que de ne croire qu'aprés ces sortes de preuves. Mais il peut y avoir de grandes

inégalitez dans le reſte, qui faſſent que cette foi accompagnée de preuves ſenſibles ſoit infiniment plus excellente qu'une autre foi deſtituée de ces preuves : & c'eſt ce qui ſe rencontre dans celle de ſaint Thomas. Le moyen par lequel il arriva à la foi, n'étoit pas en ſoi le plus excellent ; mais la foi qu'il reçût de Dieu étoit une foi trés-excellente qui le diſpoſoit à donner ſa vie pour JESUS-CHRIST, & qui lui fit entreprendre de prêcher ſon Evangile juſqu'aux extrémitez du monde avec mille peines & mille dangers. Ce que JESUS-CHRIST lui dit donc étoit pour lui un juſte ſujet d'humiliation, & d'une humiliation fondée ſur la verité. Mais cette humiliation ne donne nullement droit au commun des Chrétiens de preferer leur foi languiſſante & preſque ſans vie & ſans action, à celle de S. Thomas pleine d'une ardeur & d'une charité apoſtolique.

X. L'INSTRUCTION qu'on doit tirer de cette parole de JESUS-CHRIST, ne laiſſe pas d'être fort importante pour le réglement de nos mœurs. Car la pente que l'homme a aux choſes ſenſibles, fait qu'il cherche de la ſenſibilité par tout, & dans la devotion même. On voudroit en quelque ſorte joüir de ſa récompenſe dés

ce monde, & goûter les choses de Dieu d'une maniere qui laissât quelque satisfaction dans les sens. Ainsi on se décourage souvent quand on en est réduit à la seule foi. C'est ce qui rend la dévotion si inconstante & si dépendante de l'humeur qui nous domine. Aujourd'hui l'on est plein de courage, demain l'on est dans l'abattement. On croit pouvoir tout entreprendre en certains temps : en d'autres on s'éloigne de tout par pusillanimité ; l'ame prenant toutes ces differentes formes selon les differentes impressions dont l'imagination est frapée. L'unique remede de ces inégalitez est de se conduire par la foi, & non par ses sentimens & par ses humeurs ; de marcher avec courage vers ce qu'elle nous propose, sans faire reflexion si l'on est consolé ou non consolé ; si l'on est dans les tenebres ou dans la lumiere ; si l'on est dans la tristesse ou dans la joye. C'est proprement là ce qu'on peut appeller une devotion de foi, parce que la foi est l'unique lumiere à laquelle elle s'attache, & qu'elle est fondée uniquement sur une resolution forte d'aller à Dieu jusqu'à la fin de sa vie, sans lui demander aucune recompense ni aucune assurance pour cette vie.

XI. Il est vrai que quelque forte

resolution que l'on ait de servir Dieu avec une fermeté égale & uniforme, on ne sçauroit appaiser toutes les agitations & les inégalitez purement interieures. On passe toûjours un peu par ces divers états, & l'on éprouve toûjours quelques effets de l'humeur & du temperament. Mais ceux qui par une longue mortification se sont accoutumez à ne vivre pas selon les sens, mais selon la foi, empêchent au moins qu'il ne passe rien de ces inégalitez interieures dans les actions ni dans les paroles. Ils conservent le même visage & le même ton dans les differens accidens de la vie. On ne dit jamais qu'ils soient de mauvaise humeur; qu'ils soient tristes, chagrins, accablez, découragez; qu'ils soient dominez par l'impatience ou par la colere. S'ils sentent ces mouvemens, ils ne s'y livrent pas; & l'accoutumance même qu'ils ont à ne les point écouter, fait qu'ils les sentent moins; parce que toute l'attention de leur ame se porte à rechercher tranquillement ce que Dieu veut d'eux. Une ame dans cette disposition se sert de la devotion sensible quand Dieu permet qu'elle en soit touchée : mais elle ne s'y attache pas; & elle ne marche pas avec moins de fidélité quand elle en est dépourvûë. Au lieu de se lamenter inu-

tilement, elle remedie aux causes qui peuvent avoir attiré cette privation; & quand elle n'en connoît point, elle s'humilie, & marche avec courage sous la conduite de la foi. Elle ne se décourage point de ce que Dieu ne lui accorde pas si-tôt l'effet de ses prieres. Il lui suffit de sçavoir que Dieu veut qu'elle le prie jusqu'à la mort, & elle s'applique à accomplir en ce point sa volonté. Au lieu de s'inquieter de ses imperfections, elle songe efficacement, mais tranquillement à les corriger, resoluë de souffrir tous les retardemens de Dieu, & d'être soumise à tous ses ordres.

XII. Mais comme il se glisse de l'illusion par tout, il faut prendre garde qu'on pourroit aussi fort abuser de cette égalité d'esprit & de cette prétenduë vie de foi, si on la portoit jusqu'à ne se mettre nullement en peine de ses fautes, & de la privation de ferveur, lors même que l'on y donne occasion par une vie molle, relâchée & dissipée; & si sous prétexte qu'il ne faut pas chercher d'assurance dans cette vie, on negligeoit de faire attention aux doutes raisonnables que l'on a sujet de former sur son état, & que l'on ne se mît pas en peine *d'assurer sa vocation par les bonnes œuvres.* Dieu veut au contraire qu'on cherche toutes

2. Pet. 1. 10.

les aſſurances que l'on peut trouver, mais avec deux conditions ; l'une qu'on les cherche ſans inquietude & avec tranquillité ; l'autre que lorſqu'on a fait de bonne foi ce que l'on peut pour aſſurer ſon ſalut , on ſouffre avec paix l'incertitude qui reſte. Mais ce n'eſt qu'aprés avoir fait tout ce qui eſt poſſible ſelon la foi , qu'il faut ſe mettre dans ce repos. Car ſi ce repos empêchoit de travailler , ce ſeroit un repos d'illuſion qui ne viendroit pas de la lumiere , mais plûtôt de l'obſcurciſſement ou de l'extinction de la foi.

SUR L'EPÎTRE DU II. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

ÉPITRE. 1. *Pierre.* 2. 21.

MES tres-chers *Freres* : *Jeſus*-CHRIST a ſouffert pour nous , vous laiſſant un exemple afin que vous marchiez ſur ſes pas, lui qui n'avoit commis aucun peché , & de la bouche duquel nulle parole trompeuſe n'eſt jamais ſortie. Quand on l'a chargé d'injures ,

il n'a point répondu par des injures : quand on l'a maltraité, il n'a point fait de menaces ; mais il a remis la cause entre les mains de celui qui juge selon la justice. C'est lui qui a porté nos pechez en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le peché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses playes que vous avez été gueris : car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournez au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.

EXPLICATION.

I. LEs hommes voudroient bien joüir dans l'autre vie de la felicité du ciel sans passer dans celle-ci par les maux de la terre, & sans se priver d'aucun de ses biens. Mais saint Pierre nous montre que cette pensée n'est pas raisonnable. Nous sommes à la verité appellez aux biens du ciel, mais par les maux de ce monde. Nôtre vocation a deux parties essentielles : l'une d'être appellez à la participation de la recompense de JESUS-CHRIST ; & l'autre d'être appellez à *marcher sur ses pas*, & à *suivre les traces de ses souffrances.* CHRISTUS *passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus.* Ne nous y trompons donc pas. Le ciel nous est à la verité promis, mais il ne l'est qu'à cette condition : *Pourvû*, dit l'Apôtre, *que nous*

souffrions avec JESUS-CHRIST, *afin que nous soyons glorifiez avec lui : Si tamen compatimur, ut & conglorificemur.* Rom. 8. 17.
Qui renonce à la condition, renonce à la promesse,& ne doit pas s'étonner qu'on le prive de la recompense qu'on y avoit attachée ; puisqu'il refuse d'en accomplir la condition.

II. A quoi donc, dira-t-on, se reduit cette obligation indispensable de souffrir? Est-ce qu'on est obligé de se procurer des maladies, de se reduire à la pauvreté, de s'attirer des exils & des disgraces? Est-ce là ce qu'emporte cette obligation d'imiter JESUS-CHRIST à laquelle nous sommes appellez ? Non. JESUS-CHRIST lui-même n'est pas allé à la croix sans qu'on l'y ait mené. Il suffit à cet égard d'avoir dans le cœur deux dispositions. La premiere est de marcher inviolablement dans la voye de la justice ; de ne s'en écarter jamais de quelques maux qu'on soit menacé, & de rendre témoignage à la verité toutes les fois qu'on le doit. Or on ne sçauroit marcher dans cette disposition sans s'attirer des disgraces, & souvent sans se perdre dans le monde. Et ces maux mêmes sont d'autant plus grands & plus frequens, qu'on est dans un état plus élevé. Car comme

il eſt trés-difficile de ſe maintenir dans les places éminentes, ſans déguiſer la verité & ſans abandonner la juſtice en certaines occaſions : quiconque eſt reſolu de ne plier jamais ſous aucune injuſtice, ne ſçauroit guéres éviter ce qu'on appelle ruïne & renverſement de fortune d'une maniere ou d'une autre. Que ſi ces exemples ſont rares, c'eſt qu'il n'y a rien de plus rare que la réſolution inébranlable de ne conſentir jamais à aucune injuſtice. Car l'eſprit humain a mille adreſſes pour ſe diſpenſer de ſouffrir & pour ſe perſuader qu'il ſouffriroit inutilement, & qu'ainſi il n'y eſt pas obligé.

III. La ſeconde partie de cette diſpoſition eſt de ne pas regarder comme des objets d'averſion & de triſteſſe, mais plûtôt comme des ſujets de joye, les maux que la providence nous envoye preſqu'infailliblement. Un Chrétien doit gemir dans les honneurs, dans les richeſſes & dans les proſperitez du monde; parceque tout cela le rend diſſemblable à Jesus-Christ, qui a vêcu dans un état tout contraire à celui-là. Mais quand Dieu l'en ôte par les adverſitez & les diſgraces du monde, il doit croire qu'il commence à porter les livrées de Jesus-Christ, & remercier Dieu de le faire

entrer dans les voyes de sa guerison. C'est, dit-on, un homme perdu & abîmé, jamais il ne s'en relevera ; voilà sa fortune arrêtée & renversée. Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que c'est un homme tiré du fond de la mer, & mis dans la voye de son salut. Voilà quelle est la justesse du langage du monde.

IV. Mais suffit-il, dira-t-on, pour suivre l'exemple de Jesus-Christ, d'être preparé aux maux que la providence nous envoyera, & de les regarder comme des biens ? N'est-on point obligé de s'en procurer soi-même ? Oüi sans doute: car si cela n'étoit, un homme né dans une condition médiocre, étant à couvert des grandes tempêtes & des grandes disgraces du monde, pourroit mener une vie assez commode dans la joüissance des plaisirs de cette vie. Ainsi nous ferions des Chrétiens, une troupe de Philosophes Epicuriens, qui se procureroient une vie voluptüeuse en ne se mêlant de rien. Il faut donc porter plus loin cette obligation d'imiter Jesus-Christ, & ne la mettre pas seulement dans la souffrance des maux involontaires que la providence nous envoye, mais aussi dans la privation volontaire des biens du monde ausquels on peut renoncer, & dans la pratique d'une vie dure & labo-

rieuſe. C'eſt une choſe honteuſe à un Chrétien de vivre dans la molleſſe & dans la bonne chere. La temperance & la penitence ſont des vertus neceſſaires à tout le monde:& c'eſt une grande illuſion que de s'imaginer qu'il y ait des perſonnes dans le monde qui ſoient obligées par leur état de vivre dans les délices , & de ne point faire de penitence : & il n'y a rien de ſi aiſé que de ſe détromper de cette erreur , non ſeulement par les maximes du chriſtianiſme qui n'en diſpenſent perſonne , mais auſſi par l'exemple d'une infinité de Princes & de Rois qui n'ont pas été moins exacts que les autres dans la pratique des auſteritez & des jeûnes ordonnez par l'Egliſe. Perſonne de même n'eſt diſpenſé de la fuite du luxe & des magnificences inutiles. Il n'eſt point permis aux Chrétiens de donner des exemples qui le puiſſent augmenter ni entretenir. Il n'eſt permis à perſonne de mener une vie de divertiſſement. Il n'eſt permis à perſonne de chercher à s'élever & à s'agrandir , ni ſoi ni les ſiens : & s'il y a des perſonnes qui ſont élevées juſtement à une condition plus haute que leur naiſſance ne demandoit,il faut que ce ſoit le beſoin des autres, plûtôt que leur ambition , qui les y porte. Il y a , par exemple,

des perſonnes de bon eſprit propres à exercer de grands emplois, quoi qu'ils ſoient nez d'une condition rabaiſſée. Il eſt juſte de les y élever quand le bien public le demande : mais il n'eſt pas juſte qu'ils s'y portent eux-mêmes, parce qu'il n'eſt pas juſte qu'ils rendent leur ſalut plus difficile, ni qu'ils s'éloignent de l'exemple de Jesus-Christ, dont toute la vie n'a été qu'un rabaiſſement & un anéantiſſement continuel. En un mot, l'exemple de Jesus-Christ a conſacré l'humiliation, l'anéantiſſement, les ſouffrances, la pauvreté, les injures, la privation des plaiſirs & des biens du monde, la penitence & le travail. Voilà ce que les Chrétiens doivent regarder comme les voyes & les moyens conformes à leur vocation. C'eſt là ce qu'ils doivent conſiderer non ſeulement comme le ſujet de leur patience, mais comme l'objet de leurs deſirs. *C'eſt à quoi vous avez été appellez*, dit ſaint Pierre. *C'eſt à quoi nous ſommes deſtinez*, dit un autre Apôtre.

1. Pet. 2. 21.
3. 9. 1. Theſ. 3. 3.

Au contraire, ce qu'il a rejetté par ſon exemple & par toute la conduite de ſa vie, & ce qu'il a comme dégradé, ſont les delices, le luxe, la grandeur, le faſte, la pompe. C'eſt donc auſſi ce que nous devons rejetter, ce que nous devons haïr,

& de quoi nous devons gemir, si nous nous y trouvons engagez par quelques necessitez.

V. En examinant, selon ces maximes, la vie du commun des Chrétiens, on a peine d'en trouver à qui ce nom convienne veritablement. Car à moins que de s'aveugler, on ne sçauroit nier que presque tout le monde ne tende à sa propre élevation ou à celle des siens, & à mener une vie commode, accompagnée de tous les plaisirs qui ne nous deshonorent point devant les hommes. Où voit-on des gens qui tendent serieusement à se rabaisser; qui se trouvent heureux d'être pauvres, & qui ne cherchent point à sortir de leur état? Cependant cela ne suffit pas encore, & l'exemple de Jesus-Christ nous doit porter plus loin. Il faut souffrir comme Jesus-Christ & s'humilier comme lui, puisqu'il nous en a donné l'exemple: Vobis *relinquens exemplum*, *ut sequamini vestigia ejus*. Mais il faut souffrir en reconnoissant l'extrême difference qu'il y a entre Jesus-Christ & nous. C'est ce que saint Pierre nous marque dans les paroles suivantes: *Qui peccatum non fecit, nec inventus est dolus in ore ejus*. Lui, dit-il, *qui n'avoit commis aucun peché*, & *de la*

v. 22.

bouche duquel nulle parole trompeuse n'est jamais sortie. C'est-à-dire, que Jesus-Christ n'a point été obligé de souffrir pour ses propres pechez ; & qu'étant parfaitement innocent, les souffrances ne lui étoient point dûës. Mais il n'en est pas de même de nous. Comme nous sommes au contraire tout pleins de pechez, nous ne sçaurions aimer la justice sans nous condamner nous-mêmes à souffrir. Vouloir ne point souffrir & ne point s'humilier, sont des sentimens injustes ; au lieu que l'un & l'autre auroit été juste en Jesus-Christ, s'il eût voulu ne se point charger de nos pechez.

VI. Jesus-Christ étoit incapable d'agir autrement que selon une souveraine raison, & par consequent il étoit incapable de rendre injure pour injure en la maniere que les hommes ont coutume de le faire. Ils s'imaginent soulager leur mal en faisant du mal à ceux dont ils en ont reçû, mais c'est une erreur dont Jesus-Christ étoit incapable. Les injures d'ailleurs font de la peine aux hommes, parce qu'ils voudroient regner par l'estime dans l'esprit des autres. Or les injures font voir qu'ils n'y regnent pas. Mais Jesus-Christ n'avoit rien de ces défauts. Il ne se soucioit point des

jugemens des hommes, & n'en faisoit pas son bien. Il regardoit les injures comme un mal pour ceux qui lui en faisoient, & non pas pour lui. Il étoit incapable de tout sentiment de colere & de vengeance. Il ne pouvoit pas même pendant qu'il étoit dans le monde, se porter par un motif de justice à faire souffrir les hommes. Car quelque haine qu'il eût pour les pechez, il sçavoit qu'il n'étoit pas venu au monde pour punir les hommes, mais pour les sauver. S'il a donc dit quelquefois des paroles dures aux Pharisiens, ce n'étoient ni des injures, ni des effets de ressentiment. C'étoient des instructions utiles pour eux, qui leur faisoient connoître leurs maux, & dont ils devoient par consequent profiter. S'ils ne l'ont pas fait, c'est leur faute, & d'autres l'ont fait pour eux. Ce sont les raisons qui ont empêché JESUS-CHRIST de rendre injure pour injure. Mais outre celles-là qui nous sont communes avec lui, nous en avons deux particulieres. L'une, qu'on ne nous sçauroit faire d'injure que nous ne meritions de souffrir. L'autre, qu'il est de nôtre interêt de les souffrir ; car étant tout pleins de ressentiment & de colere, nôtre interêt est de resister à ces passions, & de ne les pas satisfaire par la

plus promte de toutes les vengeances, qui est celle qui se tire par les paroles.

VII. *Il s'est livré entre les mains de celui qui le jugeoit injustement.* v. 23.

Il y a selon le Grec, *justement*, qui semble faire un sens contraire ; mais ces deux sens reviennent au même, & sont également veritables. Jesus-Christ s'est livré à Pilate, aux Juifs, aux démons, & à tout ce qu'il appelle lui-même *la puissance des tenebres*, qui *le jugea trés-injustement.* Mais il s'y est livré en respectant l'ordre de son Pere, & en reconnoissant sa puissance dans ces instrumens injustes. Il s'est donc aussi livré à son Pere qui *l'a jugé justement* ; & qui le regardant comme chargé des pechez des hommes, pour lesquels il vouloit satisfaire, exerçoit sur lui une juste punition. Jesus-Christ n'a point souffert par contrainte : il n'a point fallu l'y forcer : il s'est livré lui-même à la mort & aux souffrances : il a accepté tous les ordres de son Pere avec une volonté toute libre. C'est aussi ce qu'il exige de nous. Il veut que le partage des maux qu'il nous destine, devienne volontaire par nôtre acceptation ; que nous nous livrions & à la justice de Dieu & à l'injustice des hommes ; & que nous rendions les maux les plus

necessaires & les plus inévitables, libres & volontaires par nôtre consentement & par nôtre approbation. C'est ce que doit produire en nous l'exemple de l'obéissance de JESUS-CHRIST. Il est bien juste que s'étant offert pour nos pechez à des tourmens si démesurez, nous recevions avec reconnoissance la petite mesure qu'il nous en laisse. C'est un present de JESUS-CHRIST souffrant & souffrant pour nous. Ce n'est qu'une goute de son calice, qui n'est destinée qu'à nous faire connoître foiblement ce qu'il a souffert pour nous, & à nous rendre participans de sa gloire par l'imitation de ses souffrances.

VIII. C'EST aussi ce que saint Pierre nous dit dans les paroles suivantes : *C'est lui qui a porté nos pechez en son corps sur la croix, afin qu'étant morts pour le peché, nous vivions pour la justice. C'est par ses meurtrissures & par ses playes que vous avez été gueris.* Il veut dire, que ce que JESUS-CHRIST a souffert nous étoit dû, & non pas à lui; qu'il a porté sur lui-même la peine de nos pechez; & que nous devions même souffrir éternellement ce qu'il a souffert passagerement. Ainsi ce qui nous reste à souffrir n'est qu'une tres-petite partie de ce que nous devions souf-

frir. Les merites de Jesus-Christ rendent ces souffrances temporelles, d'éternelles qu'elles devoient être, & les rendent des remedes, au lieu qu'elles eussent été de simples punitions. Nous sommes gueris par la souffrance des maux que Dieu nous envoye ; mais ce n'est pas par la force de ces souffrances, c'est par celle des souffrances de Jesus-Christ qui nous est communiquée. Ainsi c'est par les meurtrisseures de Jesus-Christ que nous sommes gueris, dit cet Apôtre. Il en fait un baûme qui fait changer de nature à nos maux, & leur donne la force de remedier à nos veritables maux.

IX. C'est en cette maniere que s'accomplit en nous ce qui est dit à la fin de cette Epître : *Car vous étiez comme des brebis égarées ; mais maintenant vous êtes retournez au Pasteur & à l'Evêque de vos ames.* Les hommes étoient en effet comme des brebis égarées, exposées à des bêtes farouches qui les devoroient. Aucun n'échapoit de cette horrible boucherie : il a fallu que ce divin Pasteur descendît du ciel pour délivrer celles qui le suivroient & se mettroient sous sa garde. C'est le seul moyen que nous ayons pour éviter cet effroyable carnage : mais ce moyen est certain & efficace. Il n'y a qu'à

nous tenir unis à ce Pasteur : il écartera ces bêtes furieuses, & nous en garantira. Pour le suivre, il n'y a qu'à marcher avec lui dans le chemin où il lui plaira de nous mener. Il y a quelques difficultez ; mais il en prend sur lui la plus grande partie : il porte les foibles, il soulage les maladies ; il n'y a qu'à s'abandonner à lui & à le laisser juger de ce qui nous est propre. Il est le Pasteur & l'Evêque, comme parle l'Apôtre, mais le Pasteur & l'Evêque de nos ames. C'est à la guerison de ces ames qu'il travaille uniquement ; & nous devons être bien aises que pour leur procurer une guerison solide, il épargne moins nos corps, qui trouveront enfin leur santé & leur renouvellement parfait dans la guerison de nos ames.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

EVANGILE. *Jean.* 10. 11.

EN ce temps-là, JESUS dit aux Phariſiens : Je ſuis le bon Paſteur. Le bon Paſteur donne ſa vie pour ſes brebis ; mais le mercenaire, & qui n'eſt point Paſteur, à qui les brebis n'appartiennent pas, *ne voit pas ſi-tôt* venir le loup, qu'il abandonne ſes brebis & s'enfuit, & le loup les ravit, & diſperſe le troupeau. Or le mercenaire s'enfuit, parce qu'il eſt mercenaire, & qu'il ne ſe met point en peine des brebis. Je ſuis le bon Paſteur, & je connois mes brebis, & mes brebis me connoiſſent, comme mon Pere me connoît, & que je connois mon Pere ; & je donne ma vie pour mes brebis. J'ay encore d'autres brebis qui ne ſont pas de cette bergerie, il faut auſſi que je les amene. Elles écouteront ma voix, & il n'y aura qu'un troupeau & qu'un Paſteur.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST nous avoit principalement en vûë en annonçant ces veritez, puiſqu'il ne pouvoit pas igno-

rer que les Juifs n'y entendoient rien, & qu'ils ne sçavoient ni ce que c'étoit que ces brebis pour lesquelles il disoit qu'il donnoit sa vie, ni quelles étoient ces autres brebis qu'il devoit amener à la bergerie. Mais les Juifs ne laissoient pas d'être coupables de ce qu'ils n'en profitoient pas ; parce que c'étoit leur mauvaise disposition qui les empêchoit de les entendre ; & qu'encore même qu'ils ne les entendissent pas, ils en pouvoient profiter en s'y soumettant humblement ; en desirant sincerement de les comprendre, & en demandant avec modestie d'en être instruits. C'est la maniere dont ils devoient recevoir ce qu'ils n'entendoient pas dans le discours de JESUS-CHRIST ; parce qu'il y avoit une infinité de choses en lui, & sur tout ses miracles, qui faisoient que ce respect lui étoit dû. C'est aussi la maniere dont nous devons recevoir tout ce qui passe nôtre intelligence dans l'Ecriture & dans la doctrine de l'Eglise. L'humble soumission doit suppléer à l'intelligence ; & elle peut ou la meriter, ou nous en acquerir le fruit. Mais c'est une horrible insolence de rejetter les veritez & d'en faire le sujet de ses outrages, parce qu'on ne les comprend pas. Ce fut cependant ce que firent ces Juifs, qui sur

le diſcours de JESUS-CHRIST, *prirent des pierres pour le lapider.* *Joan. 10. 31.*

II. C'EST donc aux Chrétiens particulierement à profiter de ces paroles, & à comprendre la bonté de ce Paſteur. Il la reduit à ce qu'il met ſa vie pour ſes brebis, & il exprime par-là tout ce qu'il a fait pour elles. Car il n'eſt deſcendu du ciel où *il étoit en la forme de Dieu, & il ne s'eſt anéanti en prenant la forme de ſerviteur*, qu'afin de leur pouvoir donner cette vie humaine qu'il avoit priſe. Il n'a pas attendu pour cela le temps de ſa mort. Il l'a donnée dés le moment de ſon entrée au monde, comme on le voit dans ces paroles rapportées par le grand Apôtre : *Le Fils de Dieu entrant dans le monde, dit* à ſon Pere : *Vous n'avez point voulu d'oblation. Alors j'ai dit : Me voici.* Et aprés l'avoir donné dés le commencement, il a toûjours continué de la donner.

Il la donnoit dans ſes prieres, en s'offrant à Dieu pour les hommes. Il la donnoit dans ſes travaux, dans ſes voyages, dans ſes prédications, dans ſes miracles : puiſqu'il ſçavoit bien que tout cela tendoit à la mort, & lui devoit procurer la mort. Et c'eſt pourquoi JESUS-CHRIST ne dit pas qu'il donnera ſa vie pour ſes bre-

bis ; il dit qu'il la donne. C'étoit un don continuel qu'il faisoit de sa vie pour ses brebis, & ce don étoit joint à toutes ses actions. Quel amour approche de cet amour ! Quelle bonté égale cette bonté ! Donner sa vie continuellement pour ceux que l'on aime, c'est à quoi la foiblesse des hommes & l'imperfection de leur amitié ne sçauroit aspirer. C'est ce qui étoit reservé à JESUS-CHRIST : & c'est ce que nous devons adorer en lui. Il est le bon Pasteur par excellence, & par des titres singuliers & incommunicables aux créatures.

III. ETANT le bon Pasteur, il ne pouvoit pas avoir les qualitez des mauvais. Mais afin de nous faire mieux remarquer & nous donner lieu de les éviter, il nous les décrit en trois manieres ; en les appellant *mercenaires*, en disant qu'ils ne sont pas *Pasteurs*, & qu'ils ne sont pas *proprietaires* des brebis.

Les mercenaires ne s'appliquent à leurs brebis, qu'autant qu'ils y trouvent leur profit. Si ce profit manque, il les quittent aussi-tôt, & ils n'ont garde d'exposer leur vie pour elles ; parce qu'ils les aiment bien moins que leur vie.

Ceux qui dans le soin des ames dont ils se chargent, regardent principalement

les

les avantages temporels, ne s'exposent point pour elles ; parce que cela ne leur peut paroître avantageux temporellement. Ainsi ils cedent à la crainte ou à l'interêt, ou ils fuyent les loups, ou ils se rangent même du côté des loups.

IV. Ceux qui ne sont pas Pasteurs, cherchent leur propre gloire, & non l'avantage de ceux qui leur sont soumis. Ils se contentent d'un soin superficiel qui les honore, & ne descendent point à un détail qui les fatigueroit, & sans lequel neanmoins on ne sçauroit remedier aux maladies des ames, ni pourvoir à leurs besoins.

Enfin, ceux qui ne sont pas proprietaires des brebis ne regardent pas leur perte comme la leur propre. Leur vie & leur mort leur est indifferente. La vûë qu'ils ont qu'elles ne leur appartiennent pas, leur ôte toute ardeur à les conserver. Ce sont-là les caracteres des mauvais Pasteurs. Jesus-Christ les propose, afin que les Pasteurs de son Eglise les évitent, & que nous en reconnoissions en lui de tout contraires. Il n'a recherché dans tout ce qu'il a fait pour nous, que nôtre salut. Il s'est appliqué à tous les besoins de ses brebis. Il les regarde comme étant à soi, & comme les ayant reçûës de la main de son Pere pour les sau-

ver. Il n'en veut perdre aucune de celles que son Pere lui a données. Voilà ce qui le rend le bon Pasteur.

V. L'ESPRIT mercenaire n'est jamais permis dans les actions mêmes communes, parce qu'elles doivent toutes être faites par l'esprit de la charité qui est toûjours desinteressée. Il y en a neanmoins plusieurs dont il est permis d'exiger une recompense humaine, comme, par exemple, tous les ouvrages des artisans & beaucoup d'autres offices humains, tels que sont ceux des Avocats & des Intendans: & dans ces sortes d'actions ce ne sont point deux choses contraires, qu'elles soient faites par une charité desinteressée, & qu'on en tire neanmoins de ceux pour qui on les fait, le prix & la recompense; parce que tenant lieu à ceux qui les font, d'un moyen que Dieu leur donne pour se procurer leur subsistance temporelle, il leur permet aprés les lui avoir offertes, d'en recevoir encore des hommes une juste recompense. Mais il n'en est pas de même du soin des ames. C'est une chose trop grande & trop précieuse pour y chercher autre chose que Dieu même. Il en veut être lui-même la recompense: mais il ne permet pas d'en chercher d'autres. L'Eglise nourrit ses ministres pour

leur donner moyen de travailler:mais elle ne prétend pas les recompenser de leurs « travaux. Que les Ministres de l'Eglise, « dit un Concile aprés saint Augustin, re- « çoivent du peuple ce qu'ils ont besoin « pour les necessitez de cette vie ; mais « qu'ils n'attendent leur recompense que « de Dieu : *Accipiant sustentationem necessi-* « *tatis à populo , mercedem dispensationis à* « *Domino*. Dieu ayant assujetti ses ministres « aux necessitez communes, il faut bien que les peuples y fournissent , afin de donner moyen à ces ministres de les servir ; mais ce n'est point par maniere de recompense , n'y ayant aucune proportion entre les services qui ont pour objet le salut des ames , & ces assistances temporelles dont ils ont besoin.

Concil. Aquisgrani. anni 816. lib. 2. c. 1. ex Aug.

VI. Il s'ensuit de-là que tout ministre de l'Eglise qui n'a pas cru se devoir dépouiller de son patrimoine , ne peut rien prendre du bien de l'Eglise, ni rien recevoir des peuples que pour le distribuer en aumônes. La raison en est que s'il l'appliquoit à soi-même, il marqueroit par-là qu'il regarde ce qu'il reçoit des peuples comme une recompense de son travail , & non comme un secours de sa necessité , puisqu'on suppose qu'il n'en a pas. Il seroit donc un vrai mercenaire , qui non seule-

ment ne pourroit esperer de Dieu la recompense qu'il a promise aux serviteurs fidéles, mais qui en devroit attendre un rigoureux châtiment. Car c'est une espece de simonie que d'exercer ces ministeres si grands & si relevez pour de viles recompenses. Il seroit inutile de dire que souvent l'Eglise offre ces recompenses sans qu'on les exige, ni qu'on les recherche. Car il ne faut pas croire que l'Eglise veuille agir contre l'intention de l'Eglise. Or elle y agiroit si elle employoit les biens temporels dont elle est dépositaire, à un autre usage qu'à l'entretien necessaire de ses ministres, ou à l'assistance des pauvres. Ainsi quand un collateur donne un benefice à un homme qui a dequoi vivre, il ne lui peut donner le droit de vivre du bien de l'Eglise, puisqu'il n'est pas du rang de ceux que l'Eglise peut nourrir, & il ne fait que l'établir distributeur & économe des revenus de ce benefice, dont il ne peut être qu'un pur administrateur, sans aucun droit de s'en rien appliquer. Le bien de l'Eglise est le bien des pauvres. On n'en peut rien recevoir que comme pauvre; & qui ne l'est pas, en devient usurpateur s'il en use pour lui-même.

VII. Non seulement le Pasteur est

mercenaire quand il exige quelque chose de ses brebis pour les assistances qu'il leur rend ; mais il est mercenaire quand il n'expose pas pour elles sa propre vie & tout ce qu'il a, & quand des interêts humains le portent à les abandonner, & à ne les pas défendre contre ceux qui leur peuvent nuire. Car il préfere alors ses interêts au salut de ses brebis. Il aime ses interêts ou sa vie plus que les ames & que l'ordre de Dieu qui l'en a chargé. Ces interêts humains ou sa vie lui tiennent alors lieu de recompense. Ils sont le principal objet de son amour. Il met son bien à se les conserver ; c'est-à-dire, qu'ils lui tiennent lieu de Dieu. Les ministres de Jesus-Christ doivent être les vicaires de son amour pour les ames, aussi bien que de son pouvoir. Ils doivent avoir part à ses dispositions, comme ils ont part à sa puissance. Or quiconque ne prefere pas le bien des ames à sa propre vie & à tous ses interêts, bien loin de suivre l'exemple de Jesus-Christ, est contraire à ses dispositions essentielles. Il n'est point le bon Pasteur, puisqu'il ne met point sa vie pour ses brebis ; & par consequent il ne peut être qu'un mercenaire.

VIII. Il ne faut pas croire que les

Pasteurs ne rencontrent plus d'occasions de donner leur vie pour leurs brebis,dans les temps qui ne sont pas proprement des temps de persecution ni de martyre. Dieu qui veut toûjours en sanctifier plusieur par cette voye, qui est pour les vrais Pasteurs une voye ordinaire, ne permet jamais que ces occasions leur manquent. Outre que les soins & les sollicitudes de la charge pastorale en consument plusieurs, & leur donnent moyen de s'offrir à Dieu comme des holocaustes que la charité consume peu-à-peu:il y a de plus une infinité de rencontres, où pour l'interêt de ses brebis un vrai Pasteur est obligé de s'exposer à de trés-grandes persecutions. Il faut souvent perdre l'amitié des brebis mêmes, en leur disant la verité. On ne sçauroit presque, en faisant exactement son devoir, éviter d'attirer l'aversion des hommes du monde, leurs médisances, leurs insultes. Tout cela va souvent à pousser à bout un bon Pasteur, & à lui avancer la mort par les traverses qu'on lui suscite. La plûpart du monde se prévient contre lui. On le confond avec quantité de gens qui s'attirent des affaires par leur imprudence & par un zele sans discretion. On afflige son cœur par des calomnies; & il est difficile que

la nature ne ſuccombe à tant d'épreuves differentes. Or ſouffrir tous ces maux pour l'amour de ſes brebis, c'eſt donner ſa vie pour elles & endurer une eſpece de martyre.

IX. JESUS-CHRIST ſe repreſente encore comme le bon Paſteur par cette autre marque : *Qu'il connoît ſes brebis, & que ſes brebis le connoiſſent* : & cette marque paroît en lui d'une maniere particuliere & incommunicable à ſes miniſtres. Comme Dieu il les connoît dés l'éternité ; & la connoiſſance qu'il en a eſt une connoiſſance de choix & d'amour, & elle eſt la cauſe de ce qu'elles le connoiſſent & qu'elles l'aiment dans le temps. *Et cognoſco oves meas, & cognoſcunt me meæ.* Cette connoiſſance de JESUS-CHRIST eſt ce qui les fait brebis. Il les connoît donc d'une maniere bien différente de celle dont il connoît les autres hommes qui ne ſont pas de ce nombre : car il les connoît par une connoiſſance efficace qui produit en elles ce qu'il y connoît. Il les aime, & il les rend par ſon amour dignes d'être aimées. O aveuglement & ſtupidité des hommes, qui s'occupent des penſées que les autres ont ſur eux, ſouvent incertaines & temeraires, & toûjours paſſageres & de peu de durée, & qui

v. 14.

v. 14.

ſongent ſi peu à ces penſées éternelles que Dieu a euës toûjours ſur eux, qui ſont la cauſe de tous leurs biens, qui ne ceſſent jamais, & qui ne ſont qu'une vûë continuelle & invariable qui les met dans l'état où Dieu veut qu'ils ſoient dans les divers temps! Le moins que la pieté puiſſe donc faire, c'eſt d'adorer ſouvent cette connoiſſance de Dieu ſur nous, afin d'avoir lieu d'eſperer que nous ſommes de ces brebis dont Jesus-Christ dit qu'il les connoît & qu'elles le connoiſſent.

X. Jesus-Christ comme homme n'a pas à la verité cette connoiſſance éternelle de ſes brebis, puiſqu'il a commencé d'être homme dans le temps. Mais on ne peut nier qu'il ne les ait connuës au premier moment de ſon être, & qu'il n'ait toûjours eu depuis cette connoiſſance. Car ayant offert à Dieu ſon Pere ſa vie pour elles dans le premier moment de ſon être, il faut par neceſſité qu'il les ait connuës. Il n'en eſt pas de même de ſes miniſtres. Ils n'ont pas la lumiere ni l'étenduë de l'ame de Jesus-Christ, & ainſi ils ne peuvent connoître qu'imparfaitement les ames dont ils ſont chargez. La connoiſſance des brebis, telle qu'elle peut convenir à des hommes foi-

bles, est neanmoins un des principaux caracteres de vrais Pasteurs. Ils les connoissent, parce qu'ils les aiment. L'amour les applique à elles, & leur ouvre les yeux pour découvrir leurs besoins. Il leur en rappelle souvent le souvenir : & si la connoissance qu'ils en ont n'est pas continuelle, elle est au moins tres-frequente. Il n'y a point au contraire de plus grandes marques d'un mauvais Pasteur, que de n'être point occupé de ses brebis ; de ne se mettre pas en peine de les connoître, & de vivre en repos parmi leurs miseres exterieures & interieures sans s'en informer. Cette negligence volontaire, qui vient de la froideur de l'amour, attire d'ordinaire une étrange privation de lumiere, & fait ainsi que ces Pasteurs sont souvent les moins instruits des desordres qui regnent parmi les peuples, & qu'ils croyent que tout va bien, lorsque les ames se perdent par tout.

XI. Comment les connoîtroient-ils, puisqu'ils se mettent volontairement dans l'impuissance de les connoître ? Les uns se chargent de tant d'affaires, qu'il ne leur reste presque aucun temps pour s'instruire des necessitez de leurs brebis. L'ambition secrete qui les domine, fait qu'ils ne bornent jamais leurs occupations, &

qu'ils aiment mieux s'acquitter ſuperfi-
ciellement de la plûpart des affaires, que
d'en faire quelques unes avec le ſoin ne-
ceſſaire. Il y en a quantité qui ne cher-
chant que l'honneur & le profit dans ces
emplois, ſe déchargent, autant qu'ils peu-
vent, de ce qui ne ſe rapporte pas à ces
deux fins. Ils tâchent de ſatisfaire les
grands & les riches, & ils laiſſent à d'au-
tres le ſoin des petits, qui eſt plus labo-
rieux; & ainſi ils trouvent moyen de ſe
faire une vie commode & aiſée, & même
divertiſſante dans cet état. D'autres ne ſça-
vent pas même de quoi ils doivent s'in-
former, & n'ayant aucune idée de la
grandeur des maladies des ames, ni de la
difficulté qu'il y a à les guerir, ils s'en
tirent ſans peine & à peu de frais, & re-
duiſent leur miniſtere à peu de choſe, par-
ce qu'ils n'en connoiſſent pas l'étenduë.

XII. Jesus-Christ durant ſa
vie a mené à ſa bergerie quelques-unes
de ſes brebis, & il y amenera les autres
par ſes diſciples, quelques diſperſées
qu'elles ſoient. C'eſt à quoi tout le cours
des ſiecles doit être employé. Il n'en laiſ-
ſera aucune. Elles écouteront toutes ſa
voix. Elles le ſuivront toutes. Elles en-
treront toutes dans l'Egliſe de la terre, &
de là dans celle du ciel. C'eſt là où elles,

seront toutes rassemblées, & où JESUS-CHRIST exercera envers elles l'office de Pasteur pour toute l'éternité, en les rendant participantes de sa gloire & de sa vie, & en les unissant avec son Pere d'une maniere que nous ne sçaurions concevoir. C'est tellement là le principal des ouvrages de Dieu, que tout le reste sera comme anéanti. Si les reprouvez subsistent quant à l'être, ils seront dans un rabaissement incomprehensible. Tous les élus seront des Rois pleins de gloire qui regneront dans le ciel & sur la terre, & il ne restera des reprouvez aucun souvenir qui ne contribue à leur avilissement. Ils seront sans force, sans appui, sans consolation, sans amis. Ils ne verront rien dans les pensées des autres, qui ne les afflige. En un mot, ils seront accablez de toutes sortes de maux sans mélange d'aucun bien. Au contraire, la societé des élus sera comblée de toutes sortes de biens sans mélange d'aucun mal, & ne verra rien que de favorable & de consolant dans les pensées de Dieu, de JESUS-CHRIST & des élus. Ce grand ouvrage a toûjours été dés l'éternité le principal objet des pensées de Dieu. C'est la fin de toutes ses œuvres, & les hommes qu'il regarde uniquement & dont il fait

le bonheur, sont si insensez que de penser à toute autre chose.

SUR L'EPÎTRE DU III. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EVANGILE. 1. *Pierre* 2. 11.

MEs tres-chers *Freres* : Je vous exhorte de vous abstenir, comme étant étrangers & voyageurs *en ce monde*, des passions charnelles qui combattent contre l'ame. Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere pure & sainte ; afin qu'au lieu qu'ils médisent de vous comme si vous étiez des méchans, les bonnes œuvres qu'ils vous verront faire les portent à rendre gloire à Dieu au jour qu'il d'aignera les visiter *de sa grace*. Soyez donc soumis pour l'amour de Dieu à tout homme qui a du pouvoir sur vous, soit au Roi comme au souverain ; soit aux Gouverneurs comme à ceux qui sont envoyez de sa part pour punir ceux qui font mal, & pour traiter favorablement ceux qui font bien. Car Dieu veut que par vôtre bonne vie vous fermiez la bouche aux hommes ignorans & insensez, agissant comme

des personnes libres, non pour vous servir de vôtre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, mais pour agir en *vrais* serviteurs de Dieu. Rendez l'honneur à tous ceux *à qui il est dû*; aimez vos freres; craignez Dieu; honorez le Roi. Serviteurs, soyez soumis à vos maîtres avec toute sorte de reverence, non seulement à ceux qui sont bons & doux, mais à ceux qui sont rudes & fâcheux: car c'est une chose agréable à Dieu en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur [que dans la vûë de lui plaire nous endurions les maux & les peines qu'on nous fait souffrir avec injustice.]

EXPLICATION.

I. L'APÔTRE saint Pierre nous enseigne dans cette Epître, qu'en qualité de Chrétiens nous devons être étrangers & voyageurs dans ce monde, & que ces deux qualitez d'*étrangers* & de *voyageurs* ne nous permettent pas d'attacher nôtre amour aux choses du monde, en quoi consistent ces desirs charnels qu'il nous défend. Car c'est l'amour proprement qui nous rend citoyens du lieu où nous prétendons joüir de l'objet que nous aimons. Si cet objet est dans le monde, nous sommes citoyens du monde; & s'il est hors du monde & dans la celeste Jerusalem, nous sommes citoyens de Jerusalem. L'amour nous arrêtant dans l'objet aimé, fait donc que nous cessons d'ê-

tre voyageurs, puiſque nous nous arrêtons à cet objet. Si nous nous y arrêtons totalement, & que nous le preferions à tout, il eſt clair que devenant la fin de nôtre voyage, il nous ôte entierement la qualité de voyageurs. Mais ſi nous avons deſſein d'aller plus avant, il nous retarde ſeulement, & il fait qu'il y a toûjours à craindre que nous ne nous y arrêtions abſolument, comme ceux qui charmez de la beauté d'un lieu qu'ils rencontrent dans le cours d'un voyage, en font leur ſejour & leur patrie, & perdent le deſir d'aller plus avant. Il eſt donc clair que nous ne ſçaurions nous attacher par amour à aucune choſe du monde, ſans perdre ou en tout, ou en partie, la qualité de voyageurs : & par là nous perdons auſſi ou en tout, ou en partie, la qualité de citoyens du ciel. Car nous n'avons cette qualité, qu'autant que nous y tendons par nôtre amour & par nos deſirs, & que nous y aſpirons comme au lieu de nôtre bonheur.

II. Mais s'il ne nous eſt pas permis d'aimer les choſes du monde, il eſt clair qu'il ne nous eſt pas permis de les deſirer; puiſque le deſir eſt l'effet naturel de l'amour, ou plûtôt que c'eſt l'amour même en tant qu'il ne poſſede pas ſon objet, &

qu'il y tend seulement. Car l'amour prend diverses formes, selon que son objet est absent ou present; qu'il est regardé comme facile à acquerir, ou comme difficile; qu'on en joüit, ou qu'on en est privé; qu'on rencontre des obstacles à sa possession, ou qu'on n'en rencontre point. C'est ce qui fait les diverses passions, qui, comme dit saint Augustin, ne sont que diverses formes de l'amour. Ainsi l'amour des choses du monde nous étant interdit, toutes les passions volontaires à l'égard de ces mêmes choses, le sont aussi. S'il ne nous est pas permis de les desirer, comme dit saint Pierre, il ne nous est donc pas permis d'avoir de la joye en les possedant, ni de la tristesse quand nous en sommes privez, ni de la colere contre ceux qui nous les veulent ravir, ou nous empêcher de les obtenir, ni de la crainte qu'on nous les ôte. Toutes ces passions, quand elles sont volontaires, sont mauvaises, & quand elles ne le sont pas, elles marquent néanmoins que le cœur est gâté & corrompu. Ainsi l'Apôtre saint Pierre, en nous défendant l'amour des choses du monde, qu'il exprime par le mot de *desirs*, nous interdit aussi toutes les autres passions. Et il nous marque que nous devons être dans une parfaite indif-

ference à l'égard de toutes ces choſes.

III. Mais quelle eſt, dira-t-on, l'étenduë de ces deſirs charnels que ſaint Pierre nous défend? Il eſt facile de le marquer. Car tout ce qui n'eſt point Dieu, eſt charnel, ſelon l'Ecriture; parce que c'eſt une ſuite de la corruption du cœur, qui nous ayant ſeparez de l'amour de Dieu, a porté l'ame à vouloir remplir par la poſſeſſion des creatures le vuide qu'elle reſſent. Que ces objets ſoient ſpirituels ou corporels, les deſirs que nous en avons ſont toûjours charnels dans le langage de l'Ecriture. C'eſt pourquoi ſaint Paul met entre les œuvres de la chair, les diſſenſions & les jalouſies. Ainſi ce n'eſt pas un deſir moins charnel de deſirer la gloire & la reputation, & les talens d'eſprit qui ſervent à y arriver, que de deſirer les plaiſirs du corps; parce que ces objets ne ſont pas plus nôtre veritable bien. Dieu ne ſouffre pas plus que nous partagions nôtre cœur entre lui & la reputation, entre lui & l'affection des hommes, que ſi nous le partagions entre lui & les plaiſirs du corps. C'eſt toûjours un partage d'une choſe qui lui étoit toute dûë. C'eſt toûjours un aviliſſement de l'ame, qui étant créée pour Dieu, ſe rabaiſſe en voulant joüir d'une creature ou égale ou infe-

rieure à elle. Dieu est assez grand pour être l'unique objet de nôtre cœur ; & c'est lui faire injure que de partager ce cœur, parce que c'est lui declarer qu'il ne le merite pas tout entier.

IV. Mais ne peut-on pas, dira-t-on, desirer certaines qualitez qui servent d'instrument aux vertus, & qui peuvent être employées à procurer la gloire de Dieu, comme l'éloquence, la science, la memoire, l'adresse, & tous les autres talens spirituels ? Car comment les pourroit-on rechercher si on ne les desiroit ? Et cependant c'est une des occupations des plus ordinaires & des plus honnêtes des hommes, que de cultiver ces qualitez. Tout cela ne détruit point la régle que nous avons proposée. Car il est certain que nous ne devons point aimer ces qualitez pour elles-mêmes, & pour nous attirer l'estime des hommes, & que c'est un beaucoup plus grand bien d'en être privé en ne les aimant point, que de les avoir en y étant attaché. Ainsi c'est une loüange fort équivoque que celle qu'on donne aux gens, à cause de ces qualitez. Car si elles sont jointes avec une vaine complaisance, on les louë de leur malheur : & quand on blâme ou qu'on méprise quelqu'un pour ne les avoir

point, peut-être qu'on le blâme & qu'on le méprise de ce qui sera le fondement de son bonheur. C'est un grand talent que d'avoir celui de l'humilité, & qui surpasse infiniment tous les autres ; or la privation des talens exterieurs est souvent le moyen dont Dieu se sert pour la procurer à ceux qu'il aime. C'est ce qui fait voir que la plûpart des discours des hommes sont temeraires ; parce qu'ils ne s'arrêtent pas à une estime generale de certaines qualitez, mais qu'ils passent de là jusqu'à l'estime de ceux qui les ont, & qu'ils les en croyent plus heureux & plus dignes de loüange. Quand on louë, par exemple, un homme d'avoir bien réüssi dans quelque action publique, on ne sçait ce que l'on dit. Car si cet homme s'en éleve & en a conçû de la complaisance, il n'a été qu'*une cymbale retentissante*, qui bien loin de meriter des loüanges, ne merite que du mépris. Une action sans charité n'est rien, selon l'Apôtre. Quiconque louë donc quelque chose sans sçavoir si elle est jointe à la charité, la louë sans sçavoir si c'est un néant ou une réalité.

1. Cor. 13. 1.

Idem. 21.

L'usage du monde a pourtant établi que l'on louë les qualitez humaines lorsqu'elles sont estimables en elles-mêmes, & qu'on en peut faire un bon usage ; mais

cette coutume ne peut pas prescrire contre la verité : & il faut toûjours que ceux qui parlent de cette sorte, soient persuadez interieurement que ces talens qu'ils estiment, ne rendent ceux qui les ont plus estimables qu'à proportion du bon usage qu'ils en font.

V. On pourroit peut-être dire, qu'il s'ensuit de ces principes, que personne ne se doit mettre en peine d'acquerir ces talens, parce qu'y ayant un bien certain à ne les avoir point, & y ayant beaucoup de danger à les avoir ; puisque l'experience fait voir que la plûpart du monde en abuse ; la condition de ceux qui ne les ont pas, est beaucoup meilleure que celle de ceux qui les ont. Et l'on conclura de là que ces maximes vont à introduire une pareße & une ignorance generale parmi les hommes. Mais la conclusion seroit mal tirée : & tout ce qu'on en doit conclure, c'est que de soi-même un homme se doit tenir plus heureux de n'avoir point de talens que d'en avoir ; & que s'il étoit à son choix, il devroit plûtôt prendre le parti de n'avoir rien qui lui attirât de la reputation dans le monde, que d'avoir des talens éclatans qui frapent les yeux & l'esprit des hommes. Mais la verité est que les hommes ne doivent point croire

que cela soit à leur choix. C'est Dieu qui donne le commencement des talens par les qualitez naturelles qu'il donne à chacun. Celui qui les a reçûës, doit se croire obligé d'en user selon les régles de Dieu ; puisqu'il lui en doit rendre compte. Et pour en user de cette sorte, il ne faut pas s'en croire soi-même, mais consulter des personnes desinteressées, & des directeurs éclairez. Que si ces personnes voyant d'une part la necessité de l'Eglise ou de l'Etat, & de l'autre que les talens naturels de celui qui les consulte, lui donnent moyen de rendre service à l'un ou à l'autre, lui conseillent de les cultiver ; il est alors plus dangereux à cette personne de negliger ces talens, que de s'appliquer sérieusement à les perfectionner.

Il faut encore considerer que ce qui est plus sur en soi, ne l'est pas à l'égard de tout le monde ; parce qu'il y a des dispositions qui rendent certaines vertus comme impossibles. Il est plus sur en soi de ne s'engager point dans les emplois qui ont besoin de talens ; mais il y a des personnes à qui la vie sans emploi est si dangereuse, qu'il vaut mieux pour eux de tâcher d'acquerir les talens qui les en rendent capables, que de demeurer dans

une espece d'oisiveté qui est souvent jointe à beaucoup de vices. Entre les inconveniens, il faut choisir les moindres, & il y en a souvent moins dans la vie laborieuse que l'on méne en travaillant à acquerir les qualitez que le monde estime, qu'à couvrir sa paresse naturelle par une fausse humilité qui donne souvent entrée à toutes sortes de vices. La privation humble des talens qui ne déregle point l'ame, est peut-être plus estimable que les talens mêmes. Mais il n'y a rien de pire que cette même privation, quand sans humilier l'ame, elle fait seulement qu'elle se contente de vivre dans l'oisiveté, dans la paresse & dans le vice.

VI. *Conduisez-vous parmi les Gentils d'une maniere pure & sainte, &c.* v. 12.

C'EST une erreur assez ordinaire que de s'imaginer que quand on n'est point chargé du soin des autres par un ministere particulier, on ne répondra point de leurs fautes, & qu'on n'est point obligé de procurer leur conversion. Cette erreur est contraire à ce precepte de l'Ecriture, qui commande à chacun d'avoir soin de son prochain : MANDAVIT *illi unicuique de proximo suo.* Elle est contraire à l'ordre de la charité : car y ayant des actions qui blessent le prochain, & d'au-

Eccli. 17. 17.

tres qui sont capables de l'édifier, il est clair que la charité nous oblige à éviter celles qui le blessent, & à preferer celles qui l'édifient. Autrement il se trouveroit que nous prefererions nôtre satisfaction particuliere au salut du prochain; ce qui est un renversement visible de cet ordre. La difference qu'il y a donc sur ce point entre ceux qui sont obligez par leur ministere de servir le prochain, & ceux qui n'ont point contracté cette obligation, c'est que les uns sont obligez de veiller sur les actions du prochain, & de s'informer de sa conduite; au lieu que les autres ne sont obligez qu'à faire ensorte qu'il n'y ait rien dans leur conduite qui puisse scandaliser le prochain, & qui ne soit capable de l'édifier.

Il ne faut pas croire que cette maniere de servir le prochain soit de peu d'utilité & de peu de fruit. Elle contribuë souvent autant à la conversion des ames, que toutes les instructions qu'on leur peut donner. C'est une instruction vivante & continuelle, qui s'insinuë dans l'ame avec d'autant plus de facilité qu'elle y trouve moins d'opposition. C'est donc un trés-grand mal de ne tâcher pas à contribuer en cette maniere au salut du prochain. On n'a point la charité dans le

cœur, si on ne desire sincerement le salut des autres comme le sien propre ; & ce desir ne peut être vrai & sincere, s'il ne nous porte à nous abstenir de ce qui peut produire de mauvais effets dans leur esprit, & ne nous engage à faire les choses qui en peuvent produire de bons. Il y a neanmoins ces deux régles à observer sur ce point, qu'on n'est pas obligé de s'abstenir des choses qui étant utiles à nos ames, ne scandalisent les autres, que parce qu'ils sont dans une disposition notoirement injuste ; & qu'on n'est pas de même obligé pour l'édification du prochain, de faire des actions ausquelles nous ne sommes point obligez par un devoir de justice, lorsque nous avons lieu de craindre qu'elle ne soient préjudiciables à nôtre salut.

VII. *Soyez donc soumis, pour l'amour de Dieu, à tout homme qui a du pouvoir sur vous, &c.* v. 13.

Il n'y a point ni d'indépendance ni de dépendance pareille à celle des Chrétiens. Ils n'obéïssent à aucun homme, & obéïssent à tous les hommes ; & c'est la même disposition qui est la source de cette dépendance & de cette indépendance. Comme leur amour les attache à Dieu, qu'ils sont persuadez qu'ils lui doi-

vent toutes leurs actions, & qu'ils sont obligez de suivre sa volonté en toutes choses, ils ne font aucune action pour obéir proprement aux creatures; parce qu'il n'y en a point qu'ils ne doivent faire par le pur motif d'obéir à Dieu. C'est en quoi consiste leur indépendance. Leur assujettissement à Dieu les délivre de toute autre servitude; & cela paroît manifestement, lorsque ce que les creatures exigent est contraire à ce que Dieu demande d'eux. Car alors elles ne trouvent plus en eux aucune volonté de leur obéïr. Mais il n'y a rien aussi de plus dépendant qu'un Chrétien; parce que Dieu veut qu'il préfere ordinairement la volonté des autres à la sienne, & sur tout il l'oblige d'obéïr à ceux qui selon l'ordre du monde ont droit de lui commander. Rien ne l'en peut dispenser, que lors que les commandemens des hommes sont contraires à ceux de Dieu. Ainsi il n'y a rien de plus attaché aux loix & aux commandemens des Princes qu'un bon Chrétien. Le commun du monde ne leur obéït que parce qu'il craignent d'être punis s'ils ne le font; mais un Chrétien leur obéït, parce que c'est l'ordre de Dieu & que la volonté du Prince lui represente celle de Dieu. Ainsi c'est une obéissance

ſance non ſeulement du corps , mais du cœur : & elle eſt par là tout autrement forte que celle qui n'eſt fondée que ſur la crainte de la punition , ou ſur quelque autre raiſon humaine.

VIII. *Car Dieu veut que par vôtre bonne vie vous fermiez la bouche aux ignorans & aux inſenſez.* v. 14.

On ne ſçauroit empêcher tous les jugemens injuſtes des hommes : & Dieu ne nous en rendra pas reſponſables , pourvû que pour les arrêter nous y employons le moyen qu'il nous preſcrit , qui eſt d'y oppoſer une vie uniforme & exemte de reproche. Ces jugemens inſenſez viennent ſans doute d'impreſſions injuſtes & ſans raiſon. Cependant Dieu veut qu'on y ait égard juſqu'à quelque point. Il faut remedier aux ſcandales des foibles , en s'abſtenant des actions qui les ſcandaliſent , & même aux ſcandales déraiſonnables & injuſtes , non pas en s'abſtenant des choſes qui les ſcandaliſent injuſtement , mais en les continuant d'une maniere ſi réglée, qu'ils ceſſent enfin de médire de nous. L'uniformité d'une vie qui ne ſe dément en rien , a une force tres-grande pour confondre les eſprits déraiſonnables. Car on ne médit des perſonnes qu'autant qu'on eſpere d'être crû. Or

il se forme par la continuation d'une bonne vie une impression si forte sur la plûpart des esprits, que les plus méchans desesperant de la pouvoir changer, sont obligez de se taire.

IX. *Etant libres, non pour vous servir de vôtre liberté comme d'un voile qui couvre vos mauvaises actions, &c.* v. 16.

Les Chrétiens sont libres en bien des manieres. Ils sont libres premierement de toutes les observations legales imposées aux Juifs, comme, par exemple, de la distinction des viandes, & de mille autres pratiques incommodes. Ils sont libres même dans l'observation des loix de Dieu les plus indispensables; parce que ce n'est point par crainte, ni par un esprit servile qu'ils y obéïssent, mais par un esprit d'amour opposé à l'esprit de servitude & de crainte. Ainsi la Religion chrétienne est une loi de liberté. Mais de crainte qu'on abusât de ce mot, saint Pierre le resserre dans de justes bornes. Il ne veut pas qu'on s'en serve pour agir par caprice & par fantaisie. Il faut que la prudence & la charité reglent tout. Il y a mille choses permises en soi, dont on est obligé de s'abstenir pour ne pas scandaliser le prochain, & pour ne pas donner lieu à des discours temeraires & in-

justes. Saint Paul declare lui-même, que s'il voit que son frere se scandalise de ce qu'il mange de la chair, il aime mieux s'en priver pour toûjours. Ces vûës de charité & de prudence resserrent donc infiniment la liberté qui appartient aux Chrétiens; mais elles s'accordent neanmoins avec elle, parce qu'elles n'en changent pas le motif; & que le Chrétien agissant toûjours avec amour, n'agit jamais par un esprit de servitude. Il est bien aisé de pouvoir rendre cette obeïssance à Dieu en la personne de ses freres, & de se priver de ces actions permises pour contribuer à leur salut. Car c'est encore une des manieres dont la loi chrétienne nous rend libres, en ce qu'elle nous délivre des attaches. Un Chrétien proprement n'a point d'autre desir ni point d'autre vûë que d'exercer la charité envers Dieu & envers le prochain. Ainsi cette même charité le separe sans peine de tout ce qui y est contraire, ou de sa nature, ou par l'impression que les autres en ont. Il ne tient à rien, & c'est en quoi consiste la liberté. Et il est ravi d'avoir sans cesse à offrir à Dieu ces petites privations que Dieu a la bonté de recevoir comme des actions de mortification & de penitence, & comme des sacrifices de charité qui ne manquent ja-

Cor. 8. 13.

mais à personne quand on l'a bien dans le cœur.

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRES PASQUES.

EVANGILE. *Jean.* 16. 16.

EN ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps ; & vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Pere. Sur cela quelques-uns de ses Disciples se dirent les uns aux autres : Que nous veut-il dire par là : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps, & vous me verrez, parce que je m'en retourne à mon Pere ? Ils disoient donc : Que veut dire encore un peu de *temps* ? Nous ne sçavons ce qu'il *nous* veut dire. mais JESUS connoissant qu'ils vouloient l'interroger là dessus, leur dit : Vous vous demandez les uns aux autres ce que je vous ai voulu dire par ces paroles : Encore un peu de temps, & vous ne me verrez plus ; & encore un peu de temps, & vous me ver-

rez. En verité, en verité, je vous le dis: Vous pleurerez & vous gemirez, & le monde sera dans la joye ; vous serez dans la tristesse, mais vôtre tristesse se changera en joye. Lors qu'une femme enfante, elle est dans la douleur, parce que son heure est venuë ; mais aprés qu'elle a enfanté un fils, elle ne se souvient plus de ses maux dans la joye qu'elle a d'avoir mis un homme au monde. Aussi vous êtes maintenant dans la tristesse ; mais je vous verrai de nouveau, & vôtre cœur se réjouira, & personne ne vous ravira vôtre joye.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST éprouva ses Apôtres par la vicissitude de son absence & de sa presence. Il s'absenta d'eux par la mort. Il leur rendit sa presence par sa resurrection. Il éprouve de même ses Elûs par les changemens & les vicissitudes par où il les fait passer. Il se retire quelquefois d'eux ; & aprés s'être caché pendant quelque temps, il les console de nouveau par le sentiment de sa grace. Il les conduit ainsi par ces divers changemens à une disposition immobile. La constance & l'uniformité d'humeurs & de sentimens est l'état où ils doivent tendre ; mais on n'y parvient pas sans varieté & sans changement. C'est au contraire en éprouvant la prosperité & l'ad-

verſité, l'inconſtance des humeurs des hommes, leurs diverſes fantaiſies; & enfin la diverſité de ſes propres humeurs, & l'inſtabilité de ſes deſirs, qu'on apprend à n'être ſurpris de rien, & à juger équitablement & uniformement & des autres, & de ſoi-même.

II. Que ſi l'on demande pourquoi Dieu choiſit cette voye de viciſſitudes & de changemens pour conduire les hommes à la ſtabilité, il eſt aiſé de répondre qu'il le fait par diverſes raiſons. Il n'y a point de diſpoſition qui leur ſoit plus neceſſaire que celle d'un grand mépris d'eux-mêmes, & de toutes les choſes paſſageres. Or rien ne les y conduit plus directement que l'épreuve de l'inconſtance des hommes, & de la leur propre. Il eſt bien qu'ils apprennent que tout paſſe, & même les vûës & les ſentimens de leur ame. On regarde les maux quand on y eſt, comme s'ils devoient être éternels. Cependant on les voit ceſſer, ou parce qu'on eſt délivré de ce qui nous cauſoit de la peine, ou parce que l'on connoît que ce qu'on croyoit inſupportable ne l'eſt pas. On s'imagine quelquefois qu'on eſt en état de n'être ébranlé de rien. *J'avois dit dans mon abondance*, dit le Roi penitent : *Je ne ſerai jamais ébranlé.* Et

Pſal. 29. 7.

l'ébranlement qui ſuivit de prés cette préſomption, le convainquit beaucoup mieux de ſa foibleſſe & de ſon inconſtance, que s'il étoit demeuré dans une immobilité apparente. L'ame apprend donc par ces varietez à juger invariablement de ſoi-même, & à ſe regarder toûjours comme étant ſans force, ſans vigueur, ſans fermeté, & ayant beſoin d'être affermie & fixée par la grace de Dieu. Elle apprend par ſon inconſtance même à deſirer conſtamment l'immutabilité, qui ſera dans l'autre vie la recompenſe des juſtes ; à ſe défier toûjours du monde & de ſoi-même dans celle-ci, & à ne pas chercher ſa force & ſa ſtabilité dans ſoi-même, mais dans la grace de Dieu.

III. La conduite de Jesus-Christ ſur les Apôtres fut de les nourrir en quelque ſorte de lait dans leur enfance ſpirituelle, en les ſoûtenant par ſa preſence viſible, & par des inſtructions proportionnées à leur état. Il permit enſuite la tempête qu'ils éprouverent dans ſa paſſion, qui non ſeulement affligea leur ame par la ſouſtraction de ſa preſence, mais les abatit, & les porta juſqu'à perdre la foi. La reſurrection de Jesus-Christ, en leur rendant ſa preſence par intervalles, fortifia leur foi, & les mit en état de

souffrir non seulement sans découragement, mais même avec joye, qu'il se retirât d'eux pour tout le reste de leur vie. Ainsi la premiere presence de Jesus-Christ les laissa foibles ; & la seconde ayant été précedée d'ébranlement, les remplit de tant de force, que rien ne fut plus capable de les ébranler. C'est ce qui arrive dans tous les changemens par lesquels Dieu a dessein d'affermir les ames, & c'est ce qui fait aussi que le monde en juge mal. On croit, par exemple, qu'un homme est imprudent, parce qu'il a fait une faute d'imprudence, & qu'il est tombé par là dans quelque inconvenient ; & il en est peut-être au contraire d'autant plus prudent, qu'il sçait mieux ce que coûte l'imprudence. On croit qu'un homme est foible, parce qu'il a témoigné de la foiblesse en une occasion particuliere ; & c'est peut-être par là que Dieu l'aura fortifié en l'humiliant & en lui ôtant la fausse confiance qu'il avoit en lui-même, qui étoit la cause effective de sa foiblesse. Cela nous apprend d'une part à être extrémement retenus dans les jugemens que nous portons des autres, puisque nous ne sçavons pas quel profit ils ont fait de leurs fautes ; & à tâcher de l'autre à faire un bon usage des nôtres,

en devenant plus convaincus de nôtre foiblesse & plus attachez à Dieu, qui peut seul nous affermir dans l'instabilité des évenemens de cette vie.

IV. Ce que Jesus-Christ avoit dit à ses disciples, qu'en peu de temps ils ne le verroient plus, & que peu aprés ils le verroient, leur ayant paru obscur, ils se demanderent les uns aux autres ce que cela vouloit dire ; & que Jesus-Christ penetrant leurs pensées en prit sujet, non de leur expliquer ce qu'il leur avoit dit, mais de leur donner une nouvelle instruction. Et par là il nous apprend que nous devons souhaiter, non que Dieu satisfasse nôtre curiosité, mais qu'il nous donne dans chaque temps & dans chaque occasion les lumieres dont nous avons besoin. Ce n'est pas qu'il ne soit permis de desirer & de demander à Dieu l'intelligence de certaines veritez, mais il faut que ce soit avec cette disposition, & que nous ne desirions de l'obtenir, qu'au cas que cette intelligence nous soit utile. Car cela n'est pas toûjours, & ils nous est souvent plus avantageux d'ignorer certaines choses, & que nôtre esprit soit humilié & mortifié dans sa curiosité par cette ignorance, que d'en être parfaitement instruits. C'est pourquoi

ſaint Auguſtin témoigne que dans les choſes qu'il deſiroit de ſçavoir, il étoit également ſatisfait, ſoit que Dieu lui en donnât l'intelligence, ſoit qu'il lui fît connoître qu'il n'en avoit pas beſoin. C'eſt ce qu'il dit en particulier ſur la queſtion de l'origine de l'ame ; & c'eſt ce que nous devons avoir dans l'eſprit à l'égard de tout ce que nous deſirons de connoître.

V. Nous n'avons pas beſoin même de cette alternative à l'égard de la plûpart des choſes : car nous pouvons voir clairement qu'il nous ſera inutile de les ſçavoir, & qu'il nous eſt avantageux de les ignorer. Qui ne ſçait point le ſecret de ſes amis, n'eſt point en danger de le découvrir par legereté ou par imprudence. Il n'eſt point ſoupçonné de l'avoir découvert, & il eſt par conſequent exemt de tous les reproches que ces ſoupçons peuvent attirer. Il n'eſt point non plus en danger de donner de mauvais conſeils, ni d'autoriſer des affaires mal entrepriſes. C'eſt donc tout-à-fait injuſtement qu'on s'offenſe de ce qu'on ne nous dit pas tout; puiſque cette reſerve nous eſt utile. Cependant on s'offenſe que nos amis ne nous faſſent pas confiance de ce qu'ils découvrent à d'autres. C'eſt que l'on aime

plus la satisfaction de son amour propre, que la sureté de sa conscience. La confiance nous flâte, parce que c'est une marque qu'on nous croit prudens & fidéles; & l'on aime mieux cette vaine reputation, que d'être exemt du danger effectif où l'on s'expose en prenant part aux affaires d'autrui. Il est vrai que les Payens ont cru que quand on avoit un ami, il lui falloit tout dire. Mais c'étoit une suite de l'idée fausse & chimerique d'amitié qu'il leur avoit plû de se former. L'amitié ne nous doit point aveugler sur le sujet de nos amis, ni nous porter à prétendre qu'ils se doivent aveugler à nôtre égard. Ils peuvent connoître nos défauts, comme nous pouvons connoître les leurs; & c'est même un des principaux devoirs de l'amitié de travailler reciproquement à s'en corriger l'un l'autre aprés les avoir connus. On peut donc connoître que quelque secret est dangereux à un ami, & qu'il est capable d'en abuser par indiscretion ou autrement. Et en ce cas il est certain que la raison nous oblige de le lui cacher, & qu'il ne doit point s'en offenser comme d'un défaut d'amitié. On cache aux malades selon le corps quantité de choses qui les peuvent inquieter, de crainte de nuire à leur santé. Et pourquoi ne cacherions-

nous pas de même à nos amis tout ce que nous jugeons leur pouvoir nuire selon l'ame ? Il est vrai qu'on se peut tromper en croyant ses amis ou indiscrets ou imprudens. Mais tandis que cette pensée qu'on a d'eux ne se termine qu'à leur cacher des choses inutiles, elle ne leur fait point de tort ; & c'est être trop délicat sur soi-même, que de ne pouvoir souffrir d'être soupçonné d'un défaut que l'on n'a pas.

VI. JESUS-CHRIST ne voulut pas répondre, comme il a été dit, à la question qu'il voyoit que ses Apôtres avoient dessein de lui faire. Mais au lieu de cet éclaircissement qui leur auroit été inutile alors, & qu'ils tirerent de l'évenement, il leur donna une instruction importante, & par eux à tous les Chrétiens. C'est que pendant un certain temps ils seroient dans les pleurs & dans les gemissemens, & que le monde seroit dans la joye. Ce temps fut court à l'égard des Apôtres, parce qu'il ne comprend à leur égard que celui de la mort de JESUS-CHRIST. Mais il comprend à l'égard des Chrétiens, tout le temps que Dieu employe à les faire mourir au monde, & à les dépoüiller des affections charnelles, en quoi consiste la mort du vieil-homme representée par la mort de JESUS-CHRIST. Tout ce

temps eſt pour les Chrétiens un temps de gemiſſemens & de larmes. On ne meurt point au monde ſans douleur & ſans violence, puiſque c'eſt par cette douleur que l'on y meurt. Dieu renverſe pendant ce temps *tout le lit* ſur lequel leur infirmité ſe repoſe : *Univerſum ſtratum ejus verſaſti in infirmitate ejus.* Il les prive tantôt d'un objet de leurs attaches, & tantôt d'un autre. Il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos ni aucune ſatisfaction dans les creatures. Voilà le partage ordinaire des Chrétiens : & celui du monde eſt au contraire de ſe rejoüir. C'eſt ſur quoi on devroit compter, & ſur quoi neanmoins on ne compte point. On eſt toûjours ſurpris quand les maux arrivent, faute de s'être bien mis dans l'eſprit cette parole de JESUS-CHRIST dans cet Evangile : *Vous pleurerez & vous gemirez, & le monde ſera dans la joye.*

Pſal. 40. 4.

v. 29.

VII. C'EST tellement la conduite ordinaire de Dieu ſur les ames, que quoi que cela n'arrive pas toûjours, parce que Dieu ne veut pas qu'il y ait aucune régle fixe & uniforme dans le monde, ni que les hommes ayent lieu de croire que leur fidelité envers Dieu ſoit toûjours ſuivie de maux temporels ; neanmoins quand cela n'arrive pas, il veut que nous regardions

alors sa conduite comme extraordinaire, & il supplée aux afflictions dont il nous délivre par d'autres sortes de peines interieures ou exterieures. Cependant il y a dans l'homme une telle pente pour les biens du monde, qu'il y en a peu qui ne soient ébranlez par la felicité des méchans, & qui puissent souffrir une longue humiliation. Et c'est ce qui a fait que JESUS-CHRIST & ses Apôtres ont pris tant de soin de nous fortifier sur ce point, & de ne nous faire point esperer un repos temporel en cette vie. Rien n'est si repeté dans l'Evangile ni dans les écrits des Apôtres, tant ils ont jugé necessaire pour nous soûtenir dans les maux de cette vie, de nous bien graver cette verité dans l'esprit.

VIII. JESUS-CHRIST compare les temps de l'affliction & de la purification des justes, à l'enfantement d'une femme qui est toûjours accompagnée de douleur & de tristesse. *Mulier cùm parit, tristitiam habet.* Car ce temps est en effet pour eux un veritable enfantement, puis qu'il s'agit de former en eux le nouvel homme, & de se revêtir de ses dispositions. Or Dieu ne veut pas que cela se fasse sans peine ; & ce qu'il dit à la premiere femme aprés son peché, qu'*elle enfanteroit avec douleur*, est vrai

v. 21.

Genes. 3. 16.

de l'un & de l'autre enfantement, tant de l'homme charnel que de l'hôme spirituel. L'homme s'étant livré à l'amour du monde, ne sçauroit s'en separer sans douleur. Les peines que Dieu lui a imposées s'étendent jusques là. Il est dit à l'homme qu'il mangeroit son pain à la sueur de son corps; & cela s'entend, selon saint Augustin, tant du pain corporel, que du pain de la verité & de la parole de Dieu, que l'homme ne penetre plus sans travail & sans une application penible. Il en est de même de l'amour de Dieu qui forme le nouvel homme. On ne le conçoit & on ne s'en remplit qu'avec douleur; parce qu'il faut pour lui faire place, bannir de nôtre cœur l'amour du monde qui n'en sort guéres qu'avec violence; c'est-à-dire, par des maux temporels qui nous dégoûtent du monde, & qui nous en font connoître le neant & la vanité. Rien n'est plus precis sur cela que cet avertissement de JESUS-CHRIST: *Vous aurez des afflictions dans le monde: In mundo pressuram habebitis.* Et c'est une folie que de prétendre s'en délivrer autrement que par une patience invincible qui soit l'effet de la victoire que JESUS-CHRIST a remportée sur le monde: *Sed confidite: ego vici mundum.*

Joan. 16. 13.

v. 20.

IX. VÔTRE *tristesse*, ajoûte nôtre

Seigneur à ses disciples, *se changera en joye* : TRISTITIA *vestra vertetur in gaudium.* Et cela leur arriva par la resurrection de JESUS-CHRIST, qui rendit leur joye de beaucoup superieure à leur tristesse ; mais qui ne les exemta pas neanmoins de diverses souffrances, par lesquelles il plut à Dieu de les exercer ensuite. Il en arrive de même à tous les bons Chrétiens. Leurs maux paroissent continuels pendant toute leur vie ; mais leur joye commence souvent long-temps avant la fin de leur vie. Aprés que Dieu a laissé ses élus boire une partie du calice qu'il leur a distiné, il leur fait trouver du plaisir & de la joye dans leurs souffrances mêmes. C'est pourquoi saint Paul louë les Thessaloniciens *d'avoir reçû la parole de Dieu parmi de grandes afflictions, avec la joye du Saint Esprit* : EXCIPIENTES *verbum in tribulatione multa, cum gaudio Spiritus Sancti.* Ainsi les gens du monde jugent mal de la vie des justes & des élus. Il les voyent dans les humiliations & dans les maux de la vie, & ils ne conçoivent rien que de triste & d'affreux dans cette sorte de vie. Mais ils ne sçavent pas que Dieu adoucit ces maux par ses consolations, & qu'il leur y fait souvent trouver leur joye & leur repos.

1. *Thess.* 1. 6.

Il n'en eſt pas de même des maux que Dieu envoye aux gens du monde. Les playes dont il les frape, ſont des playes d'ennemi, ſelon le langage de l'Ecriture. Ce ſont des maux ſans conſolation ; parce qu'ils n'eſperent point qu'ils leur ſoient utiles pour l'autre vie, à moins que Dieu n'employe ces maux pour les convertir & les reduire au nombre de ſes brebis.

X. Mais quand on n'eſpereroit aucune conſolation dans cette vie, & que les maux y ſeroient continuels juſqu'à la mort, dés-là que Jesus-Christ nous promet que tous ces maux ſeront changez dans l'autre vie en une joye qui ne finira jamais, la raiſon ne devroit pas heſiter à prendre le parti de les ſouffrir avec patience & avec joye. Car qu'eſt-ce que la durée des maux d'une vie, en comparaiſon de l'éternité ? C'eſt infiniment moins à proportion, qu'une minute comparée à toute la vie. Cependant qui feroit difficulté de ſouffrir un petit mal durant une minute, pour acquerir des biens temporels pour toute ſa vie ? Combien de maux tres réels & tres longs ſouffre-t-on tous les jours pour acquerir de tres petits biens ? Que de peines dans les études pour acquerir des ſciences dont le fruit eſt incertain ! Que de fatigues & de dangers dans

la guerre, pour parvenir à une recompense assez petite, peu assurée, & de tres peu de durée! L'acquisition penible des biens de cette vie est ordinairement plus longue que la joüissance. Il les faut quitter souvent dés qu'on commence de les posseder. La plûpart même n'y arrivera jamais; & cependant presque personne ne refuse de tenter d'y arriver & d'en prendre le hazard; & il se trouve au contraire tres peu de personnes qui veuillent sincerement s'exposer aux petites peines qui sont jointes à l'acquisition des biens éternels.

XI. On peut faire un raisonnement semblable sur ce que l'Evangile nous fait entendre des joyes du monde, qui est qu'elles se changent infailliblement en des douleurs éternelles. Car c'est ce que marque l'opposition qu'il fait entre la joye du monde & la tristesse des justes, en nous disant que la tristesse des justes se change en une joye qui ne finira jamais, & *que personne ne leur ravira*. Personne ne voudroit pour joüir des biens du monde, s'exposer à une grande douleur & une grande infamie, quoi qu'elles ne durassent que peu de temps. La crainte de la roüe & des supplices humains retient presque tous les méchans, & les empê-

v. 22.

che de commettre les actions qui meritent ces supplices. S'il y a quelques furieux qui ne laissent pas de s'y porter, ce frein suffit au moins au commun du monde ; & les plus brutaux même en seroient détournez si la rouë duroit un mois tout entier, & encore plus si elle duroit plusieurs années, comme on dit que les supplices durent parmi les Japonnois, quoi qu'à diverses reprises. Comment est-il donc possible que pour acquerir des biens & des plaisirs de peu de durée, on veüille s'exposer à des tourmens éternels, & qu'il se trouve des gens assez fous pour le faire avec joye, avec fierté, & même avec vanité? Peut-on concevoir une plus grande extinction de raison ? C'est l'effet de ce que ces biens que Dieu promet, & ces maux dont il menace, sont futurs & invisibles. L'homme est tombé par le peché dans un si étrange aveuglement & dans un attache si fort aux choses sensibles, qu'un bien infini, qui n'est ni present, ni sensible, est souvent emporté dans la balance du cœur par les moindres maux sensibles presens : & de mêmes des supplices infinis dans leur durée & inconcevables dans leur rigueur, font moins d'impressions sur l'esprit, que des biens & des plaisirs dont on ne sçau-

roit joüir que pour des momens.

XII. Ainsi la reforme que la pieté apporte dans les mœurs des hommes, ne va qu'à corriger en eux des excés de folie où ils ne sont pas capables de tomber à l'égard de leurs affaires temporelles. Le vice & la folie sont inseparables, & l'on ne peut cesser d'être insensé qu'en cessant d'être vicieux. On peut même passer plus avant, & dire avec verité que les plus gens de bien ne sont pas entierement exemts de cette folie, quoi que ce qui leur en reste soit éloigné de celle des méchans. Car enfin en commettant des fautes, quelques legeres qu'elles soient, comme ils en commettent tous de ce genre là, ils preferent des pailles & des grains de sable à des diamans & à des masses d'or d'un prix infini; c'est-à-dire, qu'ils preferent ces pechez aux vertus qui y sont contraires. Qu'est-ce que la joüissance d'un petit plaisir pour lequel on s'éloigne des régles exactes de la temperance, en comparaison de ce qu'on auroit acquis en s'en privant? Qu'est-ce qu'une curiosité inutile en comparaison du bien qu'elle nous fait perdre? Qu'est-ce qu'une vanité frivole en comparaison de ce qu'elle nous ôte du trésor de l'humilité? Ce choix que l'on fait dans les fautes

venielles est donc insensé & contraire à la raison ? Dieu permet neanmoins ces sortes de fautes dans les plus justes, pour les avertir que tant qu'ils sont en cette vie ils sont encore bien avant engagez dans l'aveuglement ; pour leur faire connoître combien leur raison est incapable de les tirer de l'état où ils sont ; pour leur faire sentir la grandeur de la playe que le peché a faite à leur ame, & la necessité de sa grace pour la guerir & la délivrer du malheureux état où elle est.

SUR L'EPÎTRE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

EPÎTRE I. *Jacques* I. 17.

MES tres-chers Freres : Toute grace excellente & tout don parfait vient d'enhaut, & descend du Pere des lumieres, qui ne peut recevoir ni de changement, ni d'ombre par aucune revolution. C'est lui, qui par *le mouvement de* sa *pure* volonté nous a engendrez par la parole de la verité, afin

que nous fussions comme des premices de ses creatures. Ainsi, mes chers freres, que chacun de vous soit prompt à écouter, lent à parler, & lent à se mettre en colere : car la colere de l'homme n'accomplit point la justice de Dieu. C'est pourquoi rejettant *de vous* toutes les productions impures & superfluës du peché, recevez avec douceur & docilité la parole qui a été entée *en vous*, & qui peut sauver vos ames.

EXPLICATION.

I. IL est vrai generalement que tous les biens viennent de Dieu, non seulement ceux qu'il nous fait par lui-même ; mais ceux mêmes qui ne nous viennent que par le ministere des autres hommes : car il y a de l'ingratitude à ne pas reconnoître que le secours même & les assistances que nous en recevons, viennent non seulement des trésors de la puissance de Dieu qui en est la source & qui les conserve ; mais aussi des richesses de sa bonté, qui veut se servir d'elles comme d'instrumens pour nous les donner. C'est lui qui nous assiste dans nôtre enfance par nos peres, nos meres & nos nourrices. C'est lui qui nous instruit par les maîtres ; qui nous guerit par les medecins ; qui nous procure toutes les commoditez de la vie humaine par les artisans & les serviteurs ; parce que rien de

tout cela ne se fait que Dieu n'ait une volonté particuliere qu'il se fasse, & qu'il n'applique ces creatures à l'executer. Ces dons mêmes sont infiniment plus excellens en tant qu'ils viennent de Dieu, qu'en tant qu'ils passent par les creatures : car elles y ajoûtent leurs vûës & leurs intentions, qui sont souvent injustes & corrompuës ; au lieu que celles de Dieu sont toûjours justes & pleines d'équité & de bonté.

Cependant entre les dons de Dieu, l'Apôtre saint Jacques en distingue de certains, qu'il appelle *excellens & parfaits*, & qu'il attribuë particulierement *au Pere des lumieres*, par où il nous enseigne que nous ne les pouvons recevoir qu'immediatement de lui & sans le ministere des creatures. Et ces dons excellens & parfaits sont ceux de la grace, de la charité & de la justice. Dieu les verse lui-même dans nôtre cœur par l'infusion de son Esprit : & sans ces dons tous les autres nous sont inutiles.

II. Non seulement il prefere les dons de la grace à tous les autres, mais il ne fait pas même mention de tous les talens naturels, ni de toutes les qualitez humaines, comme si ce n'étoient pas des dons de Dieu. C'est qu'en effet ce sont

tellement des dons de Dieu, que nous ne devons ni les desirer, ni les demander. Dieu nous oblige d'en bien user quand il nous les donne ; mais nous ne devons point les desirer quand nous ne les avons pas ; parce qu'ils peuvent être aussi souvent des instrumens de nôtre perte que de nôtre salut. Il faut desirer les biens des justes & des élûs ; mais pour ces talens naturels, ils les donne souvent avec plus d'abondance aux méchans & aux reprouvez. C'est de lui que dépend la felicité temporelle. C'est lui qui donne les richesses, l'esprit, l'éloquence. Cependant il a comblé de ces sortes de dons ceux qui ne l'ont jamais connu, & qui ne s'en sont servis que pour l'offenser & pour se perdre. Il les donne de même souvent aux plus dereglez d'entre les Chrétiens. Ce sont ceux qui en sont souvent les mieux partagez, quoi qu'ils n'en fassent point d'autre usage que celui qu'un furieux fait d'un poignard dont il se perce le cœur. Qu'on fasse reflexion sur l'état du monde, & l'on verra qu'il est tres rare qu'on se serve de ce qu'on appelle talent, pour s'avancer dans la vertu, & qu'il est tres ordinaire de s'en servir pour se perdre. C'est pourquoi quand un Chrétien, qui a quelque lumiere, reconnoît qu'il en a

reçû

reçû quelqu'un, au lieu de s'en réjoüir il doit entrer dans des ſentimens de crainte, & demander à Dieu avec inſtance, ou qu'il lui ôte ces dons humains qui lui attirent l'eſtime des hommes, ou qu'il lui donne la grace d'en bien uſer, en lui accordant ce *don parfait* dont parle ſaint Jacques. Mais le monde fait tout le contraire. Il eſt infiniment plus touché des dons exterieurs que des graces interieures. Il en fait l'objet de ſes loüanges & de ſes deſirs. Et c'eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'Apôtre ſaint Jacques n'en a pas même voulu parler, afin de nous apprendre mieux combien ils étoient peu conſiderables devant Dieu.

III. Mais afin que ceux-mêmes qui auroient reçû ces dons excellens & parfaits n'en conçoivent pas de l'orgueil, ſaint Jacques a ſoin de leur montrer la difference infinie qu'il y a toûjours entre l'inconſtance & la mutabilité des creatures, & l'immutabilité de Dieu. *Il ne peut*, dit-il, *recevoir ni de changement ni d'ombre par aucune revolution.* En effet, il n'y a rien qui faſſe mieux connoître aux creatures combien elles ſont éloignées de la perfection de Dieu, que la mutabilité de leur être, & l'immutabilité de celui de Dieu. Dieu voit éternellement toutes

v.17.

choſes d'une vûë invariable. Il veut éternellement les mêmes choſes. Sa lumiere n'eſt obſcurcie par aucun nuage, & ſa volonté n'eſt attirée par aucune nouvelle apparence de bien. Il n'y a au contraire qu'inconſtance dans les jugemens des hommes, parce qu'ils voyent tout imparfaitement. Ils ne voyent que de legeres ſurfaces des objets. Ce qui leur paroît bon aujourd'hui, leur paroît mauvais demain, parce qu'ils le regardent par un autre endroit. Il eſt vrai que nous ne pouvons aſpirer à cette vûë claire, conſtante & uniforme, qui nous feroit toûjours juger des choſes de la même ſorte. Cependant en attirant par la priere la lumiere de Dieu, & en s'accoutumant à concevoir fortement certaines veritez qui ſont des principes de conduite, on peut retrancher une partie de la bizarrerie & de l'inconſtance de nos jugemens : & c'eſt ce qu'on doit avoir dans l'eſprit en honorant l'immutabilité de Dieu, qui nous oblige d'en approcher le plus prés que nous pouvons.

IV. MAIS comme il y a une mauvaiſe inconſtance, il y a auſſi une conſtance qui ne vaut pas mieux. L'inconſtance vient de la foibleſſe de nos lumieres, de la diverſité de nos paſſions ; ce

qui fait que desirant en general d'être heureux, nous le voulons être tantôt d'une maniere, & tantôt d'une autre. Ce sont tantôt des plaisirs qui nous entraînent; tantôt des objets de curiosité qui nous attirent; tantôt la vanité qui nous flate. La possession d'un bien nous en dégoûte, & le dégoût nous fait passer à la recherche d'un autre bien. Mais il y a des gens qui par une corruption d'esprit encore plus grande, n'éprouvent pas toutes ces vicissitudes: car ils se livrent si absolument à une passion particuliere, qu'elle s'empare entierement de leur esprit & de leur cœur. Il y en a qui poussent tres constamment leur pointe dans la recherche de leur fortune. Qui connoît leur interêt, juge surement de ce qu'ils feront; parce qu'ils ne manquent jamais de faire ce qu'il demande. En marchant ainsi droit vers l'objet de la passion qui les domine, il ne paroît pas d'inconstance dans leur vie. Mais cette uniformité bien loin d'être estimable, ne marque au contraire que la force de leurs passions & l'épaisseur de leurs tenebres. Ce n'est pas la vûë de la verité qui les attache à un même objet, c'est au contraire une illusion forte & perseverante qui les retient dans l'erreur, & les fait toûjours agir de la même sorte.

V. Il y a cela de commun entre cette inconstance & cette mauvaise constance, que ni l'une ni l'autre ne se conduit par la verité, mais par des vûës & des pensées que l'Ecriture appelle *des vanitez & des folies pleines d'illusion* : VANITATES *& insanias falsas.* Ce sont de vanitez, parce que ce sont des vûës d'objets vuides de vrai bien, & qu'on ne s'y en imagine que par illusion. Ce sont des folies, parce que le choix qu'on en fait en preferant ces fantômes creux aux biens solides & éternels, est la plus grande de toutes les folies. Ce n'est pas que ces objets ne soient réels en eux-mêmes ; mais ils sont vuides & faux comme biens ; parce qu'il est impossible qu'ils contentent l'ame ; & pour un plaisir passager qu'ils lui procurent, ils lui attirent des maux infinis. Au lieu d'y trouver sa vie, elle y trouve sa mort : car en s'y attachant, elle perd la vûë de la verité & de la sagesse.

Psal. 16.35.

Il y a des œuvres mortes, selon le langage de saint Paul, qui dit que *Dieu purifiera nôtre ame des œuvres mortes* : EMUNDABIT *conscientiam nostram ab operibus mortuis.* Et ces œuvres mortes sont celles qui ne naissent pas du principe de la vie qui est la charité. Il faut, afin que l'ame fasse des œuvres vivantes, que Dieu fasse

Hebr. 9. 14.

entendre au fond de son cœur la parole de sa verité, & lui en inspire l'amour; c'est-à-dire, qu'il lui fasse connoître les biens veritables, & qu'il les lui fasse aimer. Mais comme Dieu ne trouve rien dans l'homme qui merite cette grace, puis qu'il est tout plongé dans la fausseté & dans la folie, il faut qu'il en trouve le motif dans sa bonté & dans sa misericorde toute pure, qui est l'unique source de la resurrection des ames. C'est le sens de ces paroles de saint Jacques : *Dieu par le mouvement de sa pure volonté nous a engendrez par la parole de la verité, afin que nous fussions comme des premices de ses creatures :* VOLUNTARIE *genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus.*

VI. CES paroles de saint Jacques : *Afin que nous fussions comme des premices de ses creatures :* UT SIMUS *initium aliquod creaturæ ejus*, meritent une reflexion particuliere : car elles marquent que Dieu ne compte plus pour rien les anciennes creatures, parce qu'elles sont comme abysmées dans la fausseté & dans l'illusion. Les nouvelles creatures qui sont engendrées par la verité, sont en quelque sorte ses uniques creatures, parce qu'il ne considere plus les autres. Si les

méchans sont réduits au néant aux yeux des gens de bien : A D *nihilum deductus est in conspectu ejus malignus*, ils le sont bien davantage aux yeux de Dieu. Etrange condition des méchans que Dieu ne daigne pas même mettre au nombre de ses creatures, fussent-ils Rois, Princes, grands & éminens dans le monde ! Il semble même que la colere de Dieu contre le peché s'étende sur les creatures insensibles, & qu'il ait reprouvé tous ses anciens ouvrages ; parce qu'ils ont servi d'objet d'attachement aux pecheurs. C'est pourquoi il ne promet point aux justes la terre ni les cieux que nous voyons, qui ont été comme soüillez par les déreglemens des hommes ; mais selon l'expression de saint Pierre, *une nouvelle terre & de nouveaux cieux où la justice habitera*, qui n'auront jamais servi & ne serviront jamais d'instrument au peché, & seront tous consacrez en l'honneur de Dieu comme son temple. C'est ce que nous devons *attendre*, selon cet Apôtre. Et ces cieux & cette terre ne seront possedez que par de nouvelles creatures qui auront été tirées du néant de la fausseté & de la folie *par la parole de la verité*.

Ps. 14. 4.

2. Pet. 3. 13.

VII. *Que chacun de vous soit prompt à écouter, & lent à parler.* v. 19.

COMME l'homme ne trouve donc point la ſource de ſes biens dans ſoi-même, & qu'il faut qu'il les reçoive de Dieu *par la parole de verité* qu'il lui fait entendre au fond de ſon cœur, il n'eſt pas étrange que cet Apôtre preſcrive aux chrétiens d'*être prompts à écouter, & lents à parler*. Celui qui écoute veut apprendre la verité qu'il ne ſçait pas; & celui qui parle veut faire part aux autres de ce qu'il ſçait ou s'imagine ſçavoir. Or le commun des chrétiens qui ne ſont point engagez par leur miniſtere à l'inſtruction des autres, doivent ſe regarder toûjours comme étant encore dans la pauvreté & dans la diſette de lumiere & de verité. Ils doivent donc chercher à écouter la verité, ſoit qu'elle leur parle immediatement au fond de leur cœur, ſoit que Dieu la leur faſſe entendre par le miniſtere des creatures. On l'écoute dans ceux qui nous parlent de la part de Dieu. On l'écoute dans la lecture de l'Ecriture & des livres de pieté. On l'écoute enfin dans toutes les inſtructions que nous pouvons tirer des évenemens du monde. Dieu parle dans tout cela; mais il ne parle qu'aux ames attentives, & à qui le deſir de la verité donne cette promptitude pour l'entendre.

VIII. *Qu'on ſoit lent à ſe mettre en colere.* v. 19.

Comme c'eſt la préſomption qui porte à parler & à ſe répandre avec les hommes, & qu'il eſt bon de la reprimer par la connoiſſance de ſa pauvreté: c'eſt auſſi la même préſomption qui porte à la colere. On s'imagine avoir beaucoup de merite & de raiſon, & l'on croit facilement ſur cela que les autres ne nous rendent pas ce qu'ils nous doivent; qu'ils nous ôtent ce qui nous appartient; qu'ils ont tort de ne ſe pas rendre à nos ſentimens. Si l'on eſt donc encore aſſez imparfait pour reſſentir ces mouvemens qui ſont les ſources de la colere, il faut au moins que la connoiſſance de nos miſeres les reprime & les empêche de paroître. Celui qui eſt bien convaincu interieurement de ſon néant, n'eſt pas ſi ſuſceptible de ces mouvemens, ni ſi prompt à les produire au dehors. Que peut-on ôter à un homme qui croit n'avoir rien? Comment peut-on abaiſſer celui que l'humilité tient abattu & anéanti? Si on lui reproche des défauts qu'il a, il s'en humilie. Si on lui en reproche qu'il n'ait pas, il s'occupe de ceux qu'il reconnoît en ſoi, qu'il regarde côme beaucoup plus grand, que ceux qu'on lui reproche; & ainſi il

ſe croit encore favorablement traité. Si on ne l'aime pas, il croit n'être pas digne d'être aimé ; & ſi on le traite mal, il ſe juge digne de ces mauvais traitemens. Ces ſentimens ſont juſtes, parce qu'ils ſont conformes à la verité ; & par conſequent ceux que la colere nous inſpire ſont injuſtes. Ce n'eſt pas qu'il ſoit juſte que les autres nous outragent ; mais c'eſt qu'il eſt juſte que nous ſouffrions. C'eſt ce qui a fait dire à l'Apôtre ſaint Jacques, que *la colere* qui nous inſpire des ſentimens tout contraires, *n'opere point la juſtice de Dieu : IRA enim viri juſtitiam Dei non operatur.* v.10.

IX. Cette préſomption dont nous ſommes pleins, & qui eſt la ſource de la colere, eſt auſſi celle de l'oppoſition que nous avons à la verité. Car la verité tendant à nous détromper de la fauſſe idée que nous avons de nous-mêmes, nous nous irritons contre elle, comme nous voulant ôter quelque partie de nôtre bien. Il faut donc renoncer à cette préſomption injuſte pour ouvrir ſon cœur à la verité. L'Apôtre ſaint Jacques appelle cette préſomption, *impureté & abondance de malice* ; parce que c'eſt ce qui corrompt le cœur, & qui eſt la ſource de tous les pechez. Mais quand Dieu nous fait la grace

de reconnoître & de haïr cette corruption secrete, nous sommes alors en état de pratiquer ce que l'Apôtre nous prescrit, *Ibid.* *de recevoir avec douceur la parole de la verité imprimée dans nos cœurs.* Il faut la recevoir avec douceur ; c'est-à-dire, sans nous irriter de ce qu'elle nous reprend, de ce qu'elle nous rabaisse, de ce qu'au lieu de cette idée avantageuse que nous avons de nous mêmes, elle nous oblige de reconnoître que nous sommes pleins de corruption & de misere.

Il la faut recevoir *avec docilité*, sans avoir un desir secret de la combattre ni de l'affoiblir. C'est en quoi consiste *cette mansuetude* que cet Apôtre nous prescrit : *v.21.* *Cum mansuetudine suscipite insitum verbum.* Et c'est à cette verité ainsi reçûë qu'il donne cet éloge magnifique, *qu'elle* *Ibid.* *peut sauver nos ames : Quod potest salvare animas vestras.* Eloge qui la distingue de toutes les connoissances philosophiques, & de toutes les lumieres humaines. Quelque éclat qu'elles ayent, ce ne sont point des connoissances dont on puisse dire *qu'elles nous peuvent sauver.* Ce ne sont point des connoissances qui donnent la vie. Si elles nous trouvent dans la mort, elles nous y laissent. Elles l'augmentent même souvent par l'enflure

qu'elles causent. Il n'y a que la verité évangelique qui puisse sauver les ames, en les humiliant par la connoissance de leurs pechez & de leurs foiblesses, & en leur apprennant à en chercher le remede dans la grace de JESUS-CHRIST.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EVANGILE. *Jean* 16. 5.

EN ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples: Maintenant je m'en retourne vers celui qui m'a envoyé, & aucun de vous ne me demande où je vais. Mais parce que je vous ai dit ces choses, la tristesse vous a saisi le cœur. Cependant je vous dis la verité. Il vous est utile que je m'en aille: car si je ne m'en vais point, le Consolateur ne viendra point à vous: mais si je m'en vais, je vous l'envoyerai. Et lors qu'il sera venu, il convaincra le monde touchant le peché, touchant la justice, & touchant le jugement. Touchant le peché, parce qu'ils n'ont point cru en moi: Touchant la justice; parce que je m'en vais vers mon Pere,

& que vous ne me verrez plus : Et touchant le jugement, parce que le Prince du monde est déja jugé. J'aurois encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pourriez pas les porter presentement. Quand l'Esprit de verité sera venu, il vous fera entrer dans toutes les veritez ; car il ne parlera pas de lui-même : mais il dira tout ce qu'il aura entendu, & vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, & il vous l'annoncera.

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST reprend ses disciples de ce que leur ayant annoncé son départ du monde & son retour vers son Pere, cette nouvelle ne les avoit point portez à lui demander où il alloit. C'est ce qui devoit être l'effet de cette nouvelle. Il y a une curiosité permise à l'amour sincere ; & chacun est obligé de sçavoir où JESUS-CHRIST est allé, parce qu'on est obligé de tendre à y aller aprés lui. Mais la petitesse de l'esprit humain, & le peu d'amour qu'il a pour Dieu & pour son salut étouffent souvent ces justes curiositez. Quoi que bien des gens ayent de la complaisance dans l'étenduë de leur esprit, il n'y a rien dans le fond de plus borné. Une pensée qui l'occupe, exclut toutes les autres. Et c'est une des causes les plus ordinaires du mé-

compte où l'on tombe dans ses jugemens, & des faux partis que l'on prend dans la vie. Les hommes n'appliquent les mots d'inadvertence & d'inconsideration qu'à certains défauts de reflexion sur ce qui se passe devant eux. Mais ils s'étendent infiniment plus loin, & ils comprennent une infinité de fautes qui naissent de ce peu d'étenduë de nôtre esprit, qui étant occupé de quelque passion, ne pense point à ce qui devroit servir de régle à ses jugemens & à ses actions. Les Apôtres attachez à la presence visible de JESUS-CHRIST, furent saisis de tristesse par la nouvelle qu'il leur apprit de son départ de ce monde, & des persecutions qu'il devoit souffrir des Juifs. Ces objets les remplissant, ils ne songerent plus à demander à JESUS-CHRIST où il alloit, afin de se preparer à le suivre. Mais JESUS-CHRIST qui connoissoit la foiblesse de l'homme, & qui sçavoit distinguer les défauts d'attention qui naissent d'indifference & de froideur, de ceux qui n'ont pour source qu'une passion humaine & excusable qui occupe nôtre esprit, ne pressa point ses Apôtres sur cela. Il ne leur en fit point de reproches : & aprés leur avoir marqué ce défaut en passant pour les avertir de leur foiblesse, il

v. 7. les en conſola par ces paroles : *Je vous dis en verité, qu'il vous eſt utile que je m'en aille* ; c'eſt-à-dire, que je me ſepare de vous.

II. Il eſt étrange que la ſeparation de la preſence de Jesus-Christ ait été neceſſaire aux Apôtres, & que le Saint Eſprit n'ait pû leur être donné avec abondance pendant qu'ils joüiſſoient de la vûë de Jesus-Christ. C'eſt le langage de l'Ecriture de dire, que ce qui n'eſt pas conforme aux régles de la ſageſſe infinie que Dieu garde dans l'execution de ſes deſſeins, ne ſe peut pas faire. Or, ſelon cette ſageſſe, la miſſion du Saint Eſprit devoit proceder de Jesus-Christ glorieux & joüiſſant de toute ſa gloire & de toute ſa puiſſance. Il ne pouvoit donc être donné plûtôt, parce qu'il n'auroit pas paru que cette miſſion fût le fruit de la mort de Jesus-Christ, & l'effet de ſa Reſurrection & de ſon Aſcenſion : outre que cette force divine étant deſtinée à attacher le cœur des Apôtres aux biens éternels & à Jesus-Christ connu par la foi, demandoit neceſſairement l'excluſion de ſa preſence viſible. Dieu a voulu qu'on n'acquît les vertus qu'en les exerçant. Afin d'aimer Jesus-Christ inviſible & dans ſon

état divin, il falloit être privé de sa vûë dans son état mortel. C'est ce qui fait que Dieu prive souvent les siens des personnes qu'ils avoient raison d'aimer, & selon la nature, & selon la grace; parce que sans cette privation ils s'y seroient attachez, & ne seroient jamais parvenus à cette liberté parfaite, & à cet entier dégagement qui ne nous fait dépendre que de Dieu seul. Ce n'est pas qu'absolument parlant, il ne pût mettre les ames dans cette disposition parfaite, pendant même qu'elles joüissent de la presence de ceux qu'elles aiment, comme il mit la sainte Vierge dés le temps même qu'elle étoit avec JESUS-CHRIST. Mais ce n'est pas là l'ordre commun de sa grace. Il ne donne d'ordinaire les dispositions & les vertus interieures qu'en les faisant acquerir par un certain ordre de moyens qui les precedent, soit pour cacher ainsi les effets de sa grace sous une apparence humaine, soit pour empêcher les hommes de s'imaginer de pouvoir avoir les vertus sans les pratiquer, & de se flater d'être effectivement dans certaines dispositions, lors qu'ils ne font que les concevoir par l'esprit, & qu'ils ne les ont jamais mises en pratique.

III. MAIS *si je m'en vais*, ajoûta v. 17.

JESUS-CHRIST, *je vous l'envoyerai.* *Si autem abiero, mittam eum ad vos.* Il étoit également de l'ordre de Dieu, & que les Apôtres ne reçussent le Saint Esprit qu'aprés la consommation de la gloire de JESUS-CHRIST, & qu'ils le reçussent incontinent aprés. Il devoit leur témoigner qu'il n'étoit venu que pour cela, que c'étoit la fin de toutes ses actions & de toutes ses souffrances. Ainsi il ne devoit pas differer davantage qu'il a fait à envoyer le Saint Esprit. L'action propre au chef comme chef, est d'animer son corps & de lui donner le mouvement. Or JESUS-CHRIST en envoyant le Saint Esprit, a fait proprement cet office; parce que le Saint Esprit est l'ame de l'Eglise, qui lui donne la vie & le mouvement. Tout ce que Dieu fait est tellement placé dans son temps, qu'il ne devoit être fait ni plûtôt ni plus tard. C'est ce que nous devons imiter dans nos actions, en y évitant la precipitation & la lenteur, l'empressement & la paresse. Il faut obéir à Dieu, non seulement en faisant ce qu'il veut de nous, mais en le faisant dans le temps qu'il le veut; en ne prevenant point ce temps, & en ne differant point aussi l'execution de ses volontez. En agissant autrement, on mêle sa

volonté propre avec l'execution de celle de Dieu. On y fait naître divers obstacles qui nous empêchent de réüssir. Car souvent nos meilleurs desseins sont renversez par certains contre-temps où l'on tombe par paresse ou par precipitation.

IV. *Et lorsqu'il sera venu, il convaincra le monde touchant la pieté, touchant la justice, & touchant le jugement.* v. 8.

Le S. Esprit a convaincu le monde *de peché* ; c'est-à-dire (comme Jesus-Christ l'explique lui-même) d'incredulité, qui est la source de tous les pechez, en ce qu'elle en exclut le remede qui est la foi. Et il le fait en deux manieres. L'une par une conviction qui corrige ceux qu'il en convainc. L'autre par une conviction à laquelle on resiste par une malice opiniâtre. L'une & l'autre sorte de conviction a été l'effet de la descente du Saint Esprit, mais principalement la premiere. Car il n'y a proprement que ceux qui reconnoissent leur incredulité, qui en soient parfaitement convaincu ; parce que le Saint Esprit formant dans leur cœur une disposition de sincerité, en bannit l'aversion pour la verité. Il fait qu'il s'y rend, qu'il s'y soumet, & qu'il reconnoît que l'opposition qu'il y avoit

étoit une pure opiniâtreté & une incredulité de malice. Ceux qui se convertissent sont donc convaincus par le Saint Esprit, & de leur incredulité, & de celle des autres. Il voyent clairement que c'est la source de tous les pechez, parce que non seulement c'est ce qui empêche d'en obtenir le pardon; mais que cette aversion pour la verité vient de la cupidité qui domine dans le cœur, & qui y produit tous les pechez.

V. NON seulement le Saint Esprit produit cet effet de convaincre les pecheurs dés le commencement de leur conversion, de l'incredulité qui leur faisoit rejetter la verité; mais il le produit dans tout le cours de leur vie. Il y a toûjours bien de secretes racines d'incredulité & de manque de foi cachées dans le cœur de ceux mêmes qui ont été justifiez: & le Saint Esprit les leur découvre peu à peu, à mesure qu'il s'empare de plus en plus du fond de leur cœur. Ce n'est qu'à l'aide de ce Soleil que nous découvrons la poussiere de nos ames. Le Saint Esprit continuë donc dans toute leur vie à les convaincre du peché d'incredulité, parce qu'il les convainc de plus en plus de leurs attaches secretes à la creature, & de leurs retours sur eux-mêmes qui sont

contraire à l'esprit de foi, qui leur apprend à ne s'attacher qu'à JESUS-CHRIST. Moins les hommes participent à l'esprit de Dieu, moins ils voyent leurs imperfections; parce qu'ils conçoivent moins cette obligation de se separer de l'amour des creatures, & de se tourner totalement vers JESUS-CHRIST.

VI. LE Saint Esprit en convainquant les ames qui le reçoivent, des pechez contraires à la foi, les convainc aussi *de la justice*; c'est-à-dire, de la justice de la foi, qui consiste à n'esperer rien de soi, & à esperer tout de JESUS-CHRIST assis à la droite de son Pere: *De justitia verò, quia ad Patrem vado, & jam non videbitis me.* Il étoit necessaire pour connoître & pour pratiquer cette justice de la foi, que JESUS-CHRIST allât prendre la place qui lui étoit dûë, pour y être l'objet de nos esperances, & y exercer l'office de médiateur. Il falloit pour cela qu'il se rendît invisible aux hommes en se separant d'eux; afin qu'ils ne fussent attachez à rien de visible. Et il falloit de plus que le Saint Esprit descendît sur eux pour y former cette justice, qui nous separant des choses sensibles & presentes, nous attachât uniquement aux choses invisibles & absentes, & nous fît chercher

v. 10.

JESUS-CHRIST à la droite de son Pere pour nous approcher de Dieu par son moyen, & être reçus de Dieu, comme faisant partie du corps de son Fils. C'est là le propre effet du Saint Esprit lors qu'il ressuscite une ame ; & c'est ce qui fait que l'Apôtre saint Paul dit aux Colossiens : *Si vous êtes ressuscitez avec* JESUS-CHRIST, *cherchez les choses d'en-haut, où* JESUS-CHRIST *est à la droite de son Pere, & non pas les choses qui sont sur la terre.* Voilà *la justice* dont le Saint Esprit devoit persuader les ames qui le devoient recevoir. Justice sans laquelle elles ne peuvent être qu'injustes ; parce que n'aimant point JESUS-CHRIST, elles aimeront necessairement les creatures, & se soumettront à elles. Il est bien injuste que des ames rachetées par JESUS-CHRIST se détachent de leur Redemption ; que des esclaves ne suivent pas leur maître; que des membres se separent de leur chef. Or qui se separe de JESUS-CHRIST glorieux, commet toutes ces injustices, & ne connoît point ainsi la veritable justice ; & c'est ce que cet Esprit apprend aux ames dans lesquelles il habite.

Coloss. 3. 1.

VII. ENFIN le Saint Esprit convainc ces ames qui le reçoivent, *du jugement*

v. 11.

porté contre le demon, par lequel il a été dépoüillé avec justice de l'empire qu'il avoit sur les hommes. Car comme on n'est délivré de cet empire du demon que par le Saint Esprit, on ne connoît aussi cette délivrance que par le Saint Esprit. Ceux qui sont encore assujettis à cette domination, ne la connoissent point. Ils la prennent pour un état de liberté parce qu'ils l'aiment. Il n'y a que ceux dont le Saint Esprit a rompu les liens, qui les puissent bien connoître, & qui en voyent la misere & la honte. Ils connoissent par experience *le jugement* que JESUS-CHRIST a porté contre le diable, en le chassant de sa maison par une force superieure à la sienne, qui est celle de son Saint Esprit. Ils souhaitent l'execution entiere de ce *jugement* en eux & dans les autres. Ils travaillent à détruire en eux-mêmes tous les restes de ces liens & toutes les marques de leur servitude, & ils s'appuyent uniquement pour cela sur la force infinie de JESUS-CHRIST, qui ne fait, en délivrant ses membres de la servitude du demon, qu'executer l'arrêt qu'il a rendu contre lui, par lequel il l'a condamné à perdre dans tous ceux en qui le Saint Esprit habiteroit, l'empire qu'il y avoit auparavant.

VIII. Mais la descente du Saint Esprit dans les cœurs des fidéles ne convainc pas seulement ceux qui le reçoivent, de ces divines veritez;il en convainc aussi ceux mêmes qui les rejettent, non seulement par les paroles qu'il met en la bouche des Predicateurs de l'Evangile, mais par la vie même des vrais Chrétiens, qui leur font voir par leur exemple la force de la foi, la veritable justice, & l'expulsion du demon des cœurs des fidéles par l'habitation du Saint Esprit. Toutes ces divines veritez auroient paru de belles idées, si le Saint Esprit n'avoit formé une societé où l'on en vît l'effet & la pratique; où la foi en Jesus-Christ détruisît l'amour des creatures ; où renonçant aux choses visibles, on s'attachât à Jesus-Christ devenu invisible par sa retraite du monde ; où ceux qui la composent fissent voir par la sainteté de leur vie, que l'empire du demon étoit détruit. C'est ainsi que le Saint Esprit a repris & reprend continuellement le monde, *du peché, de la justice, & du jugement.* Ces preuves qui le doivent convaincre de la verité, sont exposées à ses yeux. S'il les ferme pour ne les pas voir, c'est par une malice volontaire qui n'empêche pas l'évidence de ces preuves.

IX. C'EST ce qui fait voir que ceux dont la vie ne peut contribuer à enſeigner aux hommes par leur exemple la vie de la foi, le détachement des creatures pour s'attacher à JESUS-CHRIST glorieux, la délivrance du joug du demon, n'ont gueres de marques d'avoir le Saint Eſprit dans leur cœur. Car puiſque JESUS-CHRIST declare que le Saint Eſprit reçû dans les ames doit porter toutes ces lumieres dans l'eſprit du monde, ceux dont la vie ni les paroles n'ont rien de capable de convaîncre les hommes de ces veritez, n'ont point par conſequent de marques d'avoir reçû le Saint Eſprit. C'eſt un grand ſujet de frayeur pour la plûpart des Chrétiens qui rempliſſent les Egliſes, & qui participent aux ſaintes ſolemnitez que l'on y celebre. Car combien y en a-t-il peu qui puiſſent pretendre que le Saint Eſprit confonde par eux l'incredulité du monde ? Helas ! eſt-ce confondre le monde de ce qu'il n'a pas la foi vive des biens à venir, que de ne faire paroître par ſa vie que l'amour & l'eſtime des biens preſens; que d'employer toute ſa vie à s'établir & à s'élever dans le monde, ſans que la foi de l'autre vie ait preſque aucune part à nôtre conduite ? Eſt-ce prouver au monde la deſtruction du regne du diable,

que de porter ses livrées, & de seconder la plûpart de ses desseins ?

X. Plût à Dieu au moins que ce reproche ne pût être fait qu'à ceux qui passent leur vie dans les emplois seculiers, qui par leur état même sont moins propres à inspirer le mépris du monde ! Mais le plus grand mal du christianisme, est que l'on n'a que trop de sujet de le faire à plusieurs d'entre ceux qui sont particulierement destinez à servir d'organes au Saint Esprit, pour convaincre le monde du peché d'incredulité ; c'est-à-dire, à plusieurs d'entre les Pasteurs, les Predicateurs, & les Directeurs. Car comment pourroient-ils porter les ames à la vie de la foi, puis qu'ils ne témoignent pas eux-mêmes y être bien établis, & qu'ils font paroître une infinité de sentimens & d'inclinations contraires à la foi ? Leur exterieur, leurs actions, leurs paroles portent le caractere de gens qui tâchent de plaire au monde, & qui en cherchent la gloire & les commoditez. Et cette disposition est si contraire à l'esprit de foi, que Jesus-Christ déclare qu'elle en rend les hommes incapables. *Comment*, dit-il aux Juifs, *pourriez-vous croire, vous qui recherchez la gloire que vous vous donnez les uns aux autres, & qui ne recher-*

Joan. 6.44.

chez

chez point la gloire qui vient de Dieu seul ?

XI. Jesus-Christ avertit ensuite ses Apôtres, qu'ils n'étoient pas en état de *porter beaucoup de choses qu'il avoit à leur dire* ; ce qui nous apprend une verité trés-importante pour la conduite chrétienne. C'est qu'il ne suffit pas de dire la verité à ceux que l'on est obligé d'instruire, mais qu'il faut la proportionner à leur force, & prendre bien garde de ne les pas accabler par des veritez trop fortes. Car la verité, selon l'état de ceux à qui l'on la dit, a des effets bien differens. Elle soûtient & elle fortifie ceux qui sont capables de la porter. Elle renverse & accable ceux qui ont trop peu de force pour en soûtenir le poids. C'est ce qui nous doit obliger, en demandant à Dieu ses lumieres, de ne les demander qu'à proportion de nos besoins & de nos forces. Car il fait souvent une plus grande grace à des ames en differant de les éclairer sous certaines veritez, qu'en leur en donnant une entiere connoissance, qui auroit besoin d'autres forces que celles qu'elles ont pour en bien user.

XII Aprés cela Jesus-Christ promet à ses disciples, que lorsque le

ꝟ. 13. Saint Esprit sera venu, *il leur enseignera toute verité.* Ce qui nous apprend qu'il n'appartient qu'au Saint-Esprit d'instruire surement les ames ; parce qu'en donnant les lumieres, il donne en même-temps la charité qui renferme la force de les porter. Ainsi il n'enseigne point de veritez disproportionnées. L'accroissement de la science, lorsqu'elle est séparée de la charité, & qu'on n'a pas soin de croître autant en l'une qu'en l'autre, est un poids dangereux, & qui tenant lieu de loi, écrase souvent les ames. Ce n'est souvent qu'une nourriture de leur curiosité, & un instrument de leur vanité, de leur ambition, de leur avarice : mais en y joignant le Saint-Esprit & la charité, c'est une lumiere humiliante & fortifiante tout ensemble, qui nous montre le vrai chemin qui nous y fait marcher, & qui nous rend capables de le montrer aux autres. Il ne faudroit donc point rechercher l'une sans l'autre ; mais il est permis de chercher l'une avec l'autre. *Enseignez moi* dit le Psalmiste, *la bonté, la discipline, & la science.* Il ne demande point la science, ni la discipline sans la bonté ; c'est-à-dire, sans la charité ; mais il demande toutes les trois ensemble en commançant par la charité.

Ps. 118. 66.

Rien n'eſt plus utile aux ames qu'une pieté éclairée, une charité lumineuſe, & une ſcience jointe à l'amour de Dieu. Mais rien n'eſt plus dangereux qu'une grand ſcience qui n'eſt point établie ſur une grande charité ; parceque rempliſſant beaucoup l'eſprit, elle laiſſe le cœur vuide & ſans onction ; & parconſequent plein de cupidité, qui ſe ſert de la ſcience pour arriver à ſes fins.

SUR L'EPÎTRE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

EPÎTRE I. *Jacques* I. 22.

MES trés-chers *Freres* : Ayez ſoin d'obſerver la parole, & ne vous contentez pas de l'écouter en vous ſéduiſant vous-mêmes : car celui qui n'eſt qu'auditeur, & non obſervateur de la parole, eſt ſemblable à un homme qui jette les yeux ſur ſon viſage naturel qu'il voit dans un miroir, & qui aprés y avoir jetté les yeux, s'en va, & oublie à l'heure-même quel il étoit. Mais celui qui regarde fixement la loi parfaite, *qui eſt la loi* de liberté, & qui demeure attentif *à la regarder*, celui-là n'écou-

meure attentif *à la regarder*, celui-là n'écoutant pas seulement pour oublier aussi-tôt, mais faisant ce qu'il écoute, trouvera son bonheur dans son action. Si quelqu'un d'entre vous se croit être religieux, & qu'il ne retienne pas sa langue comme avec un frein; mais que lui même séduise son cœur, sa religion est vaine *&* infructueuse. La religion *&* la pieté pure & sans tache aux yeux de Dieu nôtre Pere, consiste à visiter les Orphelins & les Veuves dans leurs afflictions, & à se conserver pur *de la corruption* du siecle.

EXPLICATION.

I. IL semble que l'instruction que l'Apôtre saint Jacques nous donne par ces paroles, soit si commune, qu'il y ait peu de personnes qui en ayent besoin: parce que tout le monde en est pleinement persuadé. Car qu'est-ce que la connoissance des choses qu'il faut faire, séparée des actions, que la condamnation de ceux qui ne les font pas? Or quelle peut être l'utilité d'une verité qui ne fait que nous condamner? Cependant la connoissance du cœur de l'homme nous oblige d'avouer que cette instruction est trés-importante. Il est si porté à se séduire lui-même, qu'il prend la connoissance de la verité pour son accomplissement. Il confond les idées des vertus avec les vertus effectives; il s'imagine facilement qu'il

est dans les dispositions où il conçoit qu'il devroit être. C'est pour nous détromper de cette illusion, que cet Apôtre a cru nous devoir avertir qu'il faut être observateur de la parole de Dieu, & ne se pas contenter de l'écouter. Toute vertu connuë & non pratiquée ne nous rend qu'auditeurs. On s'imagine qu'on la possede, parce qu'on sent pour elle quelque leger attrait. Mais il s'en faut bien qu'on l'aime effectivement. Ces attraits qu'on peut ressentir pour des vertus qu'on n'a jamais exercées, ne sont que des impressions superficielles qui disparoissent quand il s'agit d'en faire les actions; parce que la concupiscence qui ne s'oppose pas à la simple connoissance du bien dont on se flate, s'oppose fortement à la pratique qui nous est pénible. Il n'y a proprement que l'exercice des vertus qui soit capable de les enraciner dans le cœur. Sans cela ce ne sont que des idées qui servent plus souvent à nourrir la vanité, qu'à édifier la charité.

II. *En vous séduisant vous-mêmes.* v. 22.

Ceux qui ne font qu'écouter simplement la verité, sans avoir soin de la mettre en pratique, se trompent eux-mêmes en plusieurs manieres.

Ils s'imaginent souvent avoir les vertus,

parce qu'ils en ont l'idée. Ainsi sans être en effet plus vertueux, ils n'en deviennent que plus orgueilleux.

Ils se persuadent d'être plus disposez à les pratiquer à cause de la connoissance qu'ils en ont ; cependant ils y sont souvent moins disposez que les autres : car ces connoissances steriles émoussent la pointe des veritez, & les empêchent de penetrer dans le cœur. Une verité qu'on n'a jamais entenduë cause d'abord à l'ame une certaine surprise qui la touche assez vivement : mais quand elle s'est accoutumée à l'entendre, elle y devient insensible.

Ils croyent être plus riches par l'amas de ces veritez qu'ils ont dans l'esprit, & elles ne font au contraire qu'augmenter leur pauvreté. Car le lien de verité n'est pas l'esprit, mais le cœur. Elle ne nous est donnée que pour être adorée, aimée, & pratiquée par le cœur. Quiconque donc la retient dans son esprit sans la réduire en pratique, & sans l'aimer, la retient dans un lieu indigne d'elle : & il est du nombre de ceux dont saint Paul dit : *Qu'ils retiennent la verité dans l'injustice* : QUI *veritatem in injustitia detinent.* Enfin il en est un non possesseur legitime, mais un injuste usurpateur. La verité est dans son

Rom. 1, 18.

esprit comme un arrêt qui le condamne, & qui rend témoignage contre lui. Ainsi le soin qu'il a de faire amas de veritez, est semblable à la folie d'un homme qui pour s'honorer feroit un amas de sentences & d'arrêts qui le condamneroient au foüet & à la potence.

III. L'Apôtre saint Jacques, pour nous imprimer plus vivement l'inutilité d'une verité conçuë & non pratiquée, se sert d'une comparaison qu'il est bon de déveloper. Il dit que *celui qui se contente de l'écouter & qui ne la réduit point en pratique, est semblable à un homme qui regarde pour un moment son visage dans un miroir, & qui s'en séparant aussi-tôt, oublie incontinent l'idée qu'il en avoit prise.* v. 2. La parole de Dieu est ce miroir. Elle est seule capable de nous représenter à nous-mêmes tels que nous sommes. Elle nous avertit de nos défauts, & elle nous donne lieu de nous connoître. Mais afin de rendre cette connoissance durable, & d'empêcher qu'elle ne s'efface, il faut réduire la verité en pratique ; & que le cœur en soit penetré. Autrement elle se perd & se dissipe, & on ne la connoît pas mieux, que si on n'y avoit jamais fait de réflexion.

Il n'est pas même nécessaire pour cela

de cesser de l'écouter. Il faut quitter un miroir pour cesser de s'y voir ; mais on peut continuer de s'appliquer à la consideration des veritez : & cesser en même-temps de s'y voir soi-même, parce qu'on les rapporte à d'autres objets. Il y en a qui n'y voyent que les défauts des autres. On pourroit, disent-ils, se servir de ce passage de l'Ecriture contre tels & tels. Un Prédicateur n'y voit que l'usage qu'il en peut faire dans ses sermons. Cette pensée, dira-t-il, sera bien placée dans tel & tel discours, & j'en puis faire une fort belle application. Il se conçoit préchant cette verité ; mais il ne se prêche point lui-même. Un sçavant y verra le moyen de s'acquerir la reputation d'homme exact & penetrant. Ainsi par l'application de ces veritez à ces usages qui ne regardent que les autres, on s'accoûtume à ne se les appliquer jamais à soi-même ; & tant s'en faut qu'on y apprenne à se connoître, que c'est un moyen de ne se connoître jamais, & de ne point faire réflexion sur soi, pendant qu'il semble qu'on est tout occupé des principales veritez du christianisme.

L'usage que l'Apôtre veut donc que nous fassions de la verité, est de nous en servir pour faire des réflexions serieuses

ſur nôtre conduite & ſur nôtre vie, & de réduire ces connoiſſances en pratique par la correction effective de nos mœurs & le changement de nôtre vie. C'eſt-là l'unique moyen de l'imprimer dans le cœur, & d'empêcher qu'elle ne ſoit un vain ornement de nôtre memoire, en la rendant une diſpoſition effective de nôtre ame. C'eſt par-là que la verité habite en nous, que nous y devenons conformes, & que ſon regne s'établit en nous. C'eſt enfin en cela que conſiſte le vrai bonheur des hommes, ſelon ſaint Jacques : *Hic beatus in facto ſuo erit.* Car la verité ne manque jamais de recompenſer ceux qui la ſuivent & qui la pratiquent. Ils ſe font par ces actions un tréſor éternel. Ils deviennent riches & abondans, au lieu que ceux qui ſe contentent de l'avoir dans la memoire, & qui ne la pratiquent point, demeurent dans une honteuſe pauvreté, & que leur ame eſt affamée parmi ces veritez mêmes, parce qu'elle ne s'en nourrit qu'en les pratiquant.

IV. *Si quelqu'un d'entre vous ſe croit être religieux, & qu'il ne retienne pas ſa langue comme avec un frein, mais que lui-même ſéduiſe ſon cœur, ſa religion eſt vaine.* v. 26.

Il y a une telle communication entre

le cœur & la langue, que c'est presque la même chose de régler la langue que de régler le cœur. Il est difficile que le cœur soit dereglé sans que la langue le soit : mais il est impossible que la langue soit dereglée sans que le cœur le soit. Toutes les fautes qu'on fait dans les paroles sont en même-temps des fautes du cœur. Ainsi ne point vouloir reprimer sa langue, c'est ne vouloir point corriger la corruption de son cœur ; puisque c'est le cœur qui fait parler la langue, selon l'Evangile. Tous les dereglemens de nos pensées ne paroissent pas dans nos paroles ; mais tous les dereglemens de nos paroles sont conçus dans nos pensées. Et il y a même quelque chose de pis dans les paroles que dans les pensées. Car il y a bien des pensées qui ne sont pas volontaires, & qui se présentent d'elles mêmes à l'esprit sans qu'il les approuve ni les autorise : mais les paroles sont des pensées toutes volontaires, puisqu'on ne parle que parce qu'on veut parler.

Mat. 12. 34.

V. On ne doit donc pas s'étonner que l'Apôtre nous exhorte ici plûtôt à corriger nos paroles que nos pensées. Car quoique la source du dereglement des paroles vienne de celui des pensées, il est néanmoins en corrigeant ses paroles qu'on

arrive à corriger ses pensées, & à n'en avoir que des justes & de raisonnables. Et s'accoutumant à rejetter toutes les paroles que la raison condamne, & à se tenir dans les bornes d'une exacte verité, l'esprit se régle peu-à-peu, & s'accoutume à ne plus fournir à la langue des paroles qu'il ait besoin de rejetter. S'il est donc dit dans l'Ecriture : *Qu'il faut garder son cœur avec toute sorte de soin, parceque c'est la source de la vie* : OMNI *custodiâ serva cor tuum, quia ex ipso vita procedit* : on peut dire par une suite nécessaire, qu'il faut garder sa langue avec toute sorte de vigilance ; parce qu'on ne sçauroit garder le cœur sans la garde de la langue.

Proverb. 4. 23.

VI. QUI veut s'appliquer avec le soin nécessaire à corriger les défauts de ses paroles, doit avoir en vûë d'y en éviter trois principaux ; la malignité, la témerité & la présomption. Il faut éviter la malignité, parce que la langue est l'instrument le plus promt de toutes les passions malignes. C'est le canal que prennent ordinairement la colere, la haine & l'envie, la joye du mal d'autrui, & toutes les autres passions qui tendent à nuire au prochain. C'est par la langue que l'on produit au dehors les calomnies, les mé-

diſances, les ſoupçons injuſtes, les injures, & generalement tout ce qui peut bleſſer la charité. C'eſt la porte par où ſortent les blaſphêmes & les emportemens contre Dieu, & toutes les ſaillies d'un eſprit déreglé & furieux. Enfin toutes les paſſions qui ôtent à l'eſprit ſa tranquillité, alterent d'ordinaire le ton de nos paroles, & portent dans l'eſprit des autres de ſemblables mouvemens. Il faut retrancher tout cela de nos paroles, & parceque c'eſt le moyen de le retrancher de nôtre cœur, & parceque le mal devient infiniment plus grand en ſe communiquant aux autres par la parole. On ne ſçauroit concevoir les maux que les paroles cauſent dans l'eſprit des autres, en y éteignant la charité, & en y excitant des paſſions dereglées. Une médiſance, ſelon ſaint Bernard, peut cauſer la mort à une infinité d'ames. C'eſt une maladie contagieuſe qui infecte quelquefois toute une ville, & tous ces effets funeſtes ſont imputez à ceux qui ſe laiſſent aller à ces paroles malignes & dereglées.

VII. Le monde connoît aſſez la malignité des paroles : & l'on peut dire que c'eſt un des défauts ſur lequel on fait d'ordinaire le plus de réflexion. Mais on n'en fait preſque point ſur la témerité avec laquelle on avance une infinité de choſes ou

fausses ou incertaines. Chacun prend des sentimens, & se fait des maximes avec une legereté prodigieuse. On les ramasse dans les discours des gens sans lumiere ; on les reçoit sans examen ; on les produit sans discernement. Il suffit à la plûpart du monde pour les avancer, qu'ils les ayent dites plusieurs fois. Ce qu'on a reçu sans examen devient certain à nôtre égard en le repetant. C'est ainsi que le monde se remplit de jugemens faux & d'opinions témeraires. Chacun croit qu'il est honteux de reconnoître qu'il ne sçait pas tout. Et l'on aime mieux parler au hazard que de faire paroître qu'on ignore quelque chose.

Cette témerité est encore beaucoup plus dangereuse quand on l'employe à l'égard des cas de conscience. Car une décision témeraire peut être souvent la cause d'une infinité de mauvaises actions. On engage par là les gens à des charges & de emplois qui ne leur conviennent point. On leur ôte le scrupule sur plusieurs choses dont ils en devroient avoir. Enfin, on leur procure une fausse paix dans des états où le trouble leur seroit infiniment plus avantageux. Personne ne songe à observer cette régle du Sage : *Si est tibi intellectus, responde proximo ; sin autem, manus tua sit super os tuum, ne capiaris in verbo indisciplinato,* Eccli. 5. 14.

„ *& confundaris.* Si vous avez de l'intel-
„ ligence, répondez à vôtre prochain ;
„ ſinon, que vôtre main ſoit ſur vôtre
„ bouche, de peur que vous ne ſoyez ſur-
„ pris dans une parole indiſcrete, & que
„ vous ne tombiez dans la confuſion.

VIII. Ce défaut eſt ordinairement joint à un autre, qui eſt la préſomption, qui donnant aux gens trop de confiance en leur lumiere, les porte à propoſer leurs ſentimens d'une maniere fiere & déciſive. C'eſt ce qui arrive d'ordinaire aux perſonnes qui ſont peu contredits, parce que leur qualité, leurs charges, leurs richeſſes, leurs talens, les mettent au deſſus des autres ; & leur faiſant trouver une complaiſance aveugle dans ceux qui ſont au deſſous d'eux, ils s'attachent à leurs ſentimens & à leurs penſées ; & attribuent à leur lumiere ce qui n'eſt qu'un effet de l'impreſſion qu'ils font ſur l'eſprit des autres par des qualitez qui n'ont rien de commun avec la verité. Ainſi ils prennent d'ordinaire un air de hardieſſe & de fierté. Ils ne doutent de rien, & ils parlent deciſivement de tout.

IX. Mais comme il eſt clair que l'Apôtre ſaint Jacques a particulierement deſſein dans ſon Epître d'inſtruire ceux qui ne ſont pas chargez du ſoin d'autrui,

& qui menent une vie particuliere ; ce qui paroit, parce qu'il leur recommande d'être promts à écouter & lents à parler, & de n'aspirer pas à devenir maîtres des autres; c'est particulierement à ces personnes que s'adresse cet avis qu'il donne, que *la religion pure & sans tache devant Dieu nôtre Pere, est de visiter les veuves & les orphelins dans leurs afflictions, & de se conserver pur* de la corruption *du siecle.* C'est-à-dire, que cet Apôtre fait consister en deux choses la pieté solide du commun des Chrétiens. L'une d'éviter la corruption du monde, qui ne s'évite qu'en ne l'aimant point; parce qu'elle consiste à l'aimer. L'autre, à pratiquer les œuvres extérieures de charité envers les personnes affligées & qui ont besoin de secours. Il prescrit generalement ces œuvres de charité à tous les Chrétiens, parce qu'ils les doivent regarder comme une vocation generale à laquelle ils sont suffisamment appellez. Il faut une vocation particuliere pour instruire & pour enseigner ; mais il n'en faut point pour secourir le prochain, & pour pratiquer les œuvres extérieures de charité qui nous sont proportionnée. Il est vrai qu'il y a des personnes qui par un attrait particulier à la priere & à la contemplation, s'abstiennent même de

v. 27.

ces œuvres, pour demeurer dans la retraite & dans le repos de la solitude. Mais on peut dire que ce n'est pas-là la vocation ordinaire des simples Chrétiens. Il y a peu de personnes qui se puissent soûtenir dans une entiere retraite ; & qui n'ayent besoin de s'occuper saintement aux œuvres extérieures de charité. Elles divertissent saintement l'esprit qu'une entiere solitude rendoit languissant ; & étant bien reglées, elles servent à le préserver de la corruption du monde, n'y ayant rien qui puisse plus contribuer à faire mépriser l'éclat & les plaisirs de la vie, que la vûë continuelle des miserables. Et c'est pourquoi aussi ceux qui aiment les aises, évitent, autant qu'ils peuvent, ces objets qui leur sont desagreables ; parce qu'ils les avertissent des miseres de ce monde, dont il est impossible qu'ils ne voyent qu'ils sont menacez.

SUR L'EVANGILE DU V. DIMANCHE D'APRE'S PASQUES.

EVANGILE. *Jean.* 16. 23.

En ce temps-là, Jesus dit à ses Disciples : En verité, en verité je vous le dis : Tout ce que vous demanderez à mon Pere en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom. Demandez, & vous recevrez, afin que vôtre joye soit pleine *&* parfaite. Je vous ai dit ceci en paraboles. Le temps vient que je ne vous entretiendrai plus en paraboles, mais que je vous parlerai ouvertement de mon Pere. En ce temps-là vous demanderez en mon nom, & je ne vous dis point que je prierai mon Pere pour vous ; car mon Pere vous aime lui-même, parce que vous m'avez aimé, & que vous avez cru que je suis sorti de Dieu. Je suis sorti de *mon* Pere : & je suis venu dans le monde : maintenant je laisse le monde, & je m'en retourne à mon Pere. Ses disciples lui dirent : C'est à cette heure que vous parlez ouvertement, & que vous n'usez point de paraboles. Nous voyons bien à cette heure que vous sçavez tout, & qu'il n'est pas besoin que personne vous interroge, c'est pour cela que nous croyons que vous êtes sorti de Dieu.

EXPLICATION.

I. JEsus-Christ, aprés avoir assuré ses Apôtres dans cet Evangile, que son Pere leur accorderoit tout ce qu'ils lui demanderoient *en son nom*, leur reproche ensuite de ne lui avoir jamais rien demandé, en cette maniere, *Usque modò non petistis quidquam in nomine meo.* Il nous découvre par-là la cause de l'imperfection des Apôtres pendant sa vie mortelle. Ils étoient sujets à beaucoup de défauts; mais tous ces défauts avoient pour cause commune & generale l'imperfection de leurs prieres. Chacun peut tirer la même consequence de tous les siens. Car s'il se trouve sujet à quantité de foiblesses; s'il est peu ferme dans la vertu; s'il se sent dépourvû des graces de Dieu, il faut qu'il y ait de l'imperfection dans ses prieres, qu'il ne prie pas assez, ou qu'il ne prie pas comme il faut. Si un Roi puissant, & qui eût des trésors inépuisables, s'étoit obligé d'enrichir tous ceux qui s'adresseroient à lui, & qui lui demanderoient de quoi soulager leur pauvreté, on pourroit conclure surement, quand on verroit quelqu'un dans l'indigence, qu'il ne s'est donc pas adressé au Roi, & qu'il n'a pas eu recours à sa bonté.

v. 24.

L'Evangile de ce jour nous donne lieu de tirer la même consequence à nôtre égard. Car puisque Jesus-Christ nous y promet que son pere nous accordera tout ce que nous lui demanderons en son nom, ne s'ensuit-il pas que si nous sommes pauvres, imparfaits & dépourvûs des biens de la grace, c'est que nous ne les demandons pas comme il faut. Ainsi tous nos défauts & toutes nos imperfections nous avertissent du défaut & de l'imperfection de nos prieres. *Vous ne recevez pas*, dit l'Apôtre saint Jacques, *parce que vous demandez mal.* *Jac.* 4. 3. Nous devons donc toûjours chercher la cause de toutes nos miseres dans nôtre peu d'ardeur à la priere, & le remede en purifiant nos prieres des défauts que nous y mêlons, & qui en empêchent l'effet.

II. Jesus-Christ nous marque un de ces défauts dans cet Evangile, qui est qu'on ne prie pas en son nom. Ce qui empêchoit les Apôtres de le faire, est qu'ils n'étoient pas encore parfaitement instruits de ce qui étoit renfermé dans la foi du Médiateur, & de la nécessité de s'appuyer uniquement sur lui, & non sur soi-même. C'étoit une connoissance que Jesus-Christ avoit differé de leur donner jusqu'aprés sa re-

furrection. Mais ce n'eft pas cette connoiffance fpeculative qui nous manque, c'eft la pratique de cette connoiffance. Car ce n'eft pas la pratiquer que de dire à Dieu fimplement de bouche, qu'on lui demande quelque grace au nom de Jesus-Christ. Il faut que ces paroles foient accompagnées d'une difpofition effective & intérieure, qui confifte à être pleinement dépouillé de toute confiance en foi-même, à être profondement convaincu de fon indignité, & à avoir en même tems une grande confiance en Jesus-Christ, qui nous porte à nous adreffer à Dieu en fon nom avec une ferme efperance d'obtenir ce que nous lui demandons. L'une & l'autre de ces deux difpofitions manquent fouvent aux Chrétiens. Ils ne font point affez humiliez devant Dieu, affez convaincus de leur néant & du peu de droit qu'ils ont aux graces de Dieu. Ils n'ont point une foi affez vive de l'infinité des merites de Jesus-Christ, par lefquels ils les peuvent obtenir de Dieu, nonobftant toute leur indignité, & ne conçoivent point affez la bonté de Dieu & l'inclination qu'il a à donner fes graces à ceux qui les lui demandent humblement au nom de fon Fils : ce font des vûës

qu'il ne faut jamais separer dans son esprit. L'homme n'a rien en lui qui merite les graces de Dieu ; mais Dieu a en lui une bonté infinie pour les lui accorder par les merites de son Fils.

III. Ce ne seroit pas s'appuyer sur Jesus-Christ dans ses prieres, que de demander à Dieu au nom de Jesus-Christ des choses qui sont indignes d'être demandées en son nom, comme sont toutes celles qu'on desire par cupidité : car Jesus-Christ ne peut autoriser ni appuyer que les prieres dignes de lui. Or il est indigne de lui de se rendre ministre de nos cupiditez & de nos caprices : & comme il n'a jamais eu en vûë que la volonté de Dieu, il ne peut pas interceder pour nous, afin que nous fassions la nôtre. Il faut donc que toutes nos prieres tendent uniquement à l'execution des volontez de Dieu, & à nous y rendre conformes. Jesus-Christ de même ne sçauroit offrir à Dieu des prieres lâches & tiedes, des prieres chancellantes & pleines de défiance, des prieres desavouées par les autres actions, & par le fond de nôtre cœur. Il faut donc s'appliquer à retrancher tous ces défauts, afin de rendre nos prieres efficaces ; & ne se pas étonner si elles ne sont

pas quand on n'a pas ſoin de s'y appliquer.

IV. Mais il y a ſur ce point une verité importante qui nous doit empêcher de nous décourager dans la priere, & nous doit fortifier à prier toûjours, quoique nous n'en voyons point de ſuccés. C'eſt que ſi nos imperfections ſont des marques que nous ne prions pas parfaitement, on n'en ſçauroit neanmoins conclure que nous prions inutilement, & que nous ne ſoyons exaucez en rien. Car nous ſommes toûjours exaucez en ce que Dieu nous préſerve de toutes les fautes que nous ne commettons pas, ce qui peut être regardé comme un effet de nos prieres. Que ſçavons-nous de plus s'il ne nous eſt point utile d'être ſujets à beaucoup d'imperfections, & de ne voir rien en nous qui ſoit capable de nous flatter? Que ſçavons-nous ſi nôtre orgueil n'a point beſoin de ce contrepoids, & ſi nous avons aſſez d'humilité pour voir en nous des vertus ſans nous en élever, & en tirer vanité.

Il y a des perſonnes que Dieu exauce en ne les exauçant point en apparence: car en ne les exauçant point à l'égard de leurs imperfections particulieres, dont ils demandent d'être délivrez, il les exau-

ce en les conservant dans l'humilité, qui est le fonds de la vie chrétienne, & le but principal de nos prieres. Ainsi il n'y a qu'à prier sans relâche & sans découragement jusqu'à la mort, en tâchant de corriger fidellement les défauts que l'on remarque dans ses prieres; mais en laissant à Dieu le discernement de la maniere dont il lui plaira de nous exaucer, soit en nous corrigeant il de nos défauts, soit en nous humiliant par nos défauts.

V. Rien n'est plus difficile dans la vie chrétienne que l'alliance qu'il y faut faire de la patience dans ses propres défauts avec le desir sincere de s'en corriger: car il semble que l'un soit contraire à l'autre, & que l'on ne haïsse pas assez ce que l'on souffre si tranquillement. Cependant il n'en est pas ainsi. Ce n'est pas au contraire bien haïr ses défauts que de s'en impatienter: car c'est supposer que nous avons beaucoup de force, & qu'il y a lieu de s'étonner de ce que nous sommes tombez dans ses foiblesses. Or c'est l'orgueil qui produit cet étonnement. Il n'est pas étrange que la foiblesse succombe, & qu'une racine corrompuë produise des fruits corrompus. Nous devons même reconnoître que nous pouvions aller beaucoup plus avant; que c'est la

grace de Dieu qui nous en a preservez, & que nous l'en devons remercier. Mais comment haïr le péché avec cette disposition tranquille? Il le faut haïr, parce que nous ne laissons pas d'être coupables. Il le faut haïr, parce que cette foiblesse & cette corruption ne nous excusent point étant volontaires. Il le faut haïr, parceque le péché est contraire à la justice de Dieu & à sa sainteté, & qu'il renferme une injustice & une ingratitude infinie. Et avec cela néanmoins il faut se resoudre à le combattre tout de nouveau, sans se décourager jamais; & être resolu d'avoir toûjours recours à Dieu avec la même confiance, & de ne cesser jamais d'esperer qu'il nous en délivrera.

VI. Le solide fondement de l'esperance du salut doit être toûjours à l'égard de chaque ame, l'amour éternel qu'elle doit croire que Dieu lui porte, qui est ce que Jesus-Christ marque dans cet Evangile par ces paroles: *Ipse enim Pater amat vos*: Car *mon Pere vous aime*. (v. 27.) C'est par cet amour qu'il nous reveille de nôtre assoupissement; qu'il nous soûtient dans nos foiblesses; qu'il nous releve dans nos chutes; qu'il nous fait éviter mille dangers & mille pieges, sans même que nous nous en appercevions.

Sans

Sans cet amour nos assoupissemens deviendroient éternels, & nos chutes sans remede. Il faut à la verité seconder cet amour par ses soins, ses efforts, sa vigilance, ses prieres ; mais c'est cet amour même qui excite ces soins, ces efforts, cette vigilance, ces prieres, & qui supplée aux défauts infinis que nous y mêlons. Sans cela tout seroit bien-tôt dissipé. *Si le Seigneur n'édifie la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la veulent bâtir.* Mettons donc nôtre unique confiance dans cet amour de Dieu pour nous : *Ipse enim Pater amat vos* ; & dans les preuves que nous en avons par les separations qu'il a faites de nous du nombre des méchans, en nous donnant le desir de le servir, & de l'horreur pour les vices.

Ps. 126. 1.

Voilà ce qui nous peut affermir quand nous sommes agitez d'inquietudes. Si nous regardions nos foiblesses, nos lâchetez, nos imperfections uniquement, nous aurions en quelque sorte sujet de desesperer : mais en regardant cet amour éternel & tout puissant, nous avons au contraire sujet de tout esperer. Et plus nôtre esperance sera forte & pleine de confiance, plus elle sera efficace pour nous affermir dans la voye de Dieu, &

pour nous faire arriver surement au terme de nôtre course qui est le salut. *Car de tous ceux qui esperent en lui & qui attendent son secours , aucun ne sera confondu.* ETENIM *universi qui sustinent te , non confundentur* , dit le Roi prophete.

Ps. 24.2.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI APRÉS LE V. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EVANGILE. *Luc* 11. 5.

EN ce temps-là , JESUS dit à ses Disciples : Si quelqu'un d'entre vous avoit un ami , & qu'il l'allât trouver au milieu de la nuit pour lui dire : Mon *cher* ami , prêtez-moi trois pains : parce qu'un de mes amis faisant voyage vient d'arriver chez moi , & je n'ai rien à lui donner , & que cet homme lui répondît de dedans sa maison : Ne m'importunez point , ma porte est déja fermée , & mes enfans sont couchez aussi bien que moi , je ne puis me lever pour vous en donner : n'est-il pas vrai que quand il ne se leveroit pas pour lui en donner à cause qu'il est son ami , si neanmoins ils perseveroit à fraper , il se leveroit à cause de

ſon importunité, & lui en donneroit autant qu'il en auroit beſoin ? Je vous dis de même : Demandez, & il vous ſera donné : Cherchez, & vous trouverez : Frapez *à la porte*, & elle vous ſera ouverte. Car quiconque demande reçoit : & qui cherche trouve : & on ouvrira à celui qui frape. Qui eſt le pere d'entre vous qui donnât à ſon fils une pierre lors qu'il lui demanderoit du pain ? ou qui lui donnât un ſerpent lors qu'il lui demanderoit un poiſſon ? ou qui lui donnât un ſcorpion, lors qu'il lui demanderoit un œuf ? Si donc, vous, tout méchans que vous êtes, vous ſçavez neanmoins donner de bonnes choſes à vos enfans ; à combien plus forte raiſon vôtre Pere qui eſt dans le ciel, donnera-t-il le bon Eſprit à ceux qui le lui demandent ?

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST pour inſtruire ſes Apôtres de la neceſſité non ſeulement de prier, mais de prier avec perſeverance, ſe ſert de la parabole d'un ami, qui n'ayant point de pain chez lui pour donner à une perſonne qui y étoit arrivée fort tard, en obtient par ſon importunité & par ſa perſeverance, d'un de ſes amis qui n'avoit guéres envie de lui en donner, & qui l'avoit refuſé d'abord. Ce qui paroît diſſemblable dans cette comparaiſon, eſt ce qui la rend plus forte. Cet ami qui prête ces pains & qui n'avoit gueres envie de les prêter, eſt fort different de Dieu qui a une grande incli-

nation à nous accorder ſes graces. La mauvaiſe humeur de cet ami n'a point de rapport avec la bonté de Dieu, qui ne s'importune jamais de nos prieres. Mais la concluſion que JESUS-CHRIST en tire n'en eſt que plus vive par ces differences mêmes. Car ſi cet ami ſi facile à importuner & ſi peu diſpoſé à faire plaiſir, ſe laiſſe fléchir par des prieres perſeverantes, que ne devons-nous point attendre de Dieu qui eſt dans une diſpoſition toute oppoſée ? Ce qui empêche donc que nous n'éprouvions le même ſuccés dans les prieres que nous lui faiſons pour les biens ſpirituels, eſt que nous ne les lui faiſons pas avec la perſeverance que les hommes ont à demander & à rechercher les biens temporels. Que ne font point les pauvres pour obtenir des aumônes ? Que ne font point ceux qui paſſent leur vie à la Cour pour obtenir des graces du Prince ? Quel courage n'ont-ils point pour *ſe ſoûtenir*, comme parle l'Ecriture, *par l'eſperance contre l'eſperance* ? Car y ayant un beaucoup plus grand nombre de perſonnes qui recherchent les graces des Princes, qu'il n'y a de ces graces qu'ils peuvent faire ; il faut toûjours que pour contenter les uns, ils mécontentent les autres. La Cour eſt pleine de

Rom. 4. 18.

gens qui y vieilliſſent ſans rien obtenir, qui ſe montrent, qui s'empreſſent, qui ne manquent à rien, & ne parviennent jamais à ce qu'ils prétendent. Cependant ils ne ſe laſſent point, & ils eſperent toûjours. Mais il n'en eſt pas de même de Dieu que des Princes. Il ne s'appauvrit point en donnant. Il n'épuiſe point ſes tréſors. Celui qui obtient ſes graces ne nuit point à d'autres qui les déſirent. On ne manque donc jamais d'obtenir ce qu'on lui demande, pourvû qu'on perſevere à le demander : & ſi l'on ne l'obtient pas, c'eſt toûjours par la faute de celui qui prie, & non par celle de Dieu.

II. DIEU eſt rempli de miſericorde & de bonté pour nous combler de graces ; mais il en ſçait le prix, & il ne veut pas que nous l'ignorions ni que nous les mépriſions. Il nous vouloit faire comprendre cette verité, quand il dit à la Samaritaine : *Si vous connoiſſiez le don de Dieu* : SI *ſcires donum Dei.* Nôtre mépris & nôtre indifference pour ſes graces en arrête le cours. Et ne perſeverer pas à lui demander ſes graces, eſt un mépris effectif qu'on fait de ſes graces, & une infidelité contre ſa bonté. Il faut qu'on croye, ou qu'elles ne valent pas la peine d'être demandées avec tant d'empreſſe-

Joan. 4. 10.

ment, ou que Dieu n'eſt pas aſſez bon pour nous les donner. Les prieres de ceux qui ne perſeverent pas à prier, ne meritoient donc point d'être exaucées dés le commencement; parce que Dieu voyoit qu'elles partoient d'un cœur peu perſuadé de l'excellence de ſes dons, ou qui avoit peu de confiance en ſa bonté. Ainſi il rejette ces prieres, parce qu'elles ſont défectueuſes dans leur principe. Quiconque prie au contraire avec reſolution de ne ſe laſſer jamais, reconnoît bien-tôt que ſa priere n'eſt pas ſans effet. Il voit que ce lui eſt un grand bien de vivre dans cette dépendance de Dieu, & veiller à ſa porte, comme dit l'Ecriture : *Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie*, & que c'eſt beaucoup obtenir de lui que d'en obtenir la perſeverance dans cet état de mendiant, qui doit être l'état de tous les hommes pendant toute cette vie: que c'eſt beaucoup obtenir que d'obtenir de Dieu de ſentir ſes miſeres & ſa pauvreté, & de lui pouvoir dire avec verité comme le Prophete : *Pour moi je ſuis pauvre & abandonné.* E*GO autem mendicus ſum & pauper.* Car on ne perit que parce qu'on ne les ſent pas.

Pſ. 39. 23.

III. Les refus & les retardemens de Dieu ne ſignifient donc autre choſe ſinon

que nous devons prier avec plus d'ardeur, avec plus de ſoumiſſion, plus d'humilité, plus de perſeverance. C'eſt une voix de Dieu qui nous dit : Corrigez vôtre lâcheté ; animez vôtre froideur ; ſoumettez-vous à mes ordres ; humiliez-vous ſous ma main toute puiſſante ; perſeverez à prier. Ces refus & ces retardemens ſont des inſtructions ſalutaires, pourvû que nous en uſions comme il faut ; que nous ne prétendions point deviner temerairement les intentions de Dieu, & que nous ſondions nôtre cœur avec ſincerité, pour tâcher d'y découvrir ce qui s'oppoſe à l'effet de nos prieres. Peut-être même qu'une plus grande proſperité ſpirituelle nous nuiroit, & que nous ne ſommes pas capables de la porter. Dieu ne nous veut pas confier ſes dons, parce qu'il nous voit diſpoſez à en abuſer. Il connoît nos foibleſſes, & nous ne les connoiſſons pas. Il voit nos tenebres, & nous ne les voyons pas. Que pouvons-nous donc mieux faire que de nous abandonner à ſa conduite, & de nous regler par la declaration qu'il nous a faite de ſa volonté, qui eſt que nous devons toûjours prier ſans nous laſſer, ni nous décourager jamais ? *Oportet ſemper orare, & non deficere.* Voilà la voye qu'il nous marque par ſon Evangile.

Luc. 18. 1 1.

Qui y marche conſtamment juſqu'à la fin, a ſujet de croire qu'il y trouvera la vie : mais quiconque ſe laſſe & ſe décourage, doit être aſſuré qu'il ne ſçauroit la trouver dans cette voye de défiance, & que ſon découragement ne le peut conduire qu'à la mort.

SUR L'EVANGILE DU MARDI APRÉS DU V. DIMANCHE D'APRÉS PASQUES.

EVANGILE. *Luc.* II. I.

EN ce temps-là : JESUS étant en prieres en un certain lieu, aprés qu'il eut ceſſé de prier, l'un de ſes Diſciples lui dit : Seigneur, apprenez-nous à prier, ainſi que Jean l'a appris à ſes Diſciples. Et il leur dit : Lorſque vous prierez, dites : Pere, que vôtre nom ſoit ſanctifié. Que vôtre regne arrive. Donnez-nous aujourd'hui nôtre pain de chaque jour : Et remettez-nous nos offenſes, puiſque nous les remettons à tous ceux qui nous ſont redevables. Et ne nous abandonnez point à la tentation.

EXPLICATION.

I. LA priere qu'un des Disciples fait à JESUS-CHRIST dans l'Evangile de ce jour, en lui demandant *qu'il leur apprît à prier* : DOMINE, *doce nos orare*, nous fait voir que la nature & la raison ne suffisent pas pour bien prier, & que ce n'est point une science naturelle. Il ne faut point d'instruction aux pauvres pour sçavoir demander leur pain. Le seul sentiment de leur besoin les en instruit suffisamment. Il en est de même de toutes les autres necessitez temporelles. Il ne faut point de maître pour enseigner la science de les demander. Mais il en faut pour nous apprendre à prier Dieu. Saint Jean-Baptiste en avoit instruit ses Disciples, comme il est marqué dans cet Evangile ; & c'est avec raison que ce Disciple de JESUS-CHRIST demande la même grace. Car non seulement nous n'avons pas le sentiment de nos vrais besoins & de ce qui nous est vraiment necessaire : mais nous avons des sentimens & des desirs de faux besoins & de fausses necessitez qu'il ne faut pas demander. Nous ne sçavons pas ce que nous devons principalement demander ; sur quoi nous devons nous appuyer dans nos demandes pour en

obtenir l'effet ; comment & avec quelle disposition nous le devons faire.

Non seulement nous devons demander à Dieu au commencement de nôtre conversion, qu'il nous apprenne à prier ; mais nous le devons demander toute nôtre vie. Ce doit être l'objet d'une priere continuelle, parce que nous en avons un besoin continuel. Sans cela ou nous ne prierions point du tout, parce que nous ne sentirions point nos besoins, ou nous ne manquerions pas de substituer les desirs de la nature aux desirs de l'esprit, à moins que l'onction de la grace ne nous les fît discerner. Ainsi celui des Disciples qui demandoit à Jesus-Christ au nom de tous qu'il les instruisît touchant la priere, étoit déja lui-même instruit d'une verité tres-importante sur cette matiere, qui est celle dont saint Paul instruisit depuis les Romains en leur disant : *Quid oremus sicut oportet, nescimus.* Nous ne sçavons ce que nous devons demander à Dieu. Ce Disciple nous instruit donc par cette demande, parce qu'il nous avertit de nôtre ignorance, & que c'est une grande science de la bien connoître.

Rom. 8. 26.

§. II. Jesus-Christ ne rebute point la demande de ce Disciple, & ce fut l'occasiõ qu'il prit pour instruire toute

son Eglise de cette oraison divine qui est la régle & le modéle de toutes les autres. Elle nous apprend non seulement à prier, mais à vivre:c'est l'abregé de tout l'Evangile ; & elle comprend non seulement tout ce qu'il faut faire pour être sauvé, mais aussi le moyen d'obtenir de Dieu la grace de l'accomplir. Les plus grandes œuvres de Dieu, & les instructions les plus necessaires à son Eglise, semblent être des suites d'occasions imprevûës & particulieres, plûtôt que d'un dessein de Jesus-Christ. Mais c'est que Dieu est maître des occasions aussi bien que des suites. Il les procure & les fait naître. Il n'avoit pas seulement prévû le desir de ce Disciple, mais il le lui avoit inspiré, afin d'avoir lieu de donner à son Eglise cette instruction incomparable. C'est ainsi qu'il a soin de cacher les desseins de sa providence sous des évenemens qui paroissent tout humains : & lors qu'il nous developera toute sa conduite sur nous, nous verrons que tout a contribué à nôtre salut ; que les moindres évenemens de nôtre vie y étoient essentiels ; & que d'autres succés y auroient été tout-à-fait contraires. Nous verrons qu'il falloit que celui là passât par ce chemin, & celui-ci par cet autre, & que Dieu rompît une

infinité de desseins bons en apparence ; mais qui les en auroient détournez. Et cela nous apprend à desirer peu de choses en particulier ; à desirer peu fortement celles que nous desirons , & à n'avoir qu'un desir invariable , qui est de nous tenir soumis à Dieu , & de nous abandonner à sa coduite.

III. Il est remarquable que quoique Jesus-Christ eût instruit ses Apôtres touchant la priere , ils demeurerent neanmoins tres-imparfaits jusqu'à sa resurrection, aussi bien à l'égard de la priere que des autres vertus ; ce qui fit qu'il leur reprocha peu de temps avant sa mort, *qu'ils n'avoient encore rien demandé en son nom.* C'est que l'instruction ne suffit pas pour bien prier. Nous ne sommes pas seulement ignorans à l'égard de ce qu'il faut demander ; mais nous sommes de plus , foibles & impuissans pour le demander quand nous le sçavons. Car demander , c'est aimer & desirer ce que l'on demande ; & l'on ne desire point les biens du ciel , tant que l'on desire ardemment ceux de la terre. C'est pourquoi c'est particulierement à l'égard de la priere que saint Paul dit , *que l'esprit aide nôtre infirmité :* Spiritus *adjuvat infirmitatem nostram.* A quoi il ajoûte que l'esprit prie

Joan. 16.24.

Rom. 28.6.

pour nous par des gemissemens ineffables. Il faut donc demander à Dieu non seulement qu'il regle nos desirs & nos prieres : Mais qu'il répande sur nous l'*esprit de prieres* : SPIRITUM *precum*, & en un mot, qu'il nous fasse prier selon son Esprit & par son Esprit.

Luc. 12.10.

SUR L'EPÎTRE DU JOUR

DE L'ASCENSION.

EPÎTRE. *Actes* 1. 1.

J'AI parlé dans mon premier Livre, ô Theophile, de tout ce que JESUS a fait & enseigné depuis le commencement jusqu'au jour qu'il fut élevé *dans le ciel*, aprés avoir instruit par le Saint Esprit les Apôtres qu'il avoit choisis. Il s'étoit aussi montré à eux depuis sa passion, & leur avoit fait voir par beaucoup de preuves qu'il étoit vivant, leur apparoissant durant quarante jours, & leur parlant du royaume de Dieu. Et mangeant avec eux il leur commanda de ne point partir de Jerusalem, mais d'attendre la promesse du Pere, que vous avez, leur dit-il, ouïe de ma bouche : car Jean a batisé dans l'eau, mais dans peu de jours vous serez batisez dans le Saint Esprit

Alors ceux qui se trouverent presens lui demanderent : Seigneur, sera-ce en ce temps que vous rétablirez le royaume d'Israël ? Et il leur répondit : Ce n'est pas à vous de sçavoir les temps & les momens que le Pere a reservez à son *souverain* pouvoir : mais vous recevrez la vertu du Saint Esprit qui descendra sur vous, & vous me rendrez témoignage dans Jerusalem, & dans toute la Judée & la Samarie, & jusqu'aux extremitez de la terre. Aprés qu'il leur eut dit ces paroles, ils le virent s'élever vers *le ciel* ; & il entra dans une nuée qui le déroba à leurs yeux. Et comme ils étoient attentifs à le regarder montant dans le ciel, deux hommes vêtus de blanc se presenterent soudain à eux, qui leur dirent : Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ce JESUS, qui en vous quittant s'est élevé dans le ciel, viendra de la même sorte que vous l'y avez vû monter.

EXPLICATION.

I. L'EGLISE nous propose pour l'Epître de cette Fête, le commencement des Actes des Apôtres, qui est proprement la conclusion de l'Evangile ; puisque l'Evangile étant l'histoire de la demeure de JESUS-CHRIST dans le monde, son Ascension décrite dans les actes, en est la fin. Il y avoit déja quarante jours qu'il étoit ressuscité, & qu'il ne paroissoit à ses Apôtres qu'en certains temps pour leur donner des preuves de sa

resurrection, & les instructions dont ils avoient besoin selon leur état. Mais ces quarante jours étant finis, il quitta ses Apôtres, & monta visiblement au ciel en leur presence, de la maniere qui est décrite par saint Luc. Jamais histoire n'eut une si belle fin. Jamais les hommes n'ont rien imaginé de plus grand & de plus illustre; mais jamais rien ne ressentit moins l'homme que toute la conduite de Jesus-Christ, & principalement depuis sa Resurrection jusqu'à son Ascension. Qu'on y prenne garde, & qu'on se consulte soi-même; & l'on trouvera que Jesus-Christ n'a presque rien dit ni rien fait de ce que l'esprit humain auroit dit ou fait; & que cependant la conduite de Jesus-Christ durant ces quarante jours a une grandeur & une dignité qui ravit l'esprit de ceux qui la considerent. Si l'esprit humain avoit reglé en particulier la maniere dont Jesus-Christ devoit quitter le monde, il auroit voulu ou que Jesus Christ montât au ciel à la vûë même de ses ennemis pour les confondre, ou qu'il les negligeât absolument, & ne leur fît point annoncer ensuite qu'il y étoit monté, mais les laissât dans leurs tenebres pour les punir. Jesus-Christ ne fit ni l'un ni l'autre. Il priva par justice le commun des

Juifs de la vûë de son Ascension, & il voulut qu'elle leur fût annoncée, & qu'ils la crussent sur la foi de ses Disciples pour lesquels ils avoient un souverain mépris. Il donna à ses Disciples toutes les qualitez necessaires pour rendre un témoignage sincere & capable de persuader les gens sinceres & non prevenus ; mais il ne leur en donna aucune de celles qui attirent l'estime & la consideration des gens possedez de l'esprit du monde, afin d'humilier l'orgueil des hommes, & de ne donner entrée à la foi que par l'humilité & la droiture du cœur. Dieu suit ainsi dans la plûpart des choses des routes fort differentes de nos pensées ; & ce n'est qu'aprés l'évenement que nous pouvons concevoir qu'elles sont plus propres pour produire l'effet que Dieu a prétendu, que toutes celles que nous aurions pû imaginer. Mais si nous ne les pouvons comprendre par avance, nous les pouvons adorer par avance, & les preferer à toutes les vûës de l'esprit humain.

II. Il est remarquable qu'une des dernieres instructions que JESUS-CHRIST donna à ses Apôtres avant que de les quitter, eut pour but de reprimer leur curiosité, & de les tenir dans l'attente paisible de l'execution des desseins de

Dieu. *Ce n'est pas à vous*, leur dit-il, *de sçavoir les temps & les momens que le Pere a mis en sa puissance.* NON *est vestrûm nosse tempora vel momenta quæ Pater posuit in sua potestate.* Et c'est ce qui fait voir que cet avertissement est d'une importance particuliere.

Act. 1. 7.

En effet rien n'est plus contraire à l'esprit d'un veritable Chrétien, que cette curiosité de connoître les temps de l'execution des volontez de Dieu.

L'esprit chrétien est un esprit d'une profonde humiliation sous la puissance de Dieu. Il se contente de sçavoir où il doit marcher. Il ne prétend à rien davantage. Il croit qu'il a assez à faire de songer à obéïr à Dieu, & il s'en occupe uniquement. Il est donc bien éloigné de vouloir penetrer dans les conseils de Dieu, & de se repaître inutilement de ce qu'il n'a pas besoin de sçavoir. Il est bien aise de pouvoir contempler & adorer la science infinie que Dieu a de tous les évenemens futurs ; & son ignorance lui sert de degré pour le mieux comprendre. Il est bien aise de se preparer generalement à l'execution de tous les ordres de Dieu sans exception. Or moins il les connoît, plus sa preparation est generale, & sa soumission entiere. Enfin sentant en soi une source

de curiosité qui se répand naturellement en pensées & en discours inutiles, & souvent temeraires, il s'efforce de la reprimer & non pas de la nourrir ; & c'est cet esprit que JESUS-CHRIST a inspiré à ses Apôtres par cet avertissement : *Ce n'est pas à vous de sçavoir les temps & les momens que le Pere a mis en sa puissance.*

III. NOUS avons l'esprit si étroit, que nous ne sçaurions lui donner le moindre essor sans faire tort à l'attention qu'il doit avoir à accomplir l'œuvre que Dieu nous impose. Nous l'avons si temeraire, que s'il avoit la moindre ouverture de se jetter dans l'avenir, il bâtiroit une infinité de chimeres. Et c'est pourquoi Dieu a voulu laisser tout le futur dans une profonde obscurité, afin de rappeller les hommes à ce qu'il leur fait connoître de sa volonté pour le temps present. S'il leur découvre donc quelque chose de l'avenir, c'est lors qu'ils ont quelque chose à faire pour s'y preparer. Ce fut par cette raison qu'il prédit à ses Disciples la descente prochaine du Saint esprit ; parce qu'il vouloit qu'ils l'attendissent ensemble à Jerusalem. Et comme il falloit encore que ce fût par ses ordres qu'ils entreprissent la predication de l'Evangile par toute la terre, il leur renouvelle encore cet ordre

sur le point qu'il étoit prêt de monter au ciel, & ce fut par là qu'il termina sa presence visible sur la terre.

IV. UNE seule vûë de JESUS-CHRIST montant aux cieux, a suffi aux Apôtres pour les persuader qu'il y étoit effectivement monté. Mais JESUS-CHRIST se montra plusieurs fois à eux depuis sa resurrection, pour leur en imprimer la foi. C'est qu'il est aisé de croire qu'un corps ressuscité est monté au ciel: mais il est bien plus difficile de se persuader qu'un mort crucifié & enseveli soit ressuscité. On pouvoit craindre aprés avoir vû une fois JESUS-CHRIST ressuscité, que ce ne fût une illusion des sens. Il falloit plusieurs apparitions pour en confirmer la créance, au moins à l'égard de ceux qui n'en sont persuadez que sur le témoignage des Apôtres. On auroit dit qu'ils s'étoient imaginé d'avoir vû JESUS-CHRIST, & que quelqu'un avoit pris plaisir à les tromper par quelque artifice. Mais toutes ces pensées ne peuvent avoir lieu à l'égard de l'Ascension, qui n'est que la derniere apparition de JESUS-CHRIST ressuscité, accompagnée de cette circonstance, qu'il s'éleva dans le ciel, & qui renferme ainsi la preuve de sa Resurrection & de son Ascension tout ensemble.

V. CETTE nuée qui borna la vûë de ses Apôtres, & qui leur cacha le corps de JESUS-CHRIST montant aux cieux, borne aussi la connoissance des hommes touchant le lieu où il est. Nous sçavons *qu'il est monté au ciel*, & même *au dessus de tous les cieux*, comme saint Paul le dit dans l'Epître aux Ephesiens. Mais quel est l'endroit qu'il a choisi ? Est-ce à l'orient, à l'occident, au midi, au septentrion? C'est ce que personne ne sçait. C'est une chose admirable combien Dieu a eu soin de cacher aux hommes ce qui ne servoit qu'à nourrir leur curiosité, & combien il a eu soin de leur imprimer par sa conduite sur eux l'éloignement où ils doivent être de s'appliquer aux recherches inutiles qui amusent leurs esprits. Et c'est ce qui nous devroit être un motif de renoncer volontairement dans nôtre propre conduite à tout ce qu'il nous est inutile de sçavoir ; de nous priver de mille nouvelles qui occupent nôtre esprit & remplissent nos entretiens. Il y a quelque chose dans l'ignorance qui humilie l'esprit, & qui lui apprend ce qu'il est. Les connoissances inutiles le privent de cet avantage, & lui causent ordinairement de la vanité & de l'enflure.

Ephes. 4.10.

VI. IL est assez difficile de marquer

la disposition humaine des Apôtres, quand ils eurent vû JESUS-CHRIST monter aux cieux, & le combat qu'ils pûrent éprouver de la nature, touchée de cette privation, & de la charité qui se réjoüissoit de ce que JESUS-CHRIST étoit allé prendre une pleine possession de sa gloire. Il est certain par le recit de saint Luc, qu'ils demeurerent quelques temps les yeux attachez au lieu où ils l'avoient perdu de vûë. Car c'est ce que marque le discours des Anges qui leur dirent : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? Ut quid statis aspicientes in cœlum ?* comme s'ils eussent attendu que JESUS-CHRIST en descendît de nouveau aprés y être monté. Ce fut une derniere marque de l'amour humain qu'ils avoient pour lui. Mais les Anges les firent passer de cet état à des sentimens de foi, en ne leur donnant plus lieu d'esperer d'autre retour visible de JESUS-CHRIST dans ce monde, que celui de son dernier avenement. Ainsi depuis ce temps-là ils n'espererent plus de le revoir sur la terre, & tout leur esprit se tourna à l'adorer dans le ciel, & à attendre ce dernier avenement. Ce doit être aussi la disposition & la devotion de tous les Chrétiens : & ils ne sçauroient s'occuper trop souvent de

Act. 1.11.

l'idée de Jesus-Christ glorieux assis à la droite de son Pere, & descendant de là pour juger les hommes; parce que cette idée les fait souvenir de l'obligation qu'ils ont de se mettre dans l'état où ils souhaitent d'être jugez, & de faire tout ce qu'ils voudroient avoir fait en ce temps là.

Act. 1. 12. VII. Etant retournez à Jerusalem de la montagne des Olives, ils y passerent dix jours en prieres, étant tous unis ensemble dans l'attente de la descente du Saint Esprit, avec une disposition generale de faire tout ce qu'il plairoit à Dieu de leur ordonner par cet Esprit. C'est la disposition où nous devons être à l'égard de toutes les vocations, & de tous les emplois. Avant que le Saint Esprit nous ait marqué nôtre partage, nous n'y devons avoir qu'une disposition generale, sans prevenir le choix de Dieu. Il y en eut quantité dans cette sainte assemblée, qui ne furent appliquez par l'esprit de Dieu, qu'à de petits ministeres, comme par exemple, à avoir soin de certaines choses temporelles: mais pourvû que ce soit le Saint Esprit qui nous y applique, nul ministere ne nous doit paroître petit. Le grand desordre des hommes est, que chacun aspire aux plus grands emplois, & ne se contente pas de ceux qui lui

ſont proportionnez, ou qui lui ſont deſtinez. Chacun veut aller en pleine mer, & conduire un grand vaiſſeau. Ainſi on ne voit que des naufrages : car la plûpart ne ſont propres qu'à mener une petite barque en côtoyant les bords.

VIII. Les principales diſpoſitions que les Diſciples employerent pour obtenir le don du Saint Eſprit, furent l'union & la priere. Ce ſont auſſi les principaux moyens dont nous devrions uſer pour attirer les lumieres de Dieu, & la conduite de ſon eſprit. Quand il s'agit, par exemple, d'obtenir de Dieu qu'il nous conduiſe par ſon eſprit dans quelque pas difficile, ſi l'on ne peut s'unir de corps à tous les Chrétiens, il faut s'y unir d'eſprit, comme ſaint Paul s'aſſembla en eſprit avec ceux de Corinthe pour le retabliſſement de l'inceſtueux. Il faut déraciner de ſon cœur les moindres racines de diviſion ; & dans cet eſprit de charité, il faut demander à Dieu la grace dont on a beſoin : car elle eſt particulierement promiſe à ce conſentement de cœurs. Les prieres de chacun conſiderées comme ſeparées de celles des autres, n'ont point la force de l'obtenir. Ainſi tout cœur diviſé des autres, tout cœur aigri contre quelqu'un des membres de l'Egliſe, tout

1. Cor. 5. 5.

cœur qui n'eſt pas diſpoſé à rendre juſtice aux autres, & à quitter les preventions qu'il peut avoir conçûës temerairement contr'eux, eſt hors d'état d'obtenir les lumieres de Dieu. S'il en reçoit, c'eſt pour le bien des autres, & non pas pour ſa propre ſanctification ; & le plus ſouvent il n'en reçoit ni pour ſoi, ni pour les autres.

IX. Il eſt remarquable que quoi que la deſcente du Saint Eſprit eût été promiſe aux Apôtres & aux Diſciples, ils ne laiſſerent pas de s'y preparer. Car Dieu ne ſepare point ſes graces des moyens qui y preparent, & il ne veut point qu'on y pretende que par l'uſage fidéle de ces moyens. Il y a même ordinairement une proportion contre la preparation & les graces auſquelles on ſe prepare : & les graces excellentes ſuppoſent des preparations excellentes. C'eſt pourquoi, comme il n'y eut jamais rien de plus grand dans l'ordre de la grace que celle que Dieu donna aux Diſciples le jour de la Pentecôte, il en faut conclure qu'il n'y eut jamais de preparations plus excellente que celle qu'ils pratiquerent en attendant le Saint Eſprit. Leur retraite eſt le modéle de toutes les retraites qui ſe ſont faites & qui ſe feront juſqu'à la fin du monde ;

&

& si l'on demande ce qu'il y faut faire, il suffit de répondre, qu'il faut y faire ce que les Apôtres firent dans leur retraite à Jerusalem pour y attendre le Saint Esprit ; qu'il faut s'y dépoüiller de toute inclination humaine, & se livrer à Dieu pour lui obéir dans tous les ministeres & toutes les vocations ausquelles il lui plaira de nous appliquer, sans en prévenir aucune par des desirs qui ayent l'amour propre pour principe, & sans en exclure aucune par des défiances qui naissent de l'esprit de pusillanimité.

SUR L'EVANGILE DU JOUR DE L'ASCENSION.

EVANGILE. *Marc* 16. 15.

En ce temps-là, JESUS apparut aux onze Disciples lorsqu'ils étoient à table. Il leur reprocha leur incredulité, & la dureté de leur cœur, de ce qu'ils n'avoient point crû ceux qui l'avoient vû ressuscité, & il leur dit : Allez par tout le monde ; prêchez l'Evangile à toutes les creatures. Celui qui croira & sera ba-

tifé, sera sauvé ; & celui qui ne croira point sera condamné. Et ces miracles accompagneront ceux qui auront cru : Ils chasseront les démons en mon nom ; Ils parleront de nouvelles langues ; Ils prendront les serpens *avec la main*, & s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera point de mal : ils imposeront les mains sur les malades, & les malades seront gueris. Le Seigneur JESUS aprés leur avoir ainsi parlé, fut élevé dans le ciel, où il est assis à la droite de Dieu. Et eux étant partis, prêcherent par tout, le Seigneur cooperant avec eux, & confirmant sa parole par les miracles qui l'accompagnoient.

EXPLICATION.

I. SAINT MARC dans son Evangile joint la mission des Apôtres pour prêcher l'Evangile dans toute la terre, à l'Ascension de JESUS-CHRIST, quoi qu'il se soit peut-être passé quelque chose entre deux ; parce que cette mission a été l'œuvre principale que JESUS-CHRIST devoit faire avant que de monter aux cieux. Jamais il n'y eut de commandement plus étrange, ni d'entreprise plus extraordinaire & plus hors d'apparence que celle-là. JESUS-CHRIST commande à douze pêcheurs, pauvres, ignorans, sans talens, dépourvûs de tout secours humain, d'aller reformer non un village, non les gens de leur connoissance, ce qui auroit été beaucoup ; non les

Juifs, non un royaume, mais toute la terre ; d'y changer & les opinions & les actions ; d'apprendre aux hommes à détester ce qu'ils avoient adoré, & à haïr tout ce qu'ils avoient aimé. Il leur ordonne de combattre également & l'esprit & le cœur des hommes, leurs anciennes préventions, & leurs passions presentes, & cela sans aucuns secours & sans aucuns moyens humains de s'insinuer dans leurs esprits.

Ainsi il n'y eut jamais sans doute rien de si extraordinaire que ce commandement : mais aussi d'autre côté il n'y eut jamais de commandement fait par une autorité si capable de persuader & de fortifier ceux à qui il étoit fait. C'étoit Jesus-Christ ressuscité qui le faisoit. C'étoit Jesus-Christ prêt de monter aux cieux à la vûë de ses Apôtres. C'étoit Jesus-Christ promettant d'appuyer par son secours ce qu'ils feroient dans l'execution de ses ordres. *Assurez-vous*, leur dit-il, *que je serai avec vous jusqu'à la fin du monde.* Qui n'auroit entrepris toutes choses aprés une telle assurance ? Les Apôtres s'y porterent donc avec une confiance surprenante. Ils formerent cette entreprise folle au sens humain ; mais dont la folie apparente est une preuve

Mat. 28. 20.

convaincante de la certitude de l'ordre qu'ils en avoient reçû de JESUS-CHRIST ressuscité, & prêt de monter au cieux. Ainsi plus elle est folle, plus elle est sage: & la preuve qu'elle contient de la resurrection de JESUS-CHRIST, qui est le fondement de nôtre Religion, en est plus certaine & plus convaincante. Car il ne falloit rien moins que la vûë de JESUS-CHRIST ressuscité & montant aux cieux, pour donner aux Apôtres la confiance d'entreprendre cet ouvrage.

II. IL y en a qui pourroient croire que la foi étoit bien aisée aux Apôtres, puis qu'ils avoient vû de leurs yeux JESUS-CHRIST ressuscité & montant au ciel. Mais on peut dire avec verité, que nous n'avons pas de moindres secours & de moindres preuves qu'eux, quoi que nous n'ayons pas vû ce qu'ils ont vû. Ce qui les pouvoit décourager, qui est l'infinie disproportion de l'entreprise qu'on leur ordonnoit avec les forces d'hommes tels qu'ils se pouvoient connoître, est devenu le fondement & l'affermissement de nôtre foi. Cette entreprise inouie, & sans aucune esperance humaine de succés, est executée, & accomplie. Nous voyons l'Eglise édifiée, le paganisme détruit, la verité reçûë non par un petit nombre de

personnes, mais par des peuples & des empires. Nous voyons les effets prodigieux de cet ordre donné aux Apôtres par JESUS-CHRIST ressuscité; & rien ne pourroit être plus contraire à la raison, aprés l'accomplissement d'une chose si inesperée, que de douter que ce ne soit l'effet de la Resurrection & de l'Ascension de JESUS-CHRIST. Ainsi autant que nous voyons d'Eglises chrétiennes, autant les personnes vraiement raisonnables ont-ils de convictions de la Resurrection & de l'Ascension de JESUS-CHRIST. La Resurrection de JESUS-CHRIST & son Ascension servoient aux Apôtres de fondement solide pour ne douter point de réüssir dans l'execution de cet ordre : & le succés de leur prédication est un fondement non moins inébranlable pour affermir les Chrétiens de tous les siecles dans la foi, & de la Resurrection de JESUS-CHRIST & de son Ascension.

III. JESUS-CHRIST pour l'execution de son œuvre, qui étoit la conversion des peuples à sa Religion, avoit besoin que ses Apôtres fussent fortement persuadez des veritez ausquelles ils devoient rendre témoignage par leur mort. Or il auroit été impossible qu'ils l'eussent

été, s'il ne fût rien arrivé de ce qu'il leur avoit prédit devoir arriver dans la conversion des peuples. Car comment les Apôtres auroient-ils pû croire en celui qui leur auroit prédit que ceux qui croiroient en lui parleroient des langues nouvelles ; qu'ils gueriroient les malades ; qu'ils chasseroient les demons, s'ils n'eussent vû aucun effet de cette prédiction & de cette promesse ? Comment auroient-ils osé écrire une telle fausseté, & l'écrire pour les nouveaux Chrétiens qui auroient pû les démentir ? Il est donc certain que ces miracles sont arrivez, puisque les Apôtres ont osé dire que Jesus-Christ le leur avoit prédit, ils ont continué de croire en lui, & qu'ils l'on écrit. Ainsi ces miracles étoient pour les Apôtres une preuve perpetuelle de la resurrection de Jesus-Christ. Et ce que les Apôtres en ont écrit, est une preuve à toute l'Eglise, qu'ils n'ont pû être trompez, & qu'ils nous ont rendu un témoignage très-certain, en nous assurant qu'ils avoient vû Jesus-Christ ressuscité & montant aux cieux. Dieu dispense d'une maniere admirable les preuves de ses veritez, & il n'y a que ceux qui ne prennent pas la peine de les considerer, qui puissent s'empêcher de s'écrier : *Les*

Ps. 92. 5.

veritez que vous nous annoncez sont infiniment croyables : TESTIMONIA *tua credibilia facta sunt nimis.* Les Apôtres convertissoient les peuples par la vûë de ces merveilles : mais ils confirmoient en même temps toute l'Eglise dans la foi de la veritable Religion par ces miracles. Car ils n'auroient jamais osé écrire ces choses, si elles n'eussent été confirmées par le témoignage de tous les premiers Chrétiens ; & il n'y auroit même point eu de Chrétiens s'ils eussent pû convaincre les Apôtres d'un mensonge si grossier, & si personne n'avoit parlé diverses langues, n'avoit chassé les démons, ni gueri les malades. Donc ces merveilles sont effectivement arrivées. Donc J.C. est ressuscité, Donc la Religion chrétienne est veritable. Remercions Dieu de la bonté qu'il a euë d'environner la veritable Religion de tant de preuves, qu'il n'y a que les aveugles volontaires qui puissent ne les pas voir.

IV. IL est remarquables que ces signes & ces effets miraculeux n'étoient point particuliers aux Apôtres, mais qu'ils leur étoient communs avec ceux qui recevoient leur prédication : *Ces miracles*, dit JESUS-CHRIST, *accompagneront ceux qui auront crû.* Dieu faisoit part de ces dons miraculeux à toutes les nouvelles

Marc. 16.17.

Egliſes. Ainſi les nouveaux fidéles ne les croyoient pas ſeulement ſur le rapport d'autrui : & l'on ne peut point dire qu'on ait abuſé de leur credulité pour les en perſuader. C'étoient les nouveaux fidéles eux-mêmes qui parloient des langues nouvelles; qui gueriſſoient les malades ; qui predisoient les choſes futures ; qui chaſſoient les demons : & toutes les Egliſes que les Apôtres établiſſoient en tant de lieux differens , avoient toutes quelque participation de ces dons. Or perſonne ne peut ignorer s'il parle ces langues nouvelles; de ſorte que ces nouvelles Egliſes avoient une preuve ſenſible de la verité de la Religion qu'elles embraſſoient. Mais cette preuve n'eſt pas ſeulement pour ces premieres Egliſes , elle eſt auſſi pour nous. Car il eſt impoſſible que ces peuples ſe fuſſent convertis , s'ils n'euſſent été ſpectateurs de ces merveilles que les Apôtres leur avoient ſi ſolennellement promiſes. Ils ne pouvoient s'y tromper ; c'étoit en eux & par eux qu'elles s'operoient. Ils les ont donc vûës , & une infinité d'eux ſont morts pour les atteſter. Rien n'eſt donc plus conſtant que ces dons miraculeux. Jamais les Apôtres n'auroient crû en JESUS-CHRIST, s'il les avoit trompez daus cette promeſſe. Jamais les Apô-

tres ne l'eussent osé écrire, s'il eût été possible de les convaincre d'imposture. Jamais les peuples n'auroient crû en eux, & jamais ils n'auroient donné leur vie pour rendre témoignage à une Religion dont il leur auroit été si facile de reconnoître la fausseté.

V. MAIS pourquoi Dieu n'a-t-il pas continué ces dons miraculeux pour servir de preuves continuelles & subsistantes à la veritable Religion? C'est le secret de sa sagesse que le monde ne sçauroit comprendre. Il voudroit que Dieu convainquît l'incredulité des hommes par des preuves si sensibles, que leur esprit n'y pût rien opposer quand il le voudroit. Mais ils ne considerent pas que si Dieu avoit choisi cette conduite, il auroit pris une voye de raison, & non pas de foi. Le cœur n'auroit point eu de part dans la conviction de l'esprit. Les humbles n'auroient point été distinguez des superbes, & les cœurs purs & droits, des cœurs corrompus & dereglez. Il s'est donc contenté de donner aux hommes une certaine mesure de preuves, qui suffit aux cœurs non corrompus pour les persuader pleinement, & il n'a pas voulu qu'elles fussent telles qu'un cœur presomptueux & déreglé ne se pût mettre au dessus de

ces preuves, & ne pût engager l'esprit en des voyes d'erreur & d'égarement. Ce n'est pas que les preuves ne soient en soi tres certaines & tres convainquantes : mais il faut s'y appliquer de bonne foi. La rectitude & la pureté du cœur donnent cette application. La corruption du cœur l'ôte & la bannit. Ces esprits dereglez par la malice de leur cœur, ou ne s'appliquent pas aux preuves de la Religion, & ils la laissent pour telle qu'elle est en se livrant aux choses sensibles ; ou s'ils s'y appliquent, c'est avec un desir malin de la contredire, & un éloignement secret de la verité. Ainsi ils réüssissent d'ordinaire à trouver des pretextes d'incredulité : ils cherchent des tenebres, & ils y demeurent.

VI. Apre's la promesse de ces signes miraculeux, & cet ordre d'annoncer l'Evangile par toute la terre, saint Marc rapporte l'Ascension de Jesus-Christ à la vûë de ses Apôtres. Ils le suivirent des yeux montant au ciel, & nous l'y devons suivre par desirs, & nous élever par la foi jusqu'à ce trône où il est assis à la droite de son Pere. C'est ce que font tous les Chrêtiens qui participent à la grace de ce mistere. *Heureux l'homme*, dit le Psalmiste, *dont vous êtes le secours : car*

il diſpoſe des degrez dans ſon cœur pour s'élever à vous dans cette vallée de larmes : B E A T U S *homo cujus eſt auxilium abs te : aſcenſiones in corde ſuo diſpoſuit in valle lacrymarum.* Il faut honorer l'Aſcenſion du Fils de Dieu par ces aſcenſions du cœur ; & c'eſt par ce miſtere que l'on en obtient la grace. Qui ne s'éleve point au deſſus des ſens & des choſes viſibles, n'honore point l'Aſcenſion de JESUS-CHRIST. J E S U S-C H R I S T n'eſt point monté au ciel à ſon égard, ſelon ſaint Bernard. Demandons-lui la grace qu'il nous attire aprés lui, qu'il nous faſſe monter tous les jours à quelque degré de vertu qui nous approche de lui, en nous ſeparant de la vie des ſens & de la nature.

SUR L'EPÎTRE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

EPÎTRE. I. *Pierre* 4. 7.

MES trés-chers *Freres* : Soyez temperans, & vigilans à prier. Mais avant tout, ayez une ardente charité les uns pour les autres ; car la charité couvre beaucoup de pechez. Exercez entre vous l'hospitalité sans murmure. Employez les dons *de Dieu* pour vous entr'aider les uns les autres, selon qu'il lui a plû vous les départir comme étant fidéles dispensateurs des differentes graces de Dieu. Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche : si quelqu'un sert dans quelque *saint* ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu donne ; afin qu'en tout ce que vous faites Dieu soit glorifié par JESUS-CHRIST [auquel appartient la gloire & l'empire dans les siecles des siecles. *Amen.*]

EXPLICATION.

I. L'APÔTRE saint Pierre nous recommande la temperance & la vigilance dans la priere, non seulement parce que

ces deux vertus sont essentielles à la vie chrétienne ; mais parce que l'une est necessaire à l'autre : car pour être vigilant & recueilli dans les prieres , il faut de necessité être temperant selon toute l'étenduë de cette vertu. Non seulement il faut garder une exacte moderation à l'égard du boire & du manger, en pratiquant ce que JESUS-CHRIST dit, *qu'il ne faut pas laisser appesantir son cœur par l'abondance des viandes & par l'ivrognerie.* Luc. 21.34. Mais il faut user de la même retenuë dans l'usage de toutes les choses du monde. Rien n'est plus contraire à l'esprit de priere que les grands divertissemens , les grandes agitations , les grandes affaires qui appliquent l'ame fortement. L'esprit se colant aux objets on ne sçauroit ensuite l'en retirer, ni le retrouver quand il s'agit de loüer Dieu. L'imagination devient vagabonde, & l'esprit courant aprés les objets qui se presentent, ne sçauroit s'appliquer à Dieu , ni veiller sur soi-même. C'est pourquoi il n'y a point de precepte plus generalement recommandé par tous les Saints , que celui d'éviter l'épanchement & la dissipation de l'esprit. Mais c'est ce qui ne peut se faire que par une temperance generale qui nous fasse renoncer à la joüissance de tous les plaisirs,

non necessaires, & nous porte à nous moderer dans ceux-mêmes qu'on peut appeller necessaires, en n'y livrant pas nôtre esprit & nôtre cœur.

II. Il y a une espece de cercle dans la production des vertus, qui les rendroit impossibles si elles ne dépendoient que de nous. Pour vacquer à la priere, il faut être temperant; pour obtenir la temperance il faut prier. Comment donc peut-on avoir l'une & l'autre, quand on ne les a pas? Mais Dieu qui est auteur de toutes les vertus, sçait bien allier cette espece de contrarieté. Il commence cet édifice spirituel par quelle vertu il veut. Il les augmente ensuite l'une par l'autre. Il fait, par exemple, d'abord pratiquer la temperance, & par cette temperance il produit la vigilance dans la priere. Il faut prier ensuite avec plus d'ardeur, & il augmente par là la temperance. La temperance sert à la priere par voye de merite, & parce qu'elle en retranche les empêchemens; & la priere sert à la temperance par voye d'impetration; & l'on peut dire même, par le retranchement des obstacles qui la troublent. Un homme bien appliqué à Dieu est beaucoup moins touché des objets sensibles. Il y a toûjours dans chacun une vertu qui est le

principe des autres. Mais c'est Dieu qui les choisit ; & il peut commencer, comme on vient de dire, la sanctification des ames par où il veut. Il y a de même dans les chutes certains vices par où l'ame commence à déchoir ; mais il n'y en a point qui ne puisse être le principe de ses chutes, lors que par un jugement secret Dieu laisse aller les ames à leur propre corruption. Un homme priera plus lâchement, parce qu'il se sera appliqué par intemperance à quelque objet qui le distrait ; & un autre sera plus intemperant, parce qu'il aura été plus negligent dans la priere. Ainsi nous devons craindre tous les vices, non seulement à cause de ce qu'ils renferment en eux-mêmes de malignité, mais parce qu'ils peuvent tous être le premier anneau de nôtre perte : & nous devons pratiquer les vertus avec d'autant plus de soin, que Dieu peut faire de chacune le fondement de nôtre salut, & s'en servir pour empêcher nôtre chute, en nous preservant des pechez, qui bien qu'ils ne soient pas tout mortels, peuvent tous conduire nôtre ame au peché mortel, en éloignant la grace de Dieu, en augmentant les tenebres de l'ame, & en diminuant les forces qu'elle avoit pour resister aux tentations.

III. *Mais avant tout, ayez une charité perseverante les uns pour les autres.* v. 8.

L'APÔTRE saint Pierre nous apprend par ces paroles, que le moyen le plus general & le plus efficace pour empêcher l'affoiblissement des vertus, est la pratique continuelle de la charité du prochain; parce que cette vertu couvrant les pechez, elle empêche par consequent que ces pechez ne nous nuisent, & qu'ils ne servent à Dieu de sujet de s'éloigner de nous. Ainsi la plus grande marque de la charité de Dieu pour une ame, & d'un regard favorable pour elle, est lors qu'on voit qu'il la remplit de charité envers le prochain. Il lui peut laisser avec cela quantité de défauts, afin de l'humilier; mais ceux qui la jugent imparfaite à cause de ces défauts, en jugent souvent temerairement, parce que ces défauts ne subsistent pas devant Dieu, étant continuellement effacez par la charité que Dieu lui fait pratiquer. Cela fait voir qu'on juge souvent trés-mal du degré de vertu & de perfection des ames. On ne se fonde pour les croire plus ou moins parfaites, que sur ce qu'elles ont plus ou moins de défauts, & qu'elle font plus ou moins de fautes. Cependant cette regle est im-

certaine & souvent tres-fausse. Peu de défauts subsistans empêchent beaucoup la perfection : beaucoup de défauts qui ne subsistent pas, & qui sont effacez par la charité, ne l'empêchent pas.

IV. Il est même trés-difficile de juger de la mesure de la charité : car cette charité ne consiste pas toûjours en œuvres exterieures qui ne peuvent pas être continuelles ; elle consiste dans la pureté du cœur, & dans la disposition de faire pour le prochain tout ce qui est en nôtre puissance dans la vûë unique de Dieu. Or il n'y a que Dieu qui soit juge de la sincerité de cette disposition. Ce qui nous en peut donner quelque assurance, est de ne souffrir dans nôtre cœur aucune malignité contre nos freres ; de former souvent des desirs de les servir & d'en chercher les occasions ; & quand elles se presentent, de les embrasser avec joye ; d'éviter une infinité de choses de peur de les choquer; de preferer leurs interêts aux nôtres ; & d'avoir une veritable douleur de ce qui fait tort à leur salut.

V. *Exercez en vous l'hospitalité sans murmure.* v. 9.

La cause des murmures où l'on tombe dans l'exercice de la charité, est que l'on regarde ces œuvres comme des bien-

faits & des graces que l'on fait aux hommes, & non comme des graces & des bienfaits qu'on reçoit de Dieu. Ainsi on exige des hommes de grandes reconnoissances & de grands égards, comme des recompenses du bien qu'on leur fait ; & si l'on ne les trouve pas en eux, on en murmure & l'on s'en offense. On veut qu'ils soient raisonnables & moderez ; qu'ils ne soient point pressans ni importuns : & quand on ne trouve pas en eux toutes ces qualitez qui conviennent à ceux qui reçoivent la charité, ou l'on cesse de la faire, ou l'on la fait avec chagrin. Mais si l'on regardoit ces œuvres de charité d'une autre maniere, on agiroit avec une disposition bien differente. Cette maniere est celle qui est marquée par ces paroles : *Que chacun de vous rende service aux autres, selon le don qu'il en a reçû, comme étant de fidéles dispensateurs des differentes graces de Dieu.* Elles nous apprennent que ces biens que nous employons en charitez ne sont pas à nous, non plus que la volonté de les employer pour le prochain.

v.10.

Et ces biens, & encore plus cette volonté, sont non seulement des dons de Dieu, mais des dons tels, qu'étant employez dans l'exercice de la charité, saint

Paul les appelle des dons ineffables : car c'est de ces sortes de graces dont il dit en un endroit : *Dieu soit loué de son ineffable don.* 2.Cor. 9. 15.

Quiconque pratique donc la charité, reçoit infiniment plus de Dieu qu'il ne donne au prochain. Il ne donne que des biens temporels, des biens qui ne sont point à lui, & qu'il n'a reçûs que pour les donner. Il ne fait que rendre proprement ce qu'il doit. Mais il reçoit de Dieu un present inestimable que Dieu ne lui devoit point ; un present qui de soi-même est éternel, dont il peut joüir à jamais. Dieu lui fait l'honneur de l'associer aux soins charitables qu'il a de ses creatures, & de le rendre l'instrument de sa providence envers elles. Il lui met entre les mains le rachat de ses pechez, & le prix de son royaume. Qui ne voit que les murmures dans lesquels on tombe en pratiquant la charité, ne viennent que de ce qu'on n'est pas assez penetré de ces veritez ? Car si on en étoit touché comme on le devroit, on regarderoit les pauvres comme les occasions qui nous ont attiré les graces de Dieu. On croiroit leur avoir une extrême obligation. Ainsi bien loin de pratiquer durement la charité envers eux, on la pratiqueroit avec humilité,

avec reconnoissance, & avec amour.

V I. *Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche.* v. 11.

COMMENT aurions-nous droit de regarder nos œuvres de charité comme étant à nous, puisque nous ne devons pas regarder de la sorte, mêmes nos pa-
„ roles ; & que tout ce qu'il y a de verita-
„ ble & de juste dans ce que nous disons
„ au prochain, est une grace de Dieu,
„ comme les Conciles même l'ont défini :
Quidquid autem habemus justitiæ & veritatis, ex illo fonte est quem debemus sitire in hoc eremo. Ainsi lors que nous parlons au prochain, tout ce que nous lui disons de vrai & de juste appartient à Dieu, & il ne nous est pas permis de lui parler d'une autre maniere ; parce que nous ne lui devons jamais parler que veritablement & justement. Et c'est ce qui nous doit donner une extrême vigilance pour rendre nos discours dignes de Dieu, & pour n'y mêler rien qui ne convienne à celui au nom duquel nous parlons. *Si quelqu'un parle, que ce soit comme Dieu parlant par sa bouche.*

Conc. A-raus.

V I I. POUR pratiquer ce devoir important, il ne faut pas seulement que tout ce que nous disons au prochain soit veritable ; mais que nous le disions aussi par

le mouvement de Dieu & par l'impression de son esprit, qui nous doit faire discerner quand il est temps de parler, & quand la charité nous y oblige. Il faut que nous évitions tout ce qui pourroit détruire l'effet de nos discours par l'image des passions qu'on y mêleroit. Car les discours ne representent pas seulement les choses que l'on conçoit, mais aussi les manieres dont on les conçoit. Si donc nos pensées sont accompagnées de quelques mouvemens humains, & si elles ne partent pas d'un bon tresor ; c'est-à-dire d'un cœur droit, simple, desinteressé, & rempli de charité, on porte l'image de ses passions dans l'esprit des autres, & l'on détruit par-là l'efficace de la verité. Les discours de Dieu doivent être saints en toutes manieres ; & c'est les deshonorer que d'y mêler quelque chose qui ne porte pas ce caractere de sainteté.

VIII. *Si quelqu'un sert dans quelque ministere, qu'il y serve comme n'agissant que par la vertu que Dieu donne.* v. 11.

CE n'est pas seulement dans nos discours qu'il faut essayer de ne rien mêler qui ne ressente leur origine & leur régle qui est Dieu même ; c'est aussi dans tous les services que l'on rend au prochain, où l'on doit croire que tout ce qu'il y a de

bon, soit dans la volonté, soit dans l'execution, vient de Dieu, *qui nous donne & la volonté & le pouvoir.* Ainsi nous devons toûjours nous considerer à l'égard du bien, comme de purs instrumens qui ne peuvent rien faire d'eux-mêmes, s'ils ne sont appliquez & remuez de Dieu. Toute nôtre activité propre ne peut être que mauvaise ; parce que les mouvemens que nous avons de nous-mêmes, sont toûjours excitez par des passions qui ont l'amour propre pour principe. Nous devons regarder bien diversement celles de nos œuvres qui viennent de Dieu, & celles qui viennent de nous. Celles qui viennent de Dieu sont bonnes : mais nous devons croire que Dieu en est tellement la cause principale, que nous n'en sommes que comme les instrumens. C'est lui qui les a créés en nous : *Creati in operibus bonis.* Mais celles qui sont purement de nous ne peuvent être que mauvaises, parce que ce sont des productions de nôtre amour propre, des vûës interessées, des chagrins, des coleres, des empressemens.

Phi-lip. 2. 13.

Eph. 2. 10.

IX. En considerant de cette sorte nos actions de charité, on glorifiera Dieu en toutes choses, & à l'égard de nous & à l'égard des autres. On le glorifiera dans

les graces que nous avons reçûës de lui, en reconnoissant qu'il en est auteur, & que tout ce qu'il y a de bon dans ces œuvres de charité, vient de lui. Nous le glorifierons dans les défauts mêmes de ces œuvres, en reconnoissant qu'il n'y a que cela qui nous y puisse appartenir : & nous porterons tous ceux envers qui nous les pratiquerons, à glorifier Dieu, parce qu'en retranchant les mouvemens humains que nous y mêlons, il n'y aura plus rien qui ne les édifie, & qui ne leur fasse reconnoître l'excellence de la loi chrétienne, qui porte les hommes à agir d'une maniere si charitable.

Il est vrai que ceux envers qui l'on pratique la charité, sont souvent ingrats & peu touchez des services qu'on leur rend Mais si nous nous faisõs justice, nous trouverons souvent aussi que c'est nous qui détruisons leur gratitude par les mauvaises manieres que nous mêlons dans nos bonnes œuvres. Ainsi nous anéantissons nous-mêmes la principale partie de nôtre charité, qui est la spirituelle. Car, au lieu que le principal effet des œuvres de charité devroit être de porter ceux à qui on les fait, de louer Dieu, on les porte souvent au contraire à murmurer ; & l'on étouffe ainsi l'onction & l'édification de

ces œuvres, qui en est la principale partie, & ce qu'on y doit principalement avoir en vûë.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

EVANGILE. *Jean* 15. 26.

En ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples : Lors que le Consolateur, cet Esprit de verité qui procede du Pere, que je vous envoyerai de la part de mon Pere, sera venu, il rendra témoignage de moi, & vous en rendrez aussi témoignage ; parce que vous êtes dés le commencement avec moi. Je vous ai dit ces choses pour vous preserver des scandales & des chutes. Ils vous chasseront de *leurs* synagogues ; & le temps va venir, que quiconque vous fera mourir, croira faire un sacrifice à Dieu. Ils vous traiteront de la sorte, parce qu'ils ne connoissent ni *mon* Pere ni moi. Or je vous dis ces choses, afin que lors que ce temps-là sera venu, vous vous souveniez que je vous les ai dites.

EXPLI-

EXPLICATION.

I. JESUS-CHRIST promet à ses Disciples le Saint Esprit, & l'appelle en cet endroit *l'Esprit de verité*, pour nous donner lieu de le discerner de l'esprit du monde qui est un esprit de fausseté. C'est la marque la plus claire que nous ayons pour reconnoître le vrai principe de nos actions & de nos pensées. Et c'est pourquoi saint Bernard n'en donne point d'autre pour discerner si les pensées qui passent dans nôtre esprit, ont Dieu ou le demon pour auteur. Il veut que nous attribuyons à Dieu toutes les pensées veritables, & au demon toutes les fausses pensées : & l'on ne doit pas juger autrement de nos œuvres. Car toutes celles qui sont faites selon une lumiere veritable, dans l'intention & dans le choix de l'action, doivent être attribuées à Dieu, puis que ce sont des œuvres de lumiere ; & celles qui sont faites en suivant de fausses lueurs, doivent être attribuées au demon, puisque ce sont des œuvres de tenebres. C'est l'origine de ces expressions de l'Ecriture : *Faire la verité*, *marcher dans la verité*, qui ne signifient autre chose que se conduire selon la verité. Mais il faut bien remarquer qu'il se

De div. 23.

Joan. 5. 23. 2. Joan. 4. & 3. Joan. 3

fait quelquefois un certain mélange dans nos pensées mêmes, & que le diable a l'adresse de mêler quelquefois de fausses intentions & de fausses lumieres qui viennent de lui, parmi les veritables qui viennent de Dieu. On voit un pauvre dans une grande & réelle necessité; on est en état de l'assister; & l'on conclut qu'on le doit faire. Voilà une pensée qu'on doit attribuër au Saint Esprit, parce qu'elle n'a rien que de veritable. Le diable qui la découvre dans nôtre esprit, nous montre en même-temps, qu'en pratiquant cette aumône nous passerons pour charitables; & il nous représente cette reputation comme un bien que nous devons desirer. C'est une lumiere fausse: car il est faux que cette réputation soit un bien qui doive être desiré. Cependant ces deux lumieres, l'une veritable, l'autre fausse, nous portent à la même action; & quand nous la faisons, il est incertain quelle est celle qui nous y détermine.

II. QUAND on s'apperçoit de ce mélange de vrayes & de fausses lumieres dans son cœur, faut-il omettre de suivre les veritables, dans la crainte de suivre les fausses? Non. Il faut se contenter de renoncer à ces vûës fausses, à moins que cette même action ne se puisse faire en for-

te que nous y évitions entierement le danger de ſuivre les fauſſes. Mais quand on ne s'en apperçoit pas, il eſt plus difficile de diſcerner le veritable principe de nos actions. Car ſouvent c'eſt la vanité qui nous porte à ces œuvres, lorſque nous nous imaginons de les faire pour la verité : & c'en eſt une grande preuve quand nous ſommes froids & ſans mouvement, lorſqu'il n'y a que la verité qui nous pouſſe, & que nous ſommes pleins d'ardeur quand il s'y mêle de la vanité ; quand nous n'avons aucune inclination aux œuvres qui n'ont que Dieu pour témoin, & que nous en avons beaucoup pour celles dont les hommes ſont ſpectateurs.

Cependant cela n'eſt pas univerſel, & il peut arriver que la charité ſe ſerve utilement du ſecours même de ſes ennemis, qui ſont la vanité & la crainte de déplaire aux hommes. Toutes les regles les plus auſteres ont puni par certaines confuſions humaines les actions qui bleſſoient la regularité; afin que la crainte de cette confuſion aidât les Religieux à être plus exacts. Et ce n'eſt point une mauvaiſe pratique quand on veut ſérieuſement ſe donner à Dieu, que de s'attacher à lui être fidéle en faiſant des démarches qui nous expoſeroient à la moquerie du mon-

de si nous y manquions. C'est au contraire un sentiment tres digne d'une ame chrétienne, que de vouloir bien être l'objet du mépris de toute la terre, si elle vient à manquer de fidelité pour Dieu en retournant en arriere. Quand on ne se sert donc de ces vûës des jugemens des hommes qu'en cette maniere, ce ne sont point ces vûës qui nous conduisent & qui sont le principe de nos actions. C'est la charité & la verité qui s'en servent pour diminuer l'effort des tentations.

III. Enfin la verité est tellement le propre caractere du Saint Esprit, qu'il n'y a rien qui marque plus sensiblement sa presence dans les ames qu'un certain goût pour la verité qui les porte à s'y rendre si-tôt qu'on la leur propose, suivant cette maxime de l'Evangile : *Celui qui est de Dieu entend la parole de Dieu.* Ce goût leur fait discerner & suivre la verité en toutes choses ; il les éloigne de toute duplicité, de tout déguisement, de tout artifice dans leurs paroles & dans leurs actions. Les gens du monde qui sont animez d'un autre esprit, ont de coutume au contraire de cacher leurs veritables sentimens, comme dit saint Gregoire, & d'user d'une infinité de détours & de finesses pour arriver où ils pretendent.

Joan. 8.47.

Ils méprisent même ceux qui agissent simplement, comme des gens sans adresse : mais ils ne prennent pas garde qu'ils sont eux-mêmes les dupes du diable, qui se joüe d'eux en les engageant dans ces conduites artificieuses, au lieu qu'il est lui-même le joüet de ceux qui marchent dans la droiture & dans la verité.

IV. Jesus-Christ dit que quand le Saint Esprit sera venu, il rendra témoignage de lui, & que ses Apôtres en rendront aussi témoignage. Et par-là il nous apprend que les veritez de la foi doivent être autorisées par deux témoignages. L'un exterieur, qui est celui des Apôtres. L'autre interieur, qui est celui du Saint Esprit. Il n'a point voulu dans la voye ordinaire que la foi fût reçûë par la seule inspiration du Saint Esprit; il l'a attachée au témoignage des Apôtres. Tout ce que les Apôtres n'ont point enseigné, n'appartient point à la foi; & ce sont eux & leurs successeurs qui jugent du sens des Ecritures. C'est cette precaution de la Sagesse divine, qui preserve la foi des chrétiens de toute illusion. Car combien auroit-on pû y en faire glisser, s'il suffisoit pour faire recevoir quelque dogme comme de foi, de prétendre qu'on l'auroit appris par inspiration ? Chacun vou-

droit que sa pensée fut reçûë comme inspirée par le Saint Esprit ; & par-là voilà les Chrêtiens aux mains, sans qu'on pût discerner qui auroit raison, ou qui auroit tort. JESUS-CHRIST n'a point voulu laisser sa doctrine dans cette obscurité & dans cette confusion. Il exige l'union du témoignage du Saint-Esprit & de celui des Apôtres. *Il rendra*, dit-il, *témoignage de moi ; & vous en rendrez aussi témoignage.* Il faut donc l'un & l'autre ; & l'un sans l'autre ne suffiroit pas : ou plûtôt ces deux témoignages sont inséparables. Car le Saint Esprit n'autorise que ce qui a été annoncé par les Apôtres ; & les Apôtres n'ont annoncé que ce qui a été autorisé par le Saint Esprit.

Joan. 15. 26. 27.

V. LE SAINT ESPRIT joint en deux manieres son témoignage à celui des Prédicateurs de l'Evangile. Premierement, en répandant son onction dans leurs cœurs, & ensuite sur leurs paroles ; ce qui les rend capables de toucher ceux qui les entendent. Secondement, en agissant immédiatement sur les cœurs des auditeurs, & en leur inspirant l'amour des veritez qu'on leur propose. La seconde maniere est absolument nécessaire pour le succés de l'Evangile. Car c'est inutilement que la parole du Prédicateur frape les

oreilles du corps, si l'esprit de Dieu n'ouvre celles du cœur. Mais il est fort rare aussi qu'elle soit séparée de la premiere, & que l'esprit de Dieu agisse sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi auparavant sur celui des Prédicateurs. Et c'est la cause la plus ordinaire du peu d'efficace de la parole de ceux qui, comme dit saint Gregoire de Nazianze, parlent des choses spirituelles sans l'esprit de Dieu.

On prêche les mêmes veritez qu'autrefois : mais on ne les prêche pas avec le même succés & le même fruit ; parce que ceux qui les prêchent ne sont pas si remplis de l'esprit de Dieu, & que leurs discours sont plus vuides de son onction. Or, comme l'on vient de dire, l'esprit de Dieu agit rarement sur le cœur des auditeurs, sans avoir agi premierement sur le cœur de celui qui annonce les veritez de l'Evangile. Et c'est ce qui doit porter toutes les personnes qui sont soigneuses de ménager ce qui leur peut attirer les graces de Dieu, à préferer toûjours les sermons & les livres de ceux en qui l'on voit plus de marques de l'esprit de Dieu. Car il faut, autant que l'on peut, se mettre dans le cours le plus commun de la grace. Or la conduite ordinaire de Dieu est de toucher les ames par ceux qui sont

eux-mêmes touchez & animez du Saint Esprit. Ce sont donc ceux qu'il faut écouter. Et au contraire, il n'y a gueres de lieu d'esperer de tirer du fruit des discours de ceux en qui il ne paroît que des marques de l'esprit de l'homme. Car c'est vouloir que Dieu suive à nôtre égard une conduite extraordinaire ; ce qui est une espece de tentation de Dieu.

VI. Ce n'est pas qu'il ne faille écouter avec respect tous ceux qui nous parlent de la part de Dieu : car il ne faut faire ce discernement entre les Predicateurs, que lors qu'il est absolument indifferent d'entendre plûtôt l'un que l'autre. Mais lors que quelque devoir nous attache plûtôt à l'un qu'à l'autre, la fidélité à pratiquer ce devoir supplée au défaut d'onction du Predicateur, & peut rendre sa parole plus efficace sur nous, que celle de ceux en qui il en paroît davantage. Outre qu'il ne faut pas mettre cette onction dans une maniere plus effective de prononcer ce que l'on dit, mais dans l'impression que tout ce qu'on peut sçavoir du Predicateur, & tout ce qu'on en voit, forme dans l'esprit de ceux qui l'écoutent, en donnant lieu de juger que c'est un homme qui croit & qui fait ce qu'il dit, & que ses discours sont des

effusions de son cœur. Quand un Predicateur a donné cette idée de lui, de quelle maniere qu'il prononce, il fera toûjours beaucoup plus de fruit que d'autres plus exempts de défauts exterieurs, mais dont on n'aura pas cette même impression.

VII. Jesus Christ ensuite prepare ses Disciples aux mauvais traitemens qu'ils devoient recevoir des hommes; & il leur declare que c'est pour empêcher qu'ils n'en soient surpris, & que ces mauvais traitemens ne leur soient une occasion de chute, qu'il les en avertit par avance. La plûpart des découragemens & des foiblesses qui arrivent aux ministres de Jesus-Christ, ne viennent que de ce qu'ils n'ont pas assez dans l'esprit à quelles conditions ils ont reçû leur ministere. On ne s'étonne point d'être blessé à la guerre. On sçait que c'est à quoi l'on s'expose en y allant, & que qui n'en veut point courir le hazard, n'y doit point aller. Mais on ne regarde plus les ministeres Ecclesiastiques comme dangereux. On croit que le temps de ces dangers est passé, & qu'on les peut considerer presentement comme un état de commodité & de repos. Et il n'est pas en effet étrange qu'on en prenne cette idée sur la maniere dont la plûpart y vi-

vent & s'en acquittent ; mais ce n'est pas celle qu'il en faut prendre sur les paroles de JESUS-CHRIST. Il donne présentement aux hommes le même pouvoir. Il les appelle à la même recompense. Il les expose aux mêmes ennemis. Le diable, qui a suscité ces persecutions contre les premiers Disciples de JESUS-CHRIST, n'est pas mort depuis ce temps-là, comme dit saint Augustin. Il n'a pas moins de malice, ni moins de rage contre ceux qui servent Dieu. Pourquoi donc les conditions du ministere ecclesiastique seroient-elles tellement changées ?

Mais c'est qu'il faut extrêmement distinguer entre les diverses manieres d'exercer ce ministere. Il n'y a rien, dit S. Augustin, en ce temps-ci de plus agréable que les dignitez d'Evêque, de Prêtre, & de Diacre, ni de plus doux & de plus aisé que d'en exercer les fonctions, quand on veut faire les choses par maniere d'acquit, & flater les hommes dans leurs desordres : mais aussi n'y a-t-il rien de plus malheureux, de plus pernicieux, & de plus damnable devant Dieu. Au contraire, il n'y a rien de plus pénible, de plus difficile, de plus orageux en ce temps-ci que les mêmes fonctions, quand on les veut faire selon les regles

Epist. 21.

de Dieu : mais aussi il n'y a rien de plus «
saint. Saint Augustin trouvoit donc en- «
core de son temps des peines & des dan-
gers dans les fonctions ecclesiastiques ,
quand on veut s'en acquiter saintement ;
& on n'y en trouveroit pas moins en ce
temps-ci que du temps de saint Augustin,
si l'on avoit le même dessein. Il y a donc
bien de l'apparence que cette facilité
qu'on s'y imagine , ne se trouve que dans
cette premiere maniere de s'en acquiter ,
que saint Augustin appelle malheureuse ,
pernicieuse , damnable ; & qu'on trouve
dans celle qu'il appelle sainte , les mêmes
dangers , les mêmes peines & les mêmes
orages qu'autrefois.

VIII. Il est vrai qu'on trouve rarement
de ces zelez , qui croyent faire une œu-
vre agréable à Dieu en répandant le sang
des ministres de Jesus-Christ. Mais le
démon ne manquera jamais d'adresses
pour leur susciter des traverses d'un autre
genre. Qu'y avoit-il de plus saint , de
plus irréprochable , de plus appuyé que
saint Charles ? Cependant on trouva
moyen de le commettre avec la puissance
séculiere , & de le rendre même odieux
aux Cardinaux. On ne dira jamais la ve-
rité impunément aux hommes , puisque
la Verité même incarnée ne l'a pas dite

ſans s'attirer leur averſion. Elle ſera toûjours haïe, & par conſequent toûjours persecutée, tantôt ouvertement, tantôt plus ſecretement. Les ſens ſont plus frapez des perſecutions ouvertes telles qu'étoient celles des premiers ſiecles; mais il n'y a peut-être pas moins de difficulté à ſouffrir celles qui ont moins d'éclat, & qui naiſſent des diverſes paſſions des hommes, que le demon ſçait ménager pour affliger les gens de bien qui s'oppoſent à ſes deſſeins.

IX. Il ne faut donc pas que ceux qui ſont appellez preſentement au miniſtere de l'Egliſe, ſe perſuadent qu'ils n'ayent point de part à ces paroles de Jesus-Christ: *Je vous ai dit ces choſes, pour vous preſerver des ſcandales. Ils vous chaſſeront de leurs ſynagogues.* Ainſi ils doivent avoir dans l'eſprit ce que David a dit en la perſonne de Jesus-Christ, & qui doit être la deviſe de tous ſes veritables miniſtres: *Mon cœur s'eſt attendu aux outrages & à la miſere.* Qui a fait ſon compte ſur celà, n'eſt point ſcandaliſé quand il lui arrive ce qu'il a prévû. Il le regarde même comme une marque glorieuſe de ſon miniſtere, qui le rendant plus conforme & aux anciens Paſteurs de l'Egliſe & au Chef de tous les Paſteurs,

Joan. 16. 1.

Pſal. 68. 21.

lui donne plus de droit d'en esperer les recompenses. Mais ceux qui ne se sont attendus qu'à trouver du repos dans les charges de l'Eglise, sont necessairement surpris & souvent renversez, quand il leur arrive des traverses de la part des hommes ; & pour s'en mettre à couvert, ils ont souvent recours à des voyes basses & indignes, qui leur procurant un repos temporel, les privent de ce qu'ils devoient attendre de Dieu.

X. Dieu fait à peu prés dans tous les temps une compensation des difficultez de la charge pastorale, par lesquelles il a dessein de sanctifier les Pasteurs : & s'il y en a plus d'un certain genre d'un côté, il y en a moins de l'autre d'un autre genre. S'il y a quelquefois de plus grands maux à souffrir, il y a aussi de plus grands secours pour les soutenir. Il y a, par exemple, des temps où les dangers de perdre la vie & les biens, sont plus communs ; mais où l'on y est encouragé par de plus grands exemples, & on n'est pas entraîné du côté de la foiblesse par des raisons si plausibles. Et il y a au contraire d'autres temps, où les obstacles qu'il faut surmonter & les dangers qu'il faut mépriser sont beaucoup moindres ; mais dans lesquels il faut s'élever au dessus

de la coutume, du mauvais exemple, des jugemens de personnes d'ailleurs estimables ; ce qui n'est pas souvent moins difficile.

XI. Les vents ne sont que de petites parties de vapeurs, dont chacune a peu de force ; mais ces petites parties étant unies ne laissent pas de renverser les plus grands arbres. Les fleuves ne sont que des goutes d'eau amassées ensemble; mais ils rompent souvent les plus fortes digues. Une multitude de jugemens, dont chacun est méprisable séparément, ne laisse pas d'ébranler & d'emporter ceux-mêmes qui auroient resisté à une violence ouverte. Dés qu'il faut paroître singulier dans sa conduite, & condamner par son exemple une infinité de gens, il faut un degré trés-singulier de courage & de fermeté pour se soutenir. Or cela n'est pas extraordinaire dans la charge pastorale, dans laquelle on doit souvent s'opposer à des passions autorisées par la coutume & par l'exemple de quantité de gens que l'on appelle gens de bien, qui s'élevent durement contre ceux qui ne sont pas de leur sentiment. En vain allegueroit-on que les maximes qu'on soutient sont suivies en d'autres lieux de l'Eglise, & qu'elles sont auto-

nisées par les plus habiles & les plus pieux. Chaque Ville, chaque Communauté tient lieu à ceux qui en sont, de tout le reste de l'Eglise. Quiconque ne suit pas les maximes de sa Ville & de sa Communauté, est declaré singulier, eût-il pour lui tout le reste de la terre.

XII. Enfin, s'il y a de plus grands dangers en certains temps, il y a souvent plus d'obscurité en d'autres. La conduite qu'on y doit tenir est beaucoup moins certaine. On ne sçait s'il faut avancer ou reculer; s'il faut suivre une voye de condescendance ou de fermeté. Les régles sont obscurcies par les passions & par la coutume. Il ne faut pas toûjours s'opposer de droit fil au torrent. Il faut donner quelque chose au temps, à la crainte de scandaliser, de troubler, & de faire plus de mal que de bien. Mais quelles bornes & quelles mesures doit-on garder en cela? Quel parti y doit-on prendre? C'est ce qui tourmente étrangement un Pasteur qui aime sincerement la verité & la paix. Et c'est pourquoi l'Ecclesiastique attribuë à la loi de Dieu, *de tourmenter ceux qui la connoissent*: Et *cruciabit eum in tribulatione doctrinæ suæ*; n'y ayant rien de plus pénible que ces perplexitez où un Pasteur est continuellement dans la

Eccli. 4. 19.

crainte de s'avancer trop, ou de se trop relâcher ; de ne soutenir pas assez les droits de la verité, ou de nuire aux interêts de la charité. Ces peines en obligent quantité de songer à renoncer par la retraite aux ministeres de l'Eglise. Ainsi ce sont toûjours les passions des hommes qui les en chassent : & c'est un des sens dans lesquels cette parole de JESUS-CHRIST : *Ils vous chasseront de leurs synagogues*, se verifie dans tous les temps de l'Eglise. Que ce soit la violence des hommes ou les peines que l'on éprouve dans leur conduite, qui obligent les Pasteurs à se retirer, c'est la même chose quant à l'effet d'exclure de bons Pasteurs de leur ministere. On dira que ce n'est pas une raison de quitter. Je l'avouë : mais il a des ames dont ces obscuritez & ces contradictions continuelles surpassent tellement la force, que leur esprit y succombe. Il n'a plus d'autre pensée que de s'y soustraire par la retraite. Il n'y a point de siecles qui n'en fournissent quantité d'exemples ; mais ils sont particulierement frequens dans le 6. 7. 8. & 9. siecle, où l'on trouve une infinité de saints Evêques qui ont renoncé à leurs fonctions, pour aller finir leur vie dans des monasteres. Et cela y étoit si com-

Jean. 16. 2.

mun, que cette conduite extraordinaire en soi, faisoit la conduite ordinaire de ces temps-là.

SUR L'EPÎTRE DU JOUR DE LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. *Actes* 2. 1.

QUand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les Disciples étant tous ensemble dans un même lieu, *& dans un même esprit*, on entendit tout d'un coup un grand bruit comme d'un vent violent & impetueux qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison où ils étoient assis; en même temps ils virent paroître comme des langues de feu qui se partagerent, & qui s'arrêterent sur chacun d'eux. Aussi-tôt ils furent tous remplis du Saint Esprit, & ils commencerent à parler diverses langues, selon que le Saint Esprit leur mettoit les paroles en la bouche. Or il y avoit alors dans Jerusalem des Juifs religieux & craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Aprés donc que ce bruit fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tous épouvantez de ce que chacun d'eux les entendoit parler en sa

langue ; ils en etoient tout hors d'eux-mêmes ; & dans cet étonnement ils s'entre-disoient : Ces gens là qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens ? Comment donc les entendons-nous parler chacun le langage de nôtre païs ? Parthes, Medes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mesopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont, l'Asie, la Phrygie, la Pamphylie, l'Egypte & la Libye qui est proche de Cyrene, & ceux qui sont venus de Rome, Juifs ou Proselytes, Cretois & Arabes ; nous les entendons tous parler chacun en nôtre langue des merveilles de Dieu.

EXPLICATION.

I. CE qui arrive aujourd'hui est le plus grand évenement qui soit jamais arrivé. Tous les ouvrages des hommes perissent. Tous leurs établissemens s'anéantissent : & il n'y a rien de ce qu'ils font qui ne soit au moins destiné à être consumé dans l'embrasement general du monde. Il y a même des œuvres de Dieu qui ne sont que pour un temps. Mais ce que Dieu fait aujourd'hui est un ouvrage immortel, & qui doit toûjours subsister. C'est la fin de toutes ses œuvres, & même de tous ses mysteres : c'est pour cela qu'il s'est incarné : c'est le fruit de ses souffrances & de sa mort. Il est venu pour sauver le monde : mais le salut du monde consiste à recevoir un nouvel esprit qui

chasse l'ancien; qui détruise le vieil homme ; qui fasse de ceux qui le reçoivent de nouvelles creatures ; & qui leur donne une nouvelle ame & un nouveau cœur. C'est ce levain sacré qui rend la masse du genre humain auparavant fade , insipide & corrompuë , une masse pleine d'esprit & de force. C'est ce feu divin que Jesus-Christ est venu apporter au monde pour embraser le cœur de tous ses élûs. C'est ce présent ineffable que Jesus-Christ monté au ciel envoye à ceux qu'il aime , pour les consoler de son absence. On ne sçauroit donc trop considerer la maniere avec laquelle il le donne , ni toutes les circonstances de ce grand évenement.

Il faut pour cela se representer quels avoient été les Apôtres & les Disciples de Jesus-Christ avant la descente du Saint Esprit. C'étoient des hommes sinceres , mais foibles & sujets à toutes les passions humaines. Tout faisoit impressiō sur leur esprit, & principalement la crainte des hommes dont ils avoient fait une horrible épreuve dans la passion de Jesus-Christ, l'ayant tous abandonné dans ce temps-là. Ce n'est point qu'ils n'eussent quelque affection pour lui , lors même qu'ils le quittoient & qu'ils le desavouoient ; mais c'est qu'ils furent telle-

ment saisis de la crainte de la mort, qu'ils ne songerent qu'à sauver leur vie. Jesus-Christ les veut transformer maintenant en de nouveaux hommes, pour les envoyer mettre le feu dans toute la terre; y détruire les superstitions & l'idolâtrie qui y dominoient absolument ; renverser l'empire du demon, & fonder cet empire éternel qui devoit détruire tous les autres, & n'être jamais détruit. Voilà ce que Jesus-Christ se propose de faire aujourd'hui : & il est bon de considerer comment il y dispose ses Apôtres, de quelle sorte il opera cette merveille ; & les suites qu'elle eut dans ce commencement, & qu'elle aura dans le cours de tous les siecles.

II. Aprés ce terrible ébranlement que les Apôtres ressentirent dans la passion de Jesus-Christ, il employa les quarante jours qu'il demeura sur la terre jusqu'à son Ascension, à calmer ce grand orage, à les affermir dans la foi & dans son amour. Il ne faut pas s'imaginer que tout cela se soit fait sans qu'ils reçussent le don du Saint Esprit. Ils l'avoient même reçû avant la mort de Jesus-Christ ; tout ce qu'il y avoit de bon en eux n'ayant pû naître d'un autre principe. Mais ils l'avoient reçû dans un de-

gré beaucoup moindre, & qui ne les rendoit pas encore capables des grandes actions ausquelles leur vocation les destinoit. Il paroît qu'avant la mort de Jesus-Christ, le Saint Esprit les avoit rendu capables de vivre avec lui, quoique d'une maniere imparfaite, & de marcher foiblement dans la voye de Dieu, en s'appuyant sur la presence visible de Jesus-Christ; qu'aprés sa resurrection il avoit banni de leurs cœurs beaucoup d'imperfection, & les avoit rendu capables de mener une vie sainte dans l'union de la charité & de la priere. S'ils n'eussent été destinez à rien davantage, cette mesure de grace auroit suffi pour les sanctifier. Il n'auroit point fallu de descente visible du Saint Esprit; & ils auroient passé leur vie dans les exercices d'une pieté tranquille, comme de bons Religieux qui se retirent du monde pour en éviter les tentations. En un mot, ils étoient propres à demeurer dans la retraite & dans le silence, & à fuir le monde, mais non à l'attaquer & à le combattre.

III. Dieu avoit d'autres desseins sur eux: il les vouloit envoyer dans le monde pour y fonder son royaume, & y détruire celui du diable; pour y attaquer toutes les erreurs & toutes les passions des hom-

mes, & pour en soûtenir tous les efforts. Il falloit pour cela une autre force que celle qu'ils avoient, un autre courage, une autre sagesse, une autre lumiere; enfin une autre abondance de grace, & une autre plenitude du Saint Esprit. C'est ce degré où JESUS-CHRIST les veut élever, & qui est le propre effet de la descente visible du Saint Esprit. Mais c'est ce qui nous montre en même-temps que tout degré de grace ne suffit pas pour toutes sortes d'emplois, ni pour toutes sortes d'états; & que si ceux qui sont encore dans un état de foiblesse entreprennent des choses fortes, ils s'engagent à leur perte & à leur ruine. Saint Augustin dit de quelqu'un : *Qu'il auroit pû se deïfier dans la solitude* : IN *solitudine poterat deificari* ; c'est-à-dire, que la mesure de sa grace lui auroit suffi pour y subsister, pour y croître, & pour arriver à la perfection de cet état. Mais quand on entreprend plus que l'on ne peut, on tombe dans le relâchement & dans la dissipation; on s'affoiblit peu-à-peu, & enfin on est entierement renversé. Cela fait voir que quoi que tout dépende de Dieu & de sa grace, il la dispense néanmoins dans un certain ordre dont il ne se faut pas écarter. Il ne donne pas ordinairement les grandes graces à

ceux qui sont encore foibles. Il les y éleve peu à peu, & il ne veut pas que nous nous portions de nous-mêmes à ces emplois qui ont besoin d'une force particuliere. Il nous suffit qu'il nous donne nôtre pain quotidien ; c'est-à-dire, la grace qui suffit à nos emplois ordinaires. C'est-là ce que nous lui devons demander. Mais quand il s'agit des états élevez & qui ont besoin d'une grande grace, il faut non-seulement que Dieu nous y engage, sans que nôtre ambition y contribuë ; mais il faut voir de plus si Dieu nous a établis dans les degrez qui les doivent préceder selon l'ordre de la grace, & si nous avons reçû quelques prémices de cet Esprit dont nous devons être remplis. Car Dieu n'a pas accoutumé, en destinant les hommes aux grands emplois, de commencer à jetter les fondemens en eux de l'édifice spirituel : il suppose qu'il doit être déja fondé & commencé ; & il ne fait que l'augmenter, le fortifier & l'embellir. L'état où étoient donc les Apôtres condamne tous les usurpateurs temeraires du ministere de l'Eglise. Il condamne tous ces audacieux qui entreprennent des choses infiniment au dessus de leurs forces, sans y avoir été preparez de Dieu. Il nous découvre la source de la plûpart des des-

ordres de l'Eglise, qui ne viennent que de la mauvaise conduite des Pasteurs mal appellez, & dépourvûs des graces necessaires à leur ministere.

IV. La maniere dont le Saint Esprit descendit sur cette sainte assemblée, represente admirablement ce qui se devoit faire dans le monde par l'établissement & l'accroissement de l'Eglise : *On entendit*, dit saint Luc, *un grand bruit comme d'un vent violent qui venoit du ciel, & qui remplit toute la maison.* Ce bruit a toûjours accompagné la predication de l'Evangile : & il étoit impossible qu'il en arrivât autrement, si l'on considere quels étoient ceux à qui les Apôtres on prêché, & ce qu'ils leur ont prêché. Le monde étoit plongé dans l'amour des choses visibles ; il ne songeoit qu'à la vie presente ; il étoit envelopé des tenebres de toutes sortes de superstitions & d'erreurs. Dans cet état on voit paroître tout d'un coup des gens qui disent hautement aux gens du monde : Cessez d'aimer tout ce que vous avez aimé : cessez de craindre tout ce que vous avez craint : cessez de desirer tout ce que vous avez desiré. Il y a d'autres biens à desirer & d'autres maux à craindre, en comparaison desquels les biens & les maux de la vie presente ne meritent

Act. 2. 2.

meritent pas qu'on y ait égard. Il y a un autre monde qui doit faire méprifer tout ce que l'on voit en celui-ci. Il faut vous dépoüiller de toutes vos opinions ; renoncer à tous ces dieux que vous adorez: les déteſter comme des demons ; enfin vous renouveller entierement, en quittant tout ce que vous avez été. Doit-on s'étonner qu'une doctrine qui produifoit un ſi prodigieux renverſement, ait cauſé un grand fracas dans le monde ?

V. Mais il eſt remarqué avec raiſon, que ce bruit venoit *du ciel.* Ce n'étoit point des hommes qui publiaſſent ſimplement leurs fantaiſies. C'étoit Dieu même qui annonçoit ces veritez aux hommes par ſes miniſtres, & qui accompagnoit leurs paroles des marques viſibles de ſa puiſſance. C'étoient des hommes celeſtes, dégagez de l'affection de toutes les choſes de la terre, & dont la vie étoit auſſi differente de celle du monde, que leur doctrine. Il ſe trouve quantité de gens qui diſent les mêmes choſes que ceux que Dieu employe pour prêcher la verité; mais ils n'ont pas le même ſuccés, parce que leur prédication n'eſt pas accompagnée de ce bruit du ciel. Il eſt ſouvent joint au contraire à un bruit de la terre. On connoît les mœurs & les paſſions de

ces Predicateurs humains, & le monde n'en publie rien que d'humain & d'intereſſé, rien qui ne reſſente la terre, & qui ne tienne de la chair & du ſang. On ſçait ce qu'ils pretendent & ce qu'ils deſirent ; & ces bruits qui les precedent ne preparent point du tout les eſprits à changer de vie & de ſentiment.

VI. Outre ce grand bruit, il y eut encore un autre ſigne viſible de la deſcente du Saint Eſprit. Ce furent des *langues de feu* qui ſe repoſerent ſur chacun de ceux qui s'étoient aſſemblez, & qui les remplirent d'une ardeur interieure qui ſe repandit de leur cœur ſur leur langue & ſur leurs paroles. Ces cœurs brûlans n'avoient que des paroles enflammées propres à mettre le feu dans les autres cœurs que Dieu preparoit interieurement pour le concevoir. Car il faut ordinairement ces deux choſes pour faire du feu. Il faut une matiere propre à le concevoir, & il faut un feu qui l'allume. C'eſt Dieu qui prepare les cœurs : mais il ſe ſert ordinairement de la parole enflammée des Predicateurs pour y mettre le feu, en joignant à ce feu exterieur le feu interieur du Saint Eſprit. C'eſt là la voye ordinaire de la converſion des ames ; & c'eſt ce qui découvre encore pourquoi on voit en ce

temps-ci si peu de conversions. C'est qu'il y a bien peu de langues de feu propres à enflammer les cœurs. Ce sont pour la plûpart des langues froides, qui entretiennent les hommes de discours qui n'ont que les vains ornemens d'une éloquence toute humaine, & des lumieres sans ardeur. Il ne faut pas neanmoins s'imaginer que les Predicateurs les plus impetueux & qui s'agitent le plus, soient les plus propres à enflammer les cœurs. Ce sont souvent au contraire les moins propres à allumer le feu dans les ames; parce que tous ces mouvemens qu'ils expriment ne sont que des mouvemens contrefaits, qui naissent de l'art,& non du cœur & d'une ardeur interieure. Il faut se dépoüiller de tout cet appareil qui vient de l'art, afin d'enflammer veritablement les cœurs par la doctrine toute pure de l'Evangile.

VII. Il est remarquable qu'entre ceux qui étoient dans cette sainte assemblée, & sur lesquels le Saint Esprit descendit en langue de feu, il n'y avoit pas seulement des Apôtres & des Disciples de Jesus-Christ, mais aussi des femmes, & que le Saint Esprit descendit sur elles comme sur les autres en forme de langues de feu. Ce n'est pas que Dieu

leur ait voulu donner par là le droit du ministere évangelique ; mais c'est qu'en se tenant dans les bornes de leur condition & de leur sexe , elles ne laissent pas de porter le feu dans les cœurs , & d'enflammer les ames de l'amour de Dieu par l'exemple de leur vie & par leurs discours. *La femme fidéle gagne le mari infidéle.* Les vierges chrétiennes en attirent d'autres, & instruisent souvent efficacement celles de leur sexe qui font la moitié du monde. L'esprit de Dieu n'est jamais sans action dans les cœurs:& quoi qu'il se resserre dans des bornes plus étroites , selon les differens états ; neanmoins tout ce qui est feu brûle , & met le feu dans toutes les matieres qui sont disposées à le recevoir. Et c'est pourquoi on a vû tant d'exemples dans la suite de l'Eglise , de conversions operées par des femmes ; tant de saintes compagnies qu'elles ont gouvernées, & qu'elles ont animées par leurs exemples & par leurs discours. De sorte que l'on peut dire que le jour de la Pentecôte a été pour elles , comme pour les Apôtres , le jour de leur vocation à la conversion des ames en la maniere qui leur convient selon les régles de l'Eglise.

VIII. Le premier effet & la premiere merveille exterieure que le Saint Esprit

opera dans les Apôtres lors qu'ils l'eurent reçû, fut de les faire parler toutes sortes de langues, & d'en faire l'essai le plus signalé qu'on se puisse imaginer, en parlant aux Juifs ramassez à Jerusalem de toutes les parties du monde, la langue de leur païs. Ce fut un tableau racourci de ce qui devoit arriver en peu de temps dans l'étenduë de toute la terre, qui est que le Saint Esprit ayant converti plusieurs personnes dans chaque païs, la verité y fut annoncée, & Dieu y fut loué dans toutes les langues de ces peuples. Ainsi quoi que ce don miraculeux qui rendit les Disciples de Jesus-Christ celebres dans tout le monde, & qui étoit une preuve de leur mission, ait cessé ; l'Eglise possede encore neanmoins la verité signifiée par ce don. Elle louë Dieu, & elle annonce sa verité dans toutes les langues;parce qu'elle a dans tous les peuples du monde des personnes qui lui appartiennent, qui prêchent dans toutes les langues de ces peuples les veritez quelle enseigne. Il étoit juste que le premier effet exterieur de la reception du Saint Esprit parût sur la langue & dans les paroles ; car le cœur plein de Dieu n'a point de canal plus naturel que la langue. Son premier effet est de la régler & de la ren-

dre l'instrument de Dieu, au lieu qu'elle étoit l'instrument des passions. On n'entend plus sortir de la bouche des personnes vraiment converties, de médisances, d'injures, de murmures, de blasphêmes, de paroles d'envie, de jalousie, de dissension & de vanité ; mais on entend des paroles de loüanges, de benediction, de charité, de verité. C'est là l'une des plus grandes marques de la reception du Saint Esprit.

IX. De tout ce grand nombre de personnes qui furent spectateurs de cette merveille, ou qui en entendirent parler, & qui purent ensuite s'en éclaircir parfaitement, il y en eut peu qui se convertirent, en comparaison de ceux qui demeurerent incredules. Ce n'est pas que le signe ne fût évident à tous ceux qui prirent la peine de s'en informer exactement, & qui en tirerent les consequences naturelles. Il est possible qu'un homme apprenne diverses langues : mais que six-vingt personnes qui n'en sçavoient qu'une, commencent tout d'un coup à parler les langues de tous les peuples ; que ce don se communique à ceux qui embrassent la doctrine qu'ils enseignent, comme il se communiquoit à ceux qui se faisoient Chrétiens, & qui recevoient

le Saint Esprit ; c'est le miracle le plus évident, & le moins sujet à l'illusion qui fût jamais. D'où vient donc que tous ces Juifs ramassez de toutes les parties du monde en tirerent si peu de fruit ? C'est qu'il y en avoit peu qui cherchassent sincerement la verité. Or quand le cœur n'est point animé d'un veritable desir de connoître la verité, les plus grandes & les plus évidentes merveilles demeurent inutiles & sans effet. Il y eut peu sans doute de tous ces Juifs assemblez à Jerusalem, qui n'entendissent parler de cette merveille ; mais il y en eut une infinité qui n'en ayant qu'entendu parler sans en avoir été témoins, ne prirent pas la peine de s'en informer à fond. Il plut à la plûpart de la croire fausse sans examen. C'est le parti ordinaire de la paresse & de la préoccupation. On trouve presque toûjours plus court de croire les choses fausses, que de s'en éclaircir. D'autres qui ne pouvoient se dissimuler ce miracle, parce qu'ils en étoient témoins, se formoient un nuage touchant ce qui pouvoit en être la cause, & en demeuroient là sans en tirer aucune consequence. C'est, disoient-ils, une merveille dont nous ne sçavons pas la raison ; & aprés cet aveu ils laissoient là cet examen,

& continuoient dans leurs opinions touchant Jesus-Christ. D'autres attribuoient tout cela à l'impreſſion d'eſprits étrangers, en ſuppoſant que les demons parloient par la bouche des Apôtres. D'autres les accuſoient d'être ivres, comme il eſt marqué dans les Actes. Les plus mauvaiſes raiſons ſuffiſent à un eſprit qui n'eſt pas ſincere pour le retenir dans ſa préoccupation; & les plus évidentes ne ſuffiſent pas pour la lui faire quitter. C'eſt ce qui fait voir la neceſſité du don de la foi, dont le premier effet eſt de donner à l'ame l'amour de la verité, & de la lui faire rechercher ſincerement. Car on ne la recherche que parce qu'on l'aime, & on ne la cherche point quand on ne l'aime point.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Jean.* 14. 23.

EN ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples : Si quelqu'un m'aime il gardera ma parole, & mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui nôtre demeure. Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles ; & la parole que vous avez entenduë n'est point ma parole, mais celle de mon Pere qui m'a envoyé. Je vous ai dit ceci demeurant encore avec vous. Mais le Consolateur, qui est le Saint Esprit, que mon Pere envoyera en mon nom, vous enseignera toutes choses, & vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que vôtre cœur ne se trouble, ni ne s'épouvante point. Vous avez oüi que je vous ai dit : Je m'en vais, & je reviens à vous. Si vous m'aimez, vous vous réjoüirez de ce que je vous ai dit : Je m'en vais à mon Pere, parce que mon Pere est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin

que vous le croyez lors qu'il sera arrivé. Desormais je ne vous parlerai plus guéres ; car le Prince du monde va venir , & il n'a rien en moi *qui lui appartienne.* Mais afin que le monde connoisse que j'aime mon Pere ; c'est pour cela que je fais ce que mon Pere m'a ordonné.

EXPLICATION.

I. LA veritable charité est inséparable de l'accomplissement des commandemens : car on ne sçauroit aimer Dieu que l'on ne sçache qu'il est ennemi de l'injustice : *Quoniam non Deus volens iniquitatem tu es.* Or c'est une manifeste injustice que de desobéïr à Dieu lors qu'il nous commande quelque chose. Ainsi quand même on ne penetreroit pas la raison & la justice des commandemens , on voit clairement qu'il est injuste d'y desobéïr dés que Dieu les fait. Il est clair par là que l'execution de ce commandement de rapporter toutes nos actions à Dieu , n'est point si difficile qu'on pense,& qu'il suffit presque pour l'observer , d'avoir vraiment la charité dans le cœur. Car il suffit pour cela que le motif d'obéïr à Dieu soit le principe de nos actions. Or ceux qui ont veritablement l'amour de Dieu dans le cœur agissent par ce principe, sans même qu'ils y pensent. Qu'on propose à un veritable Chrétien une mau-

Ps. 5. 5.

vaiſe action, comme par exemple, un profit qui engageroit ſa conſcience, il le rejette incontinent; parce que Dieu le défend. Donc, quand il fait le contraire, ce qui le fait agir, eſt que Dieu l'oblige d'agir ainſi. Il eſt vrai qu'il y mêle ſouvent d'autres vûës; mais ce qui conduit & qui forme ſa reſolution, c'eſt le commandement de Dieu: & quand toutes ſes autres vûës ne ſe preſenteroient pas, il n'agiroit pas autrement.

Ce qui nous trompe ſouvent en ce point, eſt que nous jugeons du principe de nos actions par nos reflexions & par nos penſées, & que nous croyons qu'elles en ſont le principe, quand nous les appercevons dans nôtre eſprit. Mais il s'en faut bien que cela ne ſoit. Car il arrive trés-ſouvent que ceux qui rapportent leurs actions à Dieu par des refléxions formelles, n'agiſſent point en effet pour Dieu; & que ceux qui ne les lui rapportent pas de cette maniere expreſſe, ne laiſſent pas d'agir par amour de Dieu. Ce n'eſt pas qu'on puiſſe agir pour une fin ſans l'avoir dans la penſée; mais c'eſt qu'on l'y peut avoir de deux manieres fort differentes. Car il y a des penſées expreſſes, connuës, declarées; & il y en a de ſecretes & de cachées, dont l'eſprit ne

s'apperçoit pas par une reflexion expresse.
Or souvent la pensée qui fait agir, n'est que de cette derniere espece.

III. *Et mon Pere l'aimera, & nous viendrons à lui, & nous ferons en lui nôtre demeure.*

On a peu l'idée dans cette vie de ce que c'est que cette presence des trois Personnes divines dans l'ame des justes. Nous sçavons neanmoins que c'est quelque chose de tres-grand, & qui éleve les ames à une haute dignité. C'est l'effet inseparable de l'amour de Dieu : *Mon Pere*, dit nôtre Seigneur, *aimera celui qui garde ma parole ; nous viendrons en lui, & ferons en lui nôtre demeure.* Or Dieu n'aime ses creatures que pour les combler de biens. Si la qualité de favori des Rois est estimée dans le monde, comment doit-on regarder celle de favori de Dieu ? C'est par cette même presence que les ames deviennent le temple de Dieu, ou plûtôt le seul temple digne de Dieu ; parce qu'il n'y a que ce temple qui soit capable de recevoir les impressions de sa sainteté & de son amour. Dieu, qui est un feu devorant, ne peut être dans les ames qu'en les purifiant de leurs souillures : *Ipse est quasi ignis conflans.* Dieu, qui est lumiere, ne peut être dans

Hebr. 12, 29.

Mal. 3. 3.

les ames qu'en les éclairant : *Quoniam Deus lux est.* Dieu, qui est charité, ne peut être dans les ames qu'en les enflammant d'amour : *Quoniam Deus charitas est.* Dieu, qui est saint, n'y peut être qu'en les sanctifiant & en les consacrant. Tous ces differens dons rendent les ames si grandes, que si nous avions des yeux pour les connoître, toutes les grandeurs du monde ne nous paroîtroient qu'un pur neant. C'est la seule grandeur qui merite une estime réelle & interieure. C'est la seule où nous devions aspirer.

1. Joan. 1. 5.

1. Joan. 4. 8.

IV. La foi doit donc suppléer au défaut de nos sens, & nous faire conclure de là, que c'est une chose bien terrible que de profaner le temple de Dieu par le peché; de bannir Dieu de sa demeure pour la livrer à son ennemi; de le chasser de son temple pour y ériger des idoles en sa place. Et c'est ce que font neanmoins tous les chrétiens qui perdent la grace par le peché; ce qui rend leurs crimes beaucoup plus énormes que ceux des payens. Elle nous doit faire conclure qu'il faut avoir une extrême horreur des moindres fautes, parce qu'elles deshonorent toûjours la sainteté de nos ames. Ce sont toûjours des fautes commises dans un temple qui ne doit être qu'une maison de

Matt. 21. 13. priere & l'adoration : *Domus mea, domus orationis vocabitur.*

Elle nous doit faire conclure que c'est une chose terrible que de scandaliser le moindre Chrétien, & de le faire tomber dans le crime ; puis que c'est profaner en lui le temple de Dieu, ce qui n'est jamais exemt de sacrilege. Enfin, elle nous doit faire conclure que nous devons avoir un respect interieur pour tous les Chrétiens, les regarder avec veneration dans le fond du cœur, & nous croire obligez de vivre avec eux dans une retenuë qui égale ou qui surpasse celle avec laquelle les personnes pieuses sont dans les Eglises, qui ne sont que la figure des ames des justes.

V. *Celui qui ne m'aime point, ne garde point mes paroles.* v. 24.

Il ne les garde point, parce que s'il en fait les œuvres exterieures, ce n'est point pour obéir à Dieu & pour l'honorer, mais pour quelque fin basse & temporelle. Et ainsi Dieu n'a aucun égard à toutes ces œuvres, & ne les compte pour rien.

Il ne les garde pas, parce qu'il ne garde pas le grand commandement de l'amour de Dieu, qui comprend la Loi & les Prophetes, qui est celui qui nous oblige d'aimer Dieu de tout nôtre cœur, de toute

nôtre ame, de toutes nos forces.

Il ne les garde pas, parce qu'il n'a point la charité du prochain, que l'on ne ſçauroit aimer veritablement ſans aimer Dieu. Or la plûpart des preceptes regardent la charité du prochain.

Il ne les garde pas, parce qu'il eſt neceſſairement dominé par la cupidité, dont il prefere toûjours les deſirs aux commandemens de Dieu, quand ils ſont contraires à la concupiſcence ; ce qui produit infailliblement des violemens criminels de ces commandemens. Ce ſont des raiſons qui nous doivent faire admirer en ce jour la bonté de Dieu, de nous avoir donné ſon amour & ſon Saint Eſprit, ſans lequel nous ne pourrions être que des profanateurs du temple de Dieu, & des violateurs de ſes commandemens.

SUR L'EVANGILE DU LUNDI D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Jean.* 3. 5.

EN ce temps-là : JESUS dit à Nicodéme : [En verité , en verité je vous dis , que si un homme ne renaît de l'eau & de l'esprit , il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. Ce qui est né de la chair est chair , & ce qui est né de l'esprit est esprit. Ne vous étonnez pas de ce que je vous ai dit , qu'il faut que vous naissiez encore une fois. L'Esprit souffle où il veut , & vous entendez bien sa voix ; mais vous ne sçavez d'où il vient , ni où il va : il en est de même de tout homme qui est né de l'esprit. Nicodéme lui répondit : Comment cela se peut-il faire ? JESUS lui dit : Quoi , vous êtes maître en Israël , & vous ignorez ces choses ? En verité , en verité je vous dis , que nous *ne* disons *que* ce que nous sçavons bien , & que nous *ne* rendons témoignage *que* de ce que nous avons vû ; & cependant vous ne recevez point nôtre témoignage : mais si vous ne me croyez pas lors que je vous parle des choses de la terre , comment me croirez-vous quand je vous parlerai des choses du ciel ? Aussi personne n'est

monté au ciel que celui qui est descendu du ciel ; *sçavoir* le Fils de l'homme qui est dans le ciel. Et comme Moïse dans le desert éleva en haut le serpent *d'airain*, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé en haut ; afin qu'aucun de ceux qui croyent en lui ne se perde, mais qu'ils ayent tous la vie éternelle.] Car Dieu a tellement aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin qu'aucun de ceux qui croyent en lui ne se perde, mais qu'ils ayent tous la vie éternelle. Car Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde ; mais afin que le monde soit sauvé par lui. Celui qui croit en lui n'est pas condamné ; mais celui qui ne croit pas est déja condamné, parce qu'il ne croit pas au nom du Fils unique de Dieu. Et le sujet de cette condamnation est que la lumiere est venuë dans le monde, & que les hommes ont mieux aimé les tenebres que la lumiere ; parce que leurs œuvres étoient mauvaises. Car quiconque fait le mal hait la lumiere, & ne s'approche point de la lumiere, de peur qu'elle ne le convainque du mal qu'il fait ; mais celui qui fait *ce que* la verité *lui prescrit*, s'approche de la lumiere, afin que ses œuvres soient découvertes, parce qu'elles ont été faites en Dieu.

EXPLICATION.

I. LE discours que JESUS-CHRIST fit à Nicodême touchant la necessité du Batême & de la renaissance spirituelle, qui est rapporté dans l'Evangile de ce jour, ne lui parut si inconcevable, que par le peu d'idée que les Phariſiens avoient

de la veritable vertu. Ils la faisoient toute consister dans l'observation de leurs traditions, dans l'accomplissement exterieur de la loi, & tout au plus dans une exemption d'actions criminelles. Ils ne passoient point plus avant. Ils ne songeoient point au changement du cœur, au renouvellement interieur, au retranchement des mauvais desirs. Ainsi, comme Nicodême n'avoit jamais oüi parler de cette doctrine, il ne comprit point d'abord ce que Jesus-Christ lui dit de la necessité de renaître selon l'esprit; & ces paroles ne formerent point en lui d'autre idée que celle d'une seconde naissance corporelle qu'il avoit raison de ne pas comprendre. Mais si les Chrétiens de ce temps ne sont pas en effet si grossiers que les Pharisiens dans l'intelligence des termes, on peut dire qu'ils en approchent bien dans les idées qu'ils se forment de l'état d'un Chrétien, & de l'essence de la vie chrétienne. L'idée qu'ils en ont paroît par leur pratique. S'ils sont quelquefois touchez du desir de changer de vie, & si ce desir a quelques effets, il se termine d'ordinaire à corriger quelques actions grossierement criminelles, & à pratiquer quelques devoirs exterieurs de pieté. Mais quant au changement du

cœur, à la mortification de leurs passions, au renoncement à l'amour du monde, c'est à quoi ils ne pensent point du tout. Ils sont fort contens d'eux-mêmes quand ils sont arrivez jusqu'au retranchement des pechez grossiers, & ils regardent tout le reste comme des idées d'une devotion peu solide, ou au moins non necessaire.

En un mot, l'idée qu'ils ont de la vertu est fort conforme à celle qu'en avoient les Pharisiens, & ne passe guéres plus avant. Ainsi ils ont sujet de craindre cette terrible parole de Jesus-Christ: *Si vôtre justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens, vous n'entrerez point au royaume des cieux.* Matt. 5. 20.

II. Mais comme tout le monde a sujet de craindre cette vertu purement exterieure & Pharisaïque qui n'aura point de part à la felicité du ciel, il est important d'apprendre de Jesus-Christ quelle doit être la vertu necessaire pour l'obtenir: & c'est ce que nous trouverons dans ce qu'il dit à Nicodême, & que Nicodême ne put entendre. Car il lui declara que pour entrer au royaume des cieux il falloit être rené d'eau & d'esprit. On sçait assez ce que c'est que d'être rené d'eau, car ce n'est autre chose que d'avoir été exterieurement batisé; & Ni-

codême l'auroit aisément compris. Mais il ne comprenoit pas ce que c'étoit que d'être rené de l'esprit ; & c'est pour l'expliquer que JESUS-CHRIST ajoûte : v. 6. Que *ce qui est né de la chair est chair* ; *&* que *ce qui est né de l'esprit est esprit*. C'est-à-dire, que tout veritable Chrétien qui est effectivement renouvellé par le Saint Esprit, doit être un homme spirituel ; qu'il doit se conduire par des vûës spirituelles ; qu'il ne doit pas se contenter d'une justice exterieure ni d'un culte exterieur : mais qu'il doit *adorer Dieu en esprit & en verité* ; qu'il doit être interieurement changé ; qu'il doit avoir d'autres sentimens, d'autres desirs, d'autres desseins ; qu'il doit travailler à éteindre en soi les desirs des biens perissables, des honneurs, des plaisirs du monde, au lieu qu'il s'y livroit auparavant sans scrupule.

III. CE renouvellement du cœur est en même temps & sensible & insensible. On n'en voit pas le principe ni la maniere. C'est le Saint Esprit qui l'opere dans le cœur d'une maniere secrete. Le monde ne s'apperçoit point du moment où il se fait, ni par où le Saint Esprit s'est fait entrée dans les cœurs. Sa presence même y est insen-

sible aussi bien que son absence. *L'esprit souffle où il veut*, dit JESUS-CHRIST *& vous entendez bien sa voix : mais vous ne sçavez d'où il vient ni où il va.* On ne distingue pas sensiblement un juste d'un injuste ; un regeneré de celui qui ne l'est pas ; une conversion interieure d'une conversion exterieure & Pharisaïque. Cependant on en a des marques. Cet esprit interieur a sa voix qui est discernée par ceux qui y sont attentifs : *Vous entendez bien sa voix*, dit nôtre Seigneur. Il se fait entendre au cœur par les mouvemens de charité qu'il y forme pour Dieu & pour le prochain, par les vûës droites, sinceres & justes qu'il inspire. Il se fait entendre aux autres par l'idée qu'il porte dans leur esprit des caracteres que saint Paul attribuë à la charité. Un Chrétien né de l'esprit, est un homme patient, débonnaire, qui ne pense point de mal ; qui n'est ni vain ni ambitieux ; qui ne cherche point ses interêts ; qui ne se plaît point dans l'injustice ; & qui aime la droiture, l'équité & la verité. Toutes ces dispositions étant dans son cœur, elles se font paroître au dehors dans les occasions. C'est la voix & le langage de cet esprit. C'est en cette maniere

v. 8.

v. 8.

que le Chrétien né de l'eſprit eſt un homme ſpirituel ; c'eſt-à-dire, qu'il agit par les impreſſions de cet eſprit, & non par celles de la chair. Il peut bien y avoir encore quelque mêlange de ce qu'il tient de ſa premiere naiſſance ; mais il faut que la ſeconde l'emporte, & que le corps de ſes actions ſe rapporte à Dieu. C'eſt la plus baſſe idée que l'on puiſſe avoir d'une renaiſſance effective ; & cependant il eſt bien à craindre qu'il n'y ait bien peu de gens qui ayent ſujet d'en reconnoître les marques en eux ; parce qu'ils n'ont rien qui marque quelque choſe de plus qu'une vertu Phariſaïque.

SUR L'EVANGILE DU MARDI D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Jean.* 10. 1.

EN ce temps-là, JESUS dit aux Pharisiens, En verité, en verité je vous le dis : Celui qui n'entre pas par la porte de la bergerie des brebis, mais qui y monte par un autre endroit, est un voleur & un larron. Mais celui qui entre par la porte est le pasteur des brebis. C'est à celui-là que le portier ouvre, & les brebis entendent sa voix. Il appelle ses propres brebis par leur nom, & il les fait sortir : & lors qu'il a fait sortir ses propres brebis, il va devant elles, & les brebis le suivent ; parce qu'elles connoissent sa voix. Et elles ne suivent point un étranger, mais le fuyent *plûtôt* ; parce qu'elles ne connoissent point la voix des étrangers. JESUS leur dit cette parabole. Mais ils n'entendirent point de quoi il leur parloit. JESUS donc leur dit encore : En verité, en verité je vous le dis : Je suis la porte des brebis. Tous ceux qui sont venus *avant moi* sont des voleurs & des larrons ; & les brebis ne les ont point écoutez. Je suis la porte. Si quel-

qu'un entre par moi, il sera sauvé ; il entrerà, il sortira, & il trouvera des pâturages. Le voleur ne vient que pour voler, pour égorger & pour perdre. Mais pour moi, je suis venu, afin que les brebis ayent la vie, & qu'elles l'ayent abondamment.

EXPLICATION.

I. IL n'y a gueres d'Evangiles qui nous puissent donner une idée plus terrible de l'état de l'Eglise que celui-ci : car il reduit à deux sortes de personnes ceux qui entrent dans son ministere ; à des Pasteurs & à des voleurs. Car qui n'est point Pasteur, est un voleur cruel & impitoyable, puis qu'il est dit de *ce voleur*, *qu'il ne vient que pour voler*, *& pour massacrer*. v. 10.

Ce qui est encore plus terrible, c'est que ces meurtres & ces vols ne s'exercent pas sur les corps, mais sur les ames, & qu'ils ont pour effet de les ravir à Dieu, pour les assujettir au demon, & de leur donner une mort, non temporelle, mais éternelle. Les mercenaires mêmes sont voleurs, puis qu'ils ne sont point Pasteurs : car il n'y a point de milieu. Ils tuent leurs brebis en ne les défendant pas. Tout cela est renfermé expressément dans cet Evangile, par lequel l'Eglise, afin d'exciter plus fortement

ment tous ses enfans à prier pour ceux qui entrent dans le ministere Ecclesiastique, a voulu leur representer l'état effroyable de ceux qui y entrent mal. Car s'il est vrai, comme on n'en peut pas douter, que de mauvais Pasteurs sont des voleurs & des meurtriers, qui ne peuvent que ravir les ames à Dieu & les massacrer ; avec quelle ardeur de priere & de penitence ne doit-on point recourir à Dieu dans ces temps-ci ?

Aussi l'Eglise dans la vûë du danger auquel elle est exposée, ne se contente pas de le faire connoître à ses enfans ; elle leur ordonne de plus des jeûnes & des prieres particulieres, afin d'obtenir de Dieu qu'il lui donne de bons ouvriers & de bons ministres, & qu'il la preserve de ces mauvais Pasteurs qui ne sont propres qu'à faire mourir les ames. Ces faux Pasteurs sont morts par la cupidité qui les domine, & par la hardiesse qu'ils ont euë d'entrer dans la bergerie de Jesus-Christ par une autre porte que par Jesus-Christ. Mais au lieu que les morts selon le corps n'ont plus de force pour tuer le corps, ces morts spirituels n'en ont que plus de force pour tuer les ames & leur ôter la vie de la grace.

II. Quoique ces idées se puissent

appeller évangeliques, puis que c'eſt l'Evangile qui les fait naître, on a peine à les accommoder avec l'experience, beaucoup de ceux qui doivent paſſer pour meurtriers, ſelon l'Evangile, n'ayant point ce ſemble les marques & les caracteres de meurtriers. Quoi qu'ils ſoient entrez dans l'Egliſe par cupidité & par ambition, ils ne laiſſent pas d'y faire leur devoir en apparence. Pluſieurs d'entr'eux prêchent une aſſez bonne doctrine, & l'on ne ſçauroit nier qu'il ne ſe ſauve quantité d'ames par leur miniſtere. On n'a donc pas lieu, dira-t-on, d'en concevoir une ſi terrible idée. Il eſt vrai même que quand un Paſteur s'acquitte à l'exterieur de ſes devoirs, on doit juger charitablement, ou qu'il eſt bien entré, ou qu'il a reparé les défauts de ſon entrée; & ainſi il n'eſt pas permis de lui appliquer ces idées que l'Evangile nous donne des mauvais Paſteurs. Mais cela n'empêche pas que quoi qu'il ne nous ſoit pas permis de juger durement de perſonne en particulier, tout ce qui a été dit ne ſoit trés-vrai devant Dieu, à l'égard de pluſieurs. Si nous n'y voyons pas tout ce que l'Evangile nous marque, c'eſt que cette vûë ne nous ſeroit pas utile dans cette vie, & qu'il nous eſt meilleur de ne pas faire ce

discernement. Mais il ne laisse pas d'être vrai qu'il y a une infinité de faux Pasteurs qui ne le paroissent point aux hommes. Dés qu'un Pasteur est entré dans l'Eglise par la porte de la cupidité, & qu'il n'a pas reparé ce défaut de vocation, il est vuide de l'esprit de Dieu. Il est par lui-même incapable de resister au diable par ses prieres ; & par consequent il lui donne entrée de toutes parts dans la bergerie. La doctrine qu'il annonce, quoi que bonne & saine, étant destituée d'onction, est pour la plûpart des ames une lettre morte & une semence sans vie. Si Dieu l'anime & la rend utile à certaines ames ; c'est par une grace particuliere qui n'est point dans l'ordre commun. Cette doctrine même n'étant point dispensée par l'Esprit de Dieu, ne se trouve point d'ordinaire proportionnée à ceux à qui on l'annonce. Cet homme privé de lumiere ne découvre point les dangers des ames. Il n'en est point touché. Il ne les en détourne point. Il vit dans un repos miserable parmi une infinité de gens qui meurent de toutes parts, & dont Dieu lui imputera la mort. Il se contente de satisfaire non à l'Evangile, dont il ne connoît pas l'esprit, mais aux loix ausquelles les hommes ont attaché la reputation de bon Pasteur. Je dis que Dieu

lui imputera la mort de ceux qui periſſent ſous ſon miniſtere, parce qu'encore qu'un vrai Paſteur ne les en eût peut-être pas preſervez, neanmoins ayant fait tout ce qu'il pouvoit pour les en garantir, il en ſeroit quitte devant Dieu. Mais il n'en eſt pas de même d'un mauvais Paſteur, qui irrite Dieu par ſes ſacrifices, & qui ne pratique point les vrais moyens de ſauver les ames. Dieu ne laiſſera pas de lui imputer la mort de tous ceux qui periſſent ſous ſa charge; parce qu'il n'a pas fait ce qu'il devoit pour les ſauver. Il n'a pas offert pour eux des ſacrifices capables d'appaiſer la colere de Dieu. Il n'a pas prié d'une maniere propre à leur obtenir ſes graces. Il n'a pas fait penitence pour appaiſer la colere de Dieu. Il n'a pas annoncé la parole de Dieu d'une maniere propre à les toucher. Il n'a pas connu les pieges du diable. Il ne les a pas prevenus. Il n'a pas appliqué les veritables remedes aux playes des ames, & n'a pas eu la lumiere pour diſcerner ce qui leur étoit utile. Comment Dieu ne lui imputeroit-il pas la mort de ceux qui periſſent, puis qu'il a droit de lui imputer celle de ceux qui ne periſſent pas? Dieu les ſauve: mais ce n'eſt pas par le mauvais Paſteur. Quant à lui, il en fait aſſez pour leur donner la mort, quand ce

ne feroit que par fa negligence & par fon défaut d'onction & de charité. De forte que l'on peut dire de ces ames qui demeurent vivantes fous fon miniftere, ce que faint Auguftin dit fur un fujet femblable : *Et ille vivit, & tu homicida es.* Ces ames font *vivantes* par le foin de Dieu ; mais vous ne laiffez pas, faux Pafteur que vous êtes, d'en être *homicide* par vôtre negligence,& parce que vous ne les avez pas défenduës comme vous deviez des attaques du demon. Voilà, non ce que nous devons penfer des Pafteurs qui menent une vie réglée, mais ce que les Pafteurs doivent penfer d'eux-mêmes, lors qu'étant convaincus qu'ils font mal entrez, ils n'ont point reparé fincerement le défaut de leur entrée.

III. C'est donc un état effroyable que celui d'un Pafteur mal entré dans la bergerie de Jesus-Christ, lors même qu'il n'eft point reconnu pour tel ; qu'il paffe pour un bon Pafteur, pour un homme qui s'acquitte bien de fes devoirs ; qu'il prêche, qu'il reprend, qu'il fe remuë, qu'il fait des aumônes, & qu'il fatisfait tout le monde. Tout cela ne fert qu'à l'aveugler & à lui ôter le difcernement de fon état. Dés qu'il eft mal entré, & qu'il n'a point reparé par une ferieufe penitence,

le vice de son entrée, il ne laisse pas d'être devant Dieu un voleur & un meurtrier. Les ames qui se sauvent sous son ministere ne sont point un merite pour lui, & toutes celles qui se perdent lui attirent une horrible condamnation. Il n'y a donc point d'autre moyen pour éviter cet horrible état, que de n'entrer dans l'Eglise que par la porte, soit en n'y entrant que d'une maniere legitime la premiere fois, soit en reparant le défaut de la premiere entrée par une nouvelle qui soit sainte. Quoi qu'il en soit, c'est une chose indispensable d'entrer par la porte qui est JESUS-CHRIST, qui dit de lui-même : *En verité, en verité je vous le dis : Je suis la porte des brebis.* Or entrer par JESUS-CHRIST, c'est entrer dans la vocation de JESUS-CHRIST, tant interieure qu'exterieure. C'est entrer non par la cupidité du monde, mais par la charité de JESUS-CHRIST. C'est chercher dans l'Eglise non ses interêts & son établissement; non sa grandeur & son élevation; non à se distinguer & se retirer de la foule; non à être quelque chose; non à avoir de la consideration & de l'emploi dans le monde, mais à obéir à JESUS-CHRIST; à suivre sa voix & ses ordres; & à procurer ses interêts aux dépens de

toutes choses ; à sauver les ames qu'il nous a confiées , & à consacrer tout ce que l'on a , & sa vie même pour leur service. Voilà ce que c'est qu'un Pasteur qui entre par la porte. Mais celui qui n'y entre pas , ne peut esperer de Dieu que le rang & le partage des voleurs & des homicides.

SUR L'EVANGILE DU DIMANCHE DE LA TRINITE'.

EVANGILE. *Matth.* 28. 18.

EN ce temps-là , JESUS dit à ses Disciples : Toute puissance m'a été donnée dans le ciel & dans la terre. Allez donc , & instruisez tous les peuples , les batisant au nom du Pere , & du Fils , & du Saint Esprit , & leur apprenant à observer toutes les choses que je vous ai commandées. Et assurez-vous que je serai toûjours avec vous jusqu'à la fin du monde.

EXPLICATION.

I. LA puissance donnée à JESUS-CHRIST en tant qu'homme, qui est la recompense de ses travaux & de ses souffrances, est si étenduë qu'elle est presque incomprehensible. Il suffit de dire qu'elle s'étend à toute la nature & à tous les ouvrages de Dieu. Il se sert de tous, & les rapporte tous à la construction de son Eglise, qui est son principal ouvrage. Les Rois qui se glorifient tant dans leur puissance, n'ont rien qui approche tant soit peu de celle de JESUS-CHRIST. Ils ne dominent point sur les volontez des hommes. Tous ceux qui leur sont sujets, peuvent penser ce qu'ils veulent indépendamment d'eux & sans qu'ils le sçachent. Il y a une infinité d'actions particulieres qui ne se font point par leur ordre. Ils ne sont principes que de certaines actions generales, & il y en a une infinité qui échapent à leur connoissance & à leur puissance. Mais rien ne se fait que par la permission ou par l'ordre exprés de JESUS-CHRIST. Les méchans ne vont que jusqu'au degré de malice où il permet qu'ils arrivent. Les bons ne souffrent que jusqu'au point auquel il veut que leur patience soit éprou-

vée. Tout eſt réglé par ſa ſageſſe & par ſa puiſſance. Tout coopere directement, ou indirectement à l'accompliſſement de ſes deſſeins.

II. Ce qui trompe les hommes ſur ce ſujet, & ce qui les flate d'une puiſſance imaginaire, c'eſt que Jesus-Christ ſe ſert de pluſieurs d'entr'eux comme de miniſtres de ſa juſtice; & qu'ainſi il leur laiſſe exercer leurs paſſions, parce qu'il s'en ſert, ou pour punir ceux que ſa juſtice veut châtier en ce monde, ou pour éprouver & purifier certaines ames qu'il veut ſauver par cette voye. Il faut que cet homme ſoit rabaiſſé, perſecuté, & qu'il meure dans l'oubli. Il faut donc qu'il y en ait qui le perſecutent, & qui lui procurent ces ſouffrances. Ainſi leurs paſſions à cet égard ayant l'effet où ils tendent, leur donnent une grande idée de leur puiſſance; & cependant c'eſt le plus miſerable & le plus vil de tous les emplois auquel Dieu puiſſe deſtiner ſes creatures. Le plus grand honneur qu'il leur puiſſe faire, eſt d'être les miniſtres de ſa miſericorde envers les hommes, & les inſtrumens des biens temporels ou ſpirituels qu'il leur veut faire: & le ſouverain malheur eſt d'être les inſtrumens de ſa juſtice, & de n'être deſtinez qu'à tourmen-

ter & affliger les autres. L'un est l'office des Anges, & l'autre des Demons : & l'on peut dire même que les hommes employez à ce dernier ministere sont au dessous des demons, parce qu'ils leur sont livrez pour seconder leurs desseins, & recevoir d'eux les impressions par lesquelles ils agissent. Ils croyent suivre leur volonté, & ils ne suivent que celle du diable. Ils croyent dominer, & ils sont eux-mêmes dominez.

Enfin Dieu remplit les ministres de sa misericorde des biens qu'ils communiquent aux autres : mais à l'égard de ces executeurs de sa justice, il ne fait que permettre l'accroissement de leur injustice & de leurs passions, qui font à la verité souffrir les autres, mais pour leur bien, & qui font toûjours un mal beaucoup plus grand à ceux que Dieu y abandonne ; ces verges & ces fleaux de Dieu n'étant destinez qu'à être brûlez dans les flammes éternelles, aprés qu'il en aura tiré l'usage qu'il pretendoit.

III. Le plus grand effet de la puissance de Jesus-Christ, est la mission des Apôtres pour établir son Evangile dans toute la terre : & c'est pourquoi il l'a fondée expressément sur cette puissance. *Toute puissance*, dit-il à ses Apôtres,

m'a été donnée dans le ciel & sur la terre. Allez donc, & instruisez tous les peuples. Il ne falloit pas une moindre puissance pour executer ce grand dessein, tant il y avoit de disproportion entre douze hommes sans adresse, sans science, sans éloquence, & la conversion du monde par le changement de toutes ses opinions & de toutes ses passions. Ce dessein auroit été imprudent & temeraire à tout autre qu'à JESUS-CHRIST, & à des ministres assurez de son secours : mais avec cette assurance, non seulement tout est possible, mais tout est sur & certain.

L'Eglise est un vaisseau qui ne peut perir. Quelque tempete qui l'agite, il arrivera surement au port. Ainsi quand on voit dans le cours des siecles tant d'oppositions à la verité de la part des hommes, & tant d'oppressions de la justice, on doit être assuré que malgré tout cela elle demeurera victorieuse. Il est vrai que les hommes semblent y perir, & y être souvent accablez dans le combat : mais leur accablement est leur victoire. Dieu les retire du monde pour les couronner : cependant il en substituë d'autres en leur place, & il fait mourir à leur tour ceux qui croyent avoir triomphé de sa verité. Leur memoire perit, leurs des-

seins avortent & s'évanouissent : & ce qu'ils croyent avoir détruit, demeure établi, & subsiste malgré tout ce qu'ils avoient fait pour le détruire.

IV. Le travail des Apôtres & de leurs successeurs continuera, selon Jesus-Christ, jusqu'à la consommation des siecles. Pendant ce temps, ils engendreront toûjours des enfans à l'Eglise par leur ministere. Ils instruiront toûjours les peuples ; ils les batiseront ; ils les feront enfans de Dieu. Ils annonceront la mort du Seigneur dans la celebration de l'Eucharistie, comme dit saint Paul. Ainsi l'Eglise subsistera toûjours, & par l'instruction exterieure, par l'administration des Sacremens, par la presence interieure de Jesus-Christ, par sa cooperation avec ses ministres, & par ses operations dans les ames. Tout cela ne se terminera qu'à la consommation des siecles ; c'est-à-dire, lors qu'il presentera toute son Eglise à son Pere. Voilà la fin de toutes choses, & ce que Dieu s'est proposé dans ce grand ouvrage. Il a voulu avoir un adorateur éternel, qui est Jesus-Christ, égal à son Pere, adoré avec le Pere & le Saint Esprit comme Dieu, & adorateur comme homme de toute la sainte Trinité, à l'adoration

de laquelle il aſſocie toute ſon Egliſe, qui l'adorera éternellement avec lui & par lui. C'eſt pour cette raiſon que l'Egliſe a voulu que la fête de la Trinité fût la conſommation de toutes les ſolemnitez qu'elle celebre le long de l'année; pour nous montrer que tout ce qui ſe fait temporellement dans l'Egliſe, tend à la diſpoſer à rendre à la ſainte Trinité des honneurs éternels.

V. Mais il ne faut pas ſe contenter d'apprendre par cette fête, que l'adoration de la Trinité ſera l'unique occupation de tous les élus, & qu'elle eſt la fin de tous les myſteres : il faut apprendre auſſi de cet Evangile que l'Egliſe nous y propoſe, que nous devons tout rapporter à cette adoration dés cette vie même. Et c'eſt pourquoi Jesus-Christ ordonne à ſes Apôtres de batiſer tous les peuples au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Eſprit, pour leur montrer que devant leur regeneration à toutes ces trois Perſonnes, ils doivent à toutes les trois leur culte, leur hommage & leur adoration : car ils ne ſont pas nez d'une ſeule Perſonne, mais d'un Dieu en trois Perſonnes. Ils ne ſont pas obligez ſeulement à adorer Dieu dans ſon unité, mais ils le doivent adorer dans la Trinité de

ses Personnes, puis qu'ils ont été batisez au nom de toutes les trois, & qu'ils ont fait par là une profession solennelle de les reconnoître pour leur Dieu.

VI. C'est proprement ce mystere qui distingue le Juifs des Chrétiens. C'est ce mystere dont Dieu a reservé la connoissance à son Eglise, & qu'il n'a montré que tres-obscurement à la Synagogue. C'est ce mystere qui a été attaqué par les premieres & les plus grandes heresies, & dont il a conservé la foi à son Eglise par le ministere de ses plus grands Saints, par les plus grands travaux, & les plus grandes souffrances de ses principaux élus. Nous devons donc à Dieu une reconnoissance tres-particuliere, de ce que cette connoissance ne nous coûte rien ; qu'il nous l'accorde gratuitement, & qu'il nous a fait entrer sans travail dans la participation des travaux des autres: *Je vous ai envoyé moissonner ce qui n'est pas venu par vôtre travail. D'autres ont travaillé, & vous êtes entrez dans leurs travaux*, disoit Jesus-Christ à ses Apôtres sur un pareil sujet. Et c'est ce qui nous doit porter à pratiquer avec devotion tout ce que l'Eglise fait pour nous renouveller la memoire de ce mystere ; à nous consacrer souvent au culte de la Trinité, &

à adorer ſans ceſſe Dieu dés cette vie, non ſeulement dans l'unité de ſa nature, mais auſſi dans la trinité de ſes Perſonnes.

SUR L'EVANGILE DU I. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc* 6. 36.

En ce temps-là, JESUS dit à ſes Diſciples : Soyez pleins de miſericorde, comme vôtre Pere eſt plein de miſericorde. Ne jugez point, & vous ne ſerez point jugez. Ne condamnez point, & vous ne ſerez point condamnez. Remettez, & il vous ſera remis. Donnez, & il vous ſera donné. On vous verſera dans le ſein une bonne meſure, preſſée, entaſſée, & qui ſe répandra par-deſſus : car on ſe ſervira envers vous de la même meſure dont vous vous ſerez ſervis envers les autres. Il leur propoſoit auſſi cette comparaiſon : Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans le precipice ? Le diſciple n'eſt pas plus que le maître : mais tout diſciple eſt parfait lors qu'il eſt ſemblable à ſon maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans

l'œil de vôtre frere, lors que vous ne vous appercevez pas d'une poutre qui est dans vôtre œil ? Ou comment pouvez-vous dire à vôtre frere : Mon frere, laissez-moi ôter la paille qui est dans vôtre œil, vous qui ne voyez pas la poutre qui est dans le vôtre ? Hypocrite, ôtez premierement la poutre qui est dans vôtre œil, & aprés cela vous verrez comment vous pourrez tirer la paille qui est dans l'œil de vôtre frere.

EXPLICATION.

¶. LE modéle de misericorde que JESUS-CHRIST nous propose ici, & qu'il nous oblige de suivre dans nôtre conduite envers les hommes, est celle que Dieu exerce lui même envers nous ; afin de nous convaincre que Dieu nous ayant traitez avec tant de misericorde, c'est une étrange ingratitude que de ne la vouloir pas pratiquer envers les hommes ; & pour nous obliger à reparer au moins par l'humilité les fautes que nous y commettons tous les jours.

Il est utile pour cela de considerer la difference qu'il y a entre les offenses que Dieu nous remet, & celles que nous pouvons remettre aux hommes ; & la difference qui se trouve entre la maniere dont Dieu nous pardonne, & la maniere dont nous pardonnons aux autres. Les offenses

que nous commettons contre Dieu ſont infinies par leur objet, parce qu'elles attaquent la majeſté infinie de Dieu. Elles ſont innombrables quant à leur multitude, comme les Prêtres l'avoüent dans le ſacrifice de la Meſſe ; parce que devant tout à Dieu, & n'y ayant rien que nous ne ſoyons obligez de lui conſacrer, nous commettons ſans ceſſe des larcins à ſon égard par les recherches infinies de nous-mêmes, que nôtre amour propre mêle dans nos actions. Elles ſont réelles & non imaginaires : parce qu'il n'y a rien de plus réel & de plus effectif que la corruption de nôtre cœur. Enfin elles contiennent la ſouveraine injuſtice, parce qu'il eſt eſſentiellement injuſte qu'une creature ne vive pas ſelon les ordres de ſon Createur, & ne lui rapporte pas tout ſon être & toutes ſes actions. Cependant Dieu nous pardonne tout cela, & nous le pardonne continuellement,pourvû que nous recourions à lui avec une veritable humilité.

Qu'eſt-ce que les offenſes que des hommes peuvent commettre contre d'autres hommes, en comparaiſon de celles là ? Elles ne regardent que de viles creatures, & ne ſçauroient ainſi être fort conſiderables. Elles ne peuvent être en fort grand

nombre, parce que les hommes ne pensent pas long-temps à nous; & qu'ayant beaucoup de passions differentes, ils ne peuvent s'occuper long-temps & frequemment du desir de nous nuire. Souvent même elles ne sont pas réelles, & ne sont fondées que sur la temerité de nos jugemens. Car il n'y a rien de plus ordinaire que d'attribuer aux autres des pensées & des desseins qu'ils n'ont point eus, & de juger injustement d'eux au même-temps que l'on se plaint de leurs jugemens injustes. Souvent aussi lors qu'ils ont mauvaise opinion de nous, ce n'est ni par haine ni par malice, mais par une simple prévention; & parce qu'ayant l'esprit borné, ils ont consideré certaines choses d'un biais qui ne nous étoit pas favorable. Or il n'est pas juste de prétendre qu'on doit être exempt de ces préventions à nôtre égard; puis que pour peu que nous nous fassions justice, nous devons reconnoître que nous n'en sommes pas exemts à l'égard des autres. Voilà la nature des choses que nous avons à pardonner aux hommes; & nous devrions être ravis d'avoir à exercer envers eux cette petite misericorde, pour reconnoître la misericorde infinie que Dieu exerce envers nous.

II. On peut dire même que les hommes ne nous font jamais d'injustice, quelque traitement qu'ils nous fassent ; parce que quoi que leur volonté puisse être injuste, nous ne souffrons pourtant rien de leur part que nous ne meritions de souffrir. S'ils nous font certains reproches faux & calomnieux, ils ne nous en font pas une infinité d'autres qu'on nous pourroit faire avec verité. Ils ne nous ôtent rien que nous ne meritions de perdre, & dont il ne nous soit utile d'être privez, si nous recevions cette privation de la main de Dieu, & non de celle des hommes. Pourquoi donc avons-nous de la peine à leur pardonner, puis qu'ils ne nous font réellement que du bien ; & que s'ils y mêlent quelque injustice de leur part, c'est un mal pour eux, & non pas pour nous ?

III. Cependant Dieu nous pardonne toutes nos fautes. Il nous les pardonne sans retenir aucune volonté de nous en punir. Il nous les pardonne pour ne nous les reprocher jamais ; & pourvû que nous ne fassions pas de nouvelles fautes, il ne nous distingue point de ceux qui ne l'ont jamais offensé. Mais combien le procedé des hommes est-il éloigné de celui de Dieu ? Si la bienséance

humaine, & quelque mouvement de religion les porte à pardonner quelquefois à ceux qui les ont offensez, ils en retiennent neanmoins le souvenir ; & ce souvenir se reveillant en eux à la moindre occasion, renouvelle leur ressentiment. On remarque aisément qu'aprés avoir pardonné en apparence, ils ne laissent pas d'être bien aises de faire connoître dans leurs discours l'injustice & les défauts de ceux qui les ont choquez. Les loüanges qu'on leur donne les incommodent. Et enfin ce pardon donné de bouche a trés-peu d'effet dans toutes les actions particulieres.

IV. *Ne jugez point, & vous ne serez point jugez.* v. 37.

COMME JESUS-CHRIST avoit proposé la misericorde que Dieu exerce envers les hommes, pour régle de celle qu'il leur prescrivoit les uns envers les autres, il leur enseigne ici que la maniere dont ils jugeront les autres, sera la régle dont ils seront jugez de Dieu : c'est-à-dire, non que s'ils jugent injustement des autres, ils seront jugez injustement de Dieu ; mais que s'ils en jugent durement avec injustice, ils seront jugez de Dieu durement avec justice. Mais il faut remarquer que Dieu ne condamne que

les jugemens injustes : car il ne défend pas de juger avec justice, & ordonne même de porter des jugemens justes : *Justum judicium judicate.* Ainsi ce que Dieu condamne dans les jugemens qu'on appelle temeraires, c'est l'injustice qu'ils renferment : & comme il n'est jamais injuste de juger selon la verité que l'on connoît clairement, il n'y a jamais de temerité ni d'injustice dans les jugemens qui sont accompagnez de verité & d'évidence. Je dis dans les jugemens, & non pas dans les paroles qui les expriment : car on peut avoir raison de juger d'une certaine maniere, que l'on n'en aura pas de rendre ce jugement public, le jugement n'ayant point d'autre regle que l'évidence de la verité, mais les paroles pour être justes & exemtes de peché, ayant besoin de beaucoup d'autres conditions.

V. Pour éviter les jugemens temeraires ausquels on se laisse si facilement aller à l'égard des autres, il n'y auroit qu'à remarquer ce qui nous choque dans ceux que les autres font de nous : car il seroit aisé par ce moyen de se former certains principes & certaines maximes pour nous regler dans nos jugemens, en se servant de la delicatesse de l'amour propre pour les découvrir, & de l'amour de

l'équité & de la justice pour en user à l'égard du prochain, aprés nous être convaincus que nous voulons que les autres en usent envers nous-mêmes. Voici, par exemple, quelques-unes de ces maximes qu'on peut découvrir par cette voye : car on ne manque gueres d'être choqué quand les autres ne les observent pas envers nous.

Il est injuste & contre la raison, de donner un nom injurieux, qui marque une habitude dans le vice, à ceux dont nous sçavons simplement qu'ils ont commis quelque faute passagere de ce genre là. Un homme n'est pas imprudent pour avoir commis une imprudence. Il en est souvent au contraire plus prudent.

Il est injuste d'attribuer une action exterieure qui peut avoir divers principes, au principe qui est le plus mauvais.

Il est injuste d'attribuer à passion & à haine, ce qui peut être fait par persuasion & par conscience.

Il est injuste d'attribuer à toutes les actions semblables les mêmes intentions; car elles en peuvent avoir de fort differentes.

Il est injuste de suppléer par nous-mêmes ce que nous ne voyons pas dans l'action dont nous jugeons : car c'est passer

les bornes de cette vûë qui doit terminer nos jugemens. Il n'est pas proprement défendu de voir, mais il est défendu de juger; c'est-à-dire, de former un jugement fixe & arrêté sur ce que nous ne voyons pas.

Il est injuste de regarder un défaut comme incorrigible, lors que nous n'avons pris aucun soin d'y remedier.

Il est injuste d'attribuer un défaut à quelqu'un sur le rapport de gens qui ne sont pas entierement croyables, & du jugement desquels nous avons droit de nous défier.

Il est encore injuste de preferer toûjours dans les mêmes cas & les mêmes circonstances, ceux qui nous sont favorables à ceux qui nous sont contraires; de prendre ainsi l'inclination que l'on a pour nous, pour la régle de nôtre estime. Il est injuste de trouver petits & supportables tous les défauts de ceux qui nous aiment, & grands & insupportables ceux des personnes de qui nous nous imaginons n'être pas aimez.

VI. Il est d'autant plus important de s'appliquer à éviter les jugemens temeraires, que c'est une source d'une infinité de pechez qui troublent toute la vie: car les preventions qui ne sont dans le

fond que des jugemens temeraires, sont les causes ordinaires des aversions, des dégoûts, des separations, des médisances, & de mille autres mauvais effets. Souvent les plus grandes dissensions ne naissent que de jugemens portez temerairement, qui deviennent les principes de nôtre conduite : & ces jugemens temeraires devenant publics, en produisent une infinité dans ceux qui les apprennent, parce qu'il y a peu de personnes qui prennent la peine d'examiner ce qu'ils entendent dire des autres. Le commun du monde s'en rapporte facilement à celui qui juge du prochain en mal ; parce qu'il satisfait par là sa malignité naturelle, & qu'il se justifie en même temps dans cette malignité, sur ce que ce jugemenr a été formé par une autre, ne considerant pas que si l'autre est responsable de l'avoir fait, il est responsable de l'avoir crû.

SUR

SUR L'EVANGILE DU JOUR DU SAINT SACREMENT.

EVANGILE. *Jean 6. 56.*

EN ce temps-là, JESUS dit à la troupe des Juifs : Ma chair est veritablement viande, & mon sang est veritablement breuvage. Celui qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui. Comme mon Pere qui est vivant m'a envoyé, & que je vis par mon Pere, de même celui qui me mange vivra aussi par moi. C'est ici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme la manne que vos peres ont mangée, & qui ne les a pas empêché de mourir. Celui qui mangera de ce pain vivra éternellement.

EXPLICATION.

I. VOICI un langage qui n'est jamais venu dans l'esprit d'aucun homme avant JESUS-CHRIST. Assez de gens ont pû croire qu'il étoit utile à d'autres de mediter leurs actions : mais

aucun ne s'est avisé d'exprimer cette meditation par les mots de *manger* & de *boire.* Il y a même une absurdité visible à distinguer, dans la meditation des actions de quelqu'un, le boire & le manger ; puisque la meditation se nourrit également de toutes les actions,& qu'on n'y sçauroit trouver la difference qui est marquée par ces termes. Il est donc visible que Jesus-Christ ne s'est servi de ces idées extraordinaires,que pour marquer des choses extraordinaires, & qu'il n'y a que la doctrine des Catholiques qui rapporte ces paroles au Sacrement de l'Eucharistie, qui ait de la vraisemblance : car c'est par cette doctrine que l'on voit pourquoi la chair de Jesus-Christ est vraiment viande,& son sang vraiment breuvage.Mais il ne faut pas s'imaginer que parce que cette doctrine donne un fondement réel & solide aux expressions de Jesus-Christ, on soit obligé de ne les étendre point au delà de la lettre : au contraire afin d'avoir droit d'expliquer par metaphore certains termes, il faut qu'il y ait un fondement dans le sens litteral, qui puisse soûtenir ces metaphores. Si le corps & le sang de Jesus-Christ n'entroit point dans nos corps sous la forme d'aliment & de breuvage, il n'auroit pû dire : *Ma chair*

est vraiment viande , & mon sang est vraiment breuvage. Mais cette verité étant supposée, ces termes s'étendent naturellement, & par une metaphore ordinaire, à la nourriture spirituelle des ames. Ainsi ces paroles : *Ma chair est vraiment viande, & mon sang vraiment breuvage* , contiennent cette verité litterale,que la chair & le sang de Jesus-Christ entrent dans nos corps sous la forme d'aliment & de breuvage , & contiennent de plus cette autre verité metaphorique , qui est la fin de la premiere , que cet aliment & ce breuvage sont la nourriture spirituelle de nos ames.

II. Il faut donc se nourrir spirituellement de la chair & du sang de Jesus-Christ. Il faut s'en nourrir en la maniere qu'ils sont dans l'Eucharistie, en les regardant dans un état de mort, & comme ayant été separez l'un de l'autre par la mort : & c'est pourquoi l'Apôtre ne dit pas seulement à ceux qui offrent le Sacrifice , qu'ils doivent honorer la mort de Jesus-Christ en l'offrant ; mais il étend cette obligation à tous ceux qui participent au Sacrement même. *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce pain, & que vous boirez ce calice , vous annoncerez la mort du Seigneur.* C'est Jesus-

1. Cor. 11. 25.

CHRIST mort qui doit être la nourriture spirituelle de nos ames. JESUS-CHRSIT mort à la vie du corps, nous apprend à y mourir avec lui, & à rendre volontairement nôtre vie à Dieu, toutes les fois qu'il lui plaira de nous la redemander. Il nous apprend à lui offrir nôtre mort avec la sienne, & à faire par avance ce que nous ne serons gueres en état de faire quand le temps de nous acquitter de ce devoir sera venu. JESUS-CHRIST mort à la ressemblance de la chair du peché, nous oblige par cet état à mourir à toutes les inclinations de la nature corrompuë. Ce sont les vûës que nous devons avoir en participant à l'Eucharistie ; & c'est l'Eucharistie qui nous donne la force de les executer.

III. MAIS s'il ne faut pas seulement s'entretenir de ces veritez en recevant ce Sacrement, il faut s'en nourrir dans toute la suite de la vie. Et c'est pourquoi l'Apôtre se sert du mot d'*annoncer* ; parce qu'il faut que les autres puissent voir dans nôtre vie les impressions de la mort de JESUS-CHRIST. L'Eucharistie ne doit pas être une nourriture passagere, mais perpetuelle. Et saint Basile a jugé cette impression de mort qui doit paroître dans toutes les actions des Chrétiens,

si necessaire & si essentielle, qu'il ne juge dignes de la participation de l'Eucharistie que ceux qui font paroître par leurs actions qu'ils sont morts au monde & au peché. Il faut au moins une mort commencée, pour recevoir par ce Sacrement des impressions de mort. Jesus-Christ comme mort n'opere rien sur les ames de ceux qui portent à ce Sacrement leurs passions toutes vivantes ; qui ne font aucun effort pour les détruire & pour les mortifier, & dans le cœur desquels il ne voit aucune pente à la mortification du vieil homme & de ses concupiscences. Ceux qui sont dans cette disposition, sont incapables d'annoncer la mort du Seigneur, qui est le modéle de l'homme nouveau. Ils ne sont propres au contraire qu'à annoncer la vie du vieil homme ; c'est à-dire, la vie des sens & des affections charnelles qui paroissent dans toutes leurs actions.

IV. *Celui qui mange ma chair, & boit mon sang, demeure en moi, & moi en lui.* v. 57.

Il est clair, dit saint Augustin, que « ces paroles ne s'entendent pas de tous « ceux qui mangent la chair de Jesus- « Christ de quelque maniere que ce « soit : mais de ceux qui la mangent d'une «

„ certaine maniere : de ceux qui ne la re-
„ çoivent pas ſeulement dans leurs corps;
„ mais qui la reçoivent dans le cœur par
„ la foi & par l'amour. Et comme Jesus-Christ n'a voulu entrer dans nos corps, qu'afin d'entrer dans nos ames par ce moyen, ceux qui arrêtent cet effet n'en tirât aucune nourriture ſpirituelle, aneantiſſent ; autant qu'il eſt en eux, ce bienfait incomprehenſible de la bonté de Jesus-Christ. Ils s'oppoſent à la conduite de Dieu. Ils interrompent l'enchaînement qu'il a mis entre ſes œuvres : & enfin ils détruiſent, autant qu'il leur eſt poſſible, le ſacrement de l'Euchariſtie. C'eſt en cela qu'ils ſe rendent coupables de la profanation du corps & du ſang du Seigneur : car Jesus-Christ n'ayant établi ce Sacrement que pour établir ſa demeure dans les ames, & pour leur communiquer ſa vie, quiconque empêche cet effet par ſa mauvaiſe diſpoſition, & qui rejette ſon eſprit en recevant ſon corps, lui fait un outrage ſignalé ; renverſe l'ordre & l'économie de la grace, & commet une ingratitude horrible envers Jesus-Christ.

V. Mais ces paroles nous apprennent de plus que le corps de Jesus-Christ ne vient point à nous par

l'Euchariſtie pour être le principe d'une ſainteté paſſagere. Il veut prendre poſſeſſion de nos ames, & y établir une demeure durable. *Il demeure en moi, & moi en lui*, dit-il. Ce ne ſeroit pas regarder JESUS-CHRIST comme ſa demeure, mais ce ſeroit tout au plus en faire une hôtellerie de voyageur, que de s'unir à lui pour le quitter incontinent. C'eſt pourquoi il n'y a point d'idée plus indigne de la vie chrétienne, que de s'imaginer qu'elle puiſſe paſſer dans des revolutions d'état de crime & d'état de juſtice; aujourd'hui en grace, demain dans le peché; aujourd'ui reſſuſcité, demain retombé dans la mort, en la faiſant ainſi ſubſiſter avec une viciſſitude cótinuelle de mort & de vie. Il eſt vrai que la grace des Sacremens, & même celle de l'Euchariſtie, ſe peut perdre par la violence des tentations; mais cela ne va pas à des changemens frequens, tels que ſe l'imaginent ceux qui permettent l'uſage des Sacremens aux perſonnes qui retombent inceſſamment dans des crimes. C'eſt une idée de la vie chrétienne, inouie dans toute l'antiquité; & l'Egliſe a toûjours ſuppoſé au contraire, non que ces gens euſſent perdu la grace qu'ils avoient reçûë, mais qu'ils ne l'avoient jamais recou-

vrée ; qu'ils étoient toûjours demeurez dans la mort, & n'en étoient point sortis, parce que leur penitence étoit fausse & illusoire, & que c'est se moquer de Dieu que de retomber sans cesse dans les mêmes crimes dont on vient de lui demander le pardon.

VI. Jesus-Christ represente comme deux choses inseparables, la demeure des ames en lui, & sa demeure en elles : *In me manet, & ego in eo.* C'est sa demeure dans elles qui fait qu'elles demeurent dans lui ; mais c'est leur demeure en lui qui fait qu'elles ont une juste confiance qu'il demeure en elles. Or elles demeurent en lui par la foi, par l'amour, par la confiance, par la preference qu'elles font de lui à toutes choses, par la soumission à ses ordres. Elles demeurent en lui en se souvenant de lui, en se proposant sa gloire comme le but de leurs actions ; en sorte qu'on ait lieu de reconnoître que c'est pour lui qu'elles agissent, & à lui qu'elles tendent. Il faut que Jesus-Christ soit nôtre pôle ; & que nos cœurs se tournent vers lui, comme les aiguilles frottées d'aimant se tournent vers le pôle du monde. Ceux qui sentent en eux ces marques, peuvent avoir une juste confiance que Jesus-Christ

demeure en eux ; & cette confiance doit diminuer à proportion que ces marques ſont plus obſcures & plus incertaines. Et quant à cette preſence de JESUS-CHRIST dans nos ames, il faut concevoir que par elle les trois Perſonnes divines y établiſſent leur trône & leur demeure ; qu'elles y ſont pour les ſanctifier, pour les remplir de tous les dons du ciel, pour être le principe de leurs actions, & enfin pour en faire le lieu de leurs délices & de leur gloire, qui eſt le ſouverain honneur que la creature puiſſe recevoir.

VII. *Comme mon Pere qui eſt vivant m'a envoyé, & que je vis par mon Pere ; de même celui qui me mange, vivra auſſi pour moi.* v. 58.

JESUS-CHRIST nous enſeigne par ces paroles, que le propre effet de l'Euchariſtie eſt de communiquer la vie, & que cette communication de la vie eſt une ſuite de ſon Incarnation. Et c'eſt pourquoi les Peres ont appellé l'Euchariſtie, *l'extenſion de l'Incarnation* De ſorte que comme l'original de ce myſtere paſſe infiniment la capacité de nos eſprits, il n'eſt pas étrange que nous n'en concevions pas bien la copie. Mais il nous ſuffit de comprendre que JESUS-CHRIST eſt dans ce myſtere, comme principe de vie ; que

cette vie eſt la même que celle qu'il reçoit de ſon Pere en tant qu'homme ; que cette vie renferme le Saint Eſprit. Il l'a reçû avec toute plenitude, comme ſaint Jean Baptiſte le diſoit de lui par ces paroles : *Dieu ne lui a pas donné ſon Eſprit par meſure.* Il nous le donne avec meſure & ſelon nos diſpoſitions. Mais il nous doit ſuffire de ſçavoir que l'Euchariſtie eſt la ſource où nous le devons chercher.

Joan. 3. 34.

VIII. Or ſi l'Euchariſtie eſt la ſource de la vie, il s'enſuit que toute la vie chrétienne ſe doit regler par rapport à l'Euchariſtie ; que nôtre principal ſoin doit être de nous y preparer ; que nôtre principal deſir doit être d'y participer ; nôtre principale douleur d'en être privez : *Solus ſit dolor hac eſcâ privari.* Aprés cela nous étonnerons-nous que les Chrétiens ſoient ſi languiſſans, qu'ils ayent ſi peu de force & de vigueur pour les bonnes œuvres & pour reſiſter aux tentations ; puis qu'ils ont ſi peu de ſoin de puiſer la vie dans cette ſource de vie ; puis qu'il ſont ſi peu occupez du ſoin de ſe preparer à ce Sacrement, & ſi peu touchez de la grace que Dieu leur fait de les y admettre ? On communie certains jours par coutume ; mais aprés avoir communié on

n'y pense plus. Communier, ce n'est point dans la vie de la plûpart des Chrétiens, une action principale qui ait des suites considerables. Ainsi, comme on reçoit ce Sacrement avec indifference, il ne produit point ces divins effets que JESUS-CHRIST est tout prêt de répandre dans les ames bien disposées. Plût à Dieu même qu'il n'en produisît point de contraires ; & qu'au lieu d'être dans la plûpart des ames un principe de vie, il n'y devint point un principe de mort, & qu'il n'augmentât point leurs tenebres, leur froideur, leur dureté ! Et c'est neanmoins à quoi se termine trés-souvent la reception de ce divin Sacrement, qui étant établi pour vivifier les ames bien disposées, donne la mort à celles qui ne le sont pas.

IX. MAIS cette proprieté de l'Eucharistie nous apprend de plus que tous les besoins & tous les emplois de la vie chrétienne nous appellent à l'Eucharistie, pour y trouver ou le remede ou la force qui nous est necessaire.

Si l'on est pressé de tentations, c'est dans ce Sacrement qu'il faut puiser la force d'y resister. Et c'est pourquoi l'ancienne Eglise ne croyoit pas que les Chrétiens pussent être suffisamment disposez à com-

fesser JESUS-CHRIST dans les tourmens, s'ils n'étoient armez de l'Eucharistie. S'il faut former des entreprises pour l'honneur de Dieu & pour nôtre salut, c'est dans ce Sacrement qu'il faut trouver la lumiere & la force de les executer. Mais comme toutes les actions chrétiennes dépendent en cette maniere de l'Eucharistie, on peut conclure de même de tous les défauts des Chrétiens, qu'ils reçoivent mal l'Eucharistie. Toutes les bonnes actions sont les effets des bonnes Communions, & toutes les mauvaises sont des effets ou des Communions sacrileges, ou du mépris de la Communion. L'état même du peché ne laisse pas d'avoir un rapport à l'Eucharistie. Car le plus grand mal des pecheurs impenitens, & qui contribuë le plus à leur damnation, c'est l'abus ou le mepris qu'ils en font : & la plus grande marque d'un pecheur vraiment touché de Dieu, c'est d'avoir une vraie douleur de ce qu'il a merité d'en être privé, & un vrai desir de s'en r'approcher selon l'ordre & les régles de l'Eglise.

SUR L'EPÎTRE DU II. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

EPÎTRE. I. *Jean* 3. 13.

MES trés-cher *Freres* : Ne vous étonnez pas si le monde vous hait. Nous reconnoissons que nous sommes passez de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres. Celui qui n'aime point *son frere* demeure dans la mort. Tout homme qui hait son frere est homicide ; & vous sçavez que la vie éternelle ne demeure point dans un homicide. Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous en ce qu'il a donné sa vie pour nous. Et nous devons donner aussi nôtre vie pour nos freres. Que si quelqu'un a des biens de ce monde, & que voyant son frere en necessité, il lui ferme son cœur & ses entrailles, comment l'amour de

Dieu demeureroit-il en lui ? Mes petits enfans, n'aimons pas de parole ni de la langue, mais par œuvres & en verité.

EXPLICATION.

I. Il semble qu'il y ait lieu de s'étonner que le monde puisse haïr de veritables Chrétiens. Car comment peut-on haïr des gens qui nous aiment, qui ne cherchent point leurs interêts, mais les nôtres, & qui sont prêts même de donner leur vie pour nous ? Cependant l'Apôtre saint Jean nous dit, qu'il ne faut point *s'étonner que le monde nous haïsse* : & il le dit avec raison ; parce qu'il connoissoit parfaitement le fond de la corruption de l'homme. Il y a dans le cœur de l'homme corrompu une source de haine contre les gens de bien, qu'ils ne sçauroient éviter, quelque soin qu'ils prennent pour ne pas choquer le monde. Et il est bon d'en considerer les raisons pour ne leur pas imputer de se l'être attirée par leur imprudence. Le monde aime à être aimé, & la charité aime le monde ; mais le genre d'amour que la charité lui fait paroître ne le contente pas. Il veut être aimé & favorisé dans ses passions. Il prend pour ennemis ceux qui s'y opposent, il croit qu'on ne les peut desapprouver sans malignité. Or si la charité aime le monde,

ce n'eſt pas dans ſes paſſions. Elle s'y oppoſe au contraire quand elle peut ; & quand elle ne le peut, elle les condamne. Elle n'aime le monde que pour procurer ſon ſalut : & c'eſt ce que le monde ne compte pour rien, au lieu qu'il ſe bleſſe & s'offenſe de l'oppoſition qu'elle fait à ſes paſſions, qui ne manque point d'attribuer à malignité & à jalouſie.

II. Il eſt difficile de ſatisfaire le monde;parce qu'il exige plus qu'on ne lui peut accorder. La charité a des bornes dans les ſervices qu'elle rend aux hommes: & la cupidité n'en veut point. La charité ne peut ſervir perſonne contre la charité, ni contre l'interêt d'un autre qu'elle eſt obligée de menager. Elle ne s'engage point dans les affaires ou injuſtes ou douteuſes. La cupidité ne peut ſouffrir toutes ces meſures. Elle prend toutes ces reſerves pour des effets d'envie ou d'averſion, ou au moins de bizarrerie ou de fantaiſie. Ainſi elle regarde tous ceux qui ſe conduiſent par ces régles, comme des gens qui ne ſont bons à rien, & ſur leſquels on ne ſçauroit faire aucun fonds. Enfin la ſeule difference de la vie des gens de bien & de celle des gens du monde, ſuffit pour exciter la haine de ceux-ci : car c'eſt une condamnation publique de

leurs passions & de leur conduite. Et c'est ce qui est exprimé dans le livre de la Sagesse par ces paroles : *Il nous a regardé comme des fous & des insensez.* Les méchans découvrent ces jugemens dans les bons, & ne les peuvent souffrir. Ils veulent passer pour justes dans leurs injustices mêmes ; pour prudens dans leurs imprudences ; pour heureux dans leurs miseres. Ils tirent tous ces aveux de la complaisance de ceux qui les environnent & qui desirent de leur plaire. Et comme ils découvrent d'autres pensées dans l'esprit des gens de bien, ils s'en offensent & ils s'en irritent, & se portent à leur nuire en la maniere qu'ils le peuvent. Les grands & les puissans les chassent, les bannissent, les exterminent : & ceux qui ne peuvent rien, peuvent toûjours les haïr & en medire.

Sap. 2.16.

III. C'est ce qui rend la haine du monde inévitable, & ce qui fait qu'un Chrétien s'y doit attendre. Il en doit même faire sa gloire, puis qu'il est rendu par là semblable à Jesus-Christ, qui a attiré la haine des hommes par la verité qu'il leur a dite : mais il n'en doit être que plus soigneux de ne tenir pas cette gloire, en s'attirant la haine des hommes par des actions imprudentes & indiscre-

tes, où la paſſion auroit plus de part que la raiſon & la charité. Et c'eſt ce qui arrive neanmoins ſouvent : car il y a bien des gens qui gâtent leurs ſouffrances par des actions temeraires & inconſiderées, en parlant mal à propos lors qu'ils n'y ſont point obligez ; en faiſant à contretemps des actions de zele ; en paſſant même les bornes de la verité lors qu'ils pretendent la ſoutenir ; & enfin en excitant contr'eux la haine des hommes par les pretextes qu'ils y donnent. L'Egliſe ne canoniſe & ne beatifie point ces ſortes de ſouffrances. Elle les condamne & les deſapprouve plûtôt ; parce qu'elle ne fait pas moins profeſſion de ſageſſe & de retenuë, que de juſtice & de generoſité.

I V. *Nous reconnoiſſons que nous ſommes paſſez de la mort à la vie, parce que nous aimons nos freres.* v. 14.

La marque de la reſurrection des ames, ſelon cet Apôtre, eſt l'amour du prochain, parce que cet amour eſt inſeparable de celui de Dieu. Nous avons donc bien plus d'interêt à aimer le prochain, que le prochain n'en a à être aimé de nous. Il peut être vivant ſans que nous l'aimions : mais nous ne le pouvons être ſi nous ne l'aimons pas. Ainſi nous nous procurons beaucoup plus de bien à nous-mêmes par

la pratique de la charité, que nous n'en procurons aux autres. Nous ne pouvons par les aſſiſtances que nous leur rendons, que conſerver ou guerir leur corps : mais nous reſſuſcitons, ou nous conſervons nôtre propre ame en les aimant & en les aſſiſtant. La charité eſt donc un commerce où l'on reçoit beaucoup plus qu'on ne donne : & cependant c'eſt un commerce bien peu pratiqué.

V. COMME la vraye charité eſt une marque certaine de la vie de l'ame ; la haine en eſt une de ſa mort, parce que c'en eſt une de l'extinction de la charité. Les hommes s'étonnent quand ils voyent en eux des ſignes & des preſages des maladies mortelles, comme des crachemens de ſang, des friſſons violens, des défaillances : mais ils devroient bien plus s'étonner quand ils ſentent en eux des averſions & des jalouſies ; qu'ils s'apperçoivent qu'on leur fait plaiſir de medire de quelqu'un, de le rabaiſſer, de le noircir, & que ſes maux & ſes diſgraces leur cauſent une joye ſecrete : car ce ſont des marques d'une fiévre bien plus dangereuſe pour les ames, que la fiévre corporelle ne l'eſt pour le corps. Il eſt vrai que ce ne ſont pas toûjours des ſignes certains ; ces ſentimens pouvant s'exci-

ter ſans que la volonté y ait de part. Mais ce ſont toûjours des ſignes d'une diſpoſition qui tend à la mort. Ainſi, comme quand on ſent les ſignes des maladies corporelles, on prend des remedes & l'on pratique des regimes pour les prevenir; il faudroit de même, quand on apperçoit en ſoi ces ſignes des maladies ſpirituelles, aller au devant du mal dont on eſt menacé. Il faudroit rappeller dans ſon eſprit tous les ſujets que nous avons d'aimer ceux pour qui l'on ſent ces averſions. Il faudroit être exact à ne rien dire à leur deſavantage. Il faudroit deſavouer tous les ſentimens contraires à la charité que nous leur devons. Mais le mal eſt que nous avons ſoin au contraire de les nourrir, en prenant tout en mauvaiſe part de ceux dont nous avons conçû quelque éloignement, & en n'expliquant rien favorablement de ce qui vient de leur part.

VI. La haine du prochain n'eſt pas une ſimple marque de mort. L'Apôtre declare que ceux qui en ſont poſſedez ſont des plus *coupables d'homicide*. Omnis *qui odit fratrem ſuum, homicida eſt.* Qui n'a point la charité, ne peut aimer la vie du prochain que par interêt. De ſorte que ſi ſon interêt change, il ne l'aimera

v. 15.

plus, & ne l'aimant plus, si son interêt est qu'elle finisse, il en desire la fin. La haine renferme donc le desir de la mort du prochain, pourvû qu'elle nous serve à quelque chose, qui est une espece d'homicide spirituel ; & elle tend même à la perte de l'ame du prochain, aussi bien qu'à celle de son corps : car la haine empêche la charité spirituelle. Elle empêche de prier pour le salut du prochain, étant impossible de prier comme il faut pour une personne que l'on hait. Ainsi en leur refusant les devoirs de la charité commune, on contribuë autant qu'il est en soi, à leur mort spirituelle. Il n'est pas necessaire pour cela de les exclure positivement de nos prieres communes. Il suffit que Dieu voye que nous sommes dans une disposition qui ne nous permet pas de les y comprendre.

VII. *Nous avons reconnu l'amour de Dieu envers nous, en ce qu'il a donné sa vie pour nous.* v. 14.

Nous connoissons la grandeur de la charité de JESUS-CHRIST par l'oblation qu'il a faite de sa vie pour nous; mais nous sommes bien éloignez de la pouvoir comprendre. Il faudroit pour cela que nous pussions penetrer le prix infini de cette oblation qui a été offerte pour nous,

& l'indignité infinie des pecheurs pour qui il a bien voulu l'offrir. C'est la distance infinie de ces deux termes qui rend cette oblation inconcevable. Dieu hait le peché d'une haine infinie. Il le punira dans toute l'éternité & sans misericorde dans les Anges prevaricateurs. Il aime son Fils d'un amour infini. Comment s'est-il donc pû faire qu'il ait donné la vie de ce Fils qu'il aimoit infiniment, pour ces pecheurs qu'il haïssoit infiniment ? Voilà la merveille du mystere de l'Incarnation ; merveille qui surpasse l'intelligence de la creature, que nous pouvons seulement appercevoir comme de loin, mais que nous ne devons pas pretendre de penetrer.

VIII. Ce que nous en devons conclure est, que tout l'amour que nous pouvons avoir pour les hommes, est bien éloigné de celui que Dieu a eu pour nous. Il ne nous sçauroient blesser que par des fautes humaines. Mais qu'est-ce que ces fautes en ce qu'elles nous regardent ? Ce sont de vains fantômes & de vrais neants. Qu'est-ce qui nous empêche d'aimer nôtre prochain ? Il nous a fait tort, dit-on. Et en quoi nous peut-il avoir fait tort ? En des choses temporelles, & par consequent finies, qui ne nous pouvoient rendre heureux, & dont la privation nous

est plus avantageuse que la possession. Il a mal jugé de nous. Que nous nuisent ces faux jugemens ? Ils demeurent en lui, & ne passent pas à nous. Aprés tout, s'il nous a crû autres que nous ne sommes, il ne nous a pas crû autres que nous pouvons être, & que nous pouvons devenir. Il nous a attribué des défauts que nous n'avons pas : mais il ne nous en a pas attribué quantité que nous avons, & ainsi nous y gagnons encore. Il n'y a rien en tout cela que de petit & de borné. Si nous n'avons pas fait les mêmes fautes envers nôtre prochain, nous les pouvions faire. Ce n'est donc pas grande chose quand un homme aime un autre homme, nonobstant ces petits défauts & ces fautes humaines commises contre lui. Il ne fait rien de fort extraordinaire en sacrifiant ses ressentimens à la charité, & en se réünissant avec le prochain malgré ces sujets de division. Ce n'est que nôtre foiblesse qui nous y fait paroître de la difficulté. Mais il n'en est pas de même de Dieu. Sa sainteté est infiniment éloignée de la malice de l'homme ; & c'est cet éloignement infini qui rend cette réünion incomprehensible. Nous ne comprenons pas bien la grandeur de la haine de Dieu contre les pécheurs ; & nous

comprenons encore moins comment il a pû allier cette haine avec cette charité prodigieuse qu'il leur a témoignée en leur donnant son Fils.

IX. Mais comme les hommes seroient assez portez à croire qu'il leur suffit d'avoir pour les autres une idée imaginaire d'amour, qui ne consisteroit que dans des pensées; Saint Jean pour les détromper de cette illusion, leur propose un exemple réel d'une necessité pressante à soulager, & d'un riche qui le peut faire: & il décide nettement, que si ce riche refuse de donner à son frere le soulagement dont il a besoin, il ne doit point pretendre avoir part à la charité de Dieu. Car preferer la possession inutile de son bien au soulagement des pauvres, est une marque certaine qu'on aime son bien plus que le prochain. Or cette preference est notoirement injuste. Elle est directement contraire à l'ordre de la charité. C'est un violement manifeste du precepte de Dieu, qui nous commande d'aimer le prochain, non comme des choses exterieures pour lesquelles nous ne devons avoir qu'un petit degré d'amour, ou plûtôt que nous ne devons point aimer du tout, & dont nous ne devons simplement user; mais comme nous-mêmes que nous aimons tres veri-

tablement, & à qui nous avons accoutumé de rapporter tout ce qui est hors de nous.

SUR L'EVANGILE DU II. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE DANS L'OCTAVE DU SAINT SACREMENT.

EVANGILE. *Luc* 14. 16.

EN ce temps-là, JESUS dit aux Juifs cette parabole : Un homme fit un jour un grand souper auquel il invita plusieurs personnes ; & à l'heure du souper il envoya son serviteur dire aux conviez de venir, parce que tout étoit prêt. Mais tous commencerent comme de concert à s'excuser. Le premier lui dit : J'ay acheté une terre, & il faut necessairement que je l'aille voir ; je vous supplie de m'excuser. Le second lui dit : J'ay acheté cinq couples de bœufs, & je m'en vais les éprouver ;

je

je vous suplie de m'excuser. Et le troisiéme lui dit : J'ai épousé une femme, & je n'y puis aller. Le serviteur étant revenu, rapporta tout ceci à son maître. Alors le pere-de-famille se mit en colere, & dit à son serviteur : Allez-vous-en vîtement dans les places & dans les ruës de la ville, & amenez ici les pauvres, les estropiez, les aveugles & les boiteux. Le serviteur lui dit : Seigneur, ce que vous avez commandé est fait, & il y a encore des places de reste. Le maître dit au serviteur : Allez dans les chemins, & le long des haies, & forcez-les d'entrer, afin que ma maison se remplisse : car je vous assure que nul de ceux que j'avois convié ne goûtera de mon souper.

EXPLICATION.

I. IL ne paroît pas fort étrange sur le simple recit de la parobole de l'Evangile de ce jour, que ces gens invitez par le pere-de-famille à son festin, ayent refusé de s'y trouver. Leurs excuses paroissent même légitimes : *J'ai acheté une maison aux champs*, dit l'un, *& il faut nécessairement que je l'aille voir*. Cela ne vaut-il pas bien de se priver d'un souper ? Mais on reconnoîtra l'injustice de cette excuse, si l'on considere ce qui est marqué par ce souper auquel le pere-de-famille nous invite. Car ce souper n'est autre chose que la felicité du Ciel. C'est le festin éternel des élus de Dieu.

v. 8.

hors duquel il n'y a que desespoir & que misere. Il est bien clair que cet appel ne reçoit point d'excuse, & qu'il faut quitter tout ce qui ne s'accorderoit pas avec le bien qu'on nous propose, & qu'on met en nôtre choix. Car que peut donner un homme qui puisse égaler le prix de son ame ? Ainsi ces gens sont injustes, dés-lors qu'ils cherchoient des excuses dans une chose qui n'en reçoit point. Il faut que châcun soit fortement établi dans ce principe, de ne preferer rien à sont salut. La volonté même d'y préferer quelque chose est criminelle. Et c'est pour cela que JESUS-CHRIST a voulu proposer les excuses les plus innocentes, afin de faire voir qu'il n'y en avoit point qui ne fussent criminelles.

II. ON dira peut-être que personne ne se sert de ces excuses, parceque ce ne sont pas des choses contraires d'aller voir une maison des champs, éprouver des bœufs, d'épouser une femme, & de se trouver au festin du Ciel : Mais c'est que JESUS-CHRIST nous a voulu faire connoître par-là, qu'il n'y a point d'attaches aux choses temporelles, pour petites qu'elles soient, qui ne puissent être un obstacle au salut, lorsque l'ame en fait l'objet capital de son amour. Quand une per-

sonne n'a pas l'amour de Dieu dans le cœur, il faut nécessairement que quelque créature devienne son dieu. Les uns mettent leur bonheur dans une maison des champs; les autres à ce qu'ils peuvent gagner par le trafic, les autres dans une femme. Or toute attache à une créature, qui est telle que l'on en fait son bien principal, est un obstacle à la felicité du Ciel.

III. Lors même que cette attaches ne nous en privent pas immédiatement, elles le peuvent faire médiatement, elles affoiblissent en nous la charité. Elles diminuent l'esprit de prière. Remplissant beaucoup nôtre esprit, elles l'empêchent de s'occuper de Dieu. Elles nous rendent donc plus foibles contre nos ennemis, & nous disposent à succomber à leurs efforts. Il y a peu de personnes qui tombent dans les grands crimes, dont la chûte n'ait été préparée par des passions qui paroissoient innocentes. Et c'est pourquoi Jesus-Christ, pour nous faire remonter aux sources qui causent la perte des ames, ne s'arrête pas aux grands crimes qui font exclure positivement du Royaume de Dieu. Il remonte jusqu'à ces autres attaches qui paroissent innocentes, mais qui disposent aux actions criminelles.

IV. La plûpart des gens-du-monde font si bien, qu'ils n'ont pas le loisir de se sauver. Ils se chargent d'affaires, d'engagemens, de nécessitez qui accablent leurs esprits ; de sorte qu'il se trouve toûjours qu'ils n'ont point de tems à penser à eux, ni à donner au salut de leur ame. Le train commun de la vie des hommes est même tellement disposé, qu'à mesure qu'ils avancent en âge leurs occupations se multiplient, & les nécessitez deviennent plus grandes & plus pressantes. Les jeunes-gens ont d'ordinaire du tems de reste, & ils ne sçavent à quoi l'employer ; parcequ'ils ne le veulent pas donner à leur ame & à leur salut, & que le monde ne les charge pas encore de beaucoup d'affaires. Mais si-tôt qu'on deviens plus âgé, l'emploi devient plus grand, & il ne reste plus de tems pour soi. C'est ce qui arrive presque dans tous les ministeres de la vie civile, de Procureurs, d'Avocats, de Conseillers, d'Intendants, de Magistrats & de Ministres d'Etat ; & le même arrive à proportion dans les emplois Ecclesiastiques. Plus on y vieillit, moins on a de tems à soi, plus on est accablé des affaires d'autrui ou des siennes. Plus on a de soins pour sa famille & pour les siens, plus on est

lié à ses emplois par des interêts pressans : car ils deviennent nécessaires pour la subsistance d'une famille, & pour la conserver dans l'éclat & dans l'honneur. Des femmes accoûtumées au faste & à la molesse, ne pourroient souffrir que des maris abandonnassent un état nécessaire pour les y entretenir. Et c'est-pourquoi un Prophete qui les représente sous la figure de *vaches grasses*, leur fait dire à leurs maris : *Apportez, & nous boirons* : c'est-à-dire, entretenez nôtre luxe & nos delices, nous en joüirons. Il faudroit déchoir & se rabaisser pour se procurer du tems & du loisir ; & c'est ce que l'on ne sçauroit souffrir. On se rend même par l'accoutumance les occupations si nécessaires, qu'on ne s'en peut plus passer. On languit, on s'ennuie, on se chagrine si tôt qu'on en est séparé ; de-sorte qu'on ne sçauroit plus mener d'autre vie dans ce monde-ici, qu'une vie qui nous ôte tout le temps de penser à l'autre.

Amos 4. 2.

V. CEPENDANT la plûpart du monde a un besoin réel de prendre beaucoup de tems pour penser à soi. Les affaires du salut ne se font pas en une heure, comme l'on pense. Il y a des gens qui ont besoin d'un grand repos pour calmer leurs passions, & qui seront toûjours impetueux,

violents, injustes, tant qu'ils seront dans des occasions continuelles de les exercer. On ne sauroit remedier à l'oubli de Dieu où l'on vit dans le monde, & qui en est un des plus grands maux, pendant que l'ame est plongée dans cette foule d'occupations qui le causent. Une pauvre ame desséchée, étique, sans force, sans vigueur, vuide de Dieu, pleine du monde, a besoin de grands soûtiens dans un si miserable état. Il lui faut de frequentes lectures, de frequentes prieres, des conversations saintes & édifiantes pour la remettre peu-à-peu. Le moyen de trouver le tems de cela dans cette foule d'occupations ? Le monde veut bien qu'on prenne du tems pour guerir sons corps, qu'on donne beaucoup de nourriture àceux qui sont épuisez, & qu'on se sépare de toute affaire pour se rétablir ; mais on ne permet rien de tout cela pour le bien de lame. Et cependant le soin, la nourriture, le repos ne lui sont pas souvent moins nécessaires qu'au corps.

Combien y a-t-il de devoirs particuliers ausquels on ne pense point dans la multitude des occupations, & dont la pensée même ne vient que dans la retraite & dans le repos ? Il faut prier Dieu, attirer ses graces, fléchir sa misericorde, en-

trer dans un eſprit de componction. Et le moyen qu'un eſprit tout plein de penſées du monde, & accablé de mille affaires, le puiſſe faire comme il faut ? Enfin, il faut aimer Dieu. Il faut faire regner ſon amour dans nôtre cœur ; régler par cet amour toute nôtre vie, & lui aſſujettir toutes nos autres paſſions. Mais le moyen de l'aimer, ſi nous n'y penſons pas ? Et le moyen d'y penſer, ſi tout nôtre eſprit eſt tout occupé de penſées du monde, & rempli d'une foule infinie d'affaires qui l'empêchent de ſe ſouvenir de Dieu ?

VI. La plupart du monde auroit donc beſoin de ſe ſéparer de ſes affaires, ou en tout, ou en partie ; mais c'eſt à quoi, comme nous avons dit, toutes les paſſions & tous les interêts s'oppoſent. On ſe juſtifie même ſur ce que ces emplois ſont permis d'eux-mêmes, & n'ont rien qu'on puiſſe condamner. Il eſt permis d'acheter une maiſon des champs, de faire proviſion de bœufs pour labourer, & d'épouſer une femme. Il eſt permis d'exercer tous les emplois de la vie civile ; d'être Procureur, Avocat, Conſeiller, Miniſtre d'Etat. Cependant tous ces emplois avec les occupations qu'ils attirent, étant joints avec les diſpoſitions d'une ame malade, languiſſante, pleine

de playes & de passions, sans lumiere, sans force pour résister aux tentations, sont souvent d'étranges obstacles pour le v. 14. salut, & attirent cet arrêt terrible : *Nul de ceux que j'avois conviez ne goûtera de mon souper.* C'est ce qui produit d'étranges embarras dans les conseils que l'on peut donner à ces personnes. On ne sçait à quoi on les doit porter : ils sont trop foibles pour suivre l'avis de renoncer absolument à leurs emplois, & ils sont trop foibles encore pour vivre dans ces emplois d'une maniere chrétienne, & qui puisse contribuer à la guerison de leur ame. Ainsi on les abandonne ordinairement à eux mêmes : & ce qui en arrive est, qu'ils ne guerissent pas, &qu'ainsi ils sont exclus du festin des élus & du royaume de Dieu. On ne doit donc point s'étonner aprés cela, que Jesus-Christ nous represente ces occupations du monde, & ces emplois qui paroissent permis, comme des causes d'exclusion de ce festin. Ce n'est pas leur nature qui les rend tels, c'est l'abus que les hommes en font. Celui qui avoit acheté une maison n'étoit pas dans la necessité de repondre qu'il ne se pouvoit trouver à ce festin ; parcequ'il étoit obligé de l'aller voir. Il devoit mieux partager son tems, & ainsi il au-

roit pû faire l'un & l'autre : mais parceque l'amour des choses temporelles est presque toûjours accompagné de ce partage injuste du tems, & de cette préference des interêts du monde à ceux de Dieu, JESUS-CHRIST nous le représente comme la cause ordinaire qui rend inutile la vocation de Dieu.

VII. LE défaut commun de ces trois sortes de personnes qui rejetterent la vocation du pere-de-famille, est qu'il paroît que c'étoient des gens à leur aise, qui n'avoient pas de besoins, & qui trouvoient chez eux-mêmes dequoi se satisfaire, sans avoir besoin de l'aller chercher ailleurs. L'un étoit content de sa maison des champs, l'autre de son trafic, l'autre de sa femme. Ils avoient peu de desir pour ce festin auquel ils étoient invitez. Rien ne rend les gens moins disposez à écouter la voix de Dieu, que de trouver leur bien & leurs repos dans le monde; de ne s'y pas croire malheureux; & d'avoir ainsi peu de desir pour l'autre vie. Et c'est-pourquoi JESUS-CHRIST, pour nous marquer les dispositions qui nous rendent propres à suivre la vocation de Dieu, les représente par diverses privations des avantages de cette vie. *Allez* v. 21. *vîtement*, dit ce pere-de-famille à son ser-

viteur, *dans les ruës de la ville & dans les places, & amenez ici les pauvres, les estropiez, les aveugles & les boiteux.*

La condition commune de ces nouveaux conviez est de n'avoir pas sujet d'être satisfaits de leur état dans ce monde. Cela les rend plus susceptibles de la vocation de Dieu. Ils se laissent d'autant-plus facilement gagner par l'esperance des biens futurs, qu'ils étoient plus dépourvûs de ceux de ce monde. Ainsi le bonheur temporel est un obstacle à recevoir l'Evangile, & la misere y est une espece de préparation.

VIII. MAIS la preparation est bien plus prochaine, lorsqu'on est penetré du sentiment interieur de ce qui est figuré par ces miseres corporelles. Quand, par exemple, on est touché de sa pauvreté spirituelle ; quand on se reconnoît vuide des vrais biens, qui sont ceux de l'ame ; & que soit que l'on possede des biens temporels, soit qu'on n'en possede point, on ne les compte pour rien. Ce sont des sortes de pauvres qui sont dans la disposition prochaine d'entrer au festin dont-il s'agit ici. *Bienheureux sont les pauvres d'esprit :* c'est-à-dire, les pauvres de cœur & d'affection ; *parceque le Royaume du Ciel est à eux.* Et c'est pourquoi le

Mat. c. 5. 3.

pere-de-famille n'ordonne point à ſon ſerviteur de les y convier, mais de les y *introduire.* Il ſçavoit qu'ils y étoient tout préparez, & qu'il n'y avoit rien ſur la terre qui les y pût retenir. Il en dit autant des *eſtropiez*, c'eſt-à-dire, de ceux qui reconnoiſſant qu'ils ſeront toûjours dans le monde privez de quelque choſe eſſentielle à l'integrité de leur bonheur, aſpirent à une autre vie & à un autre monde, où ils eſperent d'obtenir ce qu'ils deſeſperent de trouver dans celui-ci. La felicité de ce monde eſt toûjours eſtropiée. Il y manque toûjours quelque partie conſiderable, dont le défaut ôte même le plaiſir de la poſſeſſion de ce qui ne manque pas. Pour en avoir une entiere & parfaite, il faut la chercher ailleurs qu'en ce monde; & la forte perſuaſion où l'on doit être de l'impoſſibilité de la trouver ici-bas, eſt une grande préparation pour ſuivre ſans réſiſtance la vocation de Dieu.

IX. Enfin pour être introduits par le ſerviteur du pere-de-famille dans le feſtin, il faut être aveugle & boiteux ſelon l'eſprit: car rien ne s'oppoſe davantage aux veritables lumieres, que la préoccupation des fauſſes: *Si vous étiez aveugles, vous n'auriez point de péché; mais*

Joan. 9 41.

maintenant vous dites que vous voyez ; & ainsi vôtre péché demeure toûjours. Une ame qui sent ses tenebres, qui se souvient des égaremens où elle est tombée en suivant sa propre conduite & la vanité de ses fantaisies, renonce volontiers à tout cela, pour s'attacher aux lumieres de Dieu & à la conduite de ceux qu'il lui a donnez pour Pasteurs. Et au contraire, un esprit plein de lui-même, qui croit avoir assez de lumiere pour se conduire, demeure toûjours attaché à ses pensées, & n'est jamais flexible à la conduite de Dieu. Il veut aller par sa route, & non par celle de Dieu : Il ne se laisse pas conduire par ce serviteur qui l'appelle au festin des élus, & voulant y aller tout seul, il n'y arrive jamais. Il faut donc reconnoître qu'on est aveugle, & qu'on a besoin d'y être conduit ; mais il faut de-plus être persuadé qu'on est boiteux, & qu'on marche imparfaitement dans le chemin qui y conduit. C'est par l'aveu & la reconnoissance de ses propres imperfections, & des fausses démarches que l'on fait dans le chemin du salut, que Dieu nous les pardonne, & qu'il nous juge dignes de recevoir pour recompense la guerison entiere de nos imperfections, que l'on n'obtiendra parfaitement que dans l'au-

tre vie : car pour celle-ci il faut toûjours reconnoître qu'on est boiteux, qu'on est composé de deux parties qui ne s'accordent pas ensemble, & que si l'esprit est prompt, la chair est infirme.

X. QUOIQU'IL ne faille pas chercher des significations mysterieuses dans toutes les parties des paraboles, on peut dire néanmoins que les deux premiers ordres que le pere de famille commanda à son serviteur de convier à son festin, regardent les Juifs renfermez dans l'enceinte de la loi, comme dans une ville, & obligez par-là de vivre dans des exercices de religion qui les rendoient moins éloignez de Dieu ; & que le troisiéme ordre qu'il ordonna à ce serviteur d'y appeller, en lui commandant d'aller dans les grands chemins & le long des haies, marque les Gentils égarez & vacabonds, & qui n'avoient rien qui les approchât de Dieu. Il ne faut pas douter que serviteur qui les convie au festin, ne trouvât parmi eux des gens qui lui repondoient comme les premiers : J'ai acheté une maison ; j'ai épousé une femme. Il y trouva de même des estropiez, des aveugles & des boiteux qu'il fit entrer au festin de la même maniere que les seconds. Mais l'Evangile ne nous exprime qu'un certain

caractere qui se rencontre particulierement dans la foule des Gentils convertis : c'est d'être conduits au festin pau une espece de force & de violence. On peut remarquer cette qualité dans tous les payens en general; puisque n'étant point par leur naissance partie du peuple de Dieu, & étant étrangers à l'égard de la premiere alliance, il a fallu les aller chercher dans leurs routes égarées, & les arracher comme par force à leurs superstitions & à leurs fantaisies. On la peut aussi remarquer dans tous les enfans dont le Ciel sera rempli : car on peut dire que les enfans font plus des trois quarts du nombre des élus ; quoiqu'ils ne contribuent rien par leur volonté propre à être reçus dans ce festin. C'est la providence qui les prend entre ses mains, & qui leur faisant recevoir le Batême, les fait entrer dans le Ciel. Cette sainte violence que Dieu leur fait est leur appel & leur vocation. Ainsi la celeste Jerusalem ne sera presque peuplée que par des élus qui n'y seront point entrez par leur volonté propre, & qui n'auront rien contribué par eux-mêmes à leur salut : Dieu ayant voulu faire voir par-là, que les merites de son Fils suffisent aux élus, & que pour devenir parfaitement heureux, ils n'ont besoin que d'en être rendus participans.

XI. Mais en même-tems que ce nombre prodigieux d'enfans dont le Ciel sera rempli, nous fait connoître d'une maniere admirable les richesses de la grace, & l'étenduë infinie des merites de Jesus-Christ, il nous doit donner une extréme terreur par une raison particuliere : car comme il est certain que le Ciel aura beaucoup d'habitans, & que le nombre des élus sera fort grand, on est quelquefois porté à croire qu'il ne faut pas prendre si à la rigueur les preceptes du Christianisme ; parce qu'autrement presque personne ne seroit sauvé, & qu'il faudroit croire que presque tous les Chrétiens se perdent. Mais cette raison est trés-peu solide. Le ciel seroit rempli d'un nombre infini d'élus, quoique presque aucun des adultes ne fût sauvé ; parcequ'il sera rempli des enfans des Catholiques & des Heretiques, qui sont en un nombre prodigieux, & qui ont tous été forcez d'entrer au festin par la charitable violence de la providence. Ceux qui sont donc dans un âge plus avancé, n'ont aucun lieu de se confier à cette pensée frivole, que Dieu ne voudroit pas perdre tant de Chrétiens. Il laisse périr tous les Idolâtres tous les Mahométans, tous les Heretiques, sans préjudice de sa misericorde. Il peut donc

bien, sans cesser d'être plein de misericorde & de bonté, en faire de même à l'égard de tous les Catholiques qui n'auront pas eu soin de garder exactement ses loix, ou de reparer leurs péchez par une sérieuse pénitence.

XII. Mais outre cette foule d'enfans qu'on peut entendre par ceux qui sont forcez d'entrer au festin, & qui en feront même la plus considerable partie, Dieu pratique encore une charitable violence envers plusieurs autres pour les amener au Ciel, malgré l'opposition de leurs passions. Il rompt les desseins des uns; il renverse la fortune des autres. Il s'oppose au succés de leurs entreprises: il les lasse & les fatigue, en rendant inutiles tous les efforts qu'ils font pour acquerir les biens de la terre. Il revolte le monde contre eux. Il ne leur fait éprouver par tout qu'infidelitez & qu'injustices. Il les couvre d'opprobres & d'ignominies, pour les obliger à le chercher. Enfin, il ne permet pas qu'ils trouvent aucun repos dans le monde, afin de les obliger de recourir à lui & de se jetter entre ses bras. L'exclusion de toutes le autres voyes les contraint d'entrer dans celle du Ciel. Et voilà de qu'elle sorte Dieu pratique envers eux l'ordre qu'il donne à son serviteur de

les forcer d'entrer : *Compello intrare.* Il se sert pour cela de toutes les créatures, qui secondent ses desseins, & qui faisant précisément ce qu'il leur ordonne, tiennent lieu de ce serviteur qui a ordre de les forcer d'entrer au festin. Heureuse contrainte que Dieu n'exerce pas envers tout le monde, & qu'il n'exerce envers quelques-uns que par une singuliere misericorde ! Rien n'est plus desirable que cette contrainte qui nous force d'être heureux, & qui nous éloigne malgré nous de nôtre souverain malheur. Et c'est pourquoi nous devons souvent demander à Dieu, qu'il rompe & fasse avorter tous nos desseins qui seroient contraires à nôtre salut ; qu'il nous ferme tous les chemins qui nous en éloignent, & qui nous le rendent plus difficile ; & qu'il nous fasse entrer dans la voye qui y conduit le plus surement & le plus directement.

SUR L'EPITRE DU III. DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. 1. *Pierre* 5. 6.

MES trés-chers *Freres* : humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous éleve quand le tems sera venu, jettant dans son sein toutes vos inquiétudes & vos peines, parcequ'il a soin de vous. Soyez sobres, & veillez ; car le démon vôtre ennemi tourne alentour de vous comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra devorer. Resistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi, sçachant que vos freres qui sont répandus dans le monde souffrent les mêmes afflictions que vous souffrez. Mais je prie le Dieu de toutes les graces, qui vous a appellez en JESUS-CHRIST à son éternelle gloire, qu'aprés que vous aurez souffert un peu de tems il vous perfectionne, il vous affermisse, il vous fortifie, & vous établisse sur un solide fondement. A lui soit la gloire & l'empire dans les siécles des siécles. Amen.

EXPLICATION.

I. IL n'y a point de devoir plus essentiel ni de plus nécessaire à l'homme que celui de s'humilier sous la main de Dieu ; & il est prescrit également par la verité & par la justice.

La verité nous oblige de reconnoître ce que nous sommes, & comme créatures & comme pecheurs. Elle nous fait voir que comme créatures nous ne pouvons rien, & que nous tenons tout de Dieu. L'humilité à cet égard n'est que l'aveu & la reconnoissance de ce qui est vrai ; mais une reconnoissance volontaire. L'ame humble est bien-aise que Dieu soit ce qu'il est, & n'être que ce qu'elle est ; c'est à dire, de n'être qu'un néant devant ses yeux, & de dépendre de lui en toutes choses jusqu'aux moindres circonstances de sa vie & de sa mort. Elle nous fait aussi reconnoître ce que nous sommes comme pécheurs : car quoique nous ne devions pas aimer cet état, nous devons néanmoins l'avoüer, & en reconnoître les engagemens & les suites.

Mais si la verité nous humilie sous la main de Dieu, la justice nous y oblige encore davantage : car outre qu'il est juste que chaque créature se tienne dans l'état

qui lui convient par sa nature, il est encore juste qu'elle s'y remette lorsqu'elle s'en est retirée par quelque dereglement. L'homme par son peché ayant donc voulu se soustraire à la dépendance de Dieu, & l'orgueil qui vit en lui étant une revolte continuelle, & une pente à se soulever contre Dieu, & à ne lui rendre pas la soumission qui lui est dûë dans tous les évenemens; l'ame animée de l'esprit de justice s'efforce continuellement de détruire cet orgueil, & ce soulevement injuste qu'elle sent en elle-même; & elle s'abbaisse d'autant-plus profondément sous la main de Dieu, qu'elle se sent obligée de détruire en elle même l'inclination contraire que le peché y a imprimée.

II. Aussi toute la conduite de Dieu envers l'homme, ne tend qu'à le réduire à la pratique de ce devoir: & il n'arrive presque rien dans le monde par où il ne lui donne cette instruction; puisque tout y porte les caracteres de la puissance de Dieu & de la foiblesse de l'homme. Les playes continuelles dont il le frape, sont particulierement destinées à lui en renouveller le souvenir; parcequ'elles ne sont, comme dit saint Augustin, qu'*un dur avertissement qu'il fait aux superbes*: INCREPATIO *superborum*. Le spectacle

de tant de morts exposez sans cesse à ses yeux, est une voix éclatantes qui lui dit : *Quel sujet as-tu de t'élever, toi qui n'es que poudre & que cendre?* Les miseres ou les maladies qui accablent ou qui menacent sans cesse, & lui & les autres hommes, ne font que lui inculquer la même leçon, que Dieu est grand, & que l'homme est foible. Enfin il n'y a point d'instruction réïterée en tant de manieres que celle-là ; puisqu'elle accompagne toûjours toutes le autres, & qu'elle est gravée dans tous les évenemens du monde.

Eccle. 17. 9.

III. CEPENDANT l'orgueil de l'homme est tel, qu'il fait en sorte de ne l'entendre presque jamais. Il se met au-dessus de tous ces avertissemens ; & bien loin de s'abaisser de ce qui arrive, il tâche d'en profiter pour se rehausser. Il s'éleve du bien qu'il fait, comme s'il en étoit la cause. Il s'éleve du mal que les autres font ; parceque par-là il les met au-dessous de soi. Tout ce qui les rabaisse le contente ; & si Dieu le touche en particulier par des playes destinées à humilier les superbes, il entre dans des sentimens d'impatience & de revolte contre Dieu. Voilà la conduite ordinaire de l'homme orgueilleux, c'est-à-dire, de

de l'homme agissant en homme : & c'est cette conduite malheureuse que l'Apôtre saint Pierre nous exhorte d'éviter, quand il nous dit : *Humiliez-vous sous la main toute puissante de Dieu :* Car c'est comme s'il nous disoit : Suivez la conduite de Dieu sur vous. Son dessein est de vous humilier. Entrez dans cette vûë, qui est une vûë de misericorde & de justice. Tous les évenemens du monde vous font connoître la grandeur de Dieu & vôtre foiblesse : & vôtre bien est de les connoître, & de vous tenir dans le rang qui vous convient. Rendez donc à Dieu, dans tous les évenemens, la soumission qui lui est dûë, & qu'il n'y en ait aucun dans lequel vous ne lui disiez : *Vous êtes juste, Seigneur, & vôtre jugement est plein de droiture.* Approuvez toute sa conduite sur vous, & que vôtre soin unique soit de lui obéïr & de lui être soumis en tout ce qui vous arrive.

Ps. 118. 1. 7.

IV. *Jettant dans son sein toutes vos inquiétudes.* v. 7.

L'Apôtre veut que nous remetions à Dieu toutes nos sollicitudes; c'est-à-dire, que nous nous en dépoüillons. Mais il ne nous prescrit pas de renoncer à tout soin & à toute application : car Dieu veut qu'on ait un soin raisonnable

des affaires temporelles, afin de ne le pas tenter. Il ne veut pas qu'on prétende obtenir par des miracles & des voyes extraordinaires, ce qui se peut faire par des soins & par une application ordinaire. Ainsi la Religion chrétienne n'a rien que de sage & de reglé. Elle nous décharge des craintes & des inquiétudes qui ne servent de rien, & qui ne font que troubler la tranquilité de nos actions. Elle nous laisse l'application conduite par la raison, qui est d'autant-plus capable de produire l'effet que l'on prétend, qu'elle est moins troublée par des passions inquiétes. Il ne faut donc point dire qu'elle porte à la negligence. Elle ne retranche au-contraire que les causes des troubles inutiles. Au-lieu des passions qui ne font agir que d'une maniere turbulente, elle substituë la soumission à l'ordre de Dieu, qui fait agir fortement & tranquillement.

V. Mais pourquoi nous obliger à nous dépoüiller de toute inquiétude; Est-il défendu de craindre ce qui est à craindre? C'est parceque toute inquiétude renferme un défaut de soumission aux ordres de Dieu, & qu'elle cause à l'esprit une peine inutile. Que craignons-nous? Il ne peut rien arriver que ce que Dieu voudra, & Dieu ne sauroit vouloir rien que

de juste. C'est donc l'execution de la justice que nous craignons. Mais je dis plus, que c'est manquer de confiance en la bonté de Dieu, que d'apprehender qu'il n'ait pas soin de nous, & qu'il ne nous procure pas ce qui nous est nécessaire. Il nous l'a promis, & s'y est engagé; & c'est lui faire injure que de douter de la fidélité de ses promesses Nos défiances & nos craintes sont bien plus capables de faire que Dieu nous laisse tomber dans les inconveniens que nous craignons, qu'une pleine confiance en sa bonté? Mais ne voit-on pas, dira-t'on, quantité de gens de bien accablez de misere & de pauvreté? Pourquoi ne craindrons-nous pas des évenemens si ordinaires? C'est qu'il ne faut pas craindre ce qui peut être un effet de l'amour & du soin de Dieu: car il délivre en deux manieres ceux qu'il aime des accidens de la vie, on en les préservant par les ressorts secrets de sa providence, ou en les fortifiant contre ces accidens, & en leur donnant la patience nécessaire pour les souffrir. Cette seconde maniere de les en délivrer, n'est pas moins un effet de l'amour de Dieu que la premiere. Elle n'est pas moins souhaitable à des Chrétiens qui en doivent sçavoir le prix. Les compagnons de Daniel furent déli-

vrez

vrez par un miracle, de la fureur de Nabuchodonosor : mais les martirs Machabées furent délivrez de celle d'Antiochus, par leur propre mort ; & leur délivrance n'en fut que plus pleine & plus glorieuse. Il faut laisser à Dieu le choix de ces deux sortes de délivrances, parce que souvent celle que nous rebuterions nous seroit la plus avantageuse. Et c'est ce qui rend nos inquietudes injustes, puisqu'elles tendent à prescrire à Dieu une certaine maniere de nous délivrer, qui ne nous est peut-être pas la plus utile ni la plus conforme à sa volonté.

VI. Enfin nos inquietudes sont inutiles, & fatiguent nôtre esprit sans aucun fruit. Nous craignons les hommes & leurs passions, comme si les hommes avoient quelque pouvoir de nous nuire ou de nous servir ; & nous ne sommes point assez persuadez que Dieu gouverne le monde par une force invincible, en ne réglant pas ses desseins sur les passions des hommes, mais en usant des passions des hommes pour l'execution de ses desseins. Toutes nos inquietudes ne changeront pas *la couleur d'un de nos cheveux*, selon l'expression de l'Evangile. Elles ne dérangeront point l'ordre & le cours de la providence. Que ne nous occupons-nous

Matt. 5. 36.

donc plûtôt du ſoin de nous y ſoumettre, & d'en accepter tous les ordres & tous les effets avec la reſignation & l'obéïſſance que nous lui devons ? Par ce moyen ce qui nous paroît pénible, ceſſera de l'être ; & nous verrons ſouvent que ce qui nous aura paru favorable, auroit été nôtre ruine temporelle & ſpirituelle, & que Dieu nous l'a fait éviter par une conduite ſecrete, en faiſant réüſſir les choſes non ſelon nos inclinations, mais ſelon nos veritables interêts.

VII. *Soyez ſobres, & veillez ; car le démon vôtre ennemi tourne au-tour de vous comme un lion rugiſſant, cherchant qui il pourra devorer.* v. 8.

Il n'y a guéres de choſes plus terribles, & dont cependant les hommes ſoient moins frapez, que celle que l'Apôtre ſaint Pierre nous découvre par ces paroles, qui eſt que tout le monde eſt rempli de lions inviſibles qui rodent alentour de nous, & qui ne cherchent qu'à nous devorer. Les hommes ſont ſi vains dans leur aveuglement, qu'ils ſe font un honneur de ne les pas craindre, & preſque de ne les pas croire. C'eſt une foibleſſe d'eſprit, ſelon pluſieurs, d'attribuer aux demons quelque effet, comme s'ils étoient dans le monde pour n'y rien faire, & qu'il y eût

quelque apparence que Dieu les ayant autrefois laiſſé agir, il les ait maintenant reduite à une entiere impuiſſance. Mais cette incredulité eſt beaucoup plus ſupportable quand il ne s'agit que d'effets extérieurs. Le plus grand mal eſt qu'il y a peu de perſonnes qui croient ſérieuſement que le Diable les tente, leur dreſſe des pieges, & rode alantour d'eux pour les perdre, quoique ce ſoit ce qu'il y a de plus certain. Si l'on le croyoit, on agiroit autrement. On ne laiſſeroit pas au démon toutes les portes de ſon ame ouvertes par la négligence & les diſtractions d'une vie relâchée, & l'on prendroit les voyes neceſſaires pour lui réſiſter. C'eſt ce que l'Apôtre a deſſein de nous imprimer dans l'eſprit par ces paroles que nous avons rapportées. Il nous découvre le danger où nous ſommes. Il nous en apprend le remede. Et par l'un & par l'autre, il nous fait connoître l'excés de l'aveuglement de la plûpart des Chrétiens, qui ne ſongent ni à leur danger, ni au remodrs neceſſaires pour s'en garantir.

VIII. Les remedes qu'il nous propoſe ſont deux. La temperance & la vigilance : *Soyez ſobres, & veillez*, dit-il. La temperance nous empêche de fournir au démon la matiere & les inſtrumens des

tentations. La vigilance nous les découvre & nous fournit des armes pour y résister. Mais il faut commencer par la temperance. Et pour entendre de quelle sorte elle affoiblit les tentations, il faut concevoir que le diable n'en est pas proprement le premier auteur. Il n'agit pas immédiatement sur nos ames. Il faut, afin qu'il les puisse attaquer, que le corps dereglé par nos passions lui en fournisse la matiere. Tout ce qui est dereglé lui appartient; & par consequent tous les effets que le désordre des passions produit dans le corps, sont de sa jurisdiction. Il les employe à ses fins. Il les fait agir dans les temps les plus dangereux pour nous, & les plus favorables pour ses desseins. Il frape nos esprits par des imaginations vives des objets de no passions: Ce sont-là les armes & les m chines qu'il employe contre nous pour se rendre le maître de nôtre cœur. Or le p opre de la temperance est de régler les p ssions corporelles, d'en empêcher les e cés; & par consequent les dereglemens d corps qui en sont les suites. Ainsi elle ustrait au démon ses armes, elle affoiblit s tentations; & accoutumant l'ame à se détacher de ses objets & à ne les aimer o nt, elle la met en état de résister avec p us de force aux suggestions du diable,

qui tendent à les lui représenter comme aimables.

IX. Mais ce remede ne suffiroit pas, si l'on n'y joignoit le second de ceux que saint Pierre nous enseigne, qui est la vigilance, laquelle comme nous avons dit, nous fournit des armes pour y résister. Ces armes consistent principalement en trois choses qu'elle nous découvre.

1. Elle nous fait connoître les tentations, & elle nous donne lieu ainsi de regarder les créatures par lesquelles le diable nous veut attirer, non-seulement en elles-mêmes, mais comme étant entre les mains du démon qui les employe pour nous perdre. Elle nous fait voir qu'il s'en sert comme d'un poison pour nous donner la mort; comme d'une épée, pour nous percer le cœur; comme d'un feu, pour nous embraser; qu'ainsi quelques attraits qu'elles puissent avoir en elles-mêmes, elles nous doivent causer de l'horreur étant employées contre nous par ce cruel ennemi.

2. Elle nous montre qu'il n'y a que Dieu qui nous puisse secourir contre cet ennemi, & elle nous oblige par-là à recourir continuellement à lui en disant: *Mes yeux sont tournez continuellement sur le Seigneur, parce que c'est lui qui garan-*

tira mes pieds de tomber dans les pieges. Car c'est la vigilance qui tient nos yeux ouverts du côté de Dieu, comme c'est le sommeil & la négligence qui les ferme.

3. Enfin elle nous tient attentifs aux veritez de foi opposées aux illusions du diable; car il ne nous représente pas les créatures telles qu'elles sont en elles-mêmes, il nous les fait voir au-travers de fausses opinions qui nous les font paroître plus grandes & plus aimables qu'elles ne le sont en effets, & qui nous en cachent les défauts & tout ce qui nous en pourroit diminuer l'estime & l'amour. Or c'est la foi qui détruit ces fausses opinions, non-seulement par les veritez qu'elle nous enseigne, qui nous apprennent le vrai prix & le vrai usage des créatures; mais en nous découvrant d'autres objets, & d'autres biens dont la grandeur & la beauté nous rend toutes les creatures méprisables. Et c'est en quoi consiste cette résistance de la foi à laquelle l'Apôtre nous exhorte par ces paroles : *Résistez-lui donc en demeurant fermes dans la foi.*

SUR L'EVANGILE DU III. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc* 15. 1.

EN ce tems-là : Les Publicains & les gens de mauvaise vie se tenoient *d'ordinaire* auprés de JESUS pour l'écouter. Or comme *un jour* les Pharisiens & les Docteurs de la loi en murmuroient, & disoient : Quoi, cet homme reçoit des gens de mauvaise vie, & mange avec eux ? JESUS leur proposa cette parabole : Qui est celui d'entre vous, qui ayant cent brebis, & en ayant perdu une, ne laisse les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le desert, pour s'en aller aprés celle qui s'est perduë jusqu'à ce qu'il la trouve ? & lorsqu'il l'a retrouvée, il la met sur ses épaules avec joye, & étant retourné en sa maison, il appelle ses amis & ses voisins, & leur dit : Réjouissez-vous avec moi, parceque j'ai retrouvé ma brebis qui étoit perduë. Je vous dis de même, qu'il y aura plus de joye dans le Ciel pour un seul pecheur qui fait penitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont point besoin de penitence. Ou qui est la femme qui ayant dix drachmes, & en ayant perdu une, n'allume la lampe, & baliant

la maison ne la cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ? Et aprés l'avoir retrouvée, elle appelle ses amies & ses voisines, & leur dit : Réjoüissez-vous avec moi, parce que j'ai trouvé la drachme que j'avois perduë. Je vous dis de même, que c'est une joye parmi les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pecheur fait penitence.

EXPLICATION.

I. CET Evangile nous represente d'abord le murmure des Pharisiens, de ce que JESUS-CHRIST souffroit que plusieurs d'entre les Publicains & les gens de mauvaise vie s'approchassent de lui, & de ce qu'il mangeoit même avec eux. Cela fait voir que les Pharisiens avoient pour regle & pour pratique generale, de se retirer du commerce des pecheurs, & qu'ils faisoient consister leur sainteté dans cette séparation. Mais cette maxime ainsi entenduë est trés fausse, & elle est fondée sur des principes de présomption & d'orgueil. Il est permis de se retirer du commerce des pecheurs par plusieurs raisons ; il est mauvais de s'en retirer par d'autres raisons. On peut se retirer du commerce des pecheurs par une juste précaution, lorsque leurs pechez sont contagieux, & qu'on apprehende d'en devenir imitateur en

conversant avec eux. On ne peut blâmer cette maniere de se retirer de leur conversation : & il y a bien des gens qui sont au contraire trés-blâmables de ne s'en retirer pas, & de se croire assez forts pour respirer sans se nuire, un air si empoisonné. JESUS-CHRIST n'avoit pas besoin d'éviter les pécheurs en cette maniere-là. Car outre qu'il n'avoit rien à craindre, ce n'étoit pas pour les écouter qu'il les voyoit, c'étoit pour être écouté d'eux : & il ne leur parloit pas pour approuver leurs péchez, mais pour leur en inspirer l'aversion & l'horreur.

II. SECONDEMENT, on peut s'en retirer par discipline & par charité, lorsque les pécheurs étant séparez des autres fidéles par l'ordre de l'Eglise, on s'éloigne d'eux pour leur causer une confusion salutaire. C'est ce que saint Paul prescrit, en ordonnant de se séparer de tous les Chrêtiens qui ménent une vie dereglée. Mais cette séparation de charité & de discipline n'étoit pas en usage parmi les Pharisiens. Elle a de plus ses exceptions. Lors, par exemple, qu'on voit manifestement qu'on est plus en état de ramener les pécheurs au bon chemin en leur parlant qu'en ne leur parlant point, il est bon de leur parler. Jamais l'Eglise n'a-

bandonne totalement le soin des ames. Elle ne ferme jamais entierement ses entrailles aux plus grands pecheurs. Et si elle a quelquefois refusé pour toûjours ses Sacremens à quelques personnes dans la rigueur de sa discipline, comme à ceux qui étoient retombez aprés leur penitence; elle n'a jamais refusé de leur faire entendre sa voix lorsqu'ils desiroient de l'écouter. Les pecheurs mêmes à qui Jesus-Christ parloit, n'étoient point de cet ordre, & ne pouvoient être considerez comme étant tombez dans une apostasie réiterée. C'étoient de simples pecheurs qui avoient plûtôt toûjours été privez de la justice qu'ils ne l'avoient abandonnée. Ce n'étoit point en toutes ces manieres permises que les Pharisiens se séparoient d'eux. Ils s'en séparoient, parcequ'ils se croyoient justes, & qu'ils croyoient les pecheurs indignes de converser avec eux. Ils étoient tous de l'humeur de ce Pharisien qui disoit à Dieu: *Je vous rends graces de ce que je ne ressemble pas aux autres hommes, qui sont adulteres & ravisseurs du bien d'autrui, & entr'autres à ce Publicain ici.* (Luc. 18. 21.) Ainsi leur refus d'avoir commerce avec les pecheurs étoit fondé sur une raison d'orgueil. Ils ne se mettoient pas fort en peine de les

convertir. Leur salut leur étoit indifferent. Et l'accusation qu'ils formoient contre JESUS-CHRIST de ce qu'il parloit aux pecheurs de leur salut, faisoit voir que leur coutume étoit d'en desesperer.

III. ENFIN cette pratique des Pharisiens étoit encore fondée sur une autre mauvais principe. C'est qu'ils ne faisoient état que des desordres exterieurs, & des pechez grossiers & visibles ; & que quoiqu'ils eussent sujet de se croire coupables d'un grand nombre de pechez spirituels, ils ne laissoient pas de se croire justes, & de se preferer aux pecheurs par une préference interieure. Ce n'est point ainsi que les vrais Chrétiens se séparent des pecheurs. Ils ne se préferent point à eux. Ils craignent que leurs pechez interieurs & cachez ne les rendent encore plus coupables qu'eux. Ils s'en séparent donc sans mépris, sans preference, sans aversion, & pour obéir simplement à un ordre extérieur de l'Eglise, qui prescrit cette séparation par des vûës fort contraires à celles des Pharisiens. JESUS-CHRIST eut donc raison de n'avoir aucun égard à leur pratique, de ne traiter pas autrement les pecheurs visibles que ceux dont il connoissoit les crimes secrets & spirituels, & de communiquer sa doctrine également à

tous, puisqu'ils étoient tous également coupables à ses yeux ; & que les Pharisiens mêmes l'étoient plus que les autres, parce qu'ils avoient plus d'opposition à la verité, & plus de confiance en eux-mêmes, qui sont les principaux obstacles à la conversion.

IV. JESUS-CHRIST pour refuter le murmure des Pharisiens, pouvoit leur alleguer une raison trés-veritable, qui est que s'il n'eût point voulu parler aux pécheurs, il ne devoit donc point leur parler à eux mêmes ; puisqu'ils étoient les plus grands pécheurs de tous. Il leur a insinué cette verité en d'autres lieux ; mais il ne le fait pas en celui-ci, où il avoit dessein seulement d'appaiser leur murmure. Au contraire il ménage leur délicatesse par une comparaison favorable d'un Pasteur qui quitte nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour aller chercher une brebis égarée. Ce qui pouvoit faire conclure aux Phariciens, que si quelquefois JESUS-CHRIST se séparoit d'eux pour parler à des pécheurs, il les traitoit en innocens & en brebis qui n'étoient point égarées. Et cela n'avoit rien de choquant pour eux. Rien n'est plus admirable que le ménagement dont JESUS-CHRIST a usé dans la dispensation

des veritez de son Evangile, & le soin qu'il a eu d'éviter de choquer les hommes en leur proposant des veritez disproportionnées à leurs dispositions. Il faut souvent s'adresser à lui pour lui demander la participation de cette sagesse, qui empêche de choquer inutilement les hommes par des veritez avancées mal-à propos. Mais il ne faut pas prétendre néanmoins avec tous ces ménagemens éviter entierement leur aversion ; puisque Jesus Christ même ne l'a point évitée. Ainsi il ne faut pas demander avec moins d'instance la force de soutenir sa verité devant les hommes, lorsqu'il est nécessaire de le faire, sans craindre les effets de leur colere & de leur haine, que la prudence pour la ménager.

V. Ce Pasteur auquel Jesus-Christ se compare, qui laisse les nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour en aller chercher une qui est égarée, aimoit-il mieux cette unique brebis égarée que les nonante-neuf qui ne l'étoient pas ? On ne le peut pas conclure de la parabole ; mais seulement qu'il témoignoit à cette unique brebis plus de soin & plus d'application, parce qu'elle en avoit plus de besoin. Il laissoit les nonante-neuf brebis sur les montagnes ; mais il les laissoit en sûreté, *v. 4.*

Quand Dieu a établi les ames dans une vie sainte, dans l'éloignement du monde, dans la pratique d'exercices reglez, leur vie même les soûtient, & il ne faut plus qu'une grace & une providence ordinaire pour se conserver dans la justice. Mais quand une ame s'est égarée & qu'elle s'est enfoncée bien avant dans le dereglement, il faut souvent de grands renversemens pour l'en retirer : & c'est une chose étrange que ce que Dieu fait quelquefois pour sauver une seule ame. Ce n'est point une pensée fausse que de dire qu'il se peut faire que Dieu renverse quelquefois un Roiaume pour sauver un petit nombre d'élus : car il n'y a rien de si grand devant Dieu qu'une ame qui est dans son élection éternelle, ni rien de si vil à ses yeux qu'une multitude de reprouvez.

VI. Mais cette parole de Jesus-Christ peut encore avoir une plus grande étenduë, & se rapporter même aux veritables justes qui abandonnènt Dieu, & que Dieu abandonne ensuite quelquefois par des jugemens épouvantables, afin de tenir tout le monde dans une frayeur salutaire. Quand il permet, par exemple, que tout un pays soit infecté par l'heresie, le crime des peres attire l'abandonnement des enfans, qui

étant justes par la grace du Baptême, ne laissent pas d'être presque tous emportez par l'exemple de leurs peres. Et cela n'arrive pas seulement par l'heresie, mais aussi par la corruption répanduë presque universellement dans toute l'Eglise. Peu d'enfans évitent l'imitation des mauvais exemples de leurs peres, ou de ceux avec qu'ils sont nourris; & ne l'évitant pas, on ne peut nier qu'ils ne soient abandonnez. Dieu ne fait rien d'extraordinaire pour les en sauver; & pendant ce naufrage general d'innocens, il retire quelquefois de grands pecheurs de l'abysme des vices où ils sont plongez, pour en faire des vases de misericorde. C'est que Dieu ne veut point qu'il y ait d'état où l'on se puisse promettre une entiere sureté. Il veut que tous *operent leur salut avec crainte & tremblement*; parceque c'est lui qui est auteur de la bonne volonté qui nous sauve. Si tous les hommes, quelque saints qu'ils soient, n'ont pas en eux des causes de damnation, comme les Calvinistes ont osé le soûtenir, ils ont au-moins de justes sujets pour lesquels Dieu leur peut refuser le don de perseverance, & cet amas de secours & de protection, sans lequel personne n'est sauvé. Il y a donc à craindre pour tout le monde:

Phil. 2. 12.

mais il est vrai pourtant qu'il y a inégalement à craindre. Il y a beaucoup à craindre pour les grands pécheurs : car il y en a peu à qui il fasse ses misericordes extraordinaires dont ils ont besoin pour se convertir effectivement. Il y a beaucoup à craindre pour ceux qui n'ont point fortifié la grace de leur Batême par la pratique d'une vie chrêtienne ; parce qu'il y en a peu qui évitent le naufrage dans cette foule de mauvais exemples que le monde leur présente de toutes parts. Il y a encore beaucoup à craindre pour ceux qui menent une vie relâchée dans les conditions du monde, quoi qu'elle soit exemte de crimes ; parce que la tiedeur de leur vie donne beaucoup de prise au diable pour les tenter. Mais il y a beaucoup moins à craindre pour ceux qui menent une vie exacte & reglée ; qui pratiquent la pénitence & la retraite, soit dans le monde, soit hors du monde ; parce que Dieu en abandonne peu de cet ordre. Ainsi chaque degré de vertu qu'on acquert, est en même-temps un degré de sûreté : & s'il reste toûjours quelque sujet de crainte, parce qu'elle est nécessaire pour reprimer l'orgueil; la juste confiance qu'on doit avoir en Dieu augmente néanmoins à proportion du progrés que l'on

fait dans la vertu, & sur tout dans l'humilité, qui est la base & le fondement de la vie chrêtienne.

VII. Ce divin Pasteur qui avoit laissé ses nonante-neuf brebis sur les montagnes, pour chercher sa brebis égarée, ne pouvoit pas manquer de la trouver. Il l'avoit suivie dans son égarement même, & n'avoit point détourné ses yeux de dessus elle, & il l'avoit preparée à son retour par divers évenemens qu'il avoit permis. Quand le temps où il la devoit reprendre fut donc arrivé, il la trouva fatiguée & lasse par ses courses vagabondes. Il l'arrêta, il s'en saisit, & par un amour incomparable il la chargea sur ses épaules. Elle n'étoit plus capable de marcher elle-même. Il la soulagea par cette invention de sa charité. Dieu porte au commencement les grands pecheurs par la grace forte dont il les touche, qui leur ôte toutes les difficultez de leur chemin; qui les tient comme liez par diverses nécessitez par lesquelles il ne permet pas qu'ils lui échapent: & il leur fait sentir sa bonté & sa misericorde pour les garantir du desespoir où leur état les pourroit porter.

VIII. Non-seulement il le fait par les mouvemens interieurs de sa grace; mais il inspire le même esprit à ses minis-

tres. Car la conduite qu'ils gardent envers ces grands pecheurs à qui Dieu a donné quelque desir de retourner à lui, n'est pas de leur rendre ce retour difficile, en leur parlant d'une maniere dure & disproportionnée à leur foiblesse, & en leur representant Dieu comme en fureur contre leurs déreglemens ; mais c'est de les nourrir d'une douce esperance en la misericorde de Dieu, de la leur representer comme prête à submerger tous leurs pechez, pourvû qu'ils recourent sincerement à elle. C'est de porter une partie de leur penitence, & de ne leur prescrire d'abord que des œuvres qui ne les rebutent point. Ce n'est pas qu'un Pasteur fidéle en veuille demeurer-là, & qu'il croye avoir droit de les dispenser de la penitence. Il sçait qu'il leur feroit un extrême tort, puisqu'il leur ôteroit le moyen de satisfaire à la justice de Dieu, de détruire leurs mauvaises habitudes, de s'affermir dans la bonne voye : mais il attend en patience que ces pecheurs soient en état de pratiquer ces remedes ; que leurs forces spirituelles soient augmentées : & cependant il les porte, il s'accommode à eux, il les entretient dans les exercices proportionnez à leur foiblesse. C'est ainsi que Dieu porte les pecheurs,

& par lui-méme & par les Pasteurs, & qu'il les ramene au troupeau, hors duquel ils ne pouvoient que se perdre.

IX. Il ne communique pas seulement cet esprit de douceur envers les pecheurs à ses ministres qui sont sur la terre : il les communique aux Anges du Ciel & aux ames spirituelles de l'Eglise. Car ce discours que le Pasteur fait à ses amis: *Réjouissez-vous avec moi, parceque j'ay retrouvé ma brebis qui étoit perduë*, represente les mouvemens qu'il inspire aux Anges & aux ames vraiment spirituelles. Il les remplit de desirs pour la conversion de certains pécheurs, & d'une joye proportionnée à ces desirs quand ils l'ont obtenuë. Il veut qu'il cooperent à la pénitence de ces pécheurs, en y prenant part par leurs prieres & leurs bonnes œuvres : & il arrive rarement qu'un grand pécheur soit bien converti, qu'il n'y en ait quelque cause sur la terre dans la charité particuliere que Dieu inspire pour lui à des ames justes. *v. 6.*

X. Jesus-Christ pour faire mieux comprendre ce qu'un Pasteur doit faire pour ramener les pecheurs à la voye du salut, se sert encore d'une autre comparaison, qui est celle d'une femme, qui ayant perdu une drachme de dix qu'elle

avoit, allume une lampe & balie toute la maiſon pour la retrouver. Et cette comparaiſon fait voir que les Paſteurs doivent exciter toute leur lumiere & employer tous leurs ſoins pour retrouver les ames égarées. Cette lumiere leur doit faire examiner toute leur propre conduite, pour découvrir ſi ce n'eſt point par leur faute qu'elles ſe ſont perduës, & s'ils n'y ont point contribué par leur négligence. Et il eſt rare qu'ils puiſſent s'aſſurer de n'en être point les cauſes, ou parcequ'ils n'ont pas aſſez prié pour elles, ou parce qu'ils n'ont pas aſſez remedié à ce qui les a fait tomber. Cet examen de leur propre conduite, & de l'état de l'Egliſe qu'ils gouvernent, eſt repreſenté par le ſoin qu'a cette femme de balier ſa maiſon. Les choſes égarées ſe cachent aiſément dans la confuſion & dans le deſordre d'une maiſon pleine d'ordures : mais quand on a ſoin, autant que l'on peut, de purifier la maiſon de ſon cœur, & de bannir les ſcandales de l'Egliſe, on trouve les moyens de réduire les pécheurs à leur devoir.

XI. C'EST ce qui fait voir en mêmetemps que les deſordres & les ſcandales de l'Egliſe ſont la cauſe ordinaire de la chute des particuliers, & que ceux qui

y contribuent, ou qui n'y remedient pas, se rendent coupables de tous les péchez qui en naissent. Ainsi pour convertir les pécheurs particuliers, il faut s'appliquer d'ordinaire à se reformer soi-même,& l'Eglise autant que l'on peut. Il faut tâcher d'y remettre tout dans l'ordre, & de l'éclairer par les lumieres de l'Ecriture qui est la lampe qui dissipe les tenebres de cette vie, & qui nous est donnée pour nous y conduire. Par ce moyen les desordres ne demeurent point cachez, ils sont découverts aux pécheurs mêmes; & rien n'a plus de force pour les ramener à la voye de la justice, que de se voir ainsi condamné par tout le monde.

XII. Il n'est pas étrange aprés cela que cette femme, figure de l'Eglise & des Pasteurs, desire qu'on prenne part à sa joye sur la conversion des pécheurs. Car cette conversion est un bien commun auquel tout le monde est obligé de prendre part. Un grand pécheur attire la colere de Dieu sur toute l'Eglise, comme celui qui cacha des dépoüilles de Jerico, l'attira sur tous les Israëlites. L'Eglise est obligée de se purifier de ce mauvais levain pour détourner les effets de la colere de Dieu. *Purifiez-vous du vieux levain*, dit saint Paul, en parlant de l'incestueux

1. Cor. 5. 7.

de Corinthe. Quand l'Eglise réüssit donc dans le désir qu'elle a de la conversion des pécheurs, ce doit être une joye commune; parceque c'est une marque que la colere de Dieu est appaisée, & parceque l'outrage que les pechez font à Dieu est reparé par la conversion des pécheurs: car c'est encore ce qu'elle considere le plus. L'outrage que Dieu reçoit par les pechez, doit affliger toute l'Eglise; & par consequent la reparation de cet outrage la doit toute réjoüir.

SUR L'EPÎTRE DU IV. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

Epître. 1. *Rome.* 8. 18.

MEs Freres: Je suis persuadé que les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous. Aussi les créatures attendent avec grand desir la manifestation de cette gloire des enfans de Dieu, parcequ'elles sont assujetties à la vanité: & elles ne le sont pas

volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties, avec esperance d'être délivrées de cet asservissement à la corruption, pour participer à la liberté & à la gloire des enfans de Dieu. Car nous sçavons que juqu'à maintenant toutes les creatures soupirent *dans cette attente* & sont *comme* dans le travail de l'enfantement. Et non-seulement elles, mais nous encore, qui possedons les premices de l'esprit, nous soupirons *&* nous gemissons en nous-mêmes, attendant l'effet & l'adoption divine, *qui sera* la redemption *&* la délivrance de nos corps] en nôtre Seigneur Jesus-Christ.

Explication.

I. Cette verité n'a pas besoin d'être expliquée : mais elle a besoin d'être méditée; parceque les hommes qui ne la sçauroient desavouer dans l'esprit n'en sont guéres penetrez dans le cœur. Les moindres maux temporels les touchent plus vivement que les biens de l'autre vie tout éternels qu'ils soient. Il n'y a point de si petit interêt, de si petit plaisir, & de si petite douleur pour laquelle on abandonne quelquefois son ame & son éternité. Qu'est-ce que le plaisir d'un jureur, d'un blasphemateur, d'un médisant ? Qu'est-ce que la douleur qu'on prétend repousser par un démentir & par des injures ? Qu'est-ce que la peine d'un jeûne qu'on évite par le violement d'un pré-

cepte de l'Eglise ? Il n'y a presque rien que l'on ne préfere à Dieu, & l'on peut dire qu'il n'est rien de si vil aux hommes que leur ame & leur salut.

II. La cause de cet étrange déreglement, est qu'ils conçoivent fortement le present & le sensible, & qu'ils conçoivent trés-foiblement ce qui est absent & spirituel. Ils ont une idée infiniment vive des moindres choses temporelles, & ils en ont une infiniment sombre de ce qui n'arrivera qu'aprés la mort. Il y en a qui sont persuadez qu'il faudra bien quelque jour changer de vie : mais en attendant, disent-ils, il est bon de joüir des biens du monde, & d'en éviter les maux : ils croyent qu'ils auront toûjours assez de temps pour penser à l'autre vie, & que cela ne manque jamais à personne. Ces illusions sont grossieres ; mais elles n'en sont pas moins communes. On s'y laisse aller sans se les avoüer expressément à soi-même. Ce n'est pas proprement l'esprit qui y tombe : c'est le cœur toûjours avide du plaisir, & impatient dans les moindres maux, ce qui fait qu'il n'applique l'esprit qu'au sentiment présent, & ne lui donne aucune liberté de penser à l'avenir.

III. Le remede unique de ce déreglement

glement si dangereux, est de demander à Dieu qu'il nous fasse sentir, & qu'il imprime fortement dans nos esprits la disproportion des maux temporels avec les biens éternels. Et pour joindre notre application avec le secours de Dieu, il est bon de méditer cette disproportion en suivant les idées que saint Bernard en avoit. Voyez, dit-il, combien ce que nous avons « à souffrir en cette vie, a peu de rapport « avec la gloire que nous attendons en « l'autre. Les souffrances sont passageres, « selon l'Apôtre, & de plus legeres; la « gloire non-seulement est éternelle, mais « immense dans sa grandeur & dans son « élevation. Pourquoi vous amusez-vous « à compter à l'incertain les jours & les « années que vous avez à souffrir quelque « chose dans ce monde? Le temps passe, & « ce la peine passe avec le temps. Ces jours « de souffrances ne se joignent pas ensem- « ble. Ils se cedent la place, & se succedent « les uns aux autres. Mais il n'en est pas « ainsi de la gloire, de la récompense & de « nos travaux. Elle n'aura point de succes- « sion & de vicissitude, comme elle n'aura « point de fin. Elle nous sera donnée tout « à la fois, & elle demeurera éternellement. « *Quand il aura donné le sommeil à ses servi-* « *teurs*, dit le Psalmiste, *voilà l'heritage du* «

De div. serm. 1. n. 7.

Ps. 126. 2.

„*Seigneur que est tout prêt.* Le mal de cha-
„que jour est consommé chaque jour, &
„ne se reserve point au lendemain : mais
„la récōpense de tous vos travaux vous
„sera donnée dans un jour auquel aucun
„autre jour ne succedera. *Une couronne de*
„*justice m'est reservée*, dit l'Apôtre, *que le*
„*juste Juge me rendra*, non dans ces jours,
„mais *dans ce jour* unique & éternel. *Un*
„*seul jour dans vos parvis*, dit le Psalmiste,
„*vaut mieux que mille jours.* On boit la
„peine goute-à-goutte ; on la prend
„peu-à-peu, elle passe par petites parties:
„mais la recōpense se repandra sur nous
„comme un torrent, comme un fleuve
„impetueux de plaisirs. Ce sera un tor-
„rent de joye, un fleuve de gloire, un
„fleuve de paix ; mais un fleuve qui nous
„remplira de ses eaux, & qui ne s'écou-
„lera point; un fleuve qui jamais ne pas-
„sera, mais qui nous inondera éternelle-
„ment de son abondance.

2. Tim. 4. 8.

Ps. 83. 11.

IV. *Les créatures sont assujetties à la va-*
nité involontairement. v. 20.

La doctrine de saint Paul dans ce passage & dans la suite de cette Epître, est trés-remarquable, & néanmoins peu considerée par le commun des Chrétiens. Il veut que la corruption du péché soit répanduë non-seulement dans le cœur

des hommes, mais aussi sur toutes les créatures en la maniere qu'elle le peut être; c'est-à-dire, que comme les hommes sont devenu susceptibles des impressions du péché, toutes les autres créatures en sont devenuës les instrumens. Car au-lieu qu'elles avoient été créées pour servir aux hommes de motifs de louer Dieu, & que c'étoit l'unique effet qu'elles produisoient sur leurs esprits, elles sont présentement employées par les démons pour les tenter & les éloigner de Dieu. Cet usage des créatures étant contre l'institution de la nature, saint Paul dit que ce n'est pas volontairement que la créature y est assujettie, & qu'elle tend à en être delivrée, comme elle le sera dans le renouvellement du monde, lorsque le péché sera détruit, & que Dieu ôtera aux démons l'empire qu'ils ont encore sur les créatures corporelles, qui les fait appeller par saint Paul, *les princes du monde, & les puissances de l'air.* Ainsi, tant-s'en-faut qu'il ne faille rien attribuer aux démons de tous les desordres des saisons, & de tous les effets qui arrivent par le mouvement de la matiere, qu'il y a de l'apparence qu'ils ont part à tout ce qui nuit aux hommes, & qu'ils sont les causes de la plûpart des évenemens du monde

Ephes. 6. 2.

qui contribuent à augmenter les péchez, & ils produiroient peut-être un bouleversement entier de toute la nature, si Dieu ne bornoit la puissance qu'il leur a donnée, & ne les empêchoit par ses Anges d'executer tous les desseins que leur malice leur fait concevoir. Nous ne verrons que dans l'autre monde toute la part qu'ils ont en ce qui se passe dans ce monde-ici : mais nous pouvons juger dés celui-ci sur les principes de l'Ecriture, qu'ils y en ont beaucoup. Car ne pouvant tenter les hommes qu'en agitant les humeurs, & en remuant les esprits qui sont dans le corps, d'une maniere propre à exciter certaines idées, & certaines pensées, on doit juger qu'ils produisent souvent ces sortes de mouvemens en nous ; parcequ'il n'y a rien de plus ordinaire que les tentations. Ainsi ce n'est point en vain que saint Paul dit, que *nous avons un combat contre les puissanses de l'air* & qu'il leur attribuë *des traits enflammez*, qui ne peuvent consister neanmoins que dans les mauvaises pensées qu'ils inspirent aux hommes, & les mauvais mouvemens qu'ils excitent en eux, qui tirent leur origine de l'agitation qu'ils causent dans les humeurs & dans la matiere.

Eph. 6. 12. 16.

V. CETTE doctrine produit naturel-

lement deux conſequences importantes. La premiere eſt, que nous ne devons jamais uſer des créatures ſans tâcher de détourner par la priere les mauvais effets de ces impreſſions que le démon fait ſur les corps ; & que l'uſage que l'on en fait ſans cela eſt imprudent & téméraire. C'eſt-ce qui fait dire à ſaint Paul, que les alimens ſont ſanctifiez *par la parole de Dieu & par la priere.* C'eſt le motif de toutes les benedictions de l'Egliſe, par leſquelles elle demande à Dieu de détourner les mauvais effets de cette puiſſance des démons ſur toutes les choſes du monde. C'eſt la raiſon qui lui fait conſacrer certaines matieres pour en être le remede, comme l'eau benite. Toutes ces choſes ainſi conſacrées ſont comme un monument de ſes prieres, & comme des prieres continuelles & ſubſiſtantes : & Dieu ſe plaît à les employer pour confondre l'orgueil du diable en le réduiſant par des matieres viles, mais fortifiées par la benediction de ſon Egliſe, à l'impuiſſance de nuire aux hommes. Et c'eſt ce qui fait voir que c'eſt une force d'eſprit trés-mal entenduë, que de croire pouvoir uſer des créatures, ſans détourner par la priere les effets de ce pouvoir que le diable a ſur elles, & que c'eſt en quelque ſorte de

1. Tim. 4. 5.

livrer au démon, que d'en user indifferemment & sans recourir à Dieu: qu'ainsi l'on ne sçauroit trop frequemment s'adresser à Dieu, pour lui demander que les alimens dont nous nous servons, & tous les objets qui frapent nos sens, ne soient point employez à nôtre perte par le démon.

VI. Mais la seconde consequence est encore plus importante. C'est qu'il n'y a que la necessité qui nous puisse excuser dans l'usage des créatures, & que ceux qui resserrent le plus cet usage sont les plus prudens : car comme elles sont toutes empoisonnées, le moins qu'on en peut user est toûjours le mieux, on donne par-là moins de lieu au démon d'agir sur nous par le moyen de ces créatures qui lui sont soumises. Dieu empêche ces mauvais effets, quand il n'y a que son ordre & la nécessité qui nous porte à en user, & que nous nous adressons humblement à lui pour les détourner. Mais qui nous a dit qu'il en fera de même quand nous voudrons user des créatures sans nécessité ? Il ne faut donc point d'autre raison à un chrétien pour se priver des spectacles, des delices de la vie, & de l'usage de toutes les créatures dont il se peut passer, que de dire qu'il ne veut

point des présens de son ennemi ; qu'il redoute ses poisons ; & que tout ce qui est sous sa puissance lui est suspect.

VII. Si la priere est nécessaire pour empêcher que le diable ne se serve des objets extérieurs pour faire de mauvaises impressions sur nos ames, elle l'est beaucoup plus quand il s'agit de traiter avec les hommes, & de concevoir en son ame l'impression de leurs pensées & de leurs mouvemens, ou par la lecture, ou par l'entretien ; puisque la plûpart des discours des hommes ont en effet le démon pour principe, n'étant que des effusions de l'erreur & de l'orgueil, & des autres passions que le démon leur a inspirées, & sur lesquelles il domine. Ils sont donc naturellement empoisonnez, & ces poisons sont reçûs dans l'ame de celui qui les écoute sans précaution. Un homme de bien ne lisoit jamais les livres des heretiques sans avoir fait les exorcismes de l'Eglise ; parcequ'il disoit qu'ils avoient été faits par l'esprit du diable, & qu'il y avoit dans ces livres *une impression d'erreur*. Mais tous les livres des payens ne viennent-ils pas de la même source, & ceux même de la plûpart des gens qui écrivent dans le Christianisme ? Le diable est le plus grãd auteur & le plus grand

2. Th. 2. 11.

écrivain du monde, aussi-bien que le plus grand parleur, puisqu'il a part à la plûpart des écrits & des paroles des hommes. Cependant les hommes sont si simples, ou plûtôt si aveugles & si destituez de lumieres, qu'ils écoutent tous ces discours, & lisent tous ces livres sans discernement, sans prieres, & sans pratiquer aucune des choses qui en peuvent détourner les mauvais effets.

VIII. Le diable n'a pas moins de puissance sur ceux qui lisent les meilleurs livres, quand ils s'y portent par des motifs corrompus. Il trouve moyen de les rendre, ou l'aliment de leur vanité, ou l'instrument de leurs passions. Il en trompe plusieurs par la lecture de l'Ecriture, ou il fait qu'ils s'en servent pour tromper les autres; ce qui fait qu'un Saint de„mandoit à Dieu, que jamais ses Ecritures „ne lui servissent ni à tromper les autres „ni à se tromper lui-même: *Nec fallar in eis, nec fallam ex eis.* C'est ce qui nous devroit porter à ne commencer jamais la lecture d'aucun livre de pieté, sans demander à Dieu la grace de nous garantir de l'abus que nôtre corruption peut faire des veritez les plus saintes, & de nous préserver des illusions que le diable y peut mêler pour nous séduire.

Aug. Conf. lib. 11. c. 2.

IX. Si l'Apôtre represente toutes les créatures comme gémissant de servir ainsi d'instrument au démon pour perdre & pour corrompre les ames, & comme desirant d'être délivrées de cet état pour n'être plus que des instrumens de la justice & de l'obéïssance qu'on doit à Dieu; ce qui arrivera lorsque la gloire des enfans de Dieu étant manifestée, l'empire du diable sera pleinement détruit: quel doit être le gemissement des hommes qui sont l'objet de toute la malignité des démons, & contre lesquels ils employent toutes ces créatures pour les séduire? Avec quelle ardeur ne devroient-ils point desirer d'être délivrez de tous ces piéges; d'être garantis de tous ces périls, & nonseulement de découvrir ces filets que les démons leur tendent, mais que ces filets mêmes soient rompus & brisez, & que les démons soient réduits à l'impuissance de les tenter? C'est là cette délivrance dont il est dit: *Le filet a été brisé, & nous en sommes échapez.* Il n'y aura plus de lieu à la séduction de l'erreur, lorsque la lumiere de la verité luira pleinement aux hommes. Il n'y aura plus de lieu à l'illusion des passions, lorsque le cœur des hommes sera pleinement possedé de l'amour de Dieu. Ce sera alors que toutes

Psal. 12. 7.

les choſes changeront de face à l'égard des hommes ; parcequ'ils n'y verront que les grandeurs de Dieu, & des motifs de le louer & de l'aimer. Ce ſera-là l'unique uſage des créatures ; & c'eſt où nous devons aſpirer par nos gemiſſemens & par nos deſirs, principalement quand nous nous ſentons preſſez par le mauvais uſage que le démon en fait contre nous pendant qu'il eſt encore le prince du monde.

SUR L'EVANGILE DU IV. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 5. 1.

EN ce temps-là JESUS étoit ſur le bord du lac de Geneſareth, & ſe trouvant accablé par la foule du peuple de Dieu, il vit deux barques arrêtées au bord du lac, dont les peſcheurs étoient deſcendus, & lavoient leurs filets. Il entra donc dans l'une de ces barques, qui étoit à Simon, & le pria de s'éloigner un peu de la terre : & s'étant aſſis il enſei-

gnoit le peuple de dessus la barque. Lorsqu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : Avancez en pleine eau, jettez vos filets pour pêcher. Simeon lui répondit : Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; mais néanmoins je jetterai le filet sur vôtre parole. L'ayant jetté ils prirent une si grande quantité de poissons que le filet se rompoit. Et ils firent signe à leurs compagnons qui étoient dans une autre barque de venir les aider. Ils y vinrent, & ils remplirent tellement les deux barques, qu'il s'en falloit peu qu'elles ne coulassent à fond. Ce que Simon-Pierre ayant vû, il se jetta aux pieds de JESUS en disant : Seigneur, retirez-vous de moi, parceque je suis un pécheur. Car il étoit tout épouvanté aussi-bien que ceux qui étoient avec lui, de la pêche des poissons qu'ils avoient faite. Jacques & Jean fils de Zebedée, qui étoient compagnon de Simon, étoient dans le même étonnement : Mais JESUS dit à Simon : Ne craignez point ; vôtre emploi sera desormais de prendre des hommes. Et ayant ramené leurs barques à bord, ils quitterent tout, & le suivirent.

EXPLICATION.

I. JEsus rempli de toute la force de Dieu, a voulu néanmoins se laisser fatiguer par la multitude, & se soustraire à la foule pour se soulager, afin d'avertir les Pasteurs environnez d'infirmité, qu'il leur est dangereux de vivre dans le tumulte du monde, & leur apprendre que l'unique moyen de s'y soutenir, étoit de s'en

ſéparer autant qu'ils peuvent. Rien n'eſt plus contraire à la vie & au but que doit avoir un Paſteur évangelique, que de vivre dans la foule du monde, & d'être ſpectateur de tous les déréglemens des hommes. S'il les reprend tous, & toûjours, & en tous lieux, il en devient importun & inſupportable, ou bien l'on vient à mépriſer ſa parole, & à n'en faire aucun état. S'il ne les reprend pas, on l'en fait approbateur ; il en perd même le diſcernement, il s'y accoutume, & il ne compte preſque plus pour rien les péchez qui ne ſont pas énormes. C'eſt une choſe étrange combien le commerce fréquens avec les hommes diminuë la délicateſſe de la conſcience, & affoiblit l'idée que l'on doit avoir des fautes que l'on commet contre Dieu. Les Paſteurs ne s'en reſſentent pas moins que les autres ; parcequ'étant continuellement obligez de remedier à de grands maux, ils deviennent moins ſenſibles aux moindres. D'ailleurs ce commerce avec le monde diminuë infiniment la créance qu'ils devroient avoir ſur l'eſprit des peuples. Ils ne ſçauroient vivre avec eux ſans les rendre ſpectateurs de leurs foibleſſes : & cette vûë de leurs foibleſſes, pour petites qu'elles ſoient, les fait regarder comme

des gens ordinaires, sujets à tous défauts des hommes. On s'imagine qu'étant semblables aux autres dans les petites fautes ils le sont aussi dans les plus grandes. On donne lieu à mille discours & à mille soupçons: car il est étrange combien le peuple si peu délicat & si peu clair-voyant sur sa propre vie, est délicat & clair-voyant sur celle des Pasteurs. On ne leur pardonne rien. Cependant en vivant dans le monde ils contractent nécessairement quantité de défauts, & par ces défauts ils s'attirent ce mépris.

II. Il faut donc qu'un Pasteur se retire de la foule, & qu'il repare ses forces dans la retraite & la solitude, lors même qu'il semble que les peuples ne le pressent que pour entendre de sa bouche la parole de Dieu. Il faut qu'il leur paroisse séparé de la vie commune, dégagé des embaras du monde, & exempt des passions qui agitent le reste des hommes, Il faut qu'il y ait de l'intervalle entre la vie des Pasteurs & celle du peuple; & que le peuple reconnoisse qu'il n'y sçauroit atteindre. C'est ce qui attire la créance aux Pasteurs, & qui leur donne même moyen de se faire connoître à plus de personnes. Quand ils sont dans la foule, ils ne sont connus que de ceux qui sont

les plus prés d'eux: mais en étant un peu éloignez, ils sont vûs de tout le monde.

III. Ce qui distingue la vie des Pasteurs de celle des Religieux solitaires, n'est pas que les Pasteurs doivent vivre toujours dans le monde, & que les Religieux en doivent toûjours être séparez; car les uns & les autres doivẽt vivre dans la séparation du monde. Mais c'est que les Religieux s'y doivent soustraire totalement, & les Pasteurs au-contraire ne s'en doivent point tellement séparer, que le monde ne puisse joüir de l'exemple de leur bonne vie, & qu'ils ne puissent de leur retraite même faire entendre aux peuples la parole de Dieu, & les instruire de leurs devoirs, sans prendre part à leurs interêts & à leurs passions. C'est pourquoi la retraite des Pasteurs est en elle-même ples parfaite que celle des Religieux; parcequ'elle enferme en même-tems la séparation des hommes, & l'exercice de la charité envers les hommes. Mais si elle est plus parfaite, elle est aussi plus difficile; parcequ'elle expose davantage les Pasteurs à la vûë du monde, qui est toûjours dangereuse. La charité fait que les Pasteurs s'exposent davantage au monde pour le servir; & la prudence chrétienne fait que les Religieux s'en

éloignent davantage, de peur de se nuire. Ainsi pour subsister dans la vie pastorale, il faut avoir plus de perfection & plus de vertu, que pour subsister en celle des Religieux entierement séparez du monde.

IV. Des deux barques qui étoient au bord de la mer de Genesareth, Jesus-Christ choisit celle de saint Pierre, tant pour prêcher le peuple, que pour ordonner ensuite à saint Pierre d'aller en haute mer, afin d'y figurer par la pesche miraculeuse qu'il y devoit faire, le ministere auquel il l'avoit destiné, & lui expliquer à lui-même cette figure, en lui marquant qu'il le vouloit rendre *pescheur d'hommes.* Il est donc clair que cette action de Jesus-Christ étoit une action figurative & prophetique, & que ce n'est point par hazard qu'il a choisi la barque de saint Pierre; mais qu'il a voulu représenter que c'étoit de cette barque qu'il falloit pescher les hommes: c'est-à-dire, les attirer à l'Eglise; qu'il n'y avoit que ceux qui étoient dans cette barque qui eussent droit de publier la verité; qu'il n'y avoit qu'eux qu'on dût écouter; qu'il n'y avoit qu'eux qui eussent le don de convertir les peuples & de les enfermer dans les filets de l'Eglise. Il suffit de n'être pas dans cette barque pour être privé de tous

Mat. 4. 19.

ces droits. Les heretiques n'ont aucun droit de prècher; il ne les faut point écouter. Ils ne ſçauroient convertir perſonne, parcequ'ils ne ſont point dans la barque de ſaint Pierre, ni liez de communion avec le Siege de ſaint Pierre, qui eſt l'Egliſe Romaine. Auſſi voit-on que le privilege de convertir les ames & de prêcher l'Evangile eſt demeuré tellement propre à l'Egliſe Romaine, que les heretiques n'y aſpirent pas. Qui a préché l'Evangile depuis le neuviéme & le dixiéme ſiecle, à tout le ſeptentrion, à une partie de l'Afrique, aux Indes orientales, à la Chine & au Japon, & à tout le nouveau monde ? C'eſt l'Egliſe Romaine. Les heretiques n'y ont point de part, quoique leurs ſectes priſes enſemble ne ſoient pas moins répanduës que l'Egliſe Catholique.

V. Le privilege de prendre les hommes par la peſche ſpirituelle, eſt entierement propre à l'Egliſe, & ne peut convenir à aucune ſocieté heretique ni ſchiſmatique. Ces ſocietez illégitimes peuvent bien unir les hommes dans quelques opinions & dans quelques pratiques extérieures : mais ce n'eſt pas-là proprement les enfermer dans un même rets. C'eſt abuſer leurs eſprits par une même

erreur : mais ce n'est pas unir à Dieu & entr'eux leurs cœurs & leurs volontez, en quoi consiste proprement cette prise. Il n'y a que la vraie Religion & la vraie Eglise qui reünisse les cœurs dans l'amour d'un même bien qui est Dieu même. Toutes les religions payennes, comme remarque saint Augustin dans un des livres de la Cité de Dieu, n'ont pas même essayé de régler les mœurs des hommes. Elles les ont laissez abandonnez aux mêmes passions qu'ils avoient auparavant, sans leur rien prescrire touchant ce qu'ils devoient aimer. Et c'est, selon ce saint Docteur, une marque évidente de leur fausseté. Les societez heretiques essayent bien de le faire ; mais elles n'y réüssissent point. Elles peuvent inspirer des vertus extérieures ; mais elles ne peuvent inspirer la charité, que l'on ne transporte point hors l'Eglise catholique. Il n'y a que dans cette Eglise où l'on trouve des cœurs vraiment unis dans l'amour de Dieu, & enfermez dans les rets d'une même foi, en quoi consiste cette prise qui les rend vraiment membres de l'Eglise.

VI. Mais il ne faut pas s'imaginer que les Pasteurs de l'Eglise, qui sont veritables *pescheurs d'hommes*, établis par JESUS-CHRIST, fassent cela par leurs

Marc. I. 17.

propres forces. C'eſt la parole de Dieu qui opere cette merveille par eux. Sans elle ils pourroient travailler, mais ils travailleroient vainement. Ils reſſembleroient aux Apôtres qui travaillerent toute la nuit ſans rien prendre. Il faut lâcher les filets par l'ordre de JESUS-CHRIST & en ſuivant ſa parole : *In verbo tuo laxabo rete.* C'eſt cette parole qui converti effectivement les ames ; qui captive leurs volontez ; & qui les renferme dans les filets de l'Egliſe. Les hommes peuvent être les inſtrumens & les miniſtres des converſions ; mais ils n'en ſont jamais les cauſes & les principes.

v. 5.

VII. QUAND ſaint Pierre dit donc qu'il jette les filets ſur la parole de JESUS-CHRIST, il marque que cette parole de JESUS-CHRIST étoit le fondement de ſa confiance. Il ne s'appuyoit point ſur ſon travail, ſur ſon induſtrie. Il en avoit déja éprouvé l'inutilité. Il fondoit uniquement le ſuccés de ſa peſche ſur l'ordre de JESUS-CHRIST, & ſur le ſecours que cet ordre lui donnoit lieu d'eſperer. C'eſt la diſpoſition où doivent être les Prédicateurs évangeliques. Ils ne doivent faire aucun fonds ſur les talens humains qu'ils peuvent avoir. Bien-loin de les rechercher, ils les doivent mépriſer,

pour ne pas anéantir la force de la croix. Ils doivent mettre toute leur confiance dans le secours de Dieu, & s'en regarder comme simples instrumens destituez par eux-mêmes de toute force; mais qui peuvent tout par l'efficace de la parole de Dieu. Rien ne détruit plus l'effet des prédications, que la recherche trop grande des moyens humains, & la confiance dans ses propres talens. C'est cette confiance qui fait que l'on prévient les ordres de Dieu, & que l'on s'ingere de soi-même dans ces ministeres; au-lieu que ceux qui n'esperent rien d'eux mêmes, n'entreprennent jamais de les exercer que quand l'ordre de Dieu les y contraint.

VIII. Il faut encore remarquer que cette pesche abondante ne se fit pas au bord de la mer, & que JESUS-CHRIST avoit auparavant donné ordre à S. Pierre de le *mener en pleine mer*: Duc *in altum.* *v. 6.* Tant que les Prédicateurs évangeliques ne sôt guéres éloignez de la terre par leur vie & par leurs discours, qu'ils ne tâchent de détourner les hommes que des grands crimes, & de ne les porter qu'à une vertu foible & commune, ils font peu de fruit: & c'est en partie ce qui a empêché les ministres de l'ancienne loi de faire de

grands progrés ; parceque, selon le temps ils ne devoient les régler que dans l'usage des prosperitez du monde, & qu'en les leur promettant pour récompense de leurs bonnes actions, ils leur inspiroient plûtôt l'estime que le mépris. L'Evangile a bien eu un autre progrés; mais ç'a été en menant les hommes en pleine mer, & en leur annonçant ces grandes veritez : *Bienheureux sont les pauvres d'esprit : bien heureux sont ceux qui souffrent persecution pour la justice*. C'a été en leur apprenant non à rechercher les prosperitez du monde, mais à les mépriser. Il est bien plus sur de renoncer totalement au monde, que de prétendre en moderer l'usage. C'est la cause du succés prodigieux des Apôtres & des hommes apostoliques. Ils apprenoient aux hommes à haïr le monde, à s'abstenir des *passions mondaines*, à mettre leur joye dans les souffrances : *Mes freres*, dit l'Apôtre saint Jacques, *considerez comme le sujet d'une extrême joye les diverses afflictions qui vous arrivent.* Plus les Prédicateurs se sont avancez dans la pleine mer de la perfection chrêtienne, plus ils ont attiré de monde : c'est ce qui a peuplé les deserts : c'est ce qui a bâti tant de Monasteres : c'est-ce qui a causé ce progrés

Mat. 5. 3. 10.

Tit. 1. 12. Jacob. 1. 2.

merveilleux des Ordre religieux par toute la terre ; car tout cela se doit attribuer à l'éminence de la vertu de ceux qui ont établi ce genre de vie si éloignée de celle du commun du monde.

IX. C'EST une chose inséparable de la multitude que les visions, parcequ'il s'y trouve toûjours beaucoup de charnels qui se conduisent par leurs passions; beaucoup d'audacieux & de témeraires qui aiment à se faire chefs de parti ; à attacher les autres à eux, & à s'établir par-là dans une espece de domination. Dieu, n'a pas voulu exemter son Eglise de ce malheur ; parcequ'il n'a pas voulu qu'on la distinguât parfaitement par les sens, & qu'il a voulu au-contraire que la corruption du cœur la pût faire méconnoître. Il s'est élevé des heresies dans le temps même où l'Eglise étoit la plus sainte ; c'est-à-dire, durant le temps des persecutions. Mais alors il étoit plus facile de les reconnoître parceque toutes ces nouvelles sectes trouvoient moyen de se garantir de la persecution, & se faisoient remarquer par-là. Les persecutions étant cessées par la conversion des Empereurs, & la multitude des charnels étant entrée dans l'Eglise par des considerations temporelles, ce fut alors proprement que l'on vit l'effet

de la multitude par le nombre infini de schismes & d'heresies qui s'éleverent dans l'Eglise. Ce qui a donné lieu de lui appliquer ces paroles : *Ma douleur n'a jamais été plus amere que dans la paix.* Cela n'a pas seulement eu lieu dans ces commencemens, mais dans toute la suite; & l'on ne doit point attribuer les dernieres heresies à une autre cause qu'à celle-là : Que l'Eglise alors se trouva chargée d'une multitude infinie de vicieux & de charnels, dont les uns eurent la hardiesse de se faire chefs de parti, & les autres se laisserent séduire par ces ames orgueilleuses & téméraires. C'est ce qui est marqué par ce qu'on voit dans cet Evangile, que la multitude des poissons faisoit rompre le filet.

Isay. 38. 17.

X. Il est remarqué que saint Pierre ayant vû cette pesche miraculeuse, fut frapé d'un tel étonnement qu'il dit à Jesus-Christ : *Eloignez-vous de moi, Seigneur, parceque je suis un pécheur*, & que ce même sentiment s'empara de l'esprit des autres disciples. C'est l'effet naturel que doit produire sur nous la manifestation de la puissance de Dieu, & de sa grandeur infinie. On ne se croit pas digne de paroître en sa présence, & l'on tâche de s'en soustraire pour un

v. 8.

temps ; afin de travailler à se purifier de l'impureté de ses péchez. Il est vrai que ce sentiment est imparfait, s'il n'est temperé par la vûë de la bonté de Dieu, qui nous attire à lui malgré nos miseres & nos foiblesses : mais c'est néanmoins le premier des mouvemens que Dieu a accoutumé d'inspirer aux pécheurs qu'il convertit. C'est par ce sentiment qu'ils se sont toûjours jugez indignes de la participation des mysteres, & qu'ils s'en sont humblement retirez pour s'y préparer par la pénitence. Si ces mouvemens sont rares présentement, ce n'est pas que les pécheurs y soient plus touchez de la bonté de Dieu qu'autrefois ; mais c'est qu'on y a moins d'idée de sa grandeur, de sa sainteté, & du respect qui lui est dû ; & que les vrayes conversions sont si rares, qu'on y voit même rarement les sentimens par où elles ont accoutumé de commencer.

XI. La prise de cette multitude de poissons, qui jetta saint Pierre dans un tel étonnement, n'étoit que la figure d'une merveille beaucoup plus grande, dont les Apôtres devoient être les ministres, qui est la conversion des peuples. C'étoit un miracle qui figuroit un autre miracle, & même le plus grand des miracles, n'y

ayant rien de plus merveilleux dans toute la conduite de Dieu que la maniere dont il a formé son Eglise par des instructions si foibles, & par des moyens plus disproportionnez à un si grand effet. Jamais Dieu ne fit paroître d'un maniere si éclatante l'empire souverain qu'il a sur les cœurs. Ainsi la consideration de cette merveille nous devroit remplir du même sentiment que cette pesche merveilleuse causa à saint Pierre; c'est à-dire, d'une admiration profonde de la grandeur de Dieu, & des sentiment d'humilité qui nous portât à nous purifier sans cesse pour paroitre devant ses yeux.

XII. Si le sentiment de la puissance de Dieu est capable de nous jetter dans l'étonnement & dans le trouble, il doit en même-temps nous consoler : car ce n'est point par nos forces que nôtre parfaite conversion se doit operer ; que nos passions doivent être assujetties ; que nos péchez doivent être détruits; & que nous devons être rendus de nouvelles créatures, dignes de paroître devant la majesté de Dieu. Il est vrai qu'il y a bien loin de l'état des pécheurs à celui où les Saints doivent être pour joüir de Dieu : mais il est vrai aussi que Dieu est bien puissant pour operer ce changement. Ainsi tous les

les effets de la toute-puiſſance doivent fortifier nôtre eſperance ; puiſque c'eſt d'elle que nous attendons nôtre renouvellement, & non-pas de nous. Travaillons-y comme nous pourrons. Imitons les Apôtres, qui ne laiſſerent pas nonobſtant le miracle dont ils étoient ſpectateurs, de prêter leur miniſtere à tirer les poiſſons du rets. Mais joignons-y nos efforts, ſans nous appuyer ſur ces efforts ; & mettant toute nôtre confiance en la puiſſance de ſa grace, tâchons de fortifier nôtre confiance par tant d'effets ſignalez de ſa puiſſance qu'il a expoſez à nos yeux. Entrons dans la pratique de ce que dit David : *Je me ſuis ſouvenu des œuvres du Seigneur, & j'ai repaſſé dans mon eſprit les merveilles qu'il a faites dés le commencement du monde* : & tirons-en le même fruit que ce ſaint Prophete, qui eſt de fortifier nos eſperances, & d'attendre avec plus de confiance le renouvellement de nos ames & de nos corps.

Pſal. 70. 21.

SUR L'EPÎTRE DU V. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE. I. *Pierre* 3. 8.

MEs trés-chers *Fréres*: Qu'il se trouve en vous tous une parfaite union, une bonté compatissante, une amitié de freres, une affection pleine de tendresse, une douceur qui gagne les cœurs. Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage; mais au-contraire benissez *ceux qui vous maudissent*, sçachant que c'est à cela que vous avez été appellez; afin de recevoir comme heritiers la benediction *que Dieu vous reserve*. Car si quelqu'un aime la vie, & desire d'avoir des jours heureux, qu'il empêche que sa langue ne se porte à la médisance, & que ses lévres ne prononcent des paroles de tromperie; qu'il se détourne du mal & fasse le bien, qu'il recherche la paix, & qu'il travaille pour l'acquerir. Car le Seigneur tient ses yeux *arrêtez* sur les justes: & ses oreilles *attentives* à leurs prieres; mais il regarde les méchans avec un visage plein de colere. Et qui vous fera du mal si vous ne pensez qu'à faire du bien? Que si néanmoins vous

souffrez pour la justice, vous serez heureux. Ne craignez point les maux dont ils vous veulent donner de la crainte, & n'en soyez point troublez; mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur nôtre Dieu.

EXPLICATION.

I. LA Religion chrétienne a des principes fertiles qui produisent une infinité de consequences, soit pour les dispositions interieures, soit pour les devoirs extérieurs. Et les Apôtres les proposent souvent dans leurs lettres, sans marquer même la liaison qu'elles ont avec ces principes; parcequ'ils la supposent claire comme elle l'étoit à eux, & comme elle le doit être à tous ceux qui les ont assez meditez. C'est ce que l'on peut voir dans saint Paul en plusieurs de ses Epîtres, comme quand il décrit dans la premiere aux Corinthiens les qualitez de la charité Et c'est ce que saint Pierre dit ici. Aprés avoir expliqué dans le cõmencement de cette Epître aux Chrétiens à qui il écrit, les fondemens de la Religion chrétienne, il en tire ici diverses consequences qu'il ne marque qu'en un mot, en laissant à méditer à ceux à qui il écrit, de quelle sorte elles naissent du fond de la Religion, dont il les suppose instruits.

Cor. 1. 13.

La premiere de ces consequences est,

que les Chrétiens doivent être parfaitement unis : *Qu'il se trouve en vous tous*, dit saint Pierre, *une parfaite union* : c'est-à-dire, que les Chrétiens ne doivent avoir qu'une même ame & un même cœur : & cette expression ne contient point une pensée metaphorique ni exagerée, mais une verité précise & exacte. Car tous les Chrétiẽs ne doivent pas seulement avoir entr'eux une union de volonté ; une union metaphorique, une union mistique ; mais une union réelle par la participation du même esprit de Dieu qui les doit tous animer. Cet esprit doit être l'ame de leur ame, comme leur ame est l'ame de leur corps. Il doit leur inspirer les mêmes desirs, les mêmes inclinations, & leur faire rechercher un même bien. Enfin il les doit unir aussi étroitement que si la même ame animoit plusieurs corps. Et c'est pourquoi saint Hilaire ne veut pas qu'on fasse passer l'union des Chrétiens entr'eux pour une union simplement d'affection & de volonté. Il veut qu'on l'appelle une union naturelle : & c'est en cela qu'il met la ressemblance entre l'union des trois Personnes divines, & celle que les Chrétiens ont entr'eux ; parceque comme les Personnes de la sainte Trinité n'ont qu'une

même nature, les Chrêtiens aussi n'ont qu'un même esprit qui les doit conduire dans toutes leurs actions. Tant qu'ils se laissent gouverner par cet esprit, il est impossible qu'ils soient desunis ; car l'esprit de l'homme peut être contraire à l'esprit de l'homme: mais l'esprit de Dieu ne peut être contraire à soi-même.

II. *Qu'il se trouve en vous tous une bonté compatissante.*

La seconde consequence que saint Pierre tire du fonds du christianisme, c'est que les Chrétiens doivent être compatissans, *compatientes.* Et cette consequence n'est pas moins claire. La compassion vient de ce qu'on regarde les autres comme étroitement unis à nous. Car les hommes ne se regardent pas d'ordinaire seuls. Ils s'unissent quantité d'objets, dont ils composent en quelque sorte leur être, & pour lesquels ils ont les mêmes sentimens que pour eux-mêmes. Un homme ne veut pas seulement être heureux en soi, il le veut être dans sa femme, dans ses enfans, dans ses parens, dans ses amis: & il se croit de-même malheureux par les maux de ces personnes qui lui sont unies. Or quelle union plus étroite que celle des Chrétiens? Ils se tiennent lieu les uns aux autres, de peres & de

meres, de freres & de sœurs, selon l'Evangile. Ils ont tous été rachetez d'un même sang. Ils sont nez d'un même Dieu qui est leur pere commun. Ils sont animez d'un même esprit. Ils sont nourris d'un même pain. Ils participent à sun même breuvage. Ils tendent à une même fin. Et ils esperent que cette union sera consommée par cette union souveraine & ineffable qui sera entre tous les bien-heureux, qui les faisant connoître parfaitement les uns aux autres, bannira d'entr'eux toute diversité d'affections & de sentimens. Comment se pourroit-il faire que des personnes si étroitement unies ne ressentissent pas les maux les uns des autres? Ainsi la durée envers le prochain est une grande marque qu'on n'est guéres lié au corps de JESUS-CHRIST, & que l'on n'y tient guéres par tous ces nœuds sacrez qui nous unissent les uns avec les autres. Et c'est pourquoi le Prophete compare les Juifs dereglez & corrompus *à des monceaux de sable*, qui n'ont aucune union intérieure. *Et dabo Jerusalem in acervos arenæ.* La plûpart des Chrétiens ne sont joints entr'eux que par l'extérieur de la Religion, sans qu'il y ait de lien intérieur & spirituel qui en fasse un même corps. C'est la cause du peu de com-

Jero. 9. 11.

passion qu'ils ont les uns pour les autres, & du peu d'effet de cette compassion.

III. *Qu'il se trouve en vous tous une amitié de freres.*

Le caractere particulier de l'amitié d'un frere envers son frere, est de se réjoüir de ses biens comme l'on s'afflige de ses maux. Il y en a qui ne témoignent leur affection que dans les maux. Il faut être miserable pour en éprouver les effets: & ainsi on souhaite de n'être jamais l'objet de cette sorte d'affection. Ce n'est pas-là une affection de freres, ni par consequent le caractere de la vraye charité. Elle fait paroître en tout temps, en toutes sortes d'occasions, & dans les devoirs les plus communs, une affection qui édifie le prochain. Elle prend part à ses biens comme à ses maux. Elle est toûjours prête d'entrer dans ses interêts & dans ses justes desirs. C'est cette charité generale que saint Pierre recommande par ses paroles : *Fraternitatis amatores.* Il faut que les Chrétiens sentent & demeurent persuadez que nous les regardons avec une tendresse de freres ; & que si nous avons par quelque endroit quelque avantage sur eux, nous nous réduisons par cet amour fraternel à une parfaite égalité avec eux; nous les considerions comme nos freres, & nous vou-

lions être traitez d'eux de la même sorte, sans prétendre aucun avantage de la diversité de nos conditions ou de nos talens.

IV. *Qu'il se trouve en vous tous une affection pleine de tendresse.*

Ce qui est marqué par ce mot n'est qu'une suite de ce qui est exprimé par le précedent; mais on y ajoûte que cette affection generale que nous devons témoigner à nos freres ne doit pas consister seulement en des témoignages extérieurs, mais qu'elle doit naître d'une disposition intérieure & sincere. Car le terme dont l'Apôtre se sert, signifie une bonté intérieure qui nous rend veritablement sensibles aux biens & aux maux du prochain; & qui marque que soit qu'on les assiste dans leur misere, soit qu'on prenne part à leurs biens, on ne le fait pas pour satisfaire seulement extérieurement à ses devoirs, mais par un sentiment intérieur de bonté & d'affection qui nous touche & qui nous presse. Il n'y a que cette disposition intérieure qui soit capable de plaire à Dieu, qui ne peut approuver les effets extérieurs qu'en tant qu'ils naissent d'un principe intérieur dans lequel consiste la vraye charité. Ainsi le manque de biens intérieurs ne prive point les Chrétiens du moyen de plaire à Dieu par l'e-

xercice de la charité du prochain; parceque Dieu a beaucoup plus d'égard à ces dispositions intérieures qu'aux effets extérieurs. La veuve qui ne donna que deux petites pieces de monnoie, donna plus, selon l'Evangile, que ceux qui faisoient de grands présens au temple. Et une autre veuve qui n'auroit pas même un denier, mais en qui Dieu verroit un fonds de bonté, ne donneroit pas moins, ou plûtôt ne seroit pas moins approuvée de Jesus-Christ, que celle qui merita ses louanges par l'offrande qu'elle fit. Il y a des gens qui seront jugez trés-liberaux devant Dieu, quoiqu'ils n'ayent jamais rien donné, & d'autres qui seront jugez avares quoiqu'ils ayent beaucoup donné; parcequ'ils l'auront fait sans ce fonds de bonté & de charité qui en fait le prix.

V. *Qu'il se trouve en vous tous une modestie & une douceur qui gagne les cœurs.*

Ces deux mots, selon la langue originale, ne signifient en ce lieu qu'une même vertu, qui retranchant de nos actions tout ce qui peut choquer les autres, n'y fait paroître que ce qui peut gagner le cœur. La vertu chrétienne applanit toutes les inégalitez de nos humeurs;

& en retranche toutes les rudeſſes. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait des temperamens naturellement durs & ſecs, qui ne ſont pas abſolument incompatibles avec la charité. Mais ceux qui ſentent en eux cette diſpoſition, en doivent faire un exercice continuel de mortification, en tâchant de vaincre par des actions de bonté tout ce qu'il y a d'âpre & de rude dans leur naturel. C'eſt ce que l'on demande au Saint-Eſprit dans cette priere: *Faites fléchir ceux qui ſont altiers & infléxibles*; FLECTE *quod eſt rigidum.*

VI. *Ne rendez point mal pour mal, ni outrage pour outrage.* v. 9.

QUICONQUE rend le mal pour le mal, augmente le mal d'autrui ſans diminuer le ſien; ou plûtôt il augmente le mal du prochain, & ſe fait un nouveau mal beaucoup pire que celui qu'il avoit reçû. Celui qui s'eſt porté à nuire au prochain & à lui faire quelque outrage, eſt déja bien à plaindre. Il a fait une playe dangereuſe à ſon ame. Il faut donc éviter de lui en faire une nouvelle. Or on lui en fait une en ſe vengeant de lui. Car on augmente par-là ſa haine & ſon averſion qui fait ſa playe. Mais de-plus, on s'en fait une à ſoi-même par cette vengeance. Car on ſe prive par-là du bien

de la patience & de la charité ; & l'on se rend criminel, d'innocent qu'on étoit auparavant.

V I I. *Mais au contraire benissez ceux qui vous maudissent, sçachant que c'est à cela que vous êtes appellez, afin de recevoir comme heritiers la benediction que Dieu vous reserve.* v. 9.

L'APÔTRE saint Pierre rend ici la raison pourquoi nous ne pouvons pas rendre injure pour injure, ni procurer aucun mal à ceux qui nous en ont fait. C'est que nous ne sommes point établis de Dieu pour être les ministres de sa justice, mais simplement pour être les instrumens de sa misericorde envers les hommes. Il s'est reservé la punition & la vengeance. *C'est à moi*, dit-il, *que la vengeance est reservée*, & il n'a chargé les hommes que de procurer le bien des autres en toutes les manieres qu'ils le peuvent. Il n'y a point de bornes dans l'execution de ce devoir ; c'est-à-dire, que la malice des hommes ne peut être telle qu'elle nous puisse dispenser de leur souhaiter du bien, & de leur en faire si nous le pouvons. Car jamais les hommes ne sçauroient être si indignes que nous leur fassions du bien, que nous l'avons été & que nous le sommes encore d'obtenir les graces de Dieu,

Rom. 12. 1.

Il ne veut point que nous ayons égard à leur miseres ni à leurs défauts, comme nous ne voulons point que Dieu ait égard à nos miseres & à nos défauts. Il nous mesurera, selon l'Evangile, à la même mesure sur laquelle nous aurons mesuré les autres. Nôtre vocation, selon saint Pierre, est donc d'exercer envers le prochain une misericorde qui n'ait point de bornes; afin que Dieu ne borne point ses misericordes sur nous, & que nonobstant nos indignitez & nos infidelitez, il n'arrête point le cours de ses graces.

VIII. *Car qui vous fera du mal, si vous ne pensez qu'à faire du bien?* v. 13.

C'EST un principe qu'on ne sçauroit avoir trop dans l'esprit, que celui que saint Pierre propose en cet endroit: Que rien ne peut nuire à ceux qui demeurent fidéles à Dieu. Un Chrétien peut faire un bon usage de tout, & même des choses les plus terribles, de la pauvreté, des douleurs, de la mort. Toute la malice des hommes & des démons ne peut par tous ses efforts que lui fournir des sujets de nouveaux merites. Qu'ont fait les efforts du démon contre Job & contre les Martirs, que d'augmenter leur gloire & leur recompense? La philosophie humaine a tâché de rendre le sage invulnerable aux

traits de la fortune, & de le mettre au-dessus de tous les accidens humains. Mais ce qui n'étoit qu'une vaine idée dans les discours des Philosophes, est une réalité trés effective dans la philosophie chrétienne. Un Chrétien par son humilité, par sa charité & par son attachement à Dieu, est au-dessus de tout. Il ne lui arrive rien dont il ne tire avantage, dont il ne se fasse un nouveau bien. Tout ce qui lui vient de la part des hommes ne sert qu'à augmenter ses richesses. Enfin il n'y a que lui-même qui puisse troubler sa felicité, qui le puisse blesser, qui lui puisse nuire. C'est la source de cette autre maxime celebre parmi les Payens & les Chrétiens qui est une suite de celle ci, & qui la renferme : *Nemo læditur nisi à seipso* : RIEN *ne peut nuire à l'homme que lui-même.* Et c'est pourquoi l'Apôtre ajoûte que si nous souffrons quelque chose pour la justice, nous n'en sommes que plus heureux. D'où il s'ensuit nettement que les hommes ne sont point à craindre : *Ne craignez point*, dit saint Pierre, *les maux dont ils vous veulent donner de la crainte*, parcequ'avec toute leur mauvaise volonté ils ne sçauroient nous faire aucun mal.

IX. *Mais rendez gloire dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur nôtre Dieu*, v. 15.

Un Chrétien étant donc délivré de la crainte des hommes ne doit avoir que l'unique soin d'honorer Jesus-Christ dans son cœur, & de rapporter toutes ses actions à sa gloire. Il faut que ce culte soit intérieur, qu'il occupe le fond de nos cœurs, & qu'il en rende Jesus-Christ le maître. Dieu ne veut point de devoirs purement extérieurs. Les hommes se contentent des dehors, parcequ'ils ne voyent que le dehors : mais Dieu qui voit le fond des cœurs, ne peut être satisfait que par les mouvemens du cœur. Le culte interieur : produit nécessairement l'extérieur : mais l'extérieur ne naît pas toûjours de l'intérieur. C'est pourquoi saint Pierre se contente de nous recommander le culte intérieur de Jesus-Christ, sçachant assez que ce culte se répand naturellement au-dehors & que possedant le cœur, il se rend maître de toutes les actiõs extérieures qui en dépendent. *Rendez gloire*, dit-il, *dans vos cœurs à la sainteté du Seigneur nôtre Dieu*.

SUR L'EVANGILE

DU V. DIMANCHE

D'APRÉS

LA PENTECÔTE.

EVANGILE *Matthieu*. 5. 20.

EN ce temps-là, JESUS dit à ses Disciples: Si vôtre justice n'est plus pleine & plus parfaite que celle des Docteurs de la loi & des Phariliens, vous n'entrerez poins dans le royaume du ciel. Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous ne tuerez point, & quiconque tuera meritera d'être condamné par le jugement. Mais moi je vous dis : Que quiconque se mettra en colere contre son frere, meritera d'être condamné par le jugement. Que celui qui dira à son frere : Racha, meritera d'être condamné par le conseil. Et que celui qui lui dira : Vous êtes un fou, meritera d'être condamné au feu de l'enfer. Si donc lorsque vous présentez vôtre don à l'autel vous vous souvenez que vôtre frere a quelque chose contre vous, laissez-là vôtre don devant l'Autel, & allez vous reconcilier auparavant avec vôtre frere, & puis vous reviendrez offrir vôtre don.

EXPLICATION.

I. LE peu de crainte que cette parole de l'Evangile imprime dans l'esprit du commun du monde, est une grande marque de leur indifference pour leur salut. JESUS-CHRIST menace tous les Juifs, & en leur personne tous les Chrétiens, qu'ils n'entreront point dans le royaume de Dieu, si leur justice n'est plus abondante que celle des Pharisiens. Il y va donc de leur salut de sçavoir en quoi ils la doivent surpasser. Cependant combien y en a-t-il peu qui s'informent en quoi consiste le défaut de la vertu des Pharisiens, & en quoi celle des Chrétiens doit être plus grande? Si l'on disoit aux hommes, que quiconque n'observera pas certaines formalitez, sera privé de son bien, ils ne manqueroient jamais de s'en instruire trés-exactement. Mais quand on les menace de l'exclusion du royaume de Dieu, s'ils n'ont certaines dispositions, il semble qu'ils n'y ayent point d'interêt; ils vivent en repos dans l'ignorance d'une verité si nécessaire: & il faut la leur apprendre comme malgré eux, si l'on veut qu'ils en soient instruits. Cependant le desir du salut est essentiel au salut; & le desir du salut enferme la recherche exacte

de tout ce qui eſt néceſſaire pour être ſauvé. Ces paroles de l'Evangile nous marquant donc une choſe néceſſaire pour le ſalut, c'eſt une trés-grande négligence que de ne ſe pas mettre en peine du ſens qu'elles renferment.

II. Il faut donc ſçavoir premierement que Jesus-Christ ne fait aucun reproche aux Phariſiens touchant la foi. Ils ſçavoient ce que Dieu en avoit revelé aux Juifs. Ils attendoient le Meſſie, & avoient du zele contre les erreurs oppoſées à la vraye Religion. On ne leur peut reprocher auſſi qu'ils violaſſent ouvertement le Décalogue. Ils n'étoient ni parjures, ni blaſphemateurs, ni violateurs du ſabbat, ni meurtriers, ni adulteres, ni raviſſeurs du bien d'autrui, ni faux témoins. Ils avoient bien quelques fauſſes explications de certains articles, comme du commandement d'honorer ſon pere & ſa mere : mais elles étoient couvertes du prétexte de zele pour Dieu, & autoriſées par la tradiction de leurs principaux Docteurs. Ils pratiquoient une exactitude prodigieuſe dans l'obſervation de la loi de Moïſe, juſqu'à y ajoûter des choſes qui n'étoient pas commandées, comme de payer la dixme des moindres herbes de leur jardin, & de faire toûjours plus que

ce qui leur étoit précisément ordonné, de peur de manquer à ce qui étoit d'obligation. Ils faisoient de longues prieres. Ils jeunoient deux fois la semaine. Ils avoient un grand zele pour convertir les infidéles à la religion des Juifs. On feroit, ce semble, de ces Pharisiens des gens irreprochables parmi les Chrétiens. Cependant c'est la verité même qui nous apprend, que qui ne les surpasse point en justice, n'entrera point dans le royaume de Dieu.

III. Ainsi la premiere instruction qu'on doit tirer de cette parole de Jesus-Christ, est que la seule exemption des crimes grossiers ne suffit point pour être sauvé, & qu'on peut observer l'exterieur des commandemens de Dieu & de l'Eglise, sans avoir aucune part au royaume de Dieu. Il faut aller plus avant. Il faut avoir ce que les Pharisiens n'avoient pas; & c'est ce qu'il faut apprendre des divers reproches que Jesus-Christ leur a faits dans l'Evangile.

Le premier est, qu'ils faisoient consister toute la vertu dans la pratique extérieure des préceptes, sans se mettre aucunement en peine de tout ce qui se passoit dans le cœur. Ils ne croyoient pas que les desirs de vengeance, d'impureté, d'avarice,

d'envie, fussent des péchez, pourvû qu'on n'en commît pas les actions. Ainsi ils n'avoient aucune vigilance sur leurs mouvemens intérieurs. Ils ne retenoient que la main, & non-pas le cœur; ce qui leur fait reprocher par JESUS-CHRIST qu'*ils ne nettoyoient que le dehors du vase, sans avoir soin d'en purifier le dedans*, & qu'*ils étoient sẽblables à ces sepulcres, qui paroissant beaux à l'exterieur, ne sont pleins au dedans que de corruption & de pourriture.* C'est ce qui nous apprend d'abord que qui ne veille point à la garde de son cœur, qui donne liberté à ses desirs, qui ne se purifie point de ses souillures cachées, qui s'abandonne à ses mauvaises pensées, merite tous les reproches que JESUS-CHRIST a fait sur ce sujet aux Pharisiens.

Mat. 13. 2. 26. 27.

IV. DE cette idée qu'ils avoient de la vertu, il en naissoit nécessairement une confiance en eux-mêmes, & une présomption en leur propre justice. Car comme les actions extérieures sont visibles & certaines, y faisant consister la justice, ils ne doutoient point qu'ils ne fussent justes. Ils marchoient donc devant Dieu la tête levée, sans crainte, & sans confusion interieure. Les desordres de leur cœur ne les humilioient point, parcequ'ils ne les

comptoient pour rien. Ils ne ſe croyoient ni foibles ni miſerables. Ils ne diſoient point comme ſaint Paul : *Malheureux homme que je ſuis.* Ils ne connoiſſent point la playe de la concupiſcence, ni la plûpart des effets. Ils ne s'en humilioient point devant Dieu. Ils ne portoient point contr'eux-mêmes ce jugement de juſtice, par lequel on ſe reconnoit non-ſeulement pécheur & miſerable, mais auſſi pécheur & orgueilleux ; & par-conſéquent dignes de mépris, d'abaiſſement & d'humiliation.

Rom. 7. 24.

V. C'est un abus ordinaire aux hommes de ſe conſiderer plûtôt comme obligez à éviter les vices qu'à avoir les vertus. Cependant toutes les vertus ſont de précepte, au-moins dans la préparation du cœur. Ce n'eſt point un conſeil, mais un précepte que d'être humble de cœur. & de ſe juger digne de mépris. Et bien-loin qu'il ſoit permis de tendre à ſe rehauſſer dans l'eſtime & l'apparition des hommes, on eſt obligé au contraire d'avoir une volonté effective de combattre ſon orgueil en s'humiliant à l'égard de Dieu & des hommes. Cette diſpoſition manquoit abſolument aux Phariſiens. Et quiconque ne l'a pas, ne peut avoir qu'une vertu phariſaïque, qui non-ſeulement n'eſt d'aucun merite devant Dieu, mais

dont il a plus d'averſion que de tous les vices extérieurs. Il y a des défauts de diſpoſitions qui ſont criminels. N'avoir point de charité, c'eſt un crime. C'en eſt un de même que de n'avoir point d'humilité, ni point de reconnoiſſance. C'eſt néanmoins ſur quoi preſque perſonne ne s'examine. On croit être en aſſurance quand on n'a point fait d'actions formellement contraires à la charité, à la gratitude; parceque les occaſions ne s'en ſont pas préſentées : & l'on ne ſonge point que Dieu n'exige pas moins le fond de ces vertus que les actions extérieures, & qu'il ne ſauroit aimer les ames où il ne les voit pas.

IV. Cette confiance en ſoi-même produit néceſſairement le mépris des autres, & une préference ſuperbe de ſoi-même à ceux qui ſont engagez dans les péchez groſſiers. C'eſt cette diſpoſition qui nous eſt marquée par la priere orgueilleuſe de ce Phariſien de l'Evangile, qui faiſoit à Dieu un dénombrement de ſes bonnes actions, & en prenoit ſujet de ſe préferer aux pécheurs, & en particulier à un Publicain qui prioit humblement dans le temple. *Mon Dieu*, diſoit-il, *je vous rends graces de ce que je ne ſuis point comme le reſte des hommes, qui ſont voleurs, injuſtes, & adulteres, ni même*

Luc. 18. 11.

comme ce Publicain. La vraye humilité oblige les plus exemts des fautes extérieures à ne se point préferer aux plus grands pécheurs ; parcequ'il se peut faire d'une part que les péchez des autres soient reparez & couverts par la pénitence ; & de l'autre, que les vertus extérieures qui paroissent en nous soient gâtées par le mélange des vices spirituels. Mais les Pharisiens n'entendoient point cette philosophie chrétienne. Ils jugeoient des vertus par les œuvres extérieures. Ainsi quand ils en faisoient plus que les autres ils se préferoient nettement à eux, & ne prenoient point cette préference pour un orgueil, mais pour une action de justice. Et c'est par-là qu'il arrive souvent que des personnes n'étant pas bien établies dans les vertus intérieures, se perdent ou s'affoiblissét par la multiplication de leurs bonnes œuvres extérieures; parcequ'elles en prennent sujet de tomber dans une disposition pharisaïque, qui consiste à mesurer sa vertu sur ces actions extérieures, & à croire qu'on a autant d'avantage sur les autres, qu'on les surpasse en nombre de bonnes œuvres.

VII. Il est fort naturel que ceux qui s'estiment eux-mêmes, desirent aussi d'être estimez des autres. Et c'est pourquoi

le desir de l'honneur & de l'estime étoit encore un des caracteres des Pharisiens. Ils ne faisoient rien que par ostentation & pour être vûs & estimez des hommes, comme JESUS-CHRIST le leur reproche. S'ils jeûnoient, ils vouloient qu'on le vît; & qu'on le sçût; & ils affectoient pour cela de paroître pâles. Il en étoit de même de leurs prieres & de leurs aumônes. Ils y avoient toûjours en vûë d'attirer l'estime des hommes, & ils n'en faisoient pas même scrupule; parceque ces vices ne détruisoient pas l'œuvre extérieure dans laquelle ils faisoient consister toute la vertu. Ce qui nous apprend que quoique la vûë de l'estime des hommes ne détruise pas le merite des actions vertueuses, lorsqu'elle n'en est pas le principe, & qu'elle n'est pas volontaire, elle l'anéantit néanmoins, quand elle est le principal motif qui nous les fait entreprendre; ou elle les corrompt, quand aprés les avoir faites par un bon motif, on les rapporte volontairement à cette fin. Et comme nous ne sçavons jamais quel est le vrai principe de nos actions, ni jusqu'à quel point nos pensées & nos desirs sont volontaires ou involontaires, nous ne sçavons point aussi si ce qui paroît de bon en nous, est réel ou faux, chrétien ou pharisaïque.

VIII. L'orgueil & la vanité étoient suivis dans les Phariſiens de tous les vices qui les accompagnent ordinairement. Ils prétendoient par tout les premieres places. Ils exigeoient qu'on leur fît de grands honneurs. Ils vouloient regner dans l'eſprit des femmes devotes, & s'inſinuoient dans leurs maiſons. Mais ſur-tout ils étoient envieux de la reputation d'autrui. Et c'eſt ce qui les rendoit ſi fort ennemis des vrais Prophetes, & principalement de Jesus-Christ, & qui fit qu'ils s'oppoſerent davantage à ſa doctrine que les plus vicieux d'entre les Juifs. Le progrés des vices ſpirituels eſt plus grand que celui des vices corporels, parceque l'ame s'y livre plus pleinement; qu'elle y trouve moins d'obſtacles; que les objets en ſont plus continuels, & qu'ils paroiſſent moins vices à celui qui s'y abandonne.

IX. Les Phariſiens étoient les plus vertueux d'entre les Juifs à l'extérieur: mais ils étoient réellement néanmoins les plus méchans des Juifs & les plus capables des grands crimes. Auſſi ce ſont eux qui ont eu le plus de part à la mort de Jesus-Christ. C'eſt une choſe bien humiliante pour les gens-de-bien, que quelque exemts qu'ils ſoient des crimes exté-

extérieurs, ils ne sçauroient s'assurer de n'être pas aussi criminels que les plus méchans des hommes; parce qu'ils ne sçavêt pas la mesure de leur orgueil, ni de leur ingratitude. Dieu ne nous impute pas les péchez que nous pourrions commettre par la corruption secrette qui est en nous, lorsqu'elle est involontaire : mais quand nous la nourrissons volontairement, les crimes y sont en quelque maniere tout formez ; Dieu qui les voit, nous juge par les effets qui sont conçûs dans nôtre cœur, & qui ne manquent de se produire au-dehors que faute d'occasion.

X. Ce que l'Evangile ajoûte ensuite, tend encore à nous faire comprendre combien ce que Dieu exige des Chrétiens est au-dessus de ce que la lettre de la loi sembloit exiger des Juifs : car la loi en défendant de tuër, sébloit avoir négligé tout ce qui étoit au-dessous, & qui n'alloit pas à procurer la mort au prochain. Mais Jesus-Christ nous apprend que la loi éternelle défend non-seulement le dernier effet de la haine du prochain, qui est le meurtre, mais aussi les plus legers commencemens, comme la colere. C'est-à-dire, en un mot, que Dieu ne discernera pas la haine du prochain sim-

plement par les effets exterieurs, mais qu'il la comdamnera en elle-même, quoiqu'elle ne produise que des paroles qui semblent bien éloignées de la malice du meurtre. *Quiconque*, dit saint Jean, *hait son frere, est homicide*; c'est-à-dire, qu'il sera traité de Dieu comme un homicide; parceque la haine en renferme la malice. Cela fait donc voir qu'il y a des paroles qui paroissent peu considerables, qui sont néanmoins des péchez dignes de la damnation; parcequ'elles naissent d'un fonds de haine qui suffit pour les rendre criminelles.

1. Joan. 3. 1.

XI. Il ne faut donc pas distinguer ces trois degrez dont parle l'Evangile, par la seule difference des effets extérieurs mais aussi par les differens degrez de la haine du prochain, qui est tantôt commencée, tantôt plus forte, & tantôt consommée. Elle n'est ordinairement que commencée, quand elle ne produit qu'un certain chagrin qui ne va pas jusqu'aux paroles de reproche; & cependant dans cet état même elle n'est pas innocente. Dieu la punira plus séverement que les Juifs ne punissoient les crimes ordinaires. Que si le mouvemẽt de haine est plus fort & plus formé, & qu'il produise au-dehors les reproches communs que la passion

ſuggere, quoiqu'il ne marque pas encore une haine toute formée, Dieu les punira plus ſéverement que les Juifs ne puniſſoient les crimes extraordinaires, & qui étoient jugez par le ſouverain Conſeil de l'Etat. Mais ſi la haine eſt telle qu'elle le porte à faire de certains reproches qui marquent un deſſein formé de détruire la reputation du prochain, & qui ne ſoient pas ſimplemẽt les effets d'une paſſion paſſagere, mais d'une haine enracinée qui tend à les deshonorer entierement parmi les hommes, comme faiſoit parmi les Juifs l'injure de foû; il ne faut plus chercher dans la conduite des hõmes d'exemples de la ſévérité avec laquelle Dieu punira ce crime: & il faut ſçavoir qu'il le punira par la derniere de ſes peines, qui eſt la damnation & la gêne du feu. On doit donc concevoir par-là, que dans les querelles qui arrivent parmi les hommes, quoiqu'elles ne ſe terminent qu'à des paroles, il y en a pluſieurs où l'on perd entierement la grace de Dieu, & où l'on ſe rend digne de l'enfer; & que cela ſe rencontre quand la haine eſt arrivée juſqu'à un certain degré, où, de deſſein formé, l'on veut deshonorer le prochain par des reproches qui le privent d'honneur & de conſideration parmi les hommes.

XII. Le remede que Jesus Christ propose ensuite, & qu'il représente comme si nécessaire, qu'il veut que pour le pratiquer, on quitte le présent qu'on est prêt d'offrir à l'autel, qui est d'aller se reconcilier avec le prochain qu'on a offensé en lui demandant pardon : ce remede, dis-je, est doublement utile pour celui qui a offensé, & pour celui qui a été offensé. C'est une marque que celui qui a offensé a changé sa volonté, & qu'il condamne la faute qu'il a faite: ce qui est le fondement d'une reconciliation sincere. Mais c'est de-plus un remede salutaire de la playe que l'on a faite au prochain. Car une injure reçûë est une semence continuelle de haine dans le cœur de celui à qui on l'a faite. Elle lui cause une tentation qui tend à lui faire perdre la charité toutes les fois qu'il s'en souvient. Souvent on y resiste au commencement, & l'on y succombe long-tems aprés lorsque la mémoire s'en renouvelle. On doit donc regarder cette injure comme une playe dangereuse, où le feu & la gangrene se peuvent mettre à tout moment. Ainsi celui qui l'a faite est obligé de prévenir ce malheur dont il est cause, en s'humiliant sincerement sous celui qu'il a offensé, & en lui en demandant pardon, qui est

l'unique moyen d'éteindre cette étincelle de haine qu'on a jetté dans son cœur, & qui peut toûjours y produire un funeste embrasement.

SUR L'EPÎTRE DU VI. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE *Rom. 6. 3.*

MEs Freres: Ne sçavez vous pas que nous tous qui avons été batisez en JESUS-CHRIST, nous avons été batisez en sa mort? Nous avons été ensevelis avec lui par le Batême pour mourir *au péché*; afin que comme JESUS-CHRIST est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Pere, nous marchions aussi dans une nouvelle vie: car si nous avons été entez *en lui* par la ressemblance de sa mort, nous y serons aussi *entez* par la ressemblance de sa resurrection; sçachant que nôtre vieil-homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché soit détruit, & que desormais nous ne soyons plus asservis au péché: car celui qui est mort est délivré du péché. Que si nous sommes morts avec *Jesus* CHRIST

nous croyons que nous vivrons aussi avec Jesus-Christ, sçachant que Jesus-Christ étant ressuscité d'entre les morts ne mourra plus, & *que* la mort n'aura plus d'empire sur lui : car quant à ce qu'il est mort, il est mort seulement une fois pour le péché ; mais vivant maintenant il vit pour Dieu. Considerez-vous de-même comme étant morts au péché, & ne vivant plus que pour Dieu en Jesus-Christ nôtre Seigneur.

Explication.

I. Ces paroles de l'Apôtre : *Que nous tous qui avons été batisez en* Jesus-Christ, *nous avons été batisez en sa mort*, ne nous marquent pas seulement que sa mort est la source des graces que nous recevons par le Batême; que nous y sommes en quelque maniere lavez dans son sang; puisque c'est la vertu de ce sang qui nous purifie de nos péchez & qu'ainsi les eaux du Batême qui toûchent & nettoyent nôtre corps, sont la figure du sang de Jesus-Christ, qui nettoye nôtre ame de ses souillures : mais cette expression misterieuse nous enseigne aussi une autre verité plus conforme à son intention, & qu'il explique dans la suite. C'est que l'action du Batême & cette sainte ceremonie par laquelle nous sommes plongez dans l'eau, ou au-moins couverts d'eau, représente la mort de

JESUS-CHRIST qui se termina par son ensevelissement, comme le modéle de nôtre mort spirituelle. Le tombeau reçut le corps de JESUS-CHRIST privé de la vie d'Adam, par laquelle il portoit la figure du péché: & l'eau du Batême doit recevoir nos ames mortes à la corruption d'Adam & à la concupiscence, que l'Ecriture appelle *le corps du péché & le vieil-homme.* Ainsi le Batême figure d'eux morts: L'une, que nous représentons par cette ceremonie sacrée, qui est la mort de JESUS-CHRIST: L'autre, que nous commençons dans le Batême même, & que nous promettons de consommer, qui est la mort au péché.

Rom. 6. 6.

II. IL se doit donc passer dans le Batême une mort présente, qui est la mort au regne du péché. Car comme ce regne du péché consiste dans la préference de la créature au Créateur & dans l'amour de soi-même plus que Dieu, nous le détruisôs en rentrant sous l'obéissance de Dieu, & en renonçant à tous les crimes par lesquels nous nous y sommes soustraits. Nos péchez y perissent par la remission que nous en recevons, comme les Egyptiens qui en étoient la figure, perirent dans la mer-rouge qui représentoit nôtre Batême. Mais cette mort qui s'o-

pere dans le Batême n'eſt que le commencement d'une autre mort, à laquelle nous promettons de travailler & de tendre le reſte de nôtre vie. Car nous y faiſons profeſſion par cette même ceremonie extérieure, d'une vie de mort ; c'eſt à-dire, de mourir continnellement à l'amour des créatures, & de mortifier ſans ceſſe l'inclination que nous avons à en joüir, qui eſt ce qu'on appelle le vieil-homme.

III. Si la préference des créatures à Dieu eſt la mort de l'ame, l'amour des créatures pour elles-mêmes, quoique ſans cette préference, eſt la voye de la mort. Car en aimant les créatures pour elles-mêmes on ſe diſpoſe à les préferer à Dieu. Non-ſeulement c'eſt une diſpoſition & un acheminemeut à la mort, mais c'eſt une mort commencée. Car l'amour des créatures diminuant toûjours celui de Dieu nous prive d'une partie de nôtre vraye vie qui conſiſte toute dans l'amour de Dieu. L'ame qui s'arrête aux créatures, retarde le cours du voyage par lequel elle tend à Dieu ; & en voulant joüir d'elles, elle ſe prive à proportion de la joüiſſance de Dieu. Nous nous engageons donc dans nôtre Batême à travailler toute nôtre vie à mourir à cet amour, & à mortifier les

mauvaises inclinations qui nous y portent. Nous le promettons à Dieu par cette sainte ceremonie ; & la renonciation au démon, à ses œuvres & à ses pompes, n'est que l'explication de la promesse qui y est renfermée. Car le demon ne regne sur nous que par l'amour des créatures. Ainsi on ne renonce au démon, qu'en renonçant à cet amour.

IV. Le renoncement à l'amour des créatures étant donc un des engagemens de nôtre Batême, il s'ensuit que nous nous y obligeons à n'user d'aucune que par néceſſité, & que nous y promettons d'observer cette régle de la temperance chrétienne, *de n'en desirer aucune pour elle même, & de garder dans l'usage que nous en ferons une telle moderation, qu'il ne s'y mêle rien de la passion qui porte à en joüir.* Et de-là on doit conclure, que quoique toutes les recherches de plaisirs non nécessaires ne soient pas des péchez mortels, elles sont néanmoins contraires aux engagemens de nôtre Batême ; parceque la joüissance de ces plaisirs est cette vie d'Adam à laquelle nous avons fait profession de mourir, & que nous avons figurée par nôtre ensevelissement sous les eaux du Batême. C'est cette vie d'Adam à laquelle JESUS-CHRIST nous a obli-

gé de mourir en mourant lui-même sur la croix, & en se dépouillant de la vie mortelle qu'il tenoit d'Adam, & qui figuroit le vieil-homme, selon saint Paul. Ainsi ceux qui passent leur vie dans les plaisirs ou de l'esprit ou du corps, la passent dans un violement continuel de leur Batême. Et l'on ne peut pas douter que cette sorte de vie ne soit essentiellement contraire à la vie chrétienne; puisqu'elle est contraire au premier engagement que nous avons contracté en faisant profession du christianisme.

V. Il paroît encore de-là, que ce qu'on appelle les vœux de Religion, & tous les autres qu'on peut faire pour s'obliger à renoncer absolument à la joüissance de certains plaisirs, & à la possession de quelques créatures, ne sont que des facilitez que le Saint-Esprit a inspirées aux Chrétiens pour observer plus aisémẽt les obligations de leur Batême. Par les promesses qu'ils y ont faites, ils sont obligez à n'aimer aucune créature pour elle-même. Or la voye la plus courte & la plus facile pour ne les pas aimer, est de s'en priver absolument, & d'y renoncer pour toûjours. Il est difficile de ne pas aimer un objet dont on joüit avec plaisir. Le plaisir est une glu qui y cole & y attache l'ame: & il est

bien mal-aiſé qu'on ne paſſe de cette attache juſqu'à l'aimer pour lui même. Ainſi la vie des perſonnes qui renoncent abſolument au monde & à la joüiſſance des créatures,eſt plus difficile comme vie humaine, mais plus facile comme vie chrêtienne. Il eſt plus facile de joüir des créatures,que de s'en priver ; mais il eſt plus difficile de joüir des créatures ſans les aimer, que de s'en priver afin de ne les aimer pas.

VI. Enfin, il paroît clairement par là, que ſi ceux qui demeurẽt dans le monde ſe veulent ſauver (ce qu'ils ne peuvent faire qu'en vivant chétiennement) non-ſeulement leur vie ne deviendra pas plus commode que celle des Religieux les plus reformez; mais elle deviendra en quelque ſorte plus pénible, plus incõmode & plus difficile. Ils ſont obligez à la même fin, qui eſt de n'aimer point les créatures, & de réſiſter au torrent de la concupiſcence qui nous y porte. Ils ne peuvent pas pratiquer le moyen le moyen le plus naturel & le plus facile d'éviter cet amour, qui eſt de ſe priver abſolument de leur uſage. Il faut donc qu'ils pratiquent d'autres moyens pour s'en garantir : & tous ces autres moyens ſont plus difficiles, & demandent de plus grands efforts, & une plus grande mortification intérieure. Plus

ils sont exposez au torrent du mõde, plus ils doivent se roidir pour n'en être point entraînez. Car s'ils cessent un-peu de faire effort au-contraire, ils en seront emportez. En joüissant des créatures ils les aimeront; en les aimant ils s'y attacheront; en s'y attachant, ils viendront à les préferer à Dieu; & les préferant à Dieu, ils violent criminellement les promesses de leur Batême. Tout amour des créatures y donne quelque atteinte, comme nous l'avons prouvé. Et elles sont violées d'une maniére criminelle par toute préference de la créature à Dieu.

VII. Mais l'état d'un Chrétien batisé ne doit pas être seulement distingué de celui où il étoit auparavant, par la mort au monde & à la concupiscence; il le doit étre encore davantage par le nouvel état où il entre, & la nouvelle vie qu'il doit mener aprés son Batême. S'il est nécessaire de mourir au monde pour vivre de cette vie ressuscitée, il est nécessaire de vivre de cette vie pour mourir au monde. Car l'amour ne se bannit que par un autre amour; & il n'y a que l'amour de Dieu qui puisse éteindre l'amour du mõde. Il faut donc que l'amour de la volonté de Dieu, l'amour de la justice, l'amour de la verité, l'amour de l'é-

ternité prenne la place de l'amour des choses temporelles. Cette vie ressuscitée renferme une nouveauté d'actions. Et il ne faut pas s'imaginer qu'elle ne soit point marquée par aucunes actions, & qu'elle puisse être insensible aux hommes, ensorte qu'un Chrétien, veritablement regeneré, & menant une vie nouvelle, puisse être aisément confondu avec ceux qui ne vivent encore que de la vie du vieil-homme. Il est vrai que la concupiscence n'étant pas entierement détruite, il y a encore quelque sorte de mélange dans les actions des plus gens de bien : mais néanmoins comme la vie nouvelle y doit être la plus forte, elle y doit être aussi la plus agissante. Les actions du vieil Adam n'y doivent plus être que comme des actions qui échapent, & qui se dérobent en quelque maniere à la vûë de l'ame ; mais les actions de religion, de justice & de sainteté y doivent regner, & occuper la plus grande partie de la vie. Et comme l'impression que les autres hommes ont de nous se forme sur ce qui domine le plus dans les mœurs, celle qui naît du corps des actions d'un homme vraiment chrétien, doit être trés-differente de celle qu'on prend de la vie de ceux en qui l'esprit du monde domine.

VIII. L'APÔTRE nous apprend, que comme la mort au péché nous rend semblables à la mort de JESUS-CHRIST, la nouvelle vie des Chrétiens nous représente l'état de JESUS-CHRIST ressuscité, & en est même l'effet. Car c'est JESUS-CHRIST ressuscité qui opere cette vie en nous. Or elle la doit représenter principalement dans l'exemption totale de la mort. JESUS-CHRIST *ressuscité d'entre les morts, ne meurt plus.* Et de même un Chrétien veritablement regeneré ne doit plus mourir par le péché. La grace chrétienne n'est point un état inconstant, comme bien des gens se l'imaginent. C'est un état durable, qui a de la fermeté & de la stabilité. C'est une chose inouie dans tous les Peres qui ont connu l'esprit du christianisme, que ces vicissitudes de vie & de mort dans lesquelles plusieurs se persuadent qu'un Chrétien peut vivre. L'esprit de Dieu ne prend point possession d'un cœur pour si peu de temps: & il n'y rentre point si facilement quand on l'en a banni. Ce sont des imaginations formées sur l'état des Chrétiens de ces derniers siecles, dans lesquels on voit ces changemens & ces inconstances; mais l'idée que l'Apôtre nous donne de la vie chrétienne, nous

Rom. 6. 9.

doit faire conclure, non que cette inconſtance ſe peut rencontrer dans de veritables Chrétiens, mais que ceux en qui elle ſe rencontre ne le ſont pas.

IX. Ces changemens ſi frequens ſont même contraires à la nature de la volonté. Elle peut bien changer aſſez frequemment d'actions extérieures, pourvû que ce ſoient des effets de la même paſſion qui regarde les choſes diverſement & par differentes faces: mais elle ne change pas aiſément d'amour dominant, ni de fin derniere. Un ambitieux qui met ſon ſouverain bien dans la grandeur, ne ſe dépouille pas facilement de cette paſſion qui le domine. Il n'eſt point humble aujourd'hui, & demain orgueilleux. Dieu a voulu que l'amour qui fait l'eſſence de la vie chrétienne, y fût ſemblable. C'eſt une paſſion; mais une paſſion dominante, & qui eſt d'ordinaire auſſi durable que toutes les autres paſſions.

SUR L'EVANGILE DU VI. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Marc* 8. 1.

EN ce tems-là : Le peuple *qui suivoit Jesus* étant en fort grand nombre, & n'ayant point dequoi manger, JESUS appella à soi ses Disciples, & leur dit : J'ai grande compassion de ce peuple ; parce qu'il y a déja trois jours qu'ils demeurent continuellement avec moi, & ils n'ont rien à manger ; & si je les renvoye en leur maisons sans avoir mangé, ils tomberont en défaillance sur les chemins, parceque quelques-uns d'eux sont venus de loin. Ses Disciples lui répondirent : comment pourroit-on trouver dans ce desert assez de pain pour les rassasier ? JESUS leur demanda : Combien avez-vous de pains ? Sept, lui dirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir sur la terre : il prit les sept pains, & ayant rendu graces, il les rompit, les donna à ses Disciples pour les distribuer, & il les distribuerent au peuple. Ils avoient encore quelques petits poissons qu'il bénit, & il commanda qu'on les leur distribuât aussi. Ils man-

gerent donc, & furent rassasiez : & on rapporta sept corbeilles pleines de morceaux qui étoient restez. Ceux qui mangerent *en ce lieu* étoient environ quatre mille. Et JESUS les renvoya.

EXPLICATION.

I. CE que l'Evangile nous rapporte du zele de ce peuple qui suivoit JESUS-CHRIST dans un lieu desert sans avoir dequoi manger, & qui s'exposoit par-là à la défaillance, si JESUS-CHRIST ne l'eut nourri par un miracle, donne lieu à plusieurs réflexions importantes. La premiere est, qu'il peut arriver que par un saint oubli de soi-même, & par une grande ardeur de pieté on ne ménage pas assez les forces de son corps, sans que Dieu nous impute cette imprudence. Car ce peuple en commit une de cette nature puisqu'il s'exposoit à la défaillance, si JESUS CHRIST ne l'eût secouru par un miracle. On pouvoit donc dire qu'il tentoit Dieu en quelque sorte, puisqu'il l'obligeoit à ce miracle : & cependant son erreur n'a fait qu'attirer la misericorde de JESUS-CHRIST, & nullement ses reproches. La plûpart des Saints ont commis de ces sortes d'imprudences, & ont souvent abregé leur vie par des austeritez & des travaux qu'ils ne croyoient pas

au - deſſus de leur forces, mais qui l'étoient effectivement, ſans que Dieu leur ait imputé ces ſortes de défauts; parceque'il voyoit que c'étoit leur amour & l'ardeur de leur pieté qui les cauſoit. Dans les choſes douteuſes, il eſt juſte de ſe déterminer par le plus grand interêt: or nôtre plus grand interêt eſt de faire ce qui plaît davantage à Dieu. Ainſi, comme l'on ignore la meſure préciſe de ſes forces, quand on a beaucoup d'ardeur de pieté, on ne manque guéres de prendre le parti le plus fort, & de ſe porter aux choſes qui ſont en ſoi plus utiles à ſon ame. Les perſonnes qui dans ces ſortes de doutes prennent toûjours le plus foible & le plus conforme aux inclinations de la nature, font bien connoître par-là la foibleſſe de leur pieté. Il ſe peut donc faire que des perſonnes ſoient en effet trop foibles pour entreprendre certaines actions, & pour pratiquer certaines pénitences, & que néanmoins elles péchent en ne les pratiquant pas; parceque cette foibleſſe ne leur étant pas clairement connuë, c'eſt par l'amour de leur corps, & non par raiſon, qu'elles prennent le parti de cette prudence timide qui les porte à éviter avec tant de ſoin tout ce qui peut nuire à leur ſanté.

II. L'ARDEUR de ce peuple pour écouter la parole de Dieu étoit grande ; mais elle n'étoit que passagere. Il n'étoient pas pour cela veritablement convertis ni justifiez: ou s'ils l'étoient, ils l'étoient d'une maniere trés-foible ; puisque tout cela se dissipa, & qu'il ne paroît point qu'aucun ait réellement perseveré, y ayant eu peu de veritables & de durables conversions avant la resurrection de JESUS-CHRIST. Cela fait voir que ceux qui sont nouvellement touchez, sont capables de se porter à certaines actions de zele & de charité qui paroissent grandes ; mais qu'il y a néanmoins bien de la difference entre ces arddeurs que les premiers mouvemens de conversion font cõcevoir ; & une pieté ferme & solide. La devotion des novices est d'ordinaire plus ardente, parcequ'elle est plus nouvelle ; mais elle se passe bien-tôt, lorsque les objets qui les occupoient cessent d'avoir à leur égard l'attrait de la nouveauté. Le temps affoiblit tous les sentimens, & même ceux de pieté : mais au defaut de cette devotion sensible, les personnes vraiment touchées substituent une resolution ferme & courageuse, qui enracine les vertus, & qui paroissant moins vive dans le sentiment, a beaucoup plus de force & de so-

lidité dans le fond. La pieté ne s'affermit & ne se fortifie que par les diverses épreuves & les diverses tentations ; ce qui fait dire à saint Ephrem, que quoiqu'une ame ait été faite participante de la grace, tant qu'elle n'est nourrie que de la douce onction de l'esprit de Dieu, & qu'elle n'a point encore été éprouvée par les tentations & les tribulations que l'esprit malin lui suscite, elle est encore dans l'état d'enfance. Nous ne devons donc pas faire grand état de tous les sentimens vifs que des mouvemens passagers nous peuvent donner, si nous n'avons soin de les enraciner dans nôtre cœur par un long exercice d'une vie vraiement chrétienne.

III. Il est dit que Jesus-Christ fut touché de compassion pour ce peuple: & comme sa compassion étoit veritable, & qu'elle le porta à faire un miracle signalé, on ne doit point douter que ce miracle ne fût destiné par la charité de Jesus-Christ, non-seulement à nourrir leur corps, mais aussi à fortifier leur ame ; car ce doit être la fin de toutes les charitez corporelles ; & on les pratique mal, quand on n'a pas principalement en vûë le bien spirituel du prochain. Cependant cette misericorde de Jesus-Christ, quoique trés-réelle & trés-effective, n'é-

toit pas jointe avec la volonté de leur donner ses graces speciales qui produisent la perseverance. Il les leur eût accordées s'ils les eussent demandées. Ils pouvoient & ils devoient les demander: mais il n'avoit pas dessein de leur donner cette grace forte & particuliere de prier, qu'il donne à quelques-uns sans qu'ils l'ayent meritée. Il y a donc deux sortes de misericorde en JESUS-CHRIST; l'une plus commune, & l'autre plus grande: l'une qui produit ces graces passageres, & l'autre qui produit ces graces perseverantes. C'est ce que David entendoit parfaitement, lorsqu'il demandoit à Dieu *qu'il eût pitié de lui,* non selon sa misericorde commune, *mais selon sa grande misericorde:* & c'est ce que nous devons faire de même dans tous les bienfaits temporels & spirituels que nous recevons de Dieu. Comme nous ne sçavons encore si ce sont des effets de sa misericorde commune, ou de sa grande misericorde, il veut qu'en les recevant avec gratitude, nous lui demandions toûjours cette grande misericorde qui est la source de la perseverance, & dont il ne nous assure jamais durant cette vie, afin que nous ne cessions jamais de la demander.

Ps. 51.

IV. CETTE misericorde commune

que Dieu exerce envers ceux qu'il prévoit en devoir abuser, n'empêche pas qu'il n'ait encore d'autre vûës de rendre ces mêmes graces utiles à d'autres qui n'en abuseront pas ; & c'est ce que JESUS-CHRIST fit en cette occasion. Car ce miracle qu'il opera pour les Juifs, étoit en même-temps fait pour les Chrétiens, qui en devoient mieux user que les Juifs. Il vouloit qu'il servît à fortifier leur foi & à nourrir leurs ames par les instructions qu'il renfermoit. Ainsi comme nous sommes du nombre de ceux qui y ont part, & que JESUS-CHRIST a eus en vûë, nous ne devons point regarder ce miracle comme fait simplement pour les Juifs, mais comme fait pour nous. Et comme ces Juifs auroient été des ingrats s'ils n'en avoient eu aucune reconnoissance, nous le sommes beaucoup plus qu'eux quand nous ne sommes point touchez de ce que Dieu a bien voulu nous le faire connoître pour édifier nôtre foi & pour nous servir d'une nourriture spirituelle.

V. CE miracle de JESUS-CHRIST étant une marque de sa puissance infinie & de ses richesses inépuisables, par lesqu'elles il nourrit toutes les creatures & fournit à tous leurs besoins, nous donne

lieu d'admirer non-seulement l'usage qu'il en a voulu faire en de certaines occasions, mais beaucoup plus la reserve avec laquelle il en a si peu usé : car ce même JESUS qui pouvoit nourrir sept mille personnes avec sept pains, se laissoit manquer lui-même de toutes choses. Il vouloit bien que d'autres suppléassent à ses nécessitez, & recevoir d'eux extérieurement ce qu'il leur donnoit lui-même. & par-là il pratiquoit en même-temps & la pauvreté & l'humilité, dont la pratique lui étoit bien plus ordinaire que les démonstrations qu'il faisoit quelquefois de sa puissance infinie. Et c'est ce qui nous apprend qu'autant que nous le pouvons, nous nous devons réduire aux voyes communes & humbles, & ne faire paroître l'autorité & la force, si nous en avons, que dans des rencontres extraordinaires que la charité nous fait discerner. JESUS-CHRIST a donné aux hommes un exemple continuel d'humilité : & nous y sommes d'autant plus obligez que lui, que JESUS-CHRIST n'avoit que faire de s'humilier pour lui même ; au-lieu que nous avons un besoin continuel d'humilier nôtre orgueil, & qu'ainsi l'humilité nous est toûjours utile, quand elle ne le seroit pas aux autres.

VI. On peut encore connoître par ces marques de grandeur & de puissance que Jesus Christ dônoit quelquefois, combien son humilité étoit differente de celle des hommes: car elle étoit toute volontaire en lui ; au-lieu qu'elle est presque toute nécessaire dans les hommes. Jesus-Christ supprimoit continuellement l'éclat de sa grandeur & l'empêchoit de paroître. Les hommes ne suppriment point de grandeurs , car ils n'en ont point : toute leur humilité ne va qu'à ne supprimer pas leur bassesse, & à vouloir bien que les autres en connoissent une partie. Ce n'est qu'un aveu sincere de ce qu'ils sont dans la verité : & souvent même par cet aveu ils s'honorent beaucoup d'avantage , qu'en voulant déguiser aux hommes ce qu'ils ne leur sçauroient cacher.

VII. Comme Jesus-Christ avoit encore plus en vûë dans ce miracle les fidéles qui naîtront dans la suite des temps, que les Juifs qui l'environnoient, il leur a voulu sans doute apprendre par les motifs qu'il a eus de faire ce miracle pour les Juifs , ce qui le peut porter à faire des miracles spirituel sur les Chrétiens. Les qualitez qui paroissent extérieurement dans ces Juifs, nous représentent

tent donc celles qui doivent être effectivement dans les chrétiens. Ces peuples que JESUS-CHRIST nourrit par miracle, l'avoient ſuivi dans un lieu deſert. Il faut donc auſſi, pour meriter les graces de JESUS-CHRIST, le ſuivre dans le deſert, dans l'éloignemẽt du monde & dans la ſéparation des conſolations de la vie du ſiecle. Il faut le ſuivre dans la pratique des veritez que le monde ne connoît point, & qui ſont comme deſertes & abandonnées. Il faut ſe retirer ſoi-même, non-ſeulement d'eſprit, mais de corps, de la foule des affaires. Il y aura une infinité de gens qui ne participeront point aux graces de JESUS-CHRIST; parce qu'ils auront vêcu dans le tumulte, & qu'ils n'auront pas eu le courage de ſuivre JESUS-CHRIST dans la retraite.

VIII. MAIS eſt-on donc obligé de quitter le monde, d'abandonner ſes affaires, de renoncer aux occupations? Je ne dis pas cela. Il y a des gens qui ne le peuvent faire; parce qu'il y a des devoirs de juſtice qui les obligent d'y demeurer. Mais ce que je dis, c'eſt qu'il faut écouter JESUS-CHRIST à quelque prix que ce ſoit : & pour cela, ſi l'on ne ſe peut retirer de corps, il faut au-moins ſe faire

une retraite & un desert dans son cœur. Si l'on ne peut éviter de s'occuper des affaires, il faut éviter de s'y plonger ; c'est-à-dire, d'y mettre tout son esprit & tout son cœur. Il faut toûjours faire ensorte que Dieu demeure le maître de nôtre cœur. Si l'on peut vivre de cette sorte dans le monde, à la bonne-heure. Si l'on y peut posseder son ame, travailler à la mortification de ses passions, adorer, prier & écouter JESUS-CHRIST, je n'ai rien à dire. Mais si l'on ne fait rien de tout cela, & qu'on se laisse dominer & accabler l'esprit par les choses temporelles, quel moyen de s'empêcher de perir ? Il faut donc nécessairement ou se séparer du monde réellement, ou en être au-moins séparé du cœur.

IX. ON voit encore dans ce peuple une autre disposition excellente ; c'est la pratique de ce précepte de JESUS-CHRIST : *Cherchez premierement le royaume de Dieu, & tout le reste vous sera donné comme par surcroît.* Il suit JESUS-CHRIST, il l'écoute, il ne se met en peine de rien. Les nécessitez les plus pressantes ne le font pas songer à s'en retourner. On fait tout le contraire dans le monde. On commence toûjours par le soin de l'établissement

Mat. 6. 33.

& de la fortune ; la pieté n'est que l'accessoire. On y songera quand on aura pourvû à ce qu'on appelle nécessaire. Ainsi le royaume de Dieu est la derniere chose que l'on cherche. Ce n'est pas le moyen de porter JESUS-CHRIST à nous nourrir, ni d'exciter sa misericorde. C'est pourquoi il renvoye la plûpart de ces gens sans nourriture spirituelle ; il les laisse dans la disette de ses graces : & il arrive alors ce que JESUS-CHRIST appréhendoit pour ces Juifs, qui est de tomber en défaillance dans le chemin ; c'est-à dire. de manquer de force & de vigueur pour marcher dans la voye des commandemens de Dieu. Et outre le péché qu'ils commettent en préferant les choses du monde à Dieu, ils en commettent encore dans la suite plusieurs autres par cette défaillance spirituelle où le défaut de graces les reduit.

X. QUAND JESUS-CHRIST trouve des ames dans la disposition de chercher le royaume de Dieu avant toutes choses, il les fait encore entrer dans une autre pour les préparer à ses graces. C'est de les humilier actuellement, & de les rabaisser à leurs propres yeux : & c'est ce qui est figuré par l'ordre que JESUS-CHRIST donna au peuple de

6. *s'asseoir sur la terre*, pour recevoir la nourriture qu'il leur vouloit faire donner. Tant que nous serons debout, & que nous témoignerons de la confiance en nôtre vigueur & en nôtre force, nous ne serons pas encore en état de recevoir les graces de Dieu. Il faut être dans un vif sentiment de sa foiblesse & de son impuissance : & c'est alors que Dieu se plaît à nous remplir de force & de vigueur spirituelle. La force des infidéles naît de leur cupidité qui les éleve, & celles des Chrétiens vient de l'humilité qui les rabaisse.

XI. Mais quoique Dieu agisse par lui-même dans les ames, & qu'il les nourrisse lui-même par sa verité & par sa sagesse, il ne les rend pas pour cela indépendantes du ministere de l'Eglise, ni de l'autorité de ses Pasteurs. C'est par eux qu'il leur fait distribuer cette nourriture. Ce sont eux qui ont soin que personne n'en manque, & qui pourvoyent à tous les besoins des particuliers. Les Apôtres donnoient au peuple ce qu'ils recevoient de Jesus-Christ, & c'etoit entre leurs mains que se faisoit le miracle de la multiplication des pains. Qui n'auroit voulu rien recevoir des Apôtres, n'auroit rien reçu de Jesus-

CHRIST. Ils ne recevoient de JESUS-CHRIST les pains que pour les donner. C'est aussi de JESUS-CHRIST que les Pasteurs doivent recevoir la nourriture qu'ils distribuent au peuple. S'ils la cherchent dans eux-mêmes & dans leurs propres lumieres, ils n'y trouveront rien de proportionné aux besoins du peuple. Il faut que Dieu leur donne les veritez qu'ils annoncent, & qu'elles se multiplient dans la distribution qu'ils en font. Une même verité suffit à plusieurs, sans que la nourriture que l'un en reçoit, diminuë celle qu'en reçoit un autre. Les Apôtres ne distribuerent que sept pains : mais ces sept pains, qui figuroient les sept dons du Saint-Esprit, suffirent à tout ce peuple ; & il en resta même pour en nourrir d'autres.

XII. JESUS-CHRIS ordonna aux Apôtres de ramasser ce qui restoit, & que le peuple avoit laissé aprés avoir été rassasié suffisamment. Dieu veut de même que nous fassions un sage ménagement des graces qu'il nous donne, & que nous ne prétendions point qu'il nous doive donner à chaque pas de nouvelles lumieres. Il y a bien des gens qui tombent dans ce défaut. Quand ils ont reçu la grace de la devotion, ils supposent

que Dieu la leur donnera toûjours avec la même abondance. Mais cela n'eſt pas ainſi. Il veut que l'on vive des reſtes de la nourriture qu'il nous a donnée, & que l'on ne les diſſipe pas. Les ſentimens ſont d'ordinaire paſſagers ; & cette devotion qui contente l'ame & qui la raſſaſie, ne dure pas toûjours : mais les lumieres de la verité, avec une certaine meſure d'amour ſpirituel & inſenſible, nous reſtent aprés que ces ſentimens paroiſſent paſſez. Il faut donc vivre de ces veritez dans le tems de ſéchereſſe, & les ſuivre exactement par une reſolution forte : & ainſi l'on vit des reſtes de ce qu'on avoit reçeu de Dieu dans le temps où il nous avoit fait une plus abondante effuſion de ſes graces.

SUR L'EPITRE DU VII. DIMANCHE D'APRES LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. *Rom.* 6. 19.

MEs Freres : Je *vous* parle humainement à cause de la foiblesse de vôtre chair. Comme vous avez fait servir les membres de vôtre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre l'iniquité, faites-les servir maintenant à la justice, pour la sanctification de vôtre vie : car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez libres de la servitude de la justice. Quel fruit donc avez-vous tiré de ces *desordres*, dont vous rougissez maintenant, puisqu'ils n'ont pour fin que la mort ? Mais à present étant affranchis du péché, & devenus esclave de Dieu, le fruit que vous en tirerez est la sanctification, & la fin sera la vie éternelle : car la mort est la solde *&* la payement du péché ; mais la vie éternelle est une grace, & un don de Dieu en JESUS-CHRIST nôtre Seigneur.

EXPLICATION.

LE peu que Dieu exige des hommes pour les guerir de leurs maladies spirituelles, est une condescendance prodigieuse, & un excés de misericorde. Que de maux ne souffre-t-on point pour prolonger une vie mortelle que l'on ne sçait s'il est meilleur de prolonger que d'abreger? A quoi ne s'assujettit-on point pour se délivrer de certaines maladies? Quelles douleurs ne se resout-on point à souffrir pour guerir d'une fistule ou de la pierre? Combien la cure même des maladies les plus ordinaires, comme les fiévres, est-elle pénible par l'assujettissement aux remedes, & à des regimes incommodes? Quand Dieu nous auroit donc proposé des moyens aussi difficiles que ceux-là pour guerir nos ames de leurs maladies, n'auroit il pas usé envers nous d'une extréme misericorde? Car qu'elle proportion y a-t-il des maux du corps qui finissent par la mort du corps, avec les maux des ames, qui sont de leur nature éternels comme les ames sont immortelles? Qui veut connoître l'énormité du péché, qu'il en juge par sa punition qui est l'enfer: car il faut qu'il y ait au-moins autant de malice dans le péché, qu'il y a de rigueur

Grge. Nazianz. orat. 1.

dans les tourmens qui le punissent. C'est donc un mal effroyable que le péché : & si pour en être délivré Dieu exigeoit de nous tous les maux & toutes les douleurs dont l'homme est capable en cette vie, ce seroit encore une bonté incomparable. Qu'on choisisse la vie la plus extraordinaire en austerité qui ait jamais été pratiquée par aucun des Anacoretes de Syrie, si Dieu, pour nous délivrer de nos péchez nous la prescrivoit, nous devrions nous soumettre à cet ordre, & accepter cette pénitence avec une reconnoissance infinie. Cependant il ne nous prescrit point ces sortes de vies : il se contente de beaucoup moins, & se réduit à ce que l'Apôtre nous marque dans cette Epître, & que nous expliquerons dans la suite. Cependant pour connoître l'excés de la condescendance de Dieu envers nous, il est bon de faire passer nôtre esprit par ces dégrez & de considerer attentivement ce que la justice de Dieu avoit droit d'exiger de nous, pour nous accorder la délivrance de nos péchez.

II. La cause de cette condescendance de Dieu est celle que marque saint Paul, savoir l'infirmité de nôtre chair, qui nous fait concevoir une grande idée des maux corporels, & une idée trés-foible & trés-

obscure de la grandeur des maux spirituels. S'il falloit que les hommes souffrissent de grands maux, & qui fussent de longue durée, l'infirmité de la chair feroit succomber presque tout le monde. Dieu donc qui connoît cette infirmité, les en dispense par un bonté ineffable; & c'est cette dispense qu'il leur a fait annoncer par son Apôtre : *Je vous parle humainement, & je me rabaisse*, dit-il, *à cause de l'infirmité de vôtre chair.* Mais à quoi se réduit ce rabaissement de Dieu ? Il se réduit à exiger de nous des œuvres de justice, au-lieu des œuvres de péché qu'il nous veut bien pardonner. Mais au-moins en pourroit-il exiger davantage: & quand il nous ordonneroit, comme il a dit par un Prophete, *de faire dix fois plus* pour nôtre salut que nous n'avons fait pour nôtre perte, il n'y auroit rien que de misericordieux & de juste. Cependant il se contente encore de moins, & il porte plus loin sa condescendance. Il lui suffit que nous en fassions autant. *Comme vous avez fait servir*, dit-il, *les membres de vôtre corps à l'impureté & à l'injustice, pour commettre de mauvaises actions; faites-les servir maintenant à la pieté & à la justice, pour mener une vie sainte.*

III. Ce principe de l'Apôtre nous

étant ouvert ; c'est à chacun des Chrétiens d'en faire l'application par l'examen particulier des déreglemens où sa corruption l'a engagé. Et cet examen lui doit faire prendre la resolution de reparer par des œuvres de justice ses déreglemens passez, mais des œuvres de justice qui y soient opposées. Or quoique ce soit peu de chose en comparaison de ce que Dieu pourroit exiger de nous, néanmoins cela va beaucoup plus loin qu'on ne pense. Que doit faire, par exemple, un homme qui a vécu dans l'oubli de Dieu, & qui a manqué dans toute sa vie passée à l'adorer & à l'aimer, sinon d'employer toute sa vie à l'adorer & à l'aimer depuis que Dieu lui a fait la grace de le toucher ? Que doit faire un homme qui a donné une liberté entiere à sa langue de se répandre en paroles, ou de médisance, ou de raillerie, ou de curiosité ; sinon de faire servir cette même langue à des œuvres de justice contraires à celles-là, & à édifier le monde, ou par son silence, ou par des paroles de charité & de support envers le prochain, & qui puisse éloigner les hommes des mêmes vices où ses péchez les ont pû porter ?

IV. POUR montrer que ce précepte de l'Apôtre nous conduit à la pratique

des principaux devoirs de la vie chrétienne, il ne faut que considerer ce que dit saint Paul : *Que la vie payenne consiste à faire la volonté de sa chair & de ses pensées.* Car cela convient à tous ceux qui ne sont pas conduits par l'esprit de Dieu puisque hors la conduite de cet esprit qui nous éclaire par les lumieres de la verité, & qui nous fait marcher dans ses voies, l'on ne se peut conduire que par deux lumieres; celle des sens qui nous attire aux plaisirs, ou qui nous effraye par la crainte des maux corporels ; celle de l'esprit humain qui ne pouvant sortir de lui-même, ne nous propose que de suivre nos propres volontez, nos interêts & nôtre gloire. On ne sçauroit vivre d'une autre maniere, quand on ne suit que sa chair, ou les pensées de son propre esprit. Ainsi pour suivre la régle de l'Apôtre & pratiquer les œuvres de justice opposées à nos dereglemens passez, il faut renoncer à toutes les satisfactions des sens, à toutes les recherches de nous-mêmes, & passer tout le reste de nôtre vie dans une execution fidéle de ce que Dieu veut de nous dans chaque rencontre. Quiconque vit en cette maniere, & qui s'attache dans toutes ses actions particulieres à suivre la volonté de Dieu,

peut avoir une juste confiance qu'il mene une vie vraiement chrétienne. Mais cette sorte de vie est étrangement differente de celle que l'on mene dans le monde.

V. Combien cette même régle nous oblige-t-elle à pratiquer l'humilité? Tant que nous n'avons point pensé à Dieu, la plûpart de nos actions ont été mêlées de vûës de vanité, puisque c'etoit-là l'objet de la plûpart de nos pensées. Il faut donc pour pratiquer cette justice que l'Apôtre nous prescrit, que nous tendions desormais à nous humilier dans toutes nos actions ; & que comme nous nous sommes entretenu l'esprit des avantages que nous croyions avoir, ou ausquels nous aspirons, nous n'ayons point au-contraire de vûës plus ordinaires que celles de nôtre pauvreté & de nôtre misere. Ainsi, comme en agissant par l'esprit du monde nous portions dans l'esprit des autres, presque par toutes nos actions, une impression d'orgueil ; il faut selon la régle de l'Apôtre, tâcher au-cõtraire de porter dans l'esprit des autres par toutes nos actions, une impressions d'humilité, selon ce que prescrit saint Pierre par ces paroles : *Tâchez de vous inspirer tous l'humilité les uns aux autres.* 1. Petr. 5. 5.

VI. L'Apôtre saint Paul n'a pas

dessein seulement par ces œuvres de justice qu'il nous ordonne, de nous porter à reparer nos déreglemens passez. Son but est aussi de remedier par-là à nos foiblesses présentes : car l'on a pour l'ordinaire autant de foiblesses qu'on a commis de péchez dans sa vie passée. Ces playes ne sont presque jamais si parfaitement gueries, qu'elles ne soient prêtes à se rouvrir. Il faut donc, pour empécher cet effet, en consolider les cicatrices, en fortifiant son ame par les œuvres de justice contraires à ces défauts. C'est le seul moyen d'éviter les rechutes, & c'est l'omission de ce moyen qui les rend si fréquentes. Ainsi ces œuvres ne sont pas seulement nécessaires comme reparation & comme satisfaction pour les péchez passez, mais elles le sont aussi comme remedes & comme préservatifs pour les foiblesses présentes.

VII. Mais ce qui releve encore infiniment la bonté de Dieu, c'est que ce qu'il exige de nous pour la reparation de nos péchez, ce qu'il nous prescrit pour le remede de nos maladies, bien loin d'être une peine inutile en soi, & qui n'ait point d'autre prix que de diminuer les maux dont il nous veut délivrer, comme la plûpart des remedes corpo-

rels, eſt au contraire un bien deſirable en ſoi qui orne & embellit l'ame, & qui merite d'être recherché comme une grande recompenſe : car Dieu nous guerit des vices par les vertus. Or les vertus en elles - mêmes ſont un ſi grand bien, que nous les devrions pratiquer pour elles-mêmes, quand même Dieu ne nous en donneroit aucune recompenſe. Ou plutôt elles tiennent lieu d'une trés-grande recompenſe à tous ceux qui en ont l'idée qu'ils en doivent avoir. Quelle comparaiſon y a-t-il d'un homme temperant & juſte, qui conſerve ſon corps & ſon ame dans une parfaite pureté ; que la charité fait entrer dans tous les beſoins du prochain ; qui pratique exactement tous ſes devoirs : quelle comparaiſon, dis-je, y a-t-il d'un tel homme avec une ame cruelle, brutale, plongée dans l'impureté, qui n'a ni reſpect pour Dieu ni fidélité pour les hommes, & qui s'aime d'une maniere ſi dereglée, qu'elle ſe couvre ſans ceſſe de honte & d'infamie, en ſe plongeant dans toutes ſortes de deſordres ?

VIII. Il y a donc dans la vertu dés cette vie même une recompenſe de la vertu ; & il y a dans le vice, même dés cette vie, une punition du vice. L'hom-

me-de bien y reçoit son centuple ; c'est-à-dire, qu'il est cent fois plus heureux en vivant dans l'ordre & dans la justice, qu'il ne l'auroit pu être en vivant dans le desordre & dans l'injustice. La pratique de la vertu est toûjonrs accompagnée d'une paix, d'une consolation intérieure, & d'une douce esperance qui soûtient & qui soulage. L'esprit y trouve toûjours un appui & un secours favorable. Le vice au-contraire, dans sa plus grande ardeur, est accompagnée de dégoûts, d'ennui, & d'une pente au desespoir. Il ne sauroit s'empêcher de sentir l'instabilité des créatures sur lesquelles il s'appuye, & de se regarder ainsi comme sans soutien & sans secours. Ces considerations sont renfermées dans cette demande que nous fait l'Apôtre : *Quel fruit tiriez vous donc alors de ces desordres dont vous rougissez maintenant* ? Et dans ces autres paroles par lesquelles il releve les avantages présens & futurs de la vertu : *Mais à présent étant affranchis de la domination du péché, & devenus esclaves de Dieu, vous avez pour fruit vôtre sanctification, & pour fin la vie éternelle.*

v. 21.

v. 20.

IX. L'Apôtre ne se contente pas de nous découvrir les differens effets de ces deux sortes de vie, il nous en dé-

couvre la cause & le principe. C'est que l'homme ne trouvant pas son bonheur dans soi-même, est obligé de le chercher hors de lui. Or le cherchant hors de lui, il s'assujettit naturellement à l'objet dans la possession duquel il met son bonheur, & il en devient nécessairement esclave. Ainsi il ne peut éviter d'être esclave ou de Dieu, ou du péché, de la justice ou du vice. Mais l'assujettissement à Dieu est son état naturel: c'est le plus grand honneur dont il soit capable: c'est son bonheur & sa gloire: c'est la fin de son être, & la perfection de sa nature. Et au-contraire l'assujettissement aux créatures & au péché est une dégradation de son ame. C'est un esclavage indigne d'elle, une servitude honteuse qui l'avilit, le souille, & le prive de tous les avantages de son être. Tout cela est renfermé dans ces paroles de l'Apôtre: *Car lorsque vous étiez esclaves du péché, vous étiez dans une fausse liberté à l'égard de la justice.* C'est-à-dire, qu'en prétendant éviter l'assujettissement à Dieu, on tombe nécessairement dans la servitude du vice; & qu'en se séparant d'un maître qui nous cõbloit d'honneurs & de biens, on se rend esclave nécessairement d'un maître impitoyable qui nous comble de misere & d'infamie.

v. 20.

SUR L'EVANGILE DU VII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Matth.* 7. 15.

En ce temps-là JESUS dit à ses Disciples: Gardez-vous des faux-prophetes, qui viennent à vous couverts de peaux de brebis, & qui au-dedans sont des loups ravissans. Vous les reconnoîtrez par leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits; & tout arbre qui est mauvais produir de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons. Tout arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé & jetté au feu. Vous les reconnoîtrez donc par leurs fruits. Tous ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas *pour cela* dans le royaume du ciel: mais celui-là *seulement* y entrera, qui fait la volonté de mon Pere qui est dans le ciel.

EXPLICATION.

IL n'y a point de précepte dans l'Evangile, ni plus terrible que celui-ci, puiſqu'en ne l'obſervant pas on devient la proye des loups raviſſans, ni plus difficile dans la pratique. Car ce ne ſont point ſeulement les ſçavans, les éclairez, les eſprits intelligens & ſubtils qui doivent diſcerner les faux-prophetes, c'eſt le commun du monde & les eſprits les plus groſſiers. Ce n'eſt point du dehors qu'il faut juger, c'eſt du dedans: car cette cruauté qui les rend des loups raviſſans eſt intérieure. Or quel moyen de ſonder ce dedans, puiſqu'il nous eſt défendu de juger de ce qui nous eſt caché, & qu'il ne paroît en eux au-dehors que la peau de brebi? Il eſt vrai qu'il ſort quelque fois des effets extérieurs de ce fond caché. Mais combien y en a-t il peu qui nous donnent lieu de porter un jugement auſſi terrible que celui de condamner quelqu'un comme un loup raviſſant & un faux-prophete? Les gens-de-bien ne ſont pas exempts de défauts. On condamneroit tout le monde comme faux-prophetes, s'il ſuffiſoit pour cela d'avoir des défauts. Ainſi on doit diſtinguer néceſſairement entre les défaux comparables

avec la pieté, & ceux qui ne le sont pas. Mais comment faire ce discernement? Combien connoissons-nous peu de chose des actions de ceux dont nous avons à juger? Elles sont pour la plûpart incertaines; la plûpart ne suffisent pas pour nous donner lieu de porter un jugement assuré. Il ne s'en suit pas même de ce qu'un homme sera méchant, qu'on doive rejetter ce qu'il dit. Il peut dire vrai, & vivre mal; comme il peut être regulier dans sa vie, & déreglé dans ses maximes. Il n'y a point de consequence certaine de la doctrine à la vie, ni de la vie à la doctine. Comment donc pratiquer ce précepte de l'Evangile, qui nous ordonne de juger des faux-prophetes & des faux-directeurs par leurs œuvres, afin de les éviter?

II. Ce que l'on peut dire d'abord est, que si la chose est difficile en soi, elle n'est pas plus difficile aux simples qu'aux savans, & même que si les ignorans sont humbles, & s'ils ont le cœur droit, ils sont en quelque sorte plus à couvert des faux-prophetes; & ils ont des marques plus claires pour les discerner, que les plus habiles & les plus savans. Car à l'égard de la foi, la premiere régle que l'on y doit suivre, est de ne la faire pas dépen-

dre d'une ſeule perſonne non-plus que de ſon propre examen. Il faut former nôtre foi ſur les inſtructions publiques de l'Egliſe, & ſur le conſentement des Paſteurs, & non ſur l'autorité d'aucun particulier, ni ſur nos propres raiſonnemens. Rien n'eſt de foi que ce qui eſt reçu generalement dans toute l'Egliſe, & autoriſé par ſes Conciles. Ainſi voilà déja la foi des ſimples à couvert de la ſéduction des faux-prophetes. Ils n'ont qu'à ſuivre la foi de l'Egliſe, la foi commune, la foi generale, les voilà en aſſurance. Il en eſt de même des principes generaux des mœurs, & des préceptes de la loi naturelle. Il y a dans tous les hommes une lumiere intérieure qui nous les fait diſcerner. Et les ſimples qui ont le cœur pur, n'ont pas moins cette lumiere que les grands eſprits. Ils ne ſont donc en danger d'être trompez par les hommes qu'à l'égard de certaines concluſions de ces principes, qui ſont plus obſcures. Or dans ces ſortes de choſes il y a preſque toûjours un parti qui eſt clair. Car s'il eſt incertain ſi une choſe eſt permiſe, il eſt d'ordinaire certain qu'il eſt permis de s'en abſtenir; & il y a une régle de prudence qui nous peut préſerver d'égarement dans ces rencontres, qui eſt de prendre toûjours le

parti le plus sûr, principalement quand on n'a de la lumiere que d'un côté, & que l'on voit bien qu'il est permis d'agir d'une certaine maniere, mais que l'on ne sçait pas s'il est permis de faire le contraire.

V. Crisost. de diver. locis n. T. p. 942.

III. Il faut remarquer de-plus, qu'on se met à couvert des faux-prophetes & des faux directeurs en deux manieres, ou par un juste condamnation, ou par une sage précaution? par une condamnation fondée sur l'évidence de leur dereglement, & par une précaution fondée sur l'inévidence de leur sainteté. Ainsi la plûpart du monde est inexcusable de s'y laisser tromper : car s'ils n'ont pas assez de lumiere pour condamner les faux-directeurs, ils en ont assez pour ne se livrer pas à eux. C'est une témerité visible de faire des choses importantes, dont on ne connoît pas la justice par soi-même, sur l'autorité d'une seule personne, dont on connoît peu la lumiere & la probité.

IV. Voila les deux voyes generales de se garder des faux-directeurs: & ce que fait que l'on n'est pas excusable quand on se laisse séduire par eux, c'est que cette séduction vient toûjours de la corruption du cœur. Comme il n'est pas

pur, ni dans la droiture où il devroit être, il ne discerne pas la malice & la corruption des faux-prophetes. C'est sa propre injustice qui lui ôte la lumiere. Si nous avions le cœur pur, nous reconnoîtrions sans peine tout ce qui s'éloigneroit de la droiture ; & Dieu augmentant ses lumieres, nous préserveroit infailliblement de ceux qui ont dessein de nous tromper. Les ames simples ne joüissent pas moins de cet avantage que les plus intelligentes. *La simplicité des justes*, dit l'Ecriture, *les menera dans une voye droite.* Lors donc qu'on se laisse séduire, c'est que nôtre propre séduction s'unit avec celle des mauvais directeurs : & nous nous trompons nous-mêmes avant que d'être trompez par les autres. C'est pourquoi le grand secret pour se préserver de toutes sortes d'illusions, est de bien purifier son cœur, & d'en déraciner tout ce que saint Paul appelle *levain de la malice*, pour ne le remplir que d'équité & d'amour de la justice.

Prov. 11. 5.

V. Ce défaut de lumiere nous engage ordinairement à un défaut de vigilance & d'attention. On n'est point sur ses gardes à l'égard des faux-prophetes, & on ne pratique point ce que Dieu nous prescrit par ces paroles : *Gardez-vous*

des faux-prophetes. Or cette vigilance n'est pas tant un examen curieux de leurs actions, que de celles qu'ils nous inspirent, & ausquelles ils nous portent. Il faut examiner leurs conseils, & considerer de prés à quoi ils nous veulent engager : s'ils ne nous veulent point rendre partisans de leurs passions, de leurs jugemens témeraires, de leurs préoccupations. Car encore qu'il ne soit pas toûjours clair qu'ils se trompent, il est clair néanmoins que leurs conseils sont mauvais à nôtre égard, lorsqu'ils nous veulent inspirer de prendre part à des choses qui ne nous sont point nécessaires, & dont nous ne sommes point capables, & qu'ils nous veulent faire juger de points dont Dieu n'exige pas de nous la connoissance & l'examen.

VI. Tous les auteurs des factions & des heresies étoient reconnoissables par cet endroit. Ils ont voulu engager les peuples à juger des choses dont l'humilité les devoit persuader qu'ils étoient entierement incapables de juger. Toute l'Eglise Romaine, leur ont-ils dit, est pleine d'erreurs. Vous devez les comdamner avec nous. Mais les simples leur devoient répondre, qu'étant évidemment incapables de reconnoître ces erreurs dont on

leur

leur vouloit faire juger ; il leur étoit évident que ceux qui leur donnoient ce conseil étoient des trompeurs. Ainsi ce n'est que par la faute des peuples,& par un défaut d'humilité qu'ils se sont laissez emporter à ces loups ravissans qui les ont séparez de l'Eglise, & qui se couvroient pour les tromper, d'un faux zele pour la pureté de l'Evangile, & pour l'Ecriture sainte. C'étoit - là la peau de brebis qu'ils avoient empruntée pour séduire les ames foibles & peu éclairées ; mais qui n'étoit pas néanmoins difficile à discerner & à reconnoître aux plus simples, s'ils eussent eu l'humilité qu'ils devoiét avoir.

VII. Il semble néanmoins que ce que dit l'Evangile ne s'entende pas seulement de ce qui peut regarder la doctrine,mais generalement de toute la conduite des faux-prophetes ; & que Jesus-Christ nous veuille enseigner qu'il y a dans cette conduite des marquesqui nous les doivent faire discerner. Et c'est aussi ce qui arrive ordinairement : car il est fort difficile de contraindre sa cupidité à l'égard de certains objets, sans lui donner lieu de se répandre à l'égard d'autres. L'hipocrisie est rarement generale. L'amour propre s'échape toûjours par quelque endroit, & cet endroit nous donne lieu de

nous défier du reste- La vraye pieté bannit generalement tous les vices, parceque l'esprit de Dieu les hait tous. Mais bien-loin que la cupidité les haïsse tous, qu'elle en aime nécessairemét quelqu'un. La crainte d'être découverte en fait étouffer plusieurs: mais cette crainte n'est pas toûjours assez agissante, ni assez attentive pour éloigner l'ame de toutes sortes de dereglemens. C'est même un effet de la providence de Dieu de ne le permettre pas. Car pour donner aux vrais Chrétiẽs un moyen facile de discerner ceux qu'ils ne doivent pas croire, il permet ordinairement que les hipocrites tombent dans des vices grossiers; & c'est ce qu'il a fait à l'égard de la plûpart des nouveaux reformateurs, par la vie scandaleuse qu'il à permis qu'ils ayent menée.

VIII. Au moins les hipocrites ne sçauroient éviter de tõber en un certain défaut, qui suffit pour empêcher les gens de bien de se laisser séduire par eux. C'est qu'il naît de toutes leurs actions particulieres une certaine impression generale qui éloigne d'eux les personnes qui ont le sentiment droit. Car cette impression qui naît de toutes les actions est fort differente, lorsque les vertus sont sinceres & effectives, & lorsqu'elles ne sont que con-

trefaites. On n'en sçauroit marquer une juste difference; mais on la sent, & on ne s'y trompe pas quand on a le cœur pur. Or cette impression suffit à tous ceux qui n'ont pas le cœur corrompu, pour empêcher qu'on se livre à eux. Elle ne suffit pas pour condamner ces faux directeurs: car on s'y pourroit tromper en prenant une antipathie naturelle pour un sentiment produit par la lumiere de la verité, mais elle suffit pour ne les pas suivre. Ainsi la credulité temeraire de ceux qui les suivent, est toûjours accompagnée de ce défaut de sentiment que la pureté du cœur donneroit, & que l'impureté & la corruption du cœur gâte & émousse. Desorte qu'il paroît encore par-là que l'on n'est séduit par les faux directeurs, qu'à cause de la mauvaise disposition de son cœur.

IX. C'EST POURQUOI encore que cette parabole de JESUS-CHRIST, *qu'un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, & un mauvais arbre n'en peut produire de bons*, ne se puisse entendre de chaque action particuliere, n'y ayant point de gens de bien qui ne fassent des fautes qui peuvent passer en un sens pour de mauvais fruits, ni de méchans qui ne fassent quelque bonne actions qui peu- v. 18.

vent passer pour de bons fruits : elle peut être fort-bien entenduë de l'impression qui naît de toute la vie. Car en ce sens il est vrai qu'un bon arbre ne sçauroit produire de mauvais fruits; c'est-à-dire, qu'il naît toûjours du corps des actions des gens-de-bien une impression édifiante, qui se fait discerner par ceux qui n'ont pas le cœur corrompu par la maligniré & par l'envie. Et il est vrai au-contraire en ce même sens, qu'un mauvais arbre ne sçauroit produire de bons fruits ; c'est-à-dire, qu'il naît toûjours du corps des actions des méchans une impression peu édifiante, qui donne de l'éloignement d'eux à ceux qui aiment sincerement la vertu. On y remarque toûjours une recherche de leurs interêts, de leur propre gloire, de leur reputation, de leur commodité. Ils veulent toûjours dominer & se maintenir dans un certain empire sur les autres. Il y a toûjours en eux une malignité cachée qui explique tout en mauvaise part, & qui tend à rabaisser les autres pour s'élever au-dessus d'eux. On a beau dissimuler ses passions dans ses paroles, elles parlent par les actions qui sont le langage du cœur, comme les paroles sont le langage de l'esprit. Or ce langage du cœur est toujours intelligible

à ceux qui n'ont pas le cœur gâté,& c'eſt toûjours la faute de ceux qui l'ont mal diſpoſé de ce qu'ils ne l'entendent pas, & qu'ils ſe laiſſent ainſi ſéduire par les faux-docteurs, & n'ont pas pour les bons les ſentimens qu'ils devroient avoir.

X. Le mauvais choix que la plûpart du monde fait des directeurs étant donc un effet de la corruption de leur cœur, & ce choix étant la cauſe de la plûpart des deſordres des Chrétiens;il paroît que l'avertiſſement que Jesus-Christ nous donne par ces paroles : *Gardez-vous des faux prophetes*, eſt d'une telle importance, que la perte d'une grande partie des Chrétiens vient du peu de ſoin qu'ils ont de le ſuivre. Les hommes ne ſont point d'ordinaire attachez au mal par des paſſions ſi fortes qu'on ne les pût porter à le quitter,ſi leur paſſion n'etoit fortifiée par de mauvis directeurs : & c'eſt-pourquoi entre les inſtrumens du démon, il n'y en a point de plus propres qu'eux à empêcher la converſion des ames : & l'on peut dire que le diable n'a point de miniſtres qui cooperent plus efficacement à ſes deſſeins.

X I. *Tout arbre qui ne produit point de bon fruit, ſera coupé & jetté au feu.* v. 19.

Les hommes ſe croyent à couvert de

la justice de Dieu, lorsqu'ils ne commettent point de crimes, & qu'on ne leur peut reprocher de mauvaises actions. Cependant JESUS-CHRIST nous avertit ici qu'il suffit pour être condamné au feu éternel de n'en faire point de bonnes; & la raison en est claire. C'est que celui qui ne fait point de bonnes actions n'a point la charité dans le cœur. Car l'amour de Dieu n'est point une passion oisive. Donnez-moi un amour, dit saint Augustin, qui demeure sans action dans le cœur, & vous n'en trouverez point: *Da mihi amorem vacantem in anima, & non invenies.* L'amour qui domine le cœur le tourne toûjours vers son objet, & le cœur tourné vers son objet y rapporte toûjours le gros de ses actions. Il est clair de-plus que celui qui ne rapporte point ses actions à Dieu, les rapporte au monde; & qu'il vit pour le monde, & non pour Dieu. Or c'est un grand mal que de n'avoir que le monde pour l'objet de sa vie. C'est manquer à un devoir essentiel, auquel on est obligé envers Dieu, comme créateur & comme redempteur. Car il nous a créez pour lui, & il nous a rachetez, afin que nous vivions pour lui; *afin*, dit l'Apôtre, *que ceux qui vivent, ne vivent plus pour eux-*

2. Cor. 6. 15.

mêmes, mais pour celui qui est mort, & qui est ressuscité pour eux. Enfin il est évident que le bon exemple est une charité que nous devons au prochain ; & qui manque à ce devoir, manque à un dedevoir essentiel. Or on y manque toûjours quand on ne fait point de bons fruits, & que l'on est sterile & infructueux en bonnes œuvres.

XII. Ces bons fruits ne consistent pas dans des paroles ni dans des prieres qui ne sont point suivies d'actions. Et c'estpourquoi JESUS-CHRIST, ajoûte, que ce ne seront point ceux qui lui diront : *Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume de Dieu ; mais ceux qui feront la volonté de son Pere.* v. 21 Il faut mener une vie réglée selon toutes les loix de Dieu, & qu'il en paroisse dans les actions une execution fidéle. Ce sont-là les bons fruits que Dieu demande de nous, & qui ne manquent jamais d'édifier le prochain. Mais c'est en vain qu'on prétend contenter Dieu, ou édifier les hommes, quand on manque à l'accomplissement de ses devoirs. Dieu a imprimé dans le cœur du commun des hômes un discernement assez juste de la vraye vertu; & quand ils suivent simplement la lumiere qu'ils y trouvent, ils ne se lais-

ſent pas ſéduire par des paroles trompeuſes qui ſont démenties par les actions. Et de tout cela il s'enſuit, que ſi le diſcernement des faux-docteurs eſt trés-important, il n'eſt pas difficile à ceux qui ont le cœur pur, & que le vrai moyen de ne tomber point dans leurs pieges, eſt d'en ôter l'impureté ; de demander à Dieu par des prieres ferventes, qu'*il crée en nous un cœur pur, & qu'il renouvelle dans nôtre ame un eſprit plein de droiture & de juſtice.*

SUR L'EPÎTRE DU VIII. DIMANCHE D'APRES LA PENTECÔTE.

EPÎTRE. *Rom.* 8. 12.

MEs Freres : Nous ne ſommes point redevables à la chair, pour vivre ſelon la chair. Que ſi vous vivez ſelon la chair, vous mourrez ; mais ſi vous faites mourir par l'eſprit les actions de la chair, vous vivrez : car tous ceux qui ſont pouſſez par l'Eſprit de Dieu, ſont enfans de Dieu. Auſſi vous n'avez point

reçu l'esprit de servitude, qui vous retient encore dans la crainte : mais vous avez reçu l'esprit d'adoption des enfans, par lequel nous crions : Mon Pere, mon Pere. Car l'Esprit *de Dieu* rend lui-même témoignage à nôtre esprit que nous sommes enfans de Dieu. Que si nous sommes enfans, nous sommes aussi heritiers; heritiers de Dieu, & coheritiers de JESUS-CHRIST; (pourvû toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiez avec lui.)

EXPLICATION.

I. L'APÔTRE reconnoît par ces paroles une dette de l'homme envers soi-même ; mais il nie que cette dette soit de vivre selon les desirs de la chair. En effet, nous nous devõs regarder comme ayant reçu en dépôt & nôtre ame & nôtre corps, & comme ayant été établis de Dieu pour procurer ce qui est nécessaire à l'un & à l'autre. Nous sommes chargez de les faire arriver à leur fin & à leur bonheur. Dieu est si bon qu'il nous commande de nous rendre heureux; & il ne nous punit que parceque nous voulons être malheureux. Nous devons donc au corps le bonheur du corps, comme nous devons à l'ame le bonheur de l'ame. C'est un devoir de justice auquel Dieu nous a assujettis en nous donnant l'un & l'autre. Car Dieu veut que

toutes choses arrivent à la fin pour laquelle il les a créées, & quelles y retournent si elles s'en sont détournées. Mais ce bonheur que nous devons procurer au corps n'est pas contenter ses inclinations. C'est de le rendre immortel & glorieux. C'est de le garantir de la mort éternelle dont il est menacé. Voilà ce que nous lui devons, & les hommes sont injustes envers leurs corps quand ils ne satisfont pas à cette dette.

II. Bien loin que la recherche des plaisirs des sens soit le bien du corps, que c'est au-contraire sa maladie. Car par ce corps il ne faut pas entendre la matiere dont nous sommes composez qui demeure toûjours insensible. *Neque enim est ullus sensus in corpore*, comme Ciceron l'a lui-même reconnu. Il faut entendre l'ame qui s'applique au corps, & en qui resident les sentimens que nous attribuons au corps. C'est cette application de l'ame au corps qui fait la vie de la chair, quand elle met son plaisir & sa joye à recevoir ces impressions, & qu'elle ne les reçoit pas seulement par nécessité; mais qu'elle les recherche pour le plaisir qu'elle y trouve, qu'elle les aime, qu'elle s'y plaît, & qu'elle en fait son bonheur. C'est ce que l'on appelle la vie des sens:

1. *Tusc. quæst.*

& cette vie est non le bien de l'ame, mais sa maladie; parcequ'étant créée pour aimer Dieu & pour en joüir, c'est un effroyable avilissement pour elle, & un horrible desordre, qu'elle veuille joüir de ses sens: car elle ne peut pas faire l'un & l'autre, ni joüir de Dieu & des créatures corporelles tout ensemble. Dieu merite tout son amour. Il n'y veut point de partage. Il est seul capable de la satisfaire. Ce qu'elle en donne aux créatures, elle l'ôte donc à Dieu; elle commet une double injustice envers Dieu, en lui ravissant ce qu'elle lui doit; & envers soi-même, en se privant de son bonheur, & en se rendant par-là miserable contre l'ordre & la volonté de Dieu.

III. La pente au plaisir du corps & à la vie sensuelle étant donc la maladie de l'ame & du corps, ce que nous lui devons n'est pas d'agir & d'augmenter cette maladie; c'est au-contraire de la guerir par des remedes convenables. Or elle s'aïgrit en suivant cette pente & ces desirs corrompus; & on y remedie au-contraire par la mortification & la privation des plaisirs. Ainsi tant-s'en faut qu'on soit obligé de se procurer les satisfactions des sens, on est obligé de se les refuser; parcequ'on est obligé de se guérir. Que di-

roit-on d'une personne à qui on auroit confié le soin d'un malade, & qui lui accorderoit tout ce qui peut augmenter son mal, & ne lui feroit prendre aucun remede pour le soulager? On diroit que cette personne seroit injuste & cruelle. Or nous commettons cette injustice, & nous exerçons cette cruauté envers nous-mêmes, quand nous n'avons pas soin de mortifier nos sens, & que nous leur accordons ce qu'ils nous demandent. Ainsi la mortification & la privation des plaisirs est un devoir de justice. Un homme intemperant est injuste envers soi-même, quand il ne se prive pas des plaisirs illicites par la mortification & par le jeûne; & l'on est de même injuste envers soi-même, quand on se permet tous les plaisirs licites où nôtre inclination nous porte. Car ils ne sont licites qu'autant qu'ils sont nécessaires; & dés-lors qu'ils ne sont plus nécessaires, c'est un devoir de s'en abstenir. On se doit la mortification & la privation des plaisirs, comme on se doit une medecine & un autre remede: & on est aussi injuste en ne les pratiquant pas, que si on laissoit devorer son corps par une gangrene dangereuse, faute d'y apporter les remedes nécessaires.

IV. C'est ce qui nous oblige de

changer les idées que nous nous formons de la vie des hommes, & de la regarder d'une maniere toute opposée à celle dont on la regarde ordinairement. Les personnes austeres & mortifiées qui se refusent tous les plaisirs du corps, & toutes les delices de la vie, passent pour ennemis de leur corps; & ce sont ceux néanmoins qui l'aiment le plus veritablement & le plus efficacement. Tout ce qu'ils font ne tend qu'à le guerir, à éteindre en lui les semences de la mort, à le rendre immortel, incorruptible, glorieux. Tout ce qu'ils pratiquent à son égard, ne tient lieu que d'un regime prescrit par le plus habile de tous les medecins, qui est Jesus-Christ, & pratiqué par toutes les personnes vraiement sages: & ce regime, quoique dur en apparence, l'est pourtant beaucoup moins que celui qu'on se trouve tous les jours obligé de suivre pour se guerir de certaines maladies corporelles. Ceux qui vivent de cette sorte, sont donc les vrais amateurs du corps; parceque ce sont ceux qui lui procurent ses vrais biens. Dieu qui les oblige à cette justice, le fait par un motif de misericorde pour eux; parcequ'il voit que c'est la vraie voye pour les garantir des maux qui les menacent. Au-contraire, les vrais

ennemis de leur corps, & qui le traitent non-seulement avec injustice, mais avec inhumanité, sont ceux qui se flatent & qui le caressent, & qui suivent l'inclination qu'ils ont de joüir des plaisirs du monde. Car quelle plus grande cruauté, & quel procedé plus digne d'ennemis envenimez, que d'empoisonner sans cesse leur propre corps, & de lui préparer sans cesse des tourmens infinis & éternels ? C'est néanmoins l'unique occupation des voluptueux & de ceux qui passẽt leur vie dans la recherche des plaisirs du monde, & dans la fuite des mortifications & des austeritez. Et c'est pourquoi l'Ecriture, qui regarde les choses par leurs veritables idées, donne le nom de cruelle à une femme impudique qui semble ne rechercher que le plaisir. *N'abandonnez pas*, dit-elle, *vos années à une cruelle.* Car elle est veritablement cruelle, & envers elle-même, & envers ceux qu'elle attire; puisque tout ce qu'elle fait ne tend qu'à procurer la mort & aux autres & à elle-même.

Proverb. 5. 9.

V. Comme on doit se porter aux mortifications par un motif de justice & par un amour reglé de son corps, on se doit accorder les soulagemens dont il a besoin par le même motif de justice ; &

c'eſt ce qui fait voir de qu'elle maniere on peut pratiquer les actions les plus ordinaires dans la vûë de Dieu, & par l'amour de ſa juſtice. Car ayant reçu de lui le dépôt de nôtre vie pour la conſerver autant que ſa providence le permettra, nous ſommes obligez de faire ce qui eſt néceſſaire pour cela, en évitant néanmoins ce qui peut cauſer ces autres maladies dont nous avons parlé. La juſtice de Dieu oblige donc l'homme à avoir un ſoïn raiſonnable de ſon corps, & à lui procurer ſes beſoins eſſentiels. C'eſt le motif par lequel on doit prendre les alimens & les remedes, & s'aſſujettir aux autres néceſſitez. Et ce motif, quand il eſt ſincere, ſanctifie les actions les plus ordinaire, & qui paroiſſent n'avoir point d'autre fin que le corps. Car ce ſont en même-temps des actions de juſtice, & des payemens d'une dette à laquelle Dieu nous a aſſujettis. Et ainſi on les doit pratiquer par obéïſſance à Dieu & à ſa juſtice. Il eſt rare de manquer à ces devoirs; mais il eſt trés-ordinaire de manquer à y ſatisfaire par ce motif: car on y manque toûjours, quand on ne ſe porte à pourvoir aux juſtes néceſſitez du corps que par l'amour du plaiſir. Ainſi l'on perd encore par-là le merite qu'on

Car cette vie que l'Apôtre promet à ceux qui mortifient les œuvres de la chair, n'est pas seulement la vie de l'ame, c'est aussi celle du corps; mais du corps dans le ciel, & non sur la terre.

VII. *Tous ceux qui sont poussez par l'esprit de Dieu sont enfans de Dieu.* v. 14

On n'est point enfant de Dieu par une grace sterile, oisive, & sans mouvement. L'esprit de Dieu, quand il est dans le cœur, le pousse & le fait agir. Il devient le principe de ses actions, & les rapporte à des fins dignes de lui. Car c'est principalemeut par-là qu'on le reconnoît & qu'on le discerne. Il est inconnu en quelque sorte comme principe, mais il est connu par la fin à laquelle il rapporte nos œuvres. Et cette fin est celle à laquelle Jesus-Christ a rapporté les siennes. Car cet esprit de Dieu est en même-temps l'esprit de Jesus-Christ. Et l'esprit de Jesus-Christ produit en nous les même inclinations & *les mêmes sentimens qu'il a produits dans* Jesus-Christ, & nous fait aimer les mêmes objets. Il n'y a donc qu'à étudier les inclinations de Jesus-Christ, pour connoître celles que l'esprit de Dieu doit produire en nous. L'es-

Phil. 2. 5.

prit de Jesus-Christ eſt un eſprit d'humilité & de douceur. *Apprenez de moi*, dit-il, *que je ſuis doux & humble de cœur.* Ce méme eſprit agiſſant dans les fidéles, leur doit inſpirer ûn deſir de s'humilier en toutes choſes, & un eſprit de douceur, de patience & de ſupport à l'égard du prochain. L'eſprit de Jesus-Christ eſt un eſprit d'adoration, d'amour & de confiance envers Dieu ſon Pere. Cet eſprit doit donc nous porter à Dieu par des mouvemens d'amour, d'adoration & de confiance ; & c'eſtpourquoi il eſt dit dans cet Epître, *que l'eſprit d'adoption que nous avons reçû, nous fait crier : Mon Pere, Mon Pere.* Enfin l'eſprit de Jesus-Chris eſt un eſprit de pauvreté, de détachement de toutes les choſes du monde. Si nous l'avons, il nous les fera mépriſer, & nous empêchera ainſi de les rechercher. Voilà les marques de cet eſptit. Plus on en a, plus on a ſujet d'avoir confiance de le poſſeder ; & qui n'en a point du tout, s'en flate inutilement, & prétend ainſi vainement à la qualité d'enfant de Dieu.

Mat. 1. 29.

v. 15.

VIII. Il eſt vrai que ces mouvemens de l'eſprit de Dieu ne ſe trouvent pas en nous ſans oppoſition & ſans combat. *L'eſprit convoite contre la chair, & la chair*

Gal. 5. 17.

contre l'esprit, dit le même Apôtre; mais c'est ce combat même qui le doit rendre plus reconnoissable : car il fait voir que l'esprit d'un Chrétien est cõtinuellement occupé à reprimer les mauvais desirs qui naissent de sa corruption. Il n'est pas exemt d'inclinations pour les plaisirs, mais il les reprime; & il ne les sçauroit reprimer que par une mortification continuelle : car le seul moyen de les empêcher de regner en nous, est de les combatre & de les mortifier. Il ne regarde pas si ces plaisirs sont absolument défendus. Il lui suffit pour les éviter que ce soient des plaisirs non nécessaires. Il n'est pas exemt non-plus de sentimens de vanité : mais il les reprime en s'humiliant, &en s'anéantissant en toutes choses, comme Jesus-Christ s'est anéanti, & n'a jamais cherché sa propre gloire. Ainsi c'est se tromper volontairement que de s'imaginer qu'on puisse participer à l'esprit de Jesus-Christ en faisant tout ce qu'on peut pour s'élever dans le monde, & en tâchant d'y vivre d'une maniere douce & commode, exemte de peines & de mortifications.

IX. *Pourvû toutefois que nous souffrions avec lui, afin que nous soyons glorifiez avec lui.* v. 17.

Enfin L'Apôtre nous donne la marque la moins suspecte de toutes, qui est la souffrance, qu'il propose comme une condition nécessaire pour parvenir à l'heritage qui nous appartient comme enfans de Dieu, & pour participer à la gloire de Jesus-Christ. Et ces souffrances ne consistent pas seulement à accepter humblement tous les maux & tous les accidens qui nous viennent de la part de Dieu, qui ne manque jamais d'en départir à ses enfans une certaine mesure; mais elle est même inséparable de l'état d'un Chrétien. L'opposition qu'il trouve à ses sentimens, soit au-dehors, soit au-dedans, lui tient lieu d'une persécution continuelle. Il ne sçauroit souffrir sans douleur & sans amertume l'aveuglement des hommes qui ne pensent point à Dieu, & qui ne le comptent pour rien dans la conduite de leur vie. Le combat qu'il est obligé de soûtenir contre lui-même, le lasse & le fatigue, & lui fait crier à Dieu: *Qui me délivrera du corps de cette mort* ? Enfin l'amour de Jesus-Christ le presse, & l'amour de Jesus-Christ crucifié ; ce qui lui donne nécessairement une inclination pour les croix, & le rend amateur des souffrances, & ennemi des plaisirs & des aises de la vie, & fait naî-

tre en lui dans quelque degré la dispo-
sition que saint Chrysostome exprime par
ces paroles : *Que l'amour de la croix est une
disposition d'esprit qui nous rend préparez à
toutes sortes de combats, qui nous fait desi-
rer la mort, & qui ne sçauroit souffrir rien
qui tende au relâchement & à la molesse.*
ἐστὶ γὰρ σαῦρος ψυχῆς παρατεταγμένης ἐσανα-
τιωσης, οὐδὲν ἄνετον ἐπιζητούσης.

SUR L'EVANGILE DU VIII. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Jean* 10. 22.

EN ce temps-là JESUS dit à ses disciples cette parabole : Un homme riche avoit un économe qui fut accusé devant lui de dissiper son bien. Et l'ayant fait venir, il lui dit : Qu'est-ce que j'entens dire de vous ? Rendez-moi compte de vôtre administration : car je ne veux plus desormais que vous gouverniez mon bien. Alors cet économe dit en lui-même : Que ferai-je, puisque mon maître m'ôte l'administration de son bien ? Je ne sçaurois tra-

vailler à la terre, & j'aurois honte de mandier. Je sçais bien ce que je ferai, afin que lorsqu'on m'aura ôté la charge que j'ai, je trouve des personnes qui me reçoivent chez eux. Ayant donc fait venir l'un aprés l'autre tous ceux qui devoient à son maître, il dit au premier : Combien devez-vous à mon maître ? Il répondit : Cent barils d'huile. L'économe lui dit : Reprenez vôtre obligation, asseyez-vous là, & faites-en vîtement une autre de cinquante. Il dit encore à un autre : Et vous, combien devez-vous ? Il répoudit : Cent mesures de froment. Reprenez, dit-il, vôtre obligation, & faites-en une autre de quatre-vingt. Et le maître loüa cet économe infidéle, de ce qu'il avoit agi prudemment : car les enfans du siecle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que ne sont les enfans de lumiere. C'est pourquoi je vous dis de même : Employez les richesses injustes à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, il vous reçoivent dans les tabernacles éternels.

EXPLICATION.

I. C'EST une régle des Peres : Qu'il ne faut pas prétendre que tout soit semblable dans une parabole, & qu'il suffit d'y considerer les veritez que Dieu a eu dessein de nous faire entendre. Il ne faut donc point avoir égard à la fraude par laquelle cet économe changea & diminua les obligations de ceux qui devoient à son maître ; mais seulement à l'état où il se trouva, qui représente celui

de tous les hommes, & aux moyens ausquels il eut recours pour se mettre à couvert de la pauvreté qu'il apprehendoit, qui sont les mêmes que ceux que les hommes doivent pratiquer. Cet homme dans la parabole est économe d'un riche, & nous sommes tous les économes de Dieu qui est le grand riche, puisque tout lui appartient. Que les hommes fassent tout ce qu'ils voudront pour amasser des richesses, & qu'ils employent pour cela toutes sortes de moyens justes & injustes, ils ne feront jamais que ces richesses leur appartiennent & soient veritablement à eux. Il y a une pauvreté essentielle à la creature, dont il lui est impossible de se tirer, & cette pauvreté consiste en ce que tout ce que les hommes croyent posseder, ne leur sçauroit appartenir. Dieu y a toûjours un droit inalienable, par lequel il les leur ôte quand il veut. C'est une verité certaine & fondée sur les loix éternelles : Que tout est a Dieu, puisqu'il en est le créateur; qu'il conserve toûjours un domaine sur tous les biens dont il nous accorde l'usage; qu'il ne nous fait aucun tort ni aucune injustice en nous en privant, & que nous ne pouvons dire avec justice de ces biens que Dieu nous ôte, que ce que disoit Job : *Dieu nous l'a don-*

Job. 1. 21.

né, Dieu nous l'a ôté, il en a disposé comme il lui a plû.

II. Non-seulement il le peut faire avec justice quand il le veut, mais il le fait toûjours par la mort qui renferme une privation totale de tous les biens de la terre. Que les riches & les grands s'élevent tant qu'ils voudront de l'abondance de leurs biens & de la grandeur de leur puissance: ils seront tous réduits par la mort à l'extrémité de la pauvreté. Et il ne faut pas qu'ils disent que ce n'est rien d'être privé de ces biens lorsqu'on est incapable d'en joüir. S'ils meurent dans l'amour des richesses & des grandeurs, ils en sentiront si vivement la privation, que leur pauvreté leur sera infiniment plus penible, qu'elle ne l'est en ce monde-ici aux plus ambitieux réduits, aux plus extrêmes miseres. Quoïque l'on perde par la mort le pouvoir de joüir des biens du monde, on n'en perd pas l'amour quand on en a été possedé durant sa vie. Le seul moyen d'éviter cette pauvreté, c'est d'éteindre cet amour avant sa mort. C'est-à-dire que ceux qui auront été détachez des richesses dans ce monde, n'auront aucune douleur d'en être privez en l'autre ; & que ceux au-contraire qui auront été riches d'esprit par l'amour des

biens

biens perissables, & qui les auront préferez à Dieu, seront à jamais tourmentez par la privation de ces biens : & même quand ils ne les auroient pas préferez à Dieu, ils ne laisseront pas, quand ils en seront privez par la mort, de ressentir une douleur beaucoup plus grande que celle que les pauvres peuvent ressentir en ce monde de la plus extréme pauvreté.

III. Non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parcequ'étant toûjours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatutes; mais nous sommes aussi bornez par les loix de Dieu dans l'usage de ces biens : car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste pour en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinez par sa providence à la subsistance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut que pour les distribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu : & dans cette dispensation même il ne lui est point permis de se conduire simplement par ses caprices & ses fantaisies. Il faut qu'il ait égard aux necessitez du prochain

aux engagemens de la providence, & en un mot à l'ordre de la charité. Voilà la condition des riches & ce qui est leur est prescrit non par des loix temporelles qui peuvent changer, mais par des loix fixes, invariables & éternelles.

V. S. Basil. hom. de avar. p. 3. 11.

IV. On ne sera point reçu dans ce compte qu'on nous demandera de nôtre administration, à répondre qu'on n'a reçu de Dieu aucunes richesses, & qu'ainsi on n'a aucun compte à en rendre. Car au défaut des biens extérieurs, il faudra rendre compte des biens naturels ; de sa santé, de ses sens, de son corps, de son ame, de ses pensées, de ses desirs. Il faudra même rendre compte de toutes les privations dont on pouvoit faire une bon usage, de ses maladies, de ses pertes, des sujets qu'on a eu de s'humilier, & des moyens qu'on a eu de pratiquer toutes les vertus. On étoit obligé de faire un bon usage de toutes ces choses: c'étoient des especes de talens, dont parconsequent on sera obligé de rendre compte. Ainsi personne n'en sera exemt; & cette parole: *Rendez compte de vôtre administration*, regarder generalement tous les hommes.

vers. 2.

V. Si ce compte est terrible parce-qu'il regarde tous les hommes, & tout ce qu'ils ont reçu de Dieu, il l'est encore

beaucoup davantage, parce qu'il ſera impoſſible d'y rien cacher. Nos actions ſe produiront d'elles-même pour nous accuſer. Elles y ſeront dépouillées de tous les déguiſemens dont nous nous efforçons de les couvrir en ce monde, nonſeulemẽt aux autres, mais à nous-mêmes: car nous ſommes bien-aiſes de nous cacher autant que nous le pouvons le vrai motif qui nous fait agir, & de nous imaginer que nous avons agi par des vûës deſintereſſées, lorſque nous ne cherchions que nous-mêmes. Toutes ces fauſſes couleurs diſparoîtront alors, & l'on verra nos intentions toutes nuës, & telles qu'elles ſont dans le fond du cœur. Auſſi cet économe de l'Evangile ne fonde point ſa ſureté ſur ce qu'il pourra cacher à ſon maître une partie de ſes dettes. Il ſçait bien que cela eſt impoſſible. Il a recours à d'autres moyens: & ce ſont ceux-là même que nous devons pratiquer auſſibien que lui, ſi nous voulons nous garantir d'une miſere éternelle.

VI. Le moyen dont l'Evangile nous dit qu'il ſe ſervit pour ſe mettre à couvert de la pauvreté, fut de faire largeſſe des biens de ſon maître, & de remettre à ſes debiteurs une partie de leurs dettes. Le moyen ſeroit injuſte à l'égard des

hommes; parcequ'ils ne veulent pas d'ordinaire qu'on diſſipe leurs biens, & que l'on diſpoſe de leurs revenus: mais il n'eſt point injuſte à l'égard de Dieu qui eſt figuré par cet homme riche. Il veut bien que nous faſſions cet uſage de ſes biens, & que nous les emploiyons à ces œuvres de miſericorde. Il nous permet cette intention de nous préparer des amis qui nous garantiſſét de la pauvreté dont nous ſommes menacez. Et bien-loin que cela nous ſoit défendu, c'eſt au contraire l'uſage le plus legitime que nous puiſſions faire de ſes biens, & celui qu'il approuve davantage. Il veut qu'au-lieu de les employer en des dépenſes de faſte & de vanité, à la recherche des plaiſirs, & enfin à des ſuperfluitez qui ne regardent que nous-memes, nous en faſſions des œuvres de charité, qui nous acquerent des défenſeurs dans l'autre vie.

VII. Cette néceſſité d'avoir des défenſeurs en l'autre vie, eſt particuliere & generale. Elle eſt particuliere, parcequ'il y a, ſelon ſaint Auguſtin, de certains pécheurs qui ne ſauroient ſe ſauver que par des aumônes extraordinairement abondantes. Ce n'eſt pas que les aumônes telles qu'elles ſoient, ſoient ſuffiſantes pour ſauver quelqu'un ſans une vraye pé-

nitence ; mais c'eſt que Dieu n'accorde ſouvent cette vraye pénitence qu'à des aumônes extraordinaires. On n'obtient donc jamais la remiſſion de ſes péchez ſans une veritable converſion du cœur ; mais ſouvent on n'obtient la veritable converſion du cœur que par les aumônes. C'eſt en ce ſens que JESUS-CHRIST dit aux Phariſiens *qu'ils donnaſſent ſeulement le ſuperflu de leur bien aux pauvres, & qu'ils ſeroient purifiez de tous leurs péchez*, & que David conſeilla à Nabuchodonoſor de *racheter ſes péchez par ſes aumônes* : car il ne faut pas prétendre que Dieu puiſſe pardonner les péchez à des ames impenitentes & non converties. Mais les riches doivẽt ſçavoir que le principal moyen que Dieu leur donne pour obtenir cet eſprit de pénitence, c'eſt d'avoir recours à l'aumône, & de ſe faire par ce moyen des interceſſeurs auprés de lui pour l'obtenir.

Luc. 11. 4.

Dan. 4. 24

VIII. MAIS ce moyen n'eſt pas ſeulement particulier aux riches, il eſt auſſi general. Perſonne ne ſe ſauve que par la pratique des œuvres de miſericorde, comme il paroît par l'arrêt même que JESUS-CHRIST prononcera dans ſon dernier jugement à l'égard des élus & des reprouvez, en declarant les uns dignes

du ciel, à cauſe qu'ils auront pratiqué ces œuvres,& en condamnant les autres pour ne les avoir point pratiquées. Mais comme c'eſt un moyen general,il eſt auſſi au pouvoir & dans les mains de tout le monde. Qui ne peut pratiquer la charité par des aumônes corporelles, la peut pratiquer par des aumônes ſpirituelles,par le ſupport, par la patience, par la douceur, par l'édification qu'il donne aux autres, qui eſt une charité continuelle. Enfin, il la peut pratiquer par la compaſſion, par ſes ſouhaits, par ſes prieres, qui ſont des richeſſes qui ne manquent jamais à ceux qui ont le tréſor de la charité dans le cœur.

IX. Personne ne doit donc croire dans l'Egliſe, qu'il n'ait point beſoin d'être aidé par le ſecours des autres pour entrer en l'autre mōde dans les tabernacles éternels, & que ſes ſeuls merites l'y puiſſent faire recevoir ; parceque le ſecours que l'on reçoit de la charité des autres eſt néceſſaire à tout le monde,& que l'on n'obtient le don de perſeverance que par l'union des prieres des fidéles avec les nôtres. C'eſt une divine invention que Dieu a trouvée pour unir les Chrétiens enſemble par la néceſſité de ce cōmerce de charité. Ces beſoins reciproques en font le

plus fort lien. Si le pauvre a besoin du riche pour vivre de la vie du corps ; le riche a besoin du pauvre pour vivre de la vie de l'ame, pour obtenir les graces de Dieu; & c'est pour cela qu'il nous est commandé de traiter les autres comme nos superieurs. Car ayant tous besoin de l'entremise & de l'intercession des autres pour nôtre salut, nous sommes tous obligez de nous regarder comme dépandans d'eux, comme inferieurs à eux, & par consequent de nous mettre au-dessous d'eux. Ainsi l'esprit du Christianisme est incompatible avec la fierté & l'arrogance, parceque ces défauts ne peuvent subsister avec le sentiment de cette dépendance mutuelle que Dieu a établie parmi les Chrétiens.

X. Mais ne pourroit-on pas conclure de-là, qu'on peut borner la charité aux personnes saintes, spirituelles & reconnoissantes, qui offrent actuellement leur prieres pour nous ? Nullement. Quelque ingratitude qu'il y ait en ceux envers qui l'on exerce la charité; & quoique l'aversion qu'ils auroient pour nous les empêchât de prier, ou que leur peu de vertu privât leurs prieres d'efficace, Dieu nous traitera comme s'ils avoient fait pour nous les prieres les plus ferventes qu'il soit possible de faire. Il ne con-

ſidere pas ce qu'ils font, mais ce qu'ils doivent faire : & il nous ſuffit pour obtenir les graces de Dieu d'avoir fait ce qui étoit néceſſaire pour les engager à les demander pour nous. C'eſt pourquoi ſaint Chryſoſtome décide, qu'encore que les prieres des perſonnes ſaintes & ſpirituelles ayent beaucoup plus d'efficace auprés de Dieu que celles du commun du monde, nous devons néanmoins préferer les beſoins plus preſſans & plus grands de ceux qui ont moins de vertu, aux néceſſitez communes & moins preſſantes de ceux qui ont beaucoup davantage. Rien, par exemple, ne peut plus attirer ſur nous les miſericordes de Dieu, que la charité que nous ferons à nos ennemis, quoiqu'il arrive rarement qu'ils prient pour nous. Mais Dieu ſupplée au défaut de leurs prieres, & nous tient compte non de ce qu'ils font, mais de ce qu'ils devroient faire pour nous.

XI. Jesus-Christ finit cette parabole par une inſtruction generale qui eſt d'une extréme étenduë, & qu'il renferme dans ces paroles: *Que les enfans du ſiécle ſont plus prudens dans la conduite de leurs affaires, que ne le ſont les enfans de lumiere.* Ce que Jesus-Christ veut dire, c'eſt que les gens du monde

v. 6.

qu'il appelle *les enfans du siécle*, parce-qu'ils n'ont des prétentions que pour le siécle, se conduisent avec plus de sagesse pour arriver à leurs fins basses & temporelles, que ne font ceux qui ont pour fin des biens incomparablement plus grands & plus relevez ; c'est-à dire, les biens éternels & la felicité de l'autre vie. Car quoique les biens éternels meritent qu'on ait tout un autre soin & une autre application pour les acquerir, que tous les biens passagers dont la privation est souvent plus avantageuse que la possession, il se trouve néanmoins par experience qu'on s'applique tout autrement à ce qui doit durer éternellement. C'est ce qu'il est utile de considerer en détail, afin de se mieux cōvainvre que les gens du monde ménagent tout autrement les interêts de leur fortune pour le monde, que les gens-de-bien ne ménagent d'ordinaire les interêts de leur salut pour l'éternité. Avec quel soin, par son exéple, ne font-ils point leur cour à ceux qui les peuvent servir auprés des Princes & des Grands-du-monde ? Quelle application n'ont-ils point à se les conserver & à leur plaire ? Si la charité nous donnoit une application semblable à tout ce qui nous peut servir pour nous avancer dans le pieté, ne se-

roit-ce pas assez pour devenir saints ?

XII. Quand on considere les travaux qu'il faut souffrir dans tous les emplois du monde pour avancer sa fortune, la perseverance qu'il faut avoir pour attendre les temps favorables, l'esperance ferme par laquelle on se soutient pour ne se pas décourager des mauvais succés, la patience qu'il faut pratiquer dans les rebuts, & les oppositions que l'on rencontre, la dissimulation dont il faut user envers ceux dont on est maltraité; l'on trouvera que les gens-du-monde seroient des saints s'ils faisoient pour Dieu ce qu'ils font pour leur fortune : & que les gens-de-bien seroient de fort mauvais courtisans s'ils ne faisoient pour le monde que ce qu'ils font pour Dieu. Cependant Dieu est si bon qu'il ne laisse pas de se contenter, pourvû qu'en suivant de loin, dans ce qui regarde le salut, cette ardeur & cette application des gens-du-monde pour leur fortune, on s'humilie en comparant la lâcheté & la tiedeur que l'on a, avec la chaleur que la cupidité inspire à ceux qui aiment le monde, & qui ne cherchent qu'à s'y établir.

SUR L'EPÎTRE DU IX. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE I. *Corinth.* 10. I.

MEs Freres : [Vous devez ſavoir que nos peres ont tous été ſous la nuée ; qu'ils ont tous paſſé la mer *rouge* ; qu'ils ont tous été batiſez ſous la conduite de Moïſe dans la nuée & dans la mer ; qu'ils ont tous mangé d'une même viande ſpirituelle, & tous bû d'un même breuvage ſpirituel. Car ils beuvoient de l'eau de la pierre ſpirituelle qui les ſuivoit , & JESUS-CHRIST étoit cette pierre : mais il y en a eu peu d'un ſi grand nombre qui fuſſent agreables à Dieu , étant preſque tous peris dans le deſert. Or toutes ces choſes ont été des figures de ce qui nous regarde] afin que nous ne nous abandonnions pas aux mauvais deſirs , comme ils s'y abandonnerent. Ne devenez point auſſi idolatres comme quelques-uns d'eux, dont il eſt écrit : Le peuple s'aſſit pour manger & pour boire , & ils ſe leverent pour ſe jouer. Ne commettons point de fornications , comme quelques - uns d'eux commirent ce crime, pour lequel il y en eut vingt &

trois mille qui furent frapez de mort en un seul jour. Ne tentons point JESUS-CHRIST, comme le tenterent quelques-uns d'eux qui furent tuez par les serpens. Ne murmurez point, comme murmurerent quelques-uns d'eux qui furent frapez de mort par *l'Ange* exterminateur. Or toutes ces choses qui leur arrivoient étoient des figures, & elles ont été écrites pour nous servir d'instruction à nous autres qui nous sommes rencontrez dans la fin des temps. Que celui donc qui croit être ferme prenne-garde à ne pas tomber. Vous n'avez eu *encore* que des tentations humaines *&* ordinaires. Dieu est fidelle, & il ne permettra pas que vous soyez tentez au-delà de vos forces ; mais en permettant la tentation, il fera que vous pourrez tellement la supporter, que vous en sortiez avec avantage.

EXPLICATION.

I. IL y a dans les hommes une inclination naturelle à tirer avantage des marques extérieures de la Religion, & à se promettre les recompenses qu'elle propose, pourvû qu'ils en conservent l'extérieur. Saint Augustin témoigne dans le livre de la foi & des œuvres, qu'il y en avoit qui promettoient le salut à tous les batisez, quelque vie qu'ils menassent, pourvû qu'ils ne renonçassent point expressément à la foi. Et quoique cette heresie ait eu peu de partisans qui défendissent extérieurement ce dogme; il y a

toûjours eu une infinité de gens qui ont été bien aises de se flater de cette fausse esperance. On ne sçauroit s'imaginer que Dieu fasse une telle difference entre ceux qui font également profession de la même Religion, & qui participent aux mêmes Sacremens. Et c'est pourquoi l'on voit que des gens qui violent visiblement les préceptes de Dieu, ne laissent pas d'avoir du zele pour la Religion ; d'avoir les heretiques en horreur, & de travailler de bonne-foi à leur conversion : parcequ'ils mettent le capital de la vie chrétienne & l'esperance de leur salut dans cette profession extérieure. Il y a de plus une illusion dont on a peine à se défaire. On ne sçauroit s'imaginer que Dieu veuille faire périr tant de monde. Les péchez qui nous causeroient de la terreur s'ils nous étoiét particuliers, cessent de nous effrayer quãd ils sont cõmuns. On dort en repos quand on se regarde entouré d'une multitude, comme si Dieu étoit obligé de l'épargner.

II. C'EST cette erreur que l'Apôtre a dessein de déraciner de l'esprit des Chrétiens, par l'exemple le plus signalé que Dieu en pouvoit donner. Cet exemple est celui des Juifs, qui, quoique tirez de la captivité d'Egypte, spectateurs de toutes les merveilles de Dieu, distinguez,

des infidéles par tant de bienfaits qu'ils avoient reçus; sont néanmoins tous péris dans le desert, à l'exception de deux, par un effet de la justice Dieu. Car il semble que l'honneur de Dieu étoit engagé à les faire entrer dans la terre promise, aprés les avoir retirez avec tant d'éclat de la captivité d'Egypte. Cependant Dieu les fait tous mourir dans le desert, sans que de toute cette multitude il y en ait eu plus de deux ; savoir , Josué & Caleb , qui ayent été exceptez de cette vengeance generale.

III. Afin qu'on ne dise pas que cela ne nous regarde point, saint Paul fait voir que tout ce qui étoit arrivé aux Juifs, étoit la figure de ce que Dieu fait pour les Chrêtiens ; que la nuée & la mer étoient la figure du Batéme; que la manne & l'eau de la pierre étoient la figure de l'Eucharistie : & il en conclut que les Sacremens des Juifs étant la figure de ceux des Chrétiens; les châtimens exercez sur les Juifs, sont aussi la figure de ceux que Dieu exercera sur les Chrétiens ; & que le participation universelle aux même Sacremens n'ayant point empêché la punition presque universelle de tous les Juifs, la participation de tous les Chrétiens au Batême & à l'Eucharistie ne les empêche-

ra point de même de perir presque universellement, s'ils imitent l'infidélité des Juifs. Ainsi en empruntant ces idées de l'Apôtre, on peut craindre avec raison que de toutes ces foules de Chrétiens qui s'assemblent dans les Eglises & de ces villes nombreuses où il n'y a personne qui ne fasse profession de la vraye Religion, il n'y ait quelquefois aucune adulte de sauvé.

IV. L'APÔTRE n'a pas craint de nous donner ces idées, pour nous réveiller de l'assoupissement où nous sommes : car en verité les menaces de l'enfer ne font point sur nous l'impression qu'elles y devroient faire: & il y a sur ce point quelque chose d'incompréhensible dans l'ensensibilité des hommes. Car si on leur disoit que de tous les hommes il y en aura seulement un seul de damné, il n'y en a aucun qui ne dût avoir beaucoup de crainte que ce malheur ne tombât sur lui;& le peu d'apparence de ce malheur ne les en devroit pas exemter. La raison en est claire: c'est qu'il y auroit encore plus de grandeur dans ce mal, qu'il y auroit peu de probabilité dans l'évenement. Qui ne craindroit, si de deux personnes il y en avoit un qui dût être roué, & qu'aucun des deux ne sçût précisément sur qui ce sort

tomberoit ? Or en ſuppoſant qu'il n'y en eût qu'un de cent qui fût condamné à un certain ſupplice, mais que ce ſupplice fût cent fois plus grand que d'être ſimplement roué tout vif, ſi la crainte étoit conduite par la raiſon, on devroit autant craindre que l'on craindroit ſi l'on étoit aſſuré que de deux perſonnes dont on ſeroit l'une, il y en eût une qui dût ſouffrir le ſupplice de la rouë. Cependant il eſt clair que le ſupplice d'un miſerable reprouvé condamné aux flâmes éternelles ſurpaſſe infiniment plus tout ce que le l'on peut ſouffrir en cette vie, que le nombre de tous les hommes enſemble ne ſurpaſſe le nombre de deux: car enfin il y a quelque proportion entre le nombre de deux, & quelque nombre fini que ce ſoit; mais il n'y a point de proportion entre le tems & l'eternité. Et parconſequent quand il ſeroit vrai qu'il n'y eût qu'un ſeul hôme qui dût être damné, on devroit faire plus de choſes pour éviter cet accident, que l'on n'en fait pour éviter tous les maux de cette vie. Qui peut donc comprendre la ſtupidité des hommes, puiſqu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y aura un homme éternellement damné ; qu'on ne leur dit pas ſeulement qu'il y en aura pluſieurs : mais que la comparaiſon de l'Apôtre les

oblige de conclure , que c'eſt beaucoup ſi d'un grand nombre de Chrétiens il y en a quelques-uns de ſauvez.

V. ENCORE ſi on leur donnoit des marques bien claires par leſquelles ils puſſent connoître & s'aſſurer qu'ils ne ſont point de ce nombre malheureux de reprouvez. Mais helas ! ces marques ſont fort obſcures ; & pour le reconnoître il n'y a qu'à diviſer les Chrétiens en deux claſſes ; l'une , de ceux qui ont fait de certains crimes qui les ont privez du droit du royaume de Dieu , & leur ont fait meriter l'enfer;l'autre, de ceux qui n'ont point commis de ces ſortes de crimes & qui ne s'en ſentent point coupables.A l'égard de ceux qui ſe ſont rendu certainement criminels , l'incertitude eſt trés-grande; car ils n'ont pû ſortir de cet état que par une vraye pénitence : mais cette pénitence eſt toûjours fort incertaine , principalement dans la maniere dont on la fait aujourd'hui. Elle ne ſçauroit être veritable , ſi elle ne renferme un amour ſincere de Dieu , qui nous le faſſe préferer à toutes choſe. Or il n'eſt pas facile de diſcerner en nous le regne de cet amour. On peut s'abſtenir des actions criminelles par divers motifs. La coutume, la crainte,le deſir d'un repos humain

peuvent faire cet effet : car il y a quelque chose d'incommode , même pour cette vie , dans la pensée qu'on est dans un état certainement criminel ; & l'on peut fort bien en vouloir sortir par le seul motif d'éviter cette inquietude. Il n'y a rien en tout cela de divin. Une infinité d'heretiques s'acquittent fort exactement des devoirs de leur Religion par des motifs qui ne sauroient être qu'humains ; puisqu'on ne transporte point la charité hors de l'Eglise catholique : & il ne faut point douter qu'il n'y en ait plusieurs parmi les Catholiques, qui ne sont que de ce genre, & qui aprés être mort par le péché , se convertissent d'une maniere qui n'a rien que de naturel , & ne s'acquittent des actions de Religion que d'une maniere purement humaine.

VI. Il ne se rencontre guéres moins d'incertitude dans ceux que l'on appelle innocens; parcequ'il y a quantité de crimes dont on ne peut dire avec une entiere certitude qu'on en est exempt. On peut perdre la vie de l'ame par une pensée criminelle. On la peut perdre par l'ingratitude , par l'orgueil , par l'envie, par le manque de charité envers le prochain, par la recherche continuelle de soi même, & enfin par la privation de l'amour de

Dieu. Qui peut s'assûrer qu'il n'est point engagé dans aucun de ces péchez spirituels, puisque c'est le propre de tous ceux qui y sont de ne le pas sçavoir? Le diable répand toûjours des tenebres sur les ames qu'il y fait tomber: & ainsi nous n'avons point de certitude que le jugement favorable que nous portons de nôtre état, ne soit point un effet de ces tenebres. Je ne prétends point pousser les ames jusqu'à une entiere défiance. Qui ne voit point en soi de crimes visibles, doit esperer qu'il est du nombre de ceux qui possedent le Saint-Esprit, & à qui le royaume de Dieu appartient. Mais cette sorte de confiance n'étant point jointe à une charité extraordinaire, ne doit nullement exclure la crainte qui nous doit porter à nous en assurer de-plus-en plus. Et c'est pourquoi on ne sçauroit trop s'y exciter, parcequ'une des plus mauvaises marques que nous puissions avoir est le peu de crainte que nous ressentons.

VII. On apprehende d'ordinaire qu'en excitant en soi des sentimens de crainte, on ne diminuë sa confiance & sa charité: mais on se trompe en cela. La charité & la confiance s'affoiblissent beaucoup plus par les distractions d'une vie relâchée que par la crainte. Nos prieres ne sau-

roient être accompagnées d'une grande confiance, lorsque nôtre cœur nous reproche une vie de pareſſe & de négligence. *Si notre cœur*, dit l'Apôtre ſaint Jean, *ne nous reproche rien, nous nous approcherons de Dieu avec confiance.* S'il nous fait donc des reproches, nous ne pourrons nous en approcher, & Dieu nous paroîtra éloigné de nous. La crainte corrigeant donc la pareſſe & la négligence, nous conduit directement à la confiance. Les graces de Dieu s'obtiennent dans un certain ordre, & en pratiquant une certaine ſuite de moyens. Or la voye de la charité, c'eſt la crainte, ſelon qu'il eſt dit *que la crainte eſt le commencement de la ſageſſe.* Et cela ne ſe doit pas ſeulement entendre des commencemens de la charité, mais de ſon accroiſſement même & de ſa perfection : car on n'y arrive que par une vie exacte & en s'éloignant de tout péché. Or il eſt rare que l'ame ſe ſoûtienne dans cette vie exacte & appliquée à tous ſes devoirs, ſi elle n'eſt vivement penetrée de la crainte de Dieu.

1. Joan. 3. 21.

Pſal. 110. 10.

VIII. Il eſt donc bon de conſiderer encore dans cet avertiſſement que l'Apôtre ſaint Paul nous donne, que ce qui eſt arrivé aux Juifs étoit la figure de ce qui ſe fait dans le Chriſtianiſme ; qu'il y a la

même difference entre ce qui est arrivé aux Juifs & ce qui arrive aux Chrétiens, qu'entre la figure & la verité, la copie & l'original, l'ombre & le corps. On en peut juger par la difference qui se rencontre entre la nuée & le passage de la mer-rouge, qui ne regardoit que le corps, & le Batême chrétien qui purifie les ames & les nettoye de leurs péchez; entre la manne figure de l'Eucharistie, qui toute miraculeuse qu'elle étoit, ne servoit qu'à nourrir les corps, & le corps même de JESUS-CHRIST entrant dans les nôtres pour donner la vie à nos ames & les remplir de ses graces. Il ne faut donc point douter aussi qu'il n'y ait la même proportion entre la punition des Chrétiens qui abusent des graces de Dieu, & celle des Juifs, qu'il y a entre les faveurs que Dieu a faites aux Chrétiens, & celles que les Juifs avoient reçuës. C'est-à-dire, que tous les châtimens des Juifs ne sont qu'une legere figure de la séverité avec laquelle Dieu punira les Chrétiens ingrats & méconnoissans.

IX. AINSI ne nous flatons point. Les Chrétiens par leur profession même sont destinez ou à être excessivemẽt malheureux, ou à être excessivement heureux. Il n'y a point de milieu pour eux,

leur punition sera mesurée sur la grandeur des bienfaits de Dieu dont ils auront abusé. Ainsi il y aura un terrible renversement dans le monde futur. Les Chrétiens paroissent en cette vie les plus favorisez de tous les hommes, & il paroît une effroyable inégalité entr'eux & ces nations que Dieu a laissées dans l'ignorance de la vraye Religion. Cependant il se trouvera à la fin du monde, que presque tous les Chrétiens seront les plus miserables de tous les hommes ; & que les payens mêmes, quelque miserables qu'ils y soient, & quoiqu'engagez dans la damnation éternelle, seront l'objet de leur jalousie, parcequ'ils seront infiniment moins malheureux que les Chrétiens. Voilà le danger que nous courons tous, & il est étrange qu'il fasse si peu d'impression sur nôtre esprit.

SUR L'EVANGILE DU IX. DIMANCHE D'APRÉS LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc* 19. 14.

EN ce tems-là, JESUS étant arrivé proche de Jerusalem, & jettant les yeux sur la ville, il pleura *de compassion* pour elle, en disant : Ah, si tu connois au-moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te peut apporter la paix ! mais maintenant tout cela est caché à tes yeux. Aussi il viendra un temps malheureux pour toi, que tes ennemis t'environneront de tranchées ; qu'ils t'enfermeront & te serreront de toutes parts ; qu'ils te raseront & te détruiront entierement toi & tes enfans qui sont dans tes murs, & qu'ils ne te laisseront pas pierre sur pierre ; parceque tu n'as pas connu le temps auquel Dieu t'a visitée. Etant entré dans le temple, il commença à en chasser ceux qui y vendoient & y achetoient, leur disant : Il est écrit : Ma maison est une maison de pierre, & vous en faites une caverne de voleurs ; & il enseignoit tous les jours dans le temple.

EXPLICATION.

I. JEsus-CHRIST a voulu ressentir les mouvemens de certaines passions, tant afin de les sanctifier en les ressentant, & de nous obtenir la grace d'en bien user, qu'afin de nous apprendre jusqu'à quel point il est permis de les voir, & quels sont les objets qui les doivent exciter. Il s'est mis en colére, pour nous montrer que nôtre colere ne doit avoir que les vices pour objet, & sur-tout les outrages que l'on fait à Dieu Il a voulu éprouver le sentiment de la crainte de la mort, pour nous apprendre à demeurer soumis dans nos craintes & dans nos foiblesses à la volonté de Dieu, & à la préferer au desir naturel de l'exemption des maux temporels. Il a desiré ardemment certaines choses, comme de consommer son Batême; c'est-à-dire sa passion, & de faire la derniere Pâque avec ses disciples; afin de nous faire voir à quoi nos desirs nous doivent porter. C'est ainsi qu'il a usé dans cet Evangile de ce sentiment de compassió qui lui fit verser des larmes sur la ville de Jerusalem. Car comme il n'y a point de passion dont on puisse faire un si saint usage que de la tristesse & des larmes, pourvû qu'on les sache ménager, il a jugé impor-

important de nous donner un exemple de ce sage ménagement. Il a donc pleuré, non sur ses propres interêts, non sur les maux qu'il devoit souffrir, mais sur l'aveuglement des Juifs, sur l'abus qu'ils faisoient des graces qu'il leur offroit, sur la destruction de Jerusalem qui en devoit être la punition, & qui étoit la figure de la reprobation de tous les mauvais Chrêtiens. Voilà les objets qui lui ont fait verser des larmes. Ne craignons point d'en répandre, quand ce seront les péchez des hommes & leur aveuglement qui les feront couler, & que nôtre compassion naîtra des maux qu'ils s'attirent. Mais ne les prodiguons pas à pleurer sur des pertes de biens temporels, ni sur des maux passagers qui nous peuvent être plus avantageux que nuisibles. Elles sont trop precieuses pour être employées à des usages sivils & si méprisables.

II. Ne pleurons pas seulement comme Jesus-Christ ; c'est-à-dire, pour les mêmes sujets que lui, mais pleurons aussi dans le même temps que lui. Il pleure lorsqu'il est prêt d'entrer en triomphe dans Jerusalem. Il prévient sa pompe par ses larmes, & il pratique excellemment cet avis du Sage : *Ne perdez pas le souvenir du mal au jour heureux.* Il nous

Ecli. 11. 27.

appréd par-là à ne nous pas laisser éblouir par la prosperité du monde, & à dissiper par la verité le nuage qu'elle répand sur l'esprit. Sa lumiere ne nous découvre pas seulement la fragilité & l'inconstance de tout ce qui nous y flate ; mais elle nous fait voir de plus que tous ces avantages passagers sont des semences de douleurs & de miseres, si nous souffrons que nôtre ame s'y attache & s'y cole par le plaisir de la jouissance; & qu'ainsi le moyen de se défendre de ce danger, est de ne perdre point de vûë la fin qui doit anéantir tous ces biens humains. Jesus-Christ voyoit dans ces acclamations des Juifs leur prochain changement, & leur lâcheté à le défendre contre ses ennemis, qui y devoient succeder peu de jours aprés. Nous devons de-même voir dans les loüanges & les applaudissemens des hommes l'incertitude & la foiblesse des jugemens qu'ils portent de nous, l'inconstance & le peu de fermeté de l'affection qu'ils nous témoignent, & la disposition prochaine où ils sont pour la plûpart, de se declarer contre nous, si leur interêt & leurs passions les y engagent.

III. Jesus-Christ pleure sur l'incredulité des Juifs ; & cependant c'est par cette incredulité des Juifs qu'il a prouvé

sa mission. Sans cela les propheties n'auroient point été accomplies : & par consequent la preuve des propheties auroit été imparfaite. Ainsi l'incredulité des Juifs étoit essentielle à la preuve de la verité de nôtre Religion, & elle étoit de-plus nécessaire à l'accomplissement de la redemption des hommes Cependant Jesus-Christ ne laissa pas d'en pleurer ; parceque comme le bon usage que Dieu fait de la malice des hommes, n'empêche point la juste haine qu'il a de cette malice ; de-même la malice des hommes n'empêche point leur misere. Il y a trois choses dans tous nos pécheurs : Ils sont miserables, ils sont coupables, ils sont instrumens de la misericorde de Dieu par leur malice même. Ces trois qualitez considerées séparement, doivent exciter trois sortes de mouvemens. La misere doit exciter la compassion ; la malice qui les rend coupables, excite l'indignation ; & le bien que Dieu tire de la malice, doit exciter la joye. Jesus-Christ a voulu ressentir ces trois sortes de mouvemens dans son humanité ; & c'est ici celui de la compassion qu'il fait paroître.

IV. Ce qu'il y a de plus admirable, c'est que quoi que Jesus-Christ sçût le mauvais usage que les Juifs devoient

faire de la grace qu'il leur préſentoit, il ne laiſſa pas neanmoins de la leur préſenter. C'eſt un grand ſecret de la conduite de Dieu, qui eſt beaucoup au-deſſus de la portée de l'eſprit des hommes L'idée que nous avons humainement de la charité, nous porteroit à ne pas faire aux autres des biens dont nous ſçaurions qu'ils doivent abuſer, & qui les doivent rendre plus miſerables: mais la charité de Dieu infiniment plus pure que la nôtre, n'eſt pas détournée de faire du bien aux hommes par la prévision de l'abus qu'ils en feront; parcequ'elle voit en même-temps le bien qu'elle tirera de cet abus. Si cette conduite eſt trop haute pour être compriſe par nous, nous la devons adorer ſans la comprendre. Car elle eſt d'ailleurs trés-certaine, étant marquée dans toute la conduite de Dieu. Il a ſçu l'abus que les anges prévaricateurs & le premier homme devoient faire de ſes graces. Il n'a pas néanmoins laiſſé de les leur faire. C'eſt un ſecret qui ſurpaſſe les hommes; mais qui étant une fois cru & reçu, diſſipe toutes les petites objections qu'une vaine ſubtilité tâche de répandre ſur nos myſteres. Pourquoi, dit-on, Dieu répandroit-il ſes graces ſur des ames mal diſpoſées, s'il les donnoit par des volontez particu-

lieres ? Il les a pourtant données aux Anges & à Adam, quoiqu'il prévît leur péché. Il faut que la subtilité se taise & s'humilie sous le poids des veritez de Dieu; & que quoiqu'elle ne les puisse comprendre, elles les croye sans les comprendre.

V. Le principal objet des larmes de Jesus-Christ fut l'abus qu'il prévoyoit que Jerusalem alloit faire de la grace qu'il lui faisoit de la visiter, qui pouvoit être pour elle, si elle en eût bien usé, une source de paix & de salut. *Ah*, dit-il, *si tu avois reconnu au-moins en ce jour qui t'est donné, ce qui te pouvoit apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché a tes yeux.* Le salut des Elûs n'a point de cause dans l'homme ; mais la reprobation y en a. Un péché en produit un autre ; & il est vrai de dire, au-moins à l'égard de ceux qui ont été une fois justifiez, que sans de nouveaux péchez ils n'eussent point été damnez : car la perte des hommes n'est point un objet que Dieu desire. Il voudroit qu'ils ne lui en donnassent point de sujet, & il seroit prêt de leur faire misericorde, s'ils avoient sincerement recours à lui. Ainsi la ruine des ames, & leur perte éternelle est d'ordinaire attachée à l'abus de quelque grace de

v. 42.

Dieu. Cet abus fait que Dieu se retire d'elles, & qu'il leur soustrait sa protection & ses graces. Et de cette soustraction il arrive qu'elles se précipitent de plus-en-plus dans des dereglemens qui attirent leur ruine. Dieu ne se retire pas même d'ordinaire pour les premieres infidélitez. Il ne laisse pas d'éclairer encore souvent l'esprit, & de toucher le cœur de ceux qui les ont commises. On voit encore dans certains pécheurs de bons mouvemens & des semences de conversion; mais il y a certains abus des visites de Dieu, qui sont comme le sceau & l'accomplissement de la mort des ames, aprés lesquels on ne voit plus en elles de ces retours, Dieu ne leur faisant plus que des graces si foibles & si éloignées, qu'on ne s'en apperçoit plus. Tel fut le mépris que les Juifs firent de la derniere visite de JESUS-CHRIST, & le parricide execrable qu'ils firent ensuite en le crucifiant. Car aprés ce crime, il se retira de la plûpart d'eux. Il les laissa dans un effroyable aveuglement, qui leur cacha même la cause de ce qu'ils souffroient. La mort de JESUS-CHRIST fut vengée dés ce monde même de la maniere la plus effroyable dont Dieu ait jamais puni les crimes des hommes. Et

cependant les Juifs ne connurent jamais que c'étoit la cause du terrible châtiment que Dieu exerçoit sur eux. C'étoit donc le dernier abus de ses graces qui devoit combler la reprobation des Juifs, que Jesus-Christ pleuroit en approchant de Jerusalem. Et c'est ce qu'il marque par ces paroles : *Ah, si tu avois reconnu au moins en ce jour ce qui te pouvoit procurer la paix! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux.*

VI. La punition visible que Dieu exerça sur Jerusalem coupable de la mort de son Fils, paroît effroyable. Cependant ce n'est qu'une trés foible image de celle qu'il exercera contre les Chrétiens qui étoufferont Jesus-Christ dans leur cœur aprés l'y avoir conçû; qui le crucifieront en eux-mêmes une seconde fois, comme parle saint Paul, & qui seront ingrats à la grace qu'il leur a faite: car la grandeur de la punition des uns & des autres se doit régler sur l'excellence des visites dont ils auront abusé. Celle qu'il a faite aux Juifs n'a été qu'une visite extérieure. Il ne prit point possession de leurs cœurs. Il n'y rétablit point son royaume. Elle tendoit à leur procurer la paix; mais elle ne la leur donnoit pas. Elle les laissoit ennemis de Dieu. Mais

Heb. 6. 1.

par la visite qu'il fait aux Chrétiens, il se rend le maître & le roi de leurs cœurs; il leur donne effectivement sa paix qui consiste dans la reconciliation avec Dieu; il fait une nouvelle alliance avec eux;il y met son trône, & y établit son royaume. Ainsi l'injure qu'ils lui font en le chassant de leur cœur aprés l'y avoir reçu,en éteignant la vie divine qu'il y avoit allumée, est tout autrement grande que celle qui lui fut faite par les Juifs lorsqu'ils le firent mourir. Et il ne faut point douter quelle n'ait été le principal sujet des larmes de Jesus-Christ, & qu'il n'ait pleuré la perte des Chrétiens dans celle des Juifs, qui n'en étoit que la figure.

VII. Quand Jesus-Christ marque que la fin de sa visite étoit de procurer la paix à Jerusalem, il marque clairement que Jerusalem étoit en guerre avec Dieu; & il nous donne lieu par-là de concevoir l'état effroyable de tous les pécheurs, & celui où nous sommes en danger de tomber en péchant. L'état de tous les pécheurs, c'est d'être en guerre contre Dieu. Il les regarde comme ses ennemis; parceque le péché attaque directement sa sainteté & sa justice. Les hommes quelque animez qu'ils soient, ne sçauroient faire la guerre qu'en hommes.

Ainsi les effets de cette guerre ne sauroient aller plus loin que la mort du corps. Mais Dieu fera la guerre aux pécheurs en Dieu tout-puissant & éternel. Il leur fera sentir à jamais les effets de sa colere, & ceux qui l'auront meritée ne seront pas un seul moment sans en porter le poids, & ne perdront jamais de vûë l'objet si effroyable d'un Dieu tout-puissant & irrité. Voilà le danger où sont tous les hommes. Et l'unique voye de l'éviter, est de bien discerner les moyens que Dieu leur donne par ses visites de se procurer la paix par le bon usage qu'ils en feront.

VIII. Tous les effets de la bonté de Dieu envers les hommes, peuvent être mis au nombre de ses visites : puisqu'ils devroient se servir de tous ces effets pour se procurer la paix, & qu'ils en devroient tirer des motifs de reconnoissance, d'amour & de pénitence. C'est le fondement de ce reproche que saint Paul fait aux pécheurs : *Est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de sa bonté, de sa patience ; & de sa longue tolerance ? Ignorez-vous que la bonté de Dieu vous invite à la pénitence?* Il marque dans le chapitre précedent, que c'est Dieu qui a fait connoître aux payens tout ce qui se peut découvrir de son essence, de sa divinité, & de

Rom. 2. 4.

Rom. 1. 19

ſa puiſſance éternelle, & que cette connoiſſance les rendoit inexcuſables. Toutes ces graces, de quelque nature qu'elles fuſſent, étoient donc des eſpece de viſites de Dieu à l'égard de ceux qui les ont reçuës ; puiſqu'ils étoient coupables de n'en avoir pas fait uſage. Ainſi Dieu nous viſite par tous les biens qu'il nous fait, par tous les maux qu'il nous envoye; parceque tout cela nous doit porter à recourir à lui. Nous ſommes donc continuellement environnez de ces viſites. Il nous parle par toutes les créatures intelligentes & non intelligentes, animées & inanimées. Ce n'eſt que nôtre endurciſſement qui nous rend ſourds à ſa voix, & qui nous empêche de la diſcerner. Mais outre ces bienfaits generaux, il y en a de certains qui s'appellent plus proprement des viſites; & ce ſont ceux par leſquels Dieu ſe manifeſte plus clairement à nous, & nous parle comme de plus prés. De ce genre ſont les inſtructions qu'il nous donne par ſes Ecritures & par ſes miniſtres; les exemples extraordinaires de vertu qu'il expoſe à nos yeux; les lumieres par leſquelles il éclaire nos eſprits; les inſpirations & les mouvemens par leſquels il remuë nos cœurs; les châtimens qui ont une proportion ſenſible avec nos déregle-

mens;les occasions particulieres qu'il nous présente d'operer nôtre salut, en exerçant la charité envers le prochain ; en protegeant les innocens ; en secourant les affligez. Par toutes ces diverses rencontres, JESUS CHRIST nous visite & se présente à nous ; il nous met entre les mains le prix de nôtre salut; il nous marque la voye pour y arriver : & nous n'avons pour y parvenir qu'à reconnoître que c'est lui qui nous visite, & à seconder ses intentions & ses desseins.

IX. CHACUN est donc dans l'obligation d'examiner les manieres dont Dieu l'a visité par le passé, & l'usage qu'il a fait de ses visites. Et comme il est impossible qu'on ne reconnoisse qu'on les a mal menagées, & que par l'abus qu'on en a fait, on a merité souvent d'être abandonné de Dieu, d'être privé de la continuation de ses graces ; ce mauvais usage dês graces de Dieu doit être un des principaux objets de nôtre pénitence. Il est certain qu'à la mort, Dieu mettra devant les yeux de chaque ame en particulier toutes les graces qu'il lui aura faites, & toutes les diverses manieres dont il l'aura visitée pendant qu'elle aura été dans le corps:& cette vûë remplira de confusion & de desespoir celles qui n'auront

pas usé de ces visites pour se convertir à Dieu. Prévenons donc par la pénitence ces regrets inévitables, mais infructueux. Voyons pendant nôtre vie ce que nous verrons nécessairement, mais inutilement alors. Ne laissons pas passer sans refléxion cette multitude de bienfaits dont Dieu nous a accablez, & le peu d'usage que nous en avons fait ; & reconnoissons devant lui avec humilité & componction de cœur, que nous avons souvent changé en instrumens de nôtre perte ce qu'il nous accordoit pour operer nôtre salut ; que nous avons pris sujet de l'offenser des faveurs mêmes qu'il nous a faites ; que nous avons dissipé ses trésors ; & que nous nous sommes laissé dépouiller par le démon de la plûpart des biens que nous avions reçus de lui,

Le diable a usé de nôtre stupidité, comme ceux qui ont découvert le nouveau monde ont usé de l'ignorance des peuples qu'ils y ont trouvez ; car comme ils ont tiré leurs richesses en échange de bagatelles de nul prix ; le démon nous ravit de-même les plus excellentes graces de Dieu, en nous donnant en échange des choses temporelles qui ne sont dignes que de mépris. Cette comparaison même ne représente que trés-imparfaite-

ment nôtre illusion : car comme le prix de ce qu'on estime precieux ne dépend que de l'imagination, ces peuples n'étoient trompez qu'en imagination ; & s'ils ne recevoient que des choses vaines, ils n'en donnoient aussi que de vaines en échange. Mais le prix des biens que le diable nous ravit, ne dépend point de l'imagination. Ce sont des biens solides & inestimables que nous nous laissons ravir, pour recevoir en échange des choses de néant & de nul prix.

X. Nous devons même regarder cette revûë que nous ferons sur le peu d'usage que nous avons fait par le passé des graces & des visites de Dieu, comme une espece de visite que sa bonté nous accorde. Nous meritions par nôtre ingratitude qu'il nous laissât dans l'aveuglement, ce qui nous auroit fait tomber dans un entier oubli des graces de Dieu. C'est donc par son secours que nous avons cette pensée, & que nous faisons ces réflexions : & l'usage que nous en devons faire, est de lui demander d'être à l'avenir plus fidéles à ses visites, de les discerner, & d'en user selon ses desseins; & que si nous avons été assez aveugles pour en abuser jusqu'ici, nôtre aveuglement finisse à cet instant qu'il nous fait la grace de le

reconnoître, & que le reste de nôtre vie soit consacré à faire pénitence de l'abus que nous avons fait dans le passé des visites de Dieu, & à les mieux ménager à l'avenir. Ce sont les deux objets que tout Chrétien se doit proposer : & pourvû qu'il le fasse comme il faut, il peut reparer en quelque sorte ce qu'il a perdu, & se préparer à recevoir JESUS-CHRIST avec confiance lorsqu'il le visitera à l'heure de la mort, non-plus d'une maniere cachée, mais claire & manifeste, pour lui rendre en qualité de juge ce qu'il aura mérité par ses actions.

XI. ON peut remarquer dans l'exemple du passé, que le mauvais usage que nous avons fait des visites de Dieu, vient principalement de deux causes, dont la premiere est que nous n'en avons pas discerné la plus grande partie : parceque nous les avons regardées au travers du voile de nos passions, & non par les lumieres de la foi. Nôtre cupidité ne nous a fait considerer dans les biens du monde que le plaisir d'en joüir, & non pas les moyens d'en faire des œuvres de pieté. Elle n'a regardé les maux qu'en ce qu'ils s'opposoient à ses desirs & non dans les avantages que nous en pouvions tirer. Pour remedier donc à l'avenir à ce desor-

dre qui nous a rendu tant de graces inutiles, il faut s'accoutumer à regarder toutes choses par des vûës de foi & de verité, & tâcher d'affoiblir autant que nous le pourrons, l'activité des passions qui nous séduisent,& qui ne nous découvrent dans tous les objets qui nous environnent, que ce qui se rapporte à elles.

XII. La seconde cause qui nous rend inutiles les visites de Dieu, lors même que nous les discernons, c'est que nous ne sommes pas assez persuadez du besoin que nous avons d'une nouvelle grace pour en bien user. Il nous semble qu'il suffit de connoître le bien que nous devons faire, pour l'accomplir effectivement, ou d'avoir commencé de bonnes œuvres, pour les continuer. C'est une autre sorte d'aveuglement qui n'est pas moins dangereux, & qui ne nous prive pas moins du fruit & de l'utilité des graces de Dieu. Les graces reçuës ne se conservent que par de nouvelles graces qu'il faut obtenir : & ainsi chaque grace de Dieu enferme une obligation indispensable de reconnoitre nôtre impuissance à les conserver, & d'en demander la continuation. De-sorte que la resolution de faire à l'avenir un bon usage des visites de Dieu, doit enfermer celle d'avoir

continuellement recours à lui pour obtenir de sa misericorde la grace d'une fidéle cooperation à ses visites & à ses graces.

XIII. Il ne faut pas se laisser aller aux pensées de défiance, qui peuvent naître de ce que Dieu dans la distribution de ses graces, donne quelquefois les premieres sans les secondes; qu'il visite souvent les hommes sans leur donner la grace de discerner ses visites; & même qu'il les leur fait souvent discerner, & en faire bon usage pour quelque temps, sans leur donner la grace de perseverer dans ce bon usage; qu'ainsi ces graces ne font qu'augmenter la condamnation de ceux qui les reçoivent. Il faut resister, dis je, à ces pensées de défiance par trois principes immobiles qui nous doivent affermir dans la confiance en Dieu.

Le premier est, que Dieu, est bon dans toutes les graces qu'il fait aux hommes, quelque mauvais usage qu'ils en fassent; qu'elles ont toutes leur source dans sa misericorde, quoique nos yeux soient trop foibles pour la discerner. Il faut donc reconnoître & adorer par la foi cette bonté de Dieu dans toutes ses graces.

Le second est, que le mauvais usage des graces de Dieu vient uniquement de

la volonté de l'homme, & d'une malice inexcusable au jugement de la souveraine justice. D'où il s'ensuit que toutes les vûës qui nous font trouver des excuses à nos pechez, sont nécessairement fausses. Ce n'est point une impuissance involontaire qui nous empêche d'en bien user, c'est nôtre volonté même, & nous ne nous en pouvons prendre qu'à nous. Les Juifs, dit l'Evangile, *ne pouvoient croire en* JESUS-CHRIST. *Mais pourquoi ne pouvoient ils croire*, dit saint Augustin? *C'est qu'ils ne le vouloient pas.* Leur volonté étoit la cause de leur impuissance à croire, & non l'impuissance cause de leur incredulité.

Joan. 12.39.

Le troisiéme est, que nous sommes assurez par l'Ecriture, que la perseverance dans la grace s'obtient par une priere fidéle & perseverante, & que nul n'est assuré que Dieu ne lui accordera pas cette priere perseverante. C'est donc une folie & une infidelité que de cesser de prier; puisque c'est supposer que l'on est assuré que Dieu ne nous accordera pas sa grace, de quoi personne n'est assuré.

SUR L'EPÎTRE DU X. DIMANCHE D'APRÈS LA PENTECOSTE.

EPÎTRE I. *Corinth.* 12. 2.

MES Freres: Vous vous souvenez bien qu'étant payens vous vous laissiez entraîner selon qu'on vous menoit, vers les idoles muettes. Je vous declare donc que nul homme parlant par l'esprit de Dieu, ne dit anathéme à JESUS; & que nul ne peut confesser que JESUS est le Seigneur, sinon par le Saint-Esprit. Or il y a diversité de dons *spirituels* mais il n'y a qu'un même Esprit. Il y a diversité de ministeres; mais il n'y a qu'un même Seigneur. Et il y a diversité d'operations *surnaturelles*; mais il n'y a qu'un même Dieu qui opere tout en tous. Or les dons du Saint-Esprit, qui se font connoître au-dehors, sont donnez à chacun pour l'utilité *de l'Eglise*. L'un reçoit du *Saint-*Esprit *le don* de parler dans une *haute* sagesse: une autre reçoit du même Esprit *le don* de parler avec science: un autre reçoit *le don de* la foi par le même Esprit: un autre reçoit du même Esprit la grace de guerir les maladies: un autre *le don* de faire des miracles:

un autre *le don* de prophetie : un autre *le don du* discernement des esprits : un autre *le don* de parler diverses langues : un autre *le don de* l'interpretation des langues. Or c'est un seul & même Esprit qui opere toutes ces choses; distribuant à chacun *ces dons* selon qu'il lui plait.

EXPLICATION.

I. NOus ne nous pouvons pas souvenir de l'état où nous étions étant payens, puisque nous ne l'avons jamais été, & que Dieu en nous faisant donner le Batéme dans nôtre enfance, & en nous faisant ensuite instruire de la verité dés le moment que nous avons été capables de la comprendre, nous a épargné tous les crimes que nous aurions commis dans cet état, si nous y avions passé. Mais nous pouvons néanmoins reconnoître en nous la même foiblesse qui étoit la source de l'idolâtrie payenne. Car comme les payens recevoient toutes leurs erreurs & leurs superstitions sans examen, & par la force de l'autorité & de la coutume, nous recevons de même par la seule force de la coutume, & par les discours & les actions de ceux avec qui nous vivons, une infinité d'impressions fausses qui corrompent nos esprits. Il est rare qu'on examine les principes sur

lesquels on agir. On les emprunte de l'exemple. On croit aimable ce qu'on voit aimé, & veritable ce qui est cru. On tire bien de sa corruption naturelle une pente à aimer les créatures, & à desirer ce qui est grand; mais la détermination de cette pente naturelle se fait sans examen & par l'impression de la coutume. Nous ne pouvons donc pas seulement nous souvenir, comme les payens, que nous avons été entraînez à plusieurs erreurs par le mauvais exemple; mais nous devons reconnoître que nous avons encore en nous quantité de ces erreurs & de ces fausses impressions qui nous entraînent, ou en séduisant nôtre raison, ou en empêchant qu'elle n'agisse. Il n'y a rien de si dur que la coûtume n'adoucisse, rien de si doux qu'elle ne rende dur & difficile. On s'engage gaiement aux dangers & aux travaux de la guerre; parceque c'est la mode, & que cette mode y attache un idée de courage & de grandeur: & les moindres actions chrétiennes sont penibles, parceque le commun du monde se les représente comme difficiles, petites & basses.

II. Qu'on examine ce qui nous fait agir; ce qui nous soûtient dans les emplois; ce qui nous détermine à un genre

de vie plûtôt qu'à un autre, & l'on trouvera qu'on est presque par-tout le jouet des opinions des autres ; qu'on suit les sentimens de ceux de son âge, de ceux avec qui on vit, & que la raison & la verité n'ont presque point de part à nôtre conduite. Il y a des opinions & des passions de jeunes-gens; des opinions & des passions de personnes plus avancées en âge ; des opinions & des passions de vieillards. On passe d'opinions en opinions, de passions en passions, comme l'on passe d'âge en âge. Ainsi la plûpart des hommes n'arrivent jamais à vivre selon la verité. S'ils l'entrevoyent de loin, elle a trop peu de force sur leurs esprits pour les redresser; parcequ'elle les trouve livrez à des opinions qui leur sont devénuës comme naturelles, & qui forment en eux des impressions qui les dominent.

III. C'est de qui rend se monde si dangereux, & la bonne éducation des enfans si difficile, & enfin la retraite si nécessaire à toutes sortes de personnes. Car on peut dire que les opinions corrompuës dont on se remplit dans le monde, sont une seconde concupiscence aussi difficile à déraciner que la premiere. Le seul moyen de s'en garantir, est de se rendre disciple de la verité, de la méditer

ſans ceſſe, de s'en remplir, de ſe conduire par elle, & de ſe faire un plan de vie dont toutes les actions ſoient établies ſur des principes de verité. C'eſt ce qu'on a prétendu faire par l'établiſſement de la vie monaſtique, & de toutes les ſocietez ſaintes : & encore n'a-t-on pu empêcher que les opinions humaines ne s'y ſoient gliſſées par bien des endroits. Mais comme tout le monde n'eſt pas en état d'entrer dans les monaſteres, & que cependant c'eſt un choſe indiſpenſable de ſe conduire par la verité, au défaut de ce moyen chacun eſt obligé de ſe preſcrire un genre de vie reglé par la verité ; de ſe ſervir pour cela de l'avis des perſonnes ſages; & de ſe ſeparer, autant qu'il peut du commerce de ceux qui vivent au hazard & qui ſont dominez & entraînez par les impreſſions populaires.

IV. En diviſant les hommes en deux claſſes ; l'une de gens qui ſe conduiſent par raiſon, & dont la vie eſt reglée par la verité ; & l'autre de gens qui ſe conduiſent par opinion & par l'impreſſion de l'exemple, on trouvera que la premiere ſe réduit à un ſi petit nombre, qu'on en eſt épouvanté, & qu'on eſt porté à s'écrier avec le Prophete, *qu'il n'y a point de juſtice, point de verité, point de con-*

noissance de Dieu sur la terre. Le monde n'est presque composé que de gens, dont la vie n'est établie que sur des principes faux & témeraires. Mais ce qui trompe en cela, est que les faux principes étant établis & dominant dans l'esprit, on se sert ensuite assez bien de la raison pour arriver au but que l'on s'est proposé sans raison. Ce n'est point par raison qu'on se propose de faire de grandes fortunes, soit dans la guerre, soit dans les emplois du monde : mais ceux qui se sont proposé ces sortes de fins, employant ensuite beaucoup d'adresse pour y réüssir. Ils prennent des voyes droites & naturelles pour cela. Ils se conduisent sagement & avec esprit pour arriver à leur but ; au-lieu qu'il arrive assez souvent que ceux qui ne se sont pas trompez dans le principe, & qui se sont proposé une fin juste & legitime, prennent des voyes fausses, tortueuses & égarées pour y réüssir, & se conduisent peu par la raison dans le choix d'un chemin choisi avec raison : ce qui fait dire à JESUS-CHRIST que *les enfans du siecle sont plus prudens que les enfans de lumiere.* Ainsi ceux que le monde nomme habiles-gens, ne sont pas ceux qui se proposent une fin droite choisie par la vûë de la verité, il y en auroit trop peu

Luc. 16. 8.

de ce genre-là ; mais ce sont ceux qui se servent le mieux de la raison & de l'esprit pour arriver à la fin qu'ils ont choisie par l'impression de la coûtume, & sur les opinions du peuple.

V. C'est en quoi consiste la prudence du monde ; & cette prudence subsiste fort bien avec le paganisme ; c'est-à-dire, le culte des idoles ; non de ces idoles forgées par la seule erreur de l'esprit, mais d'autres idoles étroitement liées avec la concupiscence, qui regnent presqu'autant dans le monde qu'elles y ayent jamais regné. Cette espece de paganisme n'est point encore aboli dans le Christianisme même, parcequ'il est encore plein de gens qui se conduisent sur des principes d'erreur reçus sans examen & par la seule force de l'exemple, & qui adorent l'objet de leurs passions, en quoi consiste le fond & l'essentiel du paganisme. Si l'on n'adore plus Jupiter, l'on adore l'idole de la fortune. Cependant l'opinion qui nous représente la fortune comme quelque chose de grand & de desirable, n'est pas moins fausse que celle qui portoit les payens à l'adorarion d'un faux Jupiter. Mais ce qui fait qu'entre les erreurs les unes s'abolissent plus aisément que les autres, c'est qu'entre ces erreurs où la

coutume

coutume engage , il y en a qui sont en quelque sorte plus naturelles les unes que les autres ; c'est-à-dire , plus conformes à la corruption du cœur des hommes. Il y a des erreurs speculatives qui n'ont point de source naturelle dans le cœur , mais seulement dans l'illusion de l'esprit des hommes : & il y a des erreurs qu'on peut appeller des erreurs du cœur , qui ont des racines si profondes dans le fond de l'ame , qu'on ne les sçauroit entierement arracher. On a detruit les erreurs speculatives par la prédication de la verité , & souvent même une erreur en a chassé une autre : & quand une erreur de cette sorte a été abolie , il n'y a plus lieu de craindre qu'elle se renouvelle. Personne n'est plus tenté d'adorer Jupiter , ni Mercure , ni toutes les divinitez fabuleuses; mais pour les erreurs qui ont une liaison plus étroite avec la concupiscence , elles se détruisent trés-difficilement , & elles se renouvellent trés-facilement.

VI. L'Apôtre saint Paul, aprés avoir décrit cette vie payenne fondée sur l'erreur , décrit la vie chrétienne fondée sur la verité. Et aprés nous avoir donné pour marque de cette vie la connoissance & l'amour de Jesus-Christ , & nous avoir appris à prendre pour Chrétiens

tous ceux qui le confessent avec amour, & pour vuides de l'esprit de Dieu tous ceux qui s'opposent à JESUS-CHRIST en quelque maniere que ce soit, il nous enseigne que cet esprit de verité qui conduit les Chrétiens, leur distribuë des graces differentes, & qu'il ne donne pas les mêmes à tous. Il y a unité de lumiere dans la fin & dans les principaux moyens d'y arriver. Ils sont tous unis dans la créance de JESUS-CHRIST & dans l'obéissance de ses preceptes; mais ils sont differemment partagez de lumieres & de talens à l'égard des moyens plus éloignez: ce qui fait la difference des graces que l'Apôtre marque ensuite par ces paroles: *L'un reçoit du Saint Esprit* le don *de parler* de Dieu *dans un* haute *sagesse*; *un autre reçoit du Saint Esprit* le don *de parler* aux hommes *avec science*; *un autre reçoit* le don *de la foi par le même Esprit, &c.*

vers. v. 9.

VII. DIEU distinguoit ainsi autrefois les Chrétiens par des dons visibles & surnaturels & qu'ils exerçoient pour l'édification de l'Eglise : & comme ces dons étoient clairement au dessus de la nature, ils étoient obligez de se contenter de ce qu'ils recevoient de Dieu, & ne pouvoient pas s'attribuer le don d'un autre : car on ne sçauroit entreprendre, par

exemple, de parler des langues inconnuës. Il fait de même encore à present une distribution de divers talens aux Chrétiens, pour les rendre propres les uns à un ministere, les autres à un autre. Mais comme ces talens ne sont point si sensiblement surnaturels, & qu'il est beaucoup plus facile de se persuader qu'on les a, sans qu'on les ait effectivement, il arrive que plusieurs ne discernant pas leur don, aspirent à celui d'un autre ; & c'est ce qui cause une confusion beaucoup plus grande dans l'état present de l'Eglise, qu'il n'y en avoit au commencement ; parce qu'il arrive de là que la plûpart du monde s'ingere dans des ministeres pour lesquels il n'a point de vrai talent. Or ces gens qui s'ingerent dans les ministeres sans en avoir reçû le talent, ne reüssissent d'ordinaire ni pour eux-mêmes, ni pour les autres ; & la vie qu'ils y menent n'est conduite que par l'esprit de l'homme ; c'est-à-dire par l'ambition & par l'amour propre : ce qui est contraire à ce que saint Paul nous enseigne ici, puis qu'il paroît qu'il veut que tous les membres de Jesus-Christ ayent chacun leur don & chacun leur action qui leur soit propre. C'est en effet ce qui les rend membres du corps de Jesus-Christ, chaque membre devant contri-

buer à l'integrité & à la perfection de tout le corps, ne pouvant être sans action & sans fonction, à moins qu'ils ne soient plûtôt des parties monstrueuses & des excrescences inutiles de ce corps, que de vrais membres & de vrayes parties.

VIII. Les usurpateurs des fonctions qui ne leurs conviennent pas, ne font donc autre chose dans la verité, que de se retrancher eux-mêmes du nombre des vrais membres de Jesus-Christ; parcequ'ils ne sont plus conduits & animez de son esprit dans ce ministere usurpé: & en se privant de cette qualité par leur ambition dereglée, ils se privent de l'unique dignité qui soit desirable au monde, & se réduisent à la derniere misere, & au dernier avilissement. Tout est bas & miserable hors du corps de Jesus-Christ: car Jesus-Christ ne sauvera que son corps vivant, & n'élevera au ciel que ce corps. Ainsi toute l'ambition des hommes doit se réduire à se procurer une place „ dans ce corps: *Ut sibi locum provideant* „ *in corpore sacerdotis*, dit saint Augustin. Mais pour y avoir place il faut être animé par l'esprit de Jesus-Christ, & conduit par cet esprit dans la fonction qu'on y exerce. Ainsi il ne faut pas l'avoir usurpée par ambition.

IX. C'EST le fondement de cette belle regle de S. Augustin: "Qu'il ne faut rien " chercher dans le corps de JESUS-CHRIST " que la santé : *Non quæras in corpore* " *Christi nisi sanitatem.* Celui qui l'observe, demeure dans l'état commun des Chrétiens, jusqu'à ce qu'on l'applique à des fonctions particulieres, sans que son ambition y contribuë ; & cet état commun devient son talent & son don particulier ; tant qu'on ne l'en tire pas. Il peut même avoir certains dons particuliers dans cette condition generale : mais il ne sçauroit se tromper dans ces dons ; parce qu'il n'en use que dans l'exercice des devoirs communs. On est obligé de prier, de travailler, de lire autant qu'on le peut. On est obligé ou d'exercer la charité envers les autres, ou de souffrir que les autres l'exercent envers nous dans nos besoins. Il y en a qui ont des adresses particulieres dans ces actions, & d'autres qui n'en ont pas : mais ceux qui ne les ont pas, peuvent recompenser par leur humilité ce qui manque à leur industrie. Ainsi le défaut de talent ne leur nuit pas, & leur en procure un autre. C'est un grand talent que de souffrir en paix de manquer de talens, & de n'en concevoir ni dépit, ni jalousie contre les

autre. C'eſt un grand talent que de ſçavoir vivre dans l'humiliation & dans le mépris, & d'être bien aiſe de n'attirer la conſideration & l'eſtime des hommes par aucun endroit. C'eſt une vocation tres-heureuſe que d'être appellé à celle là ; & l'on ne laiſſe pas d'y pouvoir ſervir à l'édification du prochain: car rien n'eſt plus édifiant que de ne témoigner aucune impatience dans cet état.

SUR L'EVANGILE DU X. DIMANCHE D'APRE'S LA PENTECOSTE.

EVANGILE. *Luc.* 18. 9.

EN ce temps-là ; JESUS dit cette parabole à quelques-uns qui mettoient leur confiance en eux-mêmes comme étant juſtes, & qui mépriſoient les autres : Deux hommes monterent dans le temple, pour y faire leur priere ; l'un étoit Phariſien, & l'autre Publicain. Le Phariſien ſe tenant debout prioit ainſi en lui-même : *Mon* Dieu je vous rends graces de ce que je ne ſuis point comme le reſte des hommes qui ſont voleurs, injuſtes, & adulteres, ni même comme ce Publicain. Je jeûne deux fois la ſe-

maine ; je donne la dixme de tout ce que je possede. Le Publicain au contraire se tenant bien loin n'osoit seulement lever les yeux au ciel ; mais il frapoit sa poitrine, en disant : Mon Dieu, ayez pitié de moi *qui suis un* pecheur. Je vous declare que celui-ci s'en retourna chez lui justifié, & non pas l'autre. Car quiconque s'éleve sera abaissé, & quiconque s'abaisse sera élevé.

EXPLICATION.

I. L'EVANGILE de ce jour nous presentant deux portraits tracez par la main de JESUS-CHRIST ; l'un d'un faux juste en la personne du Pharisien ; & l'autre d'un vrai penitent en celle du Publicain, merite une application particuliere ; parce que rien ne nous est plus important que de ne nous laisser pas éblouir par une fausse justice, & de bien discerner les caracteres d'une veritable penitence. Ce faux juste, qui est ce Pharisien, nous est donc representé comme satisfait de sa justice, & n'étant occupé que de cet objet. Il suffit à l'homme, pour tomber dans l'orgueil, de concevoir en soi certaines vertus, & de n'y appercevoir point de défauts. Le seul défaut de ces vûës suffit pour seduire le cœur, parce que l'orgueil qui y reside, l'occupe bien-tôt tout entier, à moins qu'il ne soit reprimé par ces pensées qui en sont le contrepoids. Ain

pour concevoir l'orgueil du Pharisien, il ne faut pas tant considerer ce qu'il voyoit en lui-même, que ce qu'il n'y voyoit pas. Et premierement on peut remarquer en lui, qu'il n'avoit aucun mouvement de crainte, ni aucune vûë qui lui rendit la vertu suspecte: *Mon Dieu*, disoit-il, *je vous rends graces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes & adulteres.* Mais que sçavoit-il s'il n'avoit aucun de ces vices? Il pouvoit bien s'assurer qu'il n'avoit pas commis les actions extérieures de ces crimes; mais on ne sçauroit répondre avec une entiere assurance des desirs intérieurs. Il ne faut qu'une vûë d'esprit, un consentement passager à la cupidité pour nous rendre criminels devant Dieu: & la crainte qu'on doit avoir qu'il ne s'en soit glissé dans le cœur, est un contrepoids que Dieu lui laisse pour empêcher qu'il ne s'éleve, & qu'il n'entre dans un excés de confiance; & c'est ce contrepoids que ce Pharisien n'avoit point. Il ne s'arrêtoit qu'aux actions extérieures. Il y faisoit consister toute la vertu & ne faisoit point de reflexion sur ce qu'il n'avoit aucune assurance d'être exemt de crime dans les mouvemens intérieurs.

v. 11.

II. Il ne pensoit point non plus qu'il

avoit pû se porter à éviter ces vices, non par l'amour de la justice & par la vûë d'obéïr à Dieu, mais par celle d'acquerir de la reputation devant les hommes, ou par le seul motif du plaisir qu'il avoit à se considerer comme juste, & qu'ainsi le corps de ses actions pouvoit être souillé par cette intention impure. Il manquoit donc encore de l'idée de la vraye vertu. Il ne la faisoit consister que dans l'écorce des actions extérieures, & ne consideroit pas que l'intention interieure en est l'ame. Et comme il n'avoit aucune assûrance de la pureté de ses secretes intentions, sa confiance ne naissoit que du défaut de cette vûë. Une ame bien persuadée que ce qui paroît au-dehors des actions de vertu, n'en est que le corps, & qu'il n'y a que le motif & l'esprit qui les produit qui en soit la vie, ne sçauroit s'élever des simples actions extérieures de vertu qu'elle apperçoit en soi, parceque'elle reconnoît en même-temps devant Dieu, qu'elle ignore si elles n'ont point été corrompuës par limpureté des motifs qui les ont produites.

III. Les vertus ne nous rendent estimables que tant qu'elles subsistent, & qu'elles nous rendent agréables à Dieu : mais une vertu détruite & aneantie n'est

pas un ſujet de confiance ; c'en eſt au contraire un de crainte & de confuſion , parce que Dieu nous en fera rendre compte. Cependant perſonne ne ſçait ſi les vertus qu'il a pratiquées, quand même elles auroient été veritables , ſont encore ſubſiſtantes. Il ne faut qu'un ſeul peché mortel , ou ſpirituel ou corporel , pour ravager dans l'ame toutes les vertus , & pour en détruire tout le merite. Or qui peut s'aſſurer qu'il n'en a point commis ? Il y en a même qui ſont comme imperceptibles , tels que ſont l'abus des graces de Dieu , l'ingratitude , l'envie , le défaut de charité. On peut donc bien rendre graces à Dieu de n'être point tombé dans certains dereglemens : mais on n'a point d'aſſurance que ces vertus ſubſiſtent , & qu'on en poſſede le merite;& c'eſt ce qu'il paroît que ce Phariſien s'attribuoit. Il ſe regardoit devant Dieu comme un homme juſte & chaſte. Il croyoit avoir le merite de ces vertus , en ſuppoſant qu'il l'avoit eu & qu'il l'avoit conſervé. Cependant il n'en avoit point d'aſſurance legitime. Sa confiance étoit donc fondée ſur l'illuſion, & étoit exceſſive ; parce qu'elle n'étoit point contrepeſée par cette vûë qui rabaiſſe & humilie l'ame,en lui montrant qu'elle ne ſçauroit faire aucun fond certain

ſur ce qu'elle a eu de merites & de vertus, parce qu'elle peut l'avoir perdu & diſſipé.

IV. On voit encore que ce Phariſien manquoit d'une autre vûë eſſentielle, qui eſt que les graces que nous avons reçûës de Dieu ne ſe doivent pas ſeulement reconnoître par un aveu ſterile, mais par un accroiſſement d'amour & de bonnes œuvres. Dieu exige l'uſure de ſes dons; & qui n'eſt pas aſſuré de cet accroiſſement, n'eſt point aſſuré de n'avoir pas abuſé des graces de Dieu. Ces graces ſont des talens que Dieu nous donne. Il veut que nous les faſſions profiter; & qui ne le fait pas, en uſe mal, & eſt puni comme un mauvais ſerviteur. C'eſt encore un contrepoids que les juſtes ont toûjours, & qui les tient petits devant Dieu; parce qu'ils n'ont jamais cette aſſurance, & qu'ils peuvent toûjours craindre de n'avoir point fait profiter le talent que Dieu leur avoit donné, & de l'avoir ſimplement caché comme le ſerviteur pareſſeux marqué dans la parabole de l'Evangile. Or il paroît que ce Phariſien n'avoit point encore ce contrepoids. Il ne croyoit pas que les dons de Dieu fuſſent des engagemens & des dettes qui nous rendiſſent redevables envers lui d'un accroiſſement conti-

nuel. Il ne pratiquoit point ce que dit S. Paul: *Qu'il oubl oit le passé, & qu'il étendoit ses desirs vers l'avenir.* Il étoit content de ce qu'il avoit fait pour Dieu, ou plûtôt de ce qu'il en avoit reçû, & n'en desiroit pas davantage. On voit en lui une satieté des dons de Dieu : mais on n'y voit point de prieres & de desirs, comme le remarque S. Augustin : c'est-à-dire, qu'il n'avoit aucun desir de s'avancer dans la vertu, ni „ d'y faire un progrés continuel. Il disoit „ en quelque maniere à Dieu : *C'est assez*; „ ce qui suffisoit pour le perdre, selon la „ pensée du même Saint: *Si dixeris: Sufficit, periisti.* Il n'étoit point comme celui dont parle David, qui avoit *disposé des degrez dans son cœur pour s'élever plus haut*, & pour s'approcher de Dieu de plus en plus : enfin, il se bornoit volontairement dans le degré de perfection où il croyoit être. Et cet état est un état criminel, parce que la vertu ne nous est point commandée dans un certain degré ; mais que nous sommes toûjours obligez de tendre au moins par nos desirs à un accroissement continuel.

Phil. 3.14.

Psal. 83.6.

V. Une autre erreur qui paroît dans ce Pharisien, ou plûtôt un autre défaut d'une vûë necessaire & humiliante, est qu'il s'imaginoit qu'il suffisoit d'avoir une

Greg. Nazianz.

fois reçû les graces de Dieu, & qu'il n'avoit point besoin de nouvelles graces pour les conserver ; & c'est pourquoi il avouë bien devant Dieu qu'il les a reçûës, mais il ne craint point de les perdre, ni que Dieu se retire de lui. Il ne dit point comme David: *Ne retirez point de moi vôtre Saint Esprit.* Il ne dit point comme le même Prophete : *O Dieu, rendez ferme ce que vous avez fait en nous.* Il ne croyoit point avoir besoin de nouvelles graces pour conserver celles qu'il avoit reçûës : c'est-à dire, que s'il ne s'attribuoit pas les vertus, il s'attribuoit la force d'y perseverer, ce qui est une grande erreur. Car à quelque degré de vertu qu'on soit élevé, on n'arrive jamais à être indépendant de Dieu pour s'y maintenir. On est toûjours foible à son égard. On a toûjours besoin de son secours pour se soutenir, & on n'a jamais en soi toute la force nécessaire pour resister aux tentations, sans avoir besoin de lui demander de nouvelles graces : & c'est pourquoi l'état de ce Pharisien, qui ne demandoit à Dieu aucune nouvelle grace, & qui s'attribuoit la force de persevérer dans la justice, étoit un état d'une horrible présomption.

Psal. 50.13.

Psal. 67.29.

VI. Enfin, le dernier défaut qui privoit ce Pharisien des contrepoids nécess-

saires pour humilier l'ame & pour la rabaisser à ses yeux, c'est qu'il paroît qu'il étoit occupé de ses vertus, & qu'il ne pensoit point à ses défauts & à ses pechez. Il semble qu'il eût une vertu pure & sans mélange ; qu'il n'eût point de playes qui l'obligeassent de recourir au medecin celeste ; point de fautes dont il fût obligé de demander pardon à Dieu. Ainsi il ne croyoit point avoir besoin de la misericorde de Dieu. Il n'avoit aucun sentiment de ses miseres. Il ne demandoit point à Dieu sa délivrance. La terre n'étoit point pour lui une vallée de larmes & de gemissemens, & il ne se croyoit redevable en rien à la justice de Dieu. Son orgueil agissant donc sans aucun obstacle, le remplissoit d'une confiance présomptueuse en lui-même, qui ne lui fournissoit aucuns sujets de s'humilier. Un des plus dangereux états d'une ame est de ne voir en soi que des vertus. Elle n'est point capable de soutenir cette vûë sans se perdre : & c'est pourquoi c'est une misericorde de Dieu de nous laisser toûjours des défauts & des miseres, & de nous les mettre souvent devant les yeux ; afin que cette vûë nous tienne dans une humiliation qui reprime nôtre orgueil. Si nous ne les voyons pas, ce n'est pas que nous n'en ayons

point, mais c'est que nous sommes aveugles sur nous-mêmes. C'est ce qui fait voir l'importance de cet avertissement de saint Basile, qui marque proprement le défaut de ce Pharisien, & le moyen de l'éviter: « Ne soyez point, dit-il, un juge « corrompu & injuste à l'égard de vous « même, en mettant en compte tout ce que « vous croyez avoir de bon, & oubliant « volontairement toutes vos fautes & tous « vos défauts; en vous élevant de vos bon- « nes œuvres d'aujourd'hui, & vous par- « donnant les mauvaises que vous fîtes « hier. Quand donc le present vous éleve, « rabaissez-vous par le souvenir du pas- « sé; & vous éviterez ainsi l'enflure insen- « sée dont vous seriez tenté sans cela. «

Bas. to. 1. homil. de humil.

VII. Il ne faut pas s'étonner qu'une ame dans cette disposition regarde les autres avec mépris, comme le Pharisien fit le Publicain. C'est l'effet naturel où elle conduit. Le plaisir de ce Pharisien étoit de voir ce Publicain beaucoup au dessous de lui : dans ce dessein il se servit pour le rabaisser, du même genre d'artifice dont il s'étoit servi pour se relever en lui-même. Il s'étoit relevé en ne considerant que ses pretenduës vertus, sans avoir aucune vûë de tous les contrepoids qu'il pouvoit trouver en soi-même pour se rabaisser; &

il regarde au-contraire le Publicain par tous les endroits humilians, sans avoir aucune vûë de ce qui le pouvoit relever. Le Publicain avoit vêcu dans le desordre, & avoit commis beaucoup d'injustices & de péchez. Le Pharisien le regarde par cet endroit. Mais il étoit touché de Dieu & rempli d'une confusion intérieure : c'est ce que le Pharisien ne voyoit point & ne cherchoit point à voir. Quand il auroit été excusable de ne voir pas encore en lui sa pénitence, il ne l'étoit point de ne pas supposer qu'elle pouvoit être, & de ne pas sçavoir ce que le Prophete Isaïe avoit enseigné : *Que de quelque forte teinture de pechez que les ames soient penetrées*, la pénitence veritable les peut rendre *aussi blanche que la nége.* Il suffit pour ne mépriser pas les pécheurs, que Dieu leur ait pû faire misericorde & leur ait pû pardonner leurs péchez : & nous n'avons pas droit de leur attribuer leurs défauts comme permanens, puisque Dieu peut avoir dissipé toutes leurs tenebres & gueri toutes leurs playes, & qu'en cet état ils sont beaucoup préferables à ceux qui n'ayant pas commis les mêmes péchez, n'ont pas reçû de Dieu le même degré d'amour, de pénitence & d'humilité.

Is. 1. 18.

VIII. L'ORGUEIL nous ouvre les yeux

pour nous découvrir nos plus petits avantages, & il nous les ferme à tout ce qui pourroit détruire en nous les mauvaises impressions que nous avons conçûës du prochain. Ce Publicain, par exemple, donnoit plúsieurs signes d'une veritable conversion; & le Pharisien n'en appercevoit rien, étant aveuglé par son orgueil. Ce sont ces signes que nous devons ramasser ici pour nous édifier par son exemple. L'Evangile remarque qu'il se tenoit *loin*, & nous devons conclure de cette place qu'il choisissoit extérieurement, celle ou il se mettoit au fond de son ame. Un veritable pénitent doit se mettre au-dessous de tous les hommes, & se regarder par une raison particuliere comme le dernier de tous, si l'esperance de la misericorde de Dieu lui donne encore la hardiesse de venir dans son temple, dont il doit reconnoître qu'il merite d'être exclus, il doit au moins se contenter d'y être dans la derniere place & dans le dernier ordre, & regarder même ce qu'on lui accorde comme une grace toute singuliere. C'est le sentiment qu'ont eu autrefois tous les vrais pénitens. Il leur suffisoit de se tenir à la porte de l'Eglise, & ils regardoient comme une grande faveur, quand ils étoient admis à écouter la parole

de Dieu, ou qu'ils étoient reçus à se prosterner dans l'Eglise, quoi qu'ils fussent encore exclus de la vûë même des mysteres. A plus forte raison ceux à qui l'Eglise permet maintenant d'assister au sacrifice, & de joüir de la vûë de JESUS-CHRIST present, se doivent tenir trop honorez de cette grace, & souffrir avec paix qu'elle les separe pendant quelque temps de la participation des mysteres, afin de les preparer à en approcher plus dignement. C'étoit là l'état du Publicain, qui joüissant des graces exterieures que Dieu lui accordoit, se reduisoit neanmoins en lui-même au dernier rang, comme convenable à son état.

IX. IL est encore remarqué qu'il n'osoit *lever les yeux au ciel*, pour nous exprimer par son exemple un autre sentiment que doivent avoir tous les veritables penitens. Un pecheur se doit croire indigne de l'usage & de la vûë même de toutes les creatures. Dieu les accorde aux innocens: mais les pecheurs meritent d'en être privez, à cause de l'abus qu'il en ont fait: & s'ils sont touchez de penitence, ils doivent reconnoître la justice de cette privation. Un pecheur merite d'être écrasé par toutes les creatures, & ce n'est que par une misericorde singuliere que Dieu

v. 13.

ſuſpend encore cet effet. C'eſt ce qui arrivera à la fin du monde, lorſque, comme il eſt dit, *l'univers combattra contre les inſenſez :* & cela devroit arriver à l'égard de chaque pecheur dés le moment qu'il a peché. Ainſi ce Publicain connoiſſant ce qu'il avoit merité, regardoit toutes les creatures comme prêtes à ſe declarer contre lui. Il n'en pouvoit même ſoûtenir la vûë, parce qu'elles l'avertiſſoient de la grandeur de ſes offenſes. Comme elles ſont des marques de la puiſſance de Dieu, elles lui faiſoient connoître l'inſolence du pecheur, qui oſe violer les loix d'un Dieu ſi puiſſant. Voilà quels étoient les ſentimens de ce Publicain, & quels doivent être ceux de tous les vrais penitens qui ſont touchez de l'énormité de leurs fautes ; & en s'humiliant ainſi devant Dieu, ils meritent qu'il porte d'eux ce jugement favorable que JESUS-CHRIST fait ici de ce Publicain.

Sap. 5. 18.

X. LA penitence du Publicain ne conſiſtoit pas ſeulement dans cette confuſion interieure qui l'empêchoit de lever les yeux au ciel. Elle auroit été équivoque ſi elle étoit demeurée dans cet état. Les pecheurs s'éloigneront de Dieu & de ſa lumiere par la ſeule honte qu'ils auront de paroître à la vûë des creatures dans l'hor-

rible difformité où ils se verront eux-mêmes ; mais ils n'auront pour cela aucun regret veritable de leurs péchez. Cette honte pleine de dépit est compatible avec l'amour du péché. Ils n'en reconnoîtront point sincerement l'injustice. Ils n'auront aucun dessein de les punir. Ils se déchireront par desespoir,& ils voudront,s'il leur étoit possible, détruire leur être. Mais ils n'auront point cette douleur tranquille accompagnée d'esperance qui paroît dans le Publicain. Dieu veut qu'on sente de la douleur dans la vûë de ses péchez,& qu'on fasse dessein de les punir:mais il veut que ce soit sans desespoir. Rien n'est plus injurieux à Dieu que de donner des bornes à sa misericorde , & de supposer en lui une haine infléxible contre les pécheurs. Il ne haït le peché qu'autant qu'il subsiste; & si-tôt qu'il a cessé par une conversion veritable, il cesse de haïr le pécheur,parce qu'il le voit dans l'état où il doit être. Sa conversion même ne peut être qu'un effet de son amour. Ainsi quiconque est sérieusement converti , a droit de conclure que Dieu l'aime ; & ce seroit un grand déreglement que de croire ne pouvoir pas obtenir la remission de ses péchez de celui dont on est assuré d'être aimé , & dont on a déja obtenu le changement de

ſon cœur, c'eſt-à-dire, la plus grande de ſes graces. Il éſt donc impoſſible qu'un homme vraiement pénitent ne joigne à ſa douleur l'eſperance de la miſericorde de Dieu; puiſque ſa douleur même n'eſt fondée que ſur la bonté de Dieu qu'il a offenſé. Il ſe punit donc; il frape ſa poitrine comme ce Publicain : mais il ſe punit par amour & avec eſperance d'obtenir miſericorde. Et c'eſt pourquoi l'on voit que le Publicain s'adreſſe à Dieu par un mouvement d'eſperance, en lui diſant : *Mon Dieu, ayez pitié de moi qui ſuis un pécheur.* v. 13.

XI. Le Publicain n'allegue aucune raiſon à Dieu pour obtenir le pardon de ſes péchez. Il ſçavoit bien que ce pardon devoit être fondé ſur ſa ſeule miſericorde. Car quoiqu'il fût converti, & qu'il ſentît ſa volonté changée, il ſçavoit bien que cette converſion étoit une grace toute gratuite, à laquelle Dieu n'avoit pû être porté que par une miſericorde qui n'avoit aucune cauſe dans les hommes mêmes. Dieu ne veut pardonner au pécheur qu'en le convertiſſant : mais il le convertit ſans aucun merite de ſa part, & par un pur effet de ſa miſericorde. Ainſi le pardon des péchez fondé ſur la converſion, eſt un pur effet de la grace, ſans aucun me-

rite de la part de l'homme. Et l'homme ne doit rien voir en soi dans tout cet édifice spirituel que Dieu rebâtit en lui, qui ne soit un ouvrage de sa grace.

XII. Ce Publicain se reconnoît pecheur devant Dieu : & cet aveu qui paroît commun, marque en lui une disposition bien particuliere. Rien n'est plus commun aux hommes que de se reconnoître pecheurs de paroles. Rien n'est plus rare que de le faire sincerement. Il y a dans la plûpart des hommes un desir secret de se justifier : & si l'on pouvoit cacher ses pechez à Dieu, on les lui cacheroit de même qu'aux hommes. Quiconque ne veut point paroître pecheur devant les hommes, ne le voudroit point paroître devant Dieu, s'il le pouvoit. Et quiconque veut sincerement paroître pecheur devant Dieu, ne compte pour rien de le paroître devant les hommes. L'aveu de son peché, quand il est sincere, est un effet de l'amour de la verité : & cet amour de la verité nous empêche de le déguiser devant les hommes aussi bien que devant Dieu. Ainsi il n'y a point de plus mauvaises marques pour un penitent que de vouloir passer pour innocent devant les hommes ; de ne vouloir souffrir de leur part aucune humiliation ; & de

dire avec Saül : *Honorez-moi devant le peuple.* Car c'eſt une marque certaine qu'on n'aime pas la verité, puiſqu'on aſpire à une reputation que la verité ne nous accorde pas.

1. Reg. 15. 30.

F I N.

TABLE
DES CHOSES PRINCIPALES contenuës en ce Volume.

A

Ame

Celle

O

P

T

Fin de la Table des Matieres.